



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

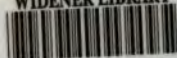
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER LIBRARY

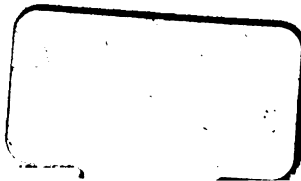


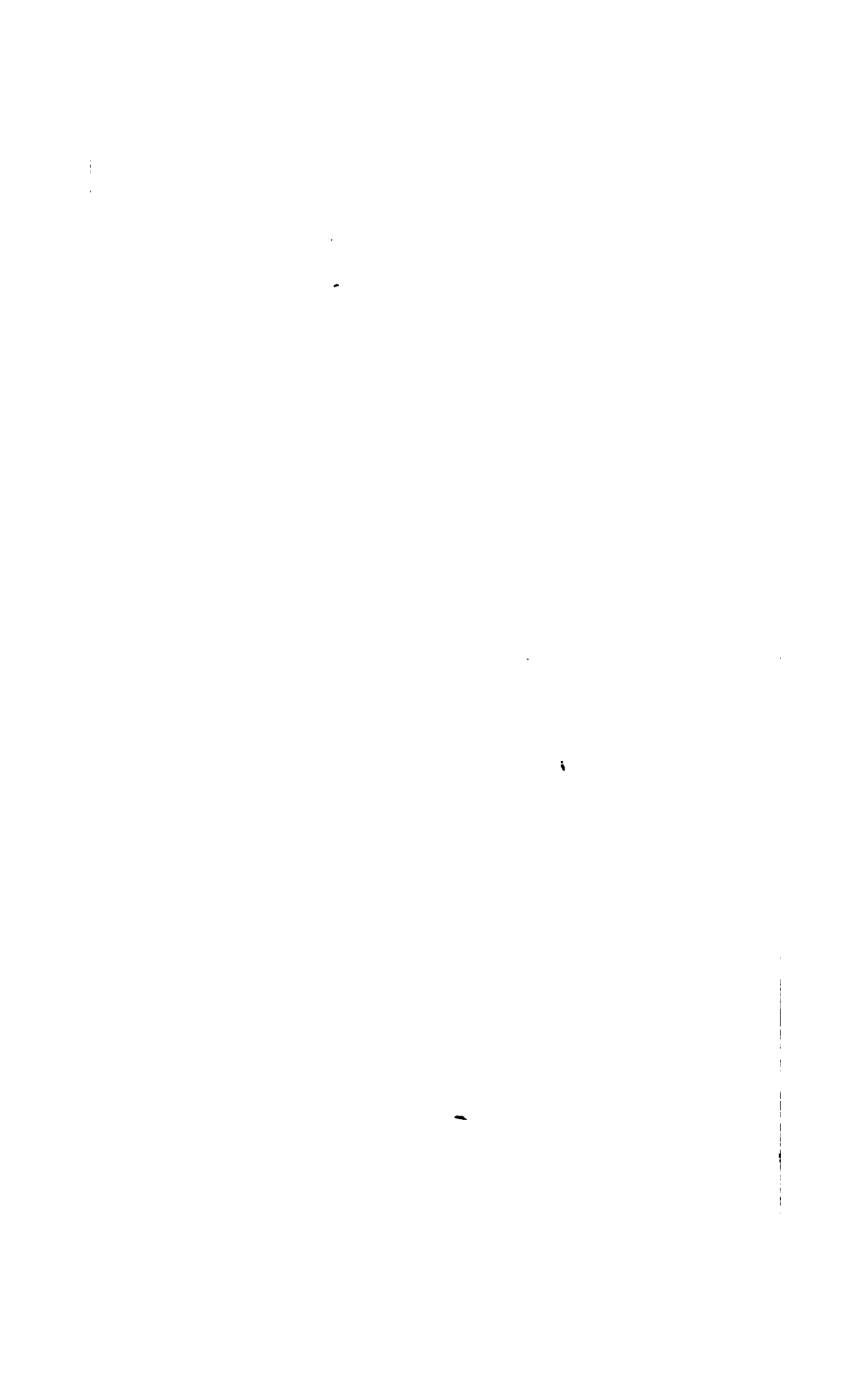
HX J919 2

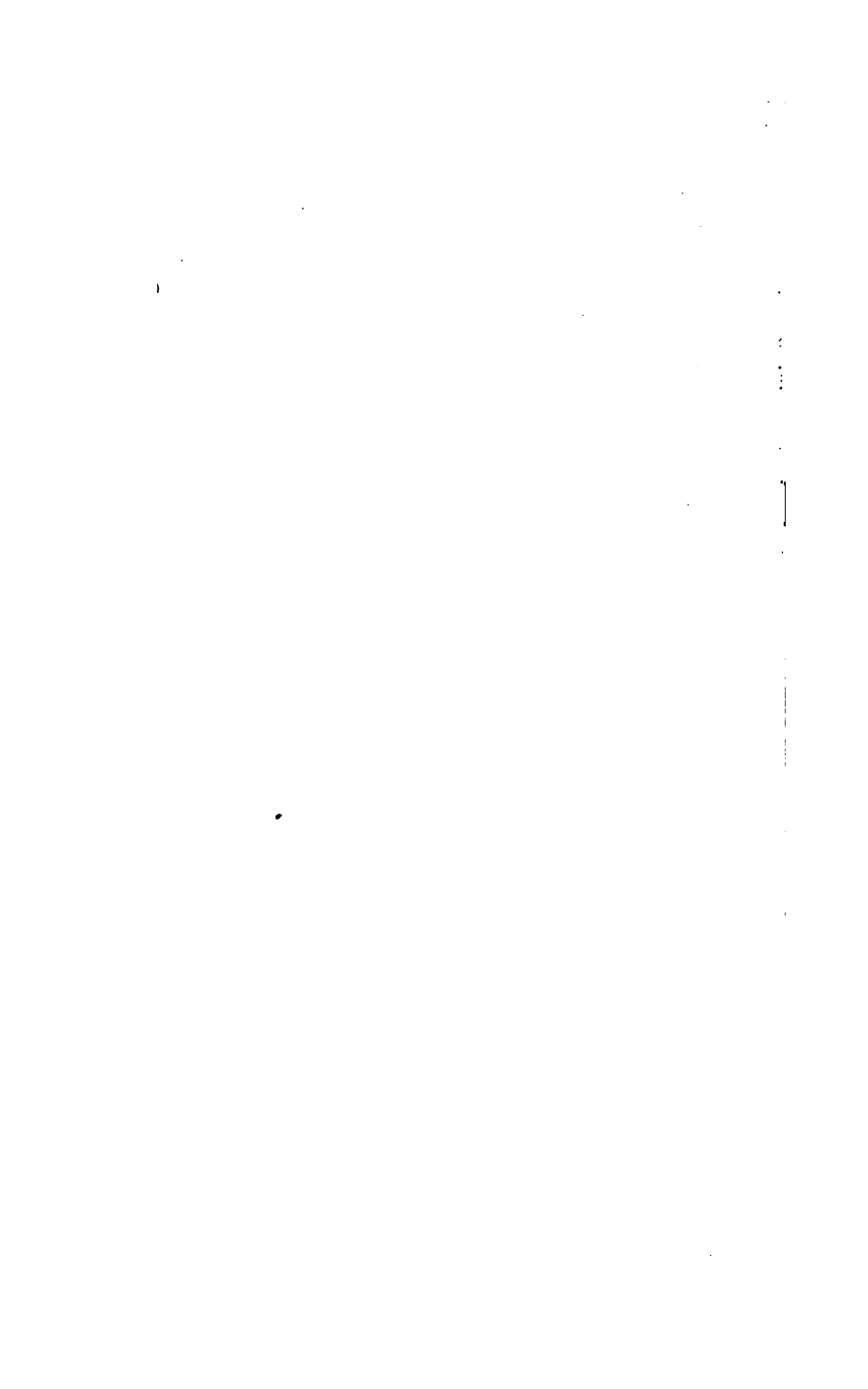
H67.55



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

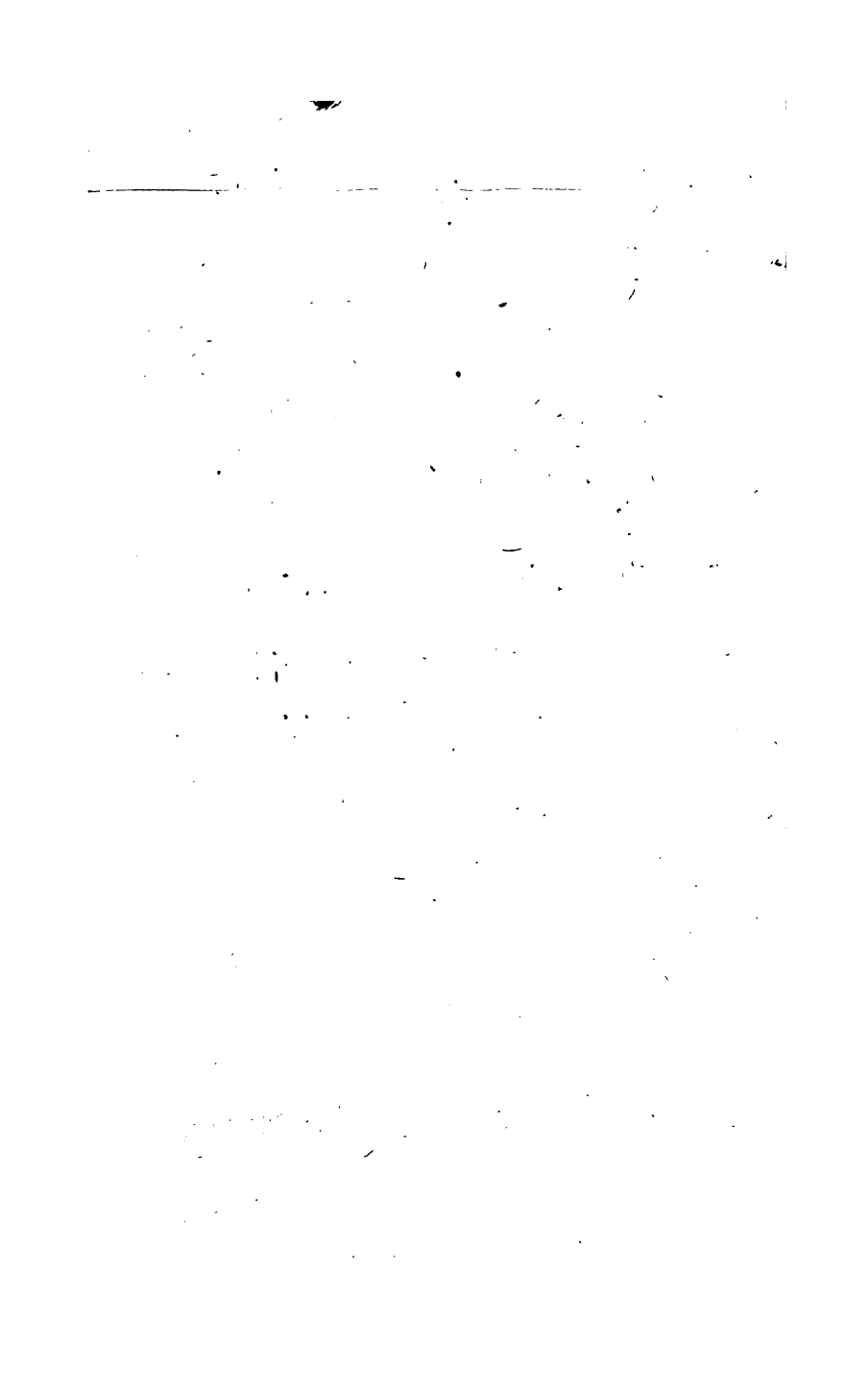






HISTOIRE MODERNE.

TOME SEIZIEME.



HISTOIRE MODERNE.

DES CHINOIS,
DES JAPONOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.

*Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne
de M. ROLLIN.*

TOME SEIZIEME.

Trois livres relié.



A PARIS.

Chez { SAILLANT & NYON, Libraire, rue
Saint-Jean-de Beauvais, vis-à-vis le
Collège ;
Et veuve DESAINT, Libraire, rue du
Foin.

M. DCC., LXXII.

Avec approbation & Privilège du Roi.

H 67.55

1979-68

1979
44-68
2-85



HISTOIRE DES RUSSES.

CHAPITRE SIXIEME.

ARTICLE PREMIER.

BORIS GODUNOU.

LES événemens qui suivirent la mort du Czar Théodore, sont si terribles, qu'on ne les lit qu'en frémissant; la plume semble se refuser à les décrire. Les usurpateurs se succèdent; les citoyens s'arment contre les citoyens; les parens contre les parens. L'ambition & la fureur des étrangers augmentent.

BORIS
GODUNOW,
1598,

Tome XVI.

A

encore ce carnage. J'en vais tracer les horribles détails au lecteur.

BORIS GODUNOU. 1598. Sitôt que la nouvelle de la mort de Théodore fut répandue, tous les Boïares & les Gouverneurs des différentes provinces se rendirent à Moscou. Ils s'assemblèrent au palais pour élire un nouveau Czar. Chacun en particulier aspirait à cette éminente dignité; mais personne n'osoit laisser éclater son ambition: on avoit cependant toujours des prétextes plausibles pour refuser ceux qu'on proposoit. La confusion ne tarda pas à se mettre dans l'assemblée. L'ar-
droit Godunou voyoit avec une joie secrète approcher le moment où il alloit triompher de ses crimes; & retiré à l'écart, il affectoit cet air de tranquillité que donne le désintéressement; le tumulte augmenta. Le Patriarche, jettant les regards de tous côtés pour voir s'il n'apercevrait point quelqu'un qui lui parût digne de remplir le trône, les fixa sur Godunou, dit d'une voix assez élevée pour être entendu de tous ceux qui étoient présents: « Nous cherchons vain de nous celui qui seul est digne du trône de Russie; il est ici; son air de candeur, son

Remarquez
mé Czar.
Chronique
manuscrite.

« air désintéressé me le fait con-
 « noître. C'est Boris Godunou. Sou- **BORIS**
 « venez-vous , Knès & Boïares , de **GODUNOW,**
 « sa prudence & de sa sagesse dans le **1598.**
 « gouvernement que Théodore lui
 « avoit confié. La crainte des châti-
 « mens arrêtoit les vexations , les loix
 « étoient observées ; les malheureux
 « étoient soulagés , & le mérite étoit
 « récompensé ». Presque toute l'as-
 semblée étoit composée de gens qui
 devoient leur fortune à Godunou : cha-
 cun espérant d'ailleurs participer à ses
 largesses en participant à son élévation ,
 tout le monde cria d'une voix unani-
 me : *Godunou Czar*. La politique de
 cet ambitieux n'étoit pas satisfaite ; il
 desiroit le trône ; il desiroit encore de
 ne paroître y monter que par contrainte.
 En rapprochant l'histoire des différen-
 tes nations , on trouve des traits qui se
 ressemblent. Auguste à Rome parut
 vouloir se démettre de l'Empire , pour
 être mieux en droit de le conserver.
 Godunou semble le refuser à Mos-
 cou , pour l'obtenir avec plus de certi-
 tude.

Ce dernier levant la voix , dit qu'il **Il fait sem-**
 sentoit tout le prix de l'honneur qu'on **blant de refu-**
 A ij **ser la couron-**
ne,

lui faisoit ; mais qu'il étoit incapable
 de porter un poids tel que la couronne
 de Russie : « J'ai fait tous mes efforts,
 » continua-t-il , pour contenter les
 » grands & le peuple , pendant mon
 » administration sous Théodore ; je
 » vois avec satisfaction que j'y ai réussi.
 » Si mes remontrances & mes conseils
 » avoient été suivis , les récompenses
 » auroient été multipliées , & l'on au-
 » roit vu diminuer les punitions : j'ai
 » toujours reçu & exécuté avec plaisir
 » les ordres qu'on me donnoit de faire
 » du bien , & toujours avec répugnance
 » j'ai fait le mal qu'on me forçoit de
 » faire. Mais remplir les devoirs d'un
 » souverain , éclairer la conduite des
 » ministres , arrêter la cupidité des
 » grands , chercher & prendre les
 » moyens de rendre son peuple heu-
 » reux ; tenir les loix en vigueur & les
 » faire observer ; punir le crime &
 » soutenir l'innocence ; parcourir toutes
 » les branches du Gouvernement , ne
 » les confier que comme un dépôt
 » dont on est toujours prêt à deman-
 » der compte ; savoir à tout instant
 » porter la main partout , & partout le
 » calme ; connoître tout , & paroître

BORIS
 GODUNOV.
 1598.

Ibid.

DES RUSSÉS.

» ignorer tout; se montrer toujours
 » différent de soi-même; savoir échap- BORIS
 » per au moment où l'on paroît être GODUNOV
 » connu; aimer tout le monde en gé- 1598.
 » néral, & se défier de son amitié à
 » l'égard de tout le monde en particu-
 » lier; savoir juger les hommes & les
 » mettre à leur place; voilà le devoir
 » d'un Roi; il est trop difficile à rem-
 » plir ». Sitôt qu'il eut fini de parler,
 il sortit. Son discours avoit fait dans
 l'assemblée l'effet qu'il s'étoit proposé
 d'y faire : on répéta : *Godunou Czar*,
 & l'on alla après lui pour le prier de
 rentrer & d'être présent à sa procla-
 mation. Ce fut envain; il refusa en-
 core, même avec plus d'opiniâtreté,
 & se retira dans un couvent où il fit
 semblant de vouloir prendre l'habit
 de Religieux. Le peuple, instruit de
 ce qui se passoit, courut en foule au
 couvent, & demanda son souverain;
 la noblesse lui fit une députation, &
 le supplia de vouloir bien se mettre
 à la tête d'un Etat qui, sans son se-
 cours, ne pouvoit manquer d'être
 ruiné. Le Patriarche Job, sentant com-
 bien il étoit dangereux de laisser plus
 long-temps le trône vacant, assembla

**BORIS
GODUNOV.**
1598.

le clergé, & alla en procession au couvent où Irene s'étoit retirée, pour la prier d'employer tout son crédit auprès de son frère, pour l'engager à monter sur le trône.

Cette Princesse reçut le Patriarche avec accueil, & lui donna toutes les marques de considération qui étoient dues à son rang : mais elle lui dit qu'elle avoit entièrement renoncé au monde, & qu'elle ne vouloit plus s'occuper que du soin de prier Dieu pour son mari. Le Patriarche redoubla ses instances, & obtint qu'elle écrivît à son frère pour l'engager à se rendre aux vœux de toute la nation. Godunov crut enfin en avoir assez fait pour couvrir son ambition, & pour paroître n'accepter la couronne qu'à regret. Il sortit du couvent où il s'étoit retiré ; le clergé, à la tête duquel le Patriarche étoit encore, le conduisit dans le palais des Czars. Pendant qu'il traversoit la ville, l'air retentissoit des cris de joie & d'allégresse.

Chacun s'empressoit de marquer à Godunov la satisfaction qu'il goûtoit de l'avoir pour maître. Ce jour-là fut pour la Russie un véritable jour de fête :

le Patriarche ordonna un jeûne tous les ans pour en célébrer la mémoire ; ce qui fut observé jusqu'au temps des faux Démétrius. Le palais étant contre le monastère où la Czarine sa sœur s'étoit retirée , il fit faire un passage de communication.

BORIS
GODUNOV.
1598.

Lorsque le Clergé & la Noblesse furent assemblés autour du nouveau Czar , il leur dit qu'il n'auroit jamais pu se résoudre à se charger d'un fardeau si pesant & si contraire à son inclination , sans le zèle qu'il avoit pour sa patrie qu'il voyoit à deux doigts de sa perte , & exposée à devenir la proie de tous les ennemis qui l'environnoient. Il ajouta qu'il se flattoit que ceux qui lui avoient confié le Gouvernement , lui aideroient à le soutenir. « Il ne me vient pas , continua-t-il , Knès & » Boïares , de blâmer votre choix ; » il ne me reste plus qu'à faire tous » mes efforts pour remplir l'idée que » vous avez de ma capacité. Je ne » me vanterai pas d'égal mes prédé- » cesseurs en mérite ; mais j'ose me » flatter de les égaler en justice & en » équité. Je ne ferai jamais usage

BORIS GODUNOU. 1598. » du pouvoir qu'on vient de me mettre
 » en main, que pour faire le bonheur
 » de mes peuples : je promets à Dieu
 » que je mourrai plutôt que de tromper
 » ceux qui me donnent des marques
 » si glorieuses de leur confiance ». Pour dernière preuve de son humilité, il différa son couronnement de quelques jours.

Le premier acte de souverain qu'il fit, fut de mettre les troupes sous les armes, & d'en faire la revue. Il distribua aux officiers & aux soldats des sommes considérables. Pour faire approuver son élection de tous les peuples, il diminua les impôts, fit répandre des largesses, & donna ordre qu'on rendit la justice à toute le monde, sans distinction d'état.

Ibid.

Le soin qu'il prenoit de gouverner le dedans de son empire, ne l'empêchoit pas de songer aux affaires du dehors. Il envoya des ambassadeurs en Suède, en Pologne, en Turquie, en Perse & en Crimée, pour renouveler les traités que ses prédécesseurs avoient faits avec ces puissances. Le Can de Crimée lui envoya des ambassadeurs pour le féliciter sur son

avènement au trône. Lorsque Godunou fut qu'ils étoient à quelque distance de Moscou, il fit encore mettre ses troupes sous les armes, les fit ranger en deux haies : elles occupoient l'espace de sept vrestes. Les Criméens furent si effrayés de cet appareil, qu'à peine ils osèrent parler au Czar lorsqu'ils furent en sa présence. Ce Prince leur marqua cependant des égards, & leur fit des présens considérables.

BORIS
GODUNOU.
1598.

Il envoya ordre à ses troupes, qui étoient en Sibérie, de continuer leurs conquêtes, de poursuivre le Roi Kuezius, & de le prendre s'ils pouvoient. En conséquence de ces ordres, ils allèrent l'attaquer dans un camp où il s'étoit retranché auprès de la ville de Tarkou : ils le battirent au point qu'il fut obligé de prendre la fuite avec un très-petit nombre des siens. Ils firent huit de ses femmes prisonnières, prirent trois de ses fils, & les envoyèrent à Moscou. Boris les reçut avec toute la douceur dont il étoit capable ; il leur fit des présens, & ordonna qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire, & qu'on les traitât avec respect.

**BORIS
GODUNOU.**
1598.

Boris est couronné par le Patriarche.

Chronique
manuscrite.

Godunou, ayant marqué le 28 Octobre pour le jour de son couronnement, se rendit à la Cathédrale, accompagné de tous les grands de l'Empire. Il y assista au service divin, après lequel le Patriarche lui plaça la couronne sur la tête. La cérémonie étant achevée, il fit jetter au peuple des pièces d'argent qu'il avoit fait frapper exprès. Les réjouissances durèrent trois jours, pendant lesquels le Czar répandit ses largesses aux nobles & au peuple, & l'on entendoit partout publier les éloges de ce Prince.

Ses vertus étoient même vantées dans les pays étrangers : Gustave, Prince Royal de Suède, ayant reçu quelque mécontentement dans son pays, résolut de s'expatrier, & alla demander un asyle à Boris Godunou. Celui-ci le reçut avec toutes les marques de distinction dues à son rang; il envoya des Boïares au-devant de lui, lorsqu'il fut qu'il approchoit de Moscou, le fit manger à sa table, & lui donna pour appanage Uglez & son territoire.

Le Czar, étant informé que la horde des Tatars-Nogaïs augmentoit de jour en jour, eut peur qu'elle ne devînt assez

puissante pour s'emparer du Royaume d'Astracan, & pour le garder. Il imagina tous les moyens possibles pour la détruire. Sa méchanceté naturelle lui en inspira bientôt un. Il manda au Gouverneur d'engager ses officiers & ses soldats à semer la division entre les Nogais, & de tâcher d'y allumer la guerre civile. Les Russes réussirent bientôt chez ces hommes féroces : les Nogais s'irriterent les uns contre les autres, au point qu'ils se massacroient, sans égard à l'âge, au sexe, à la parenté. Les moins féroces vendoient ceux qui tomboient entre leurs mains : on vit plusieurs fois à Astracan le pere vendre le fils, & le fils vendre le pere. Godunou s'applaudissoit d'être la cause de ces crimes, & vantoit son horrible conduite dans cette conjoncture comme un chef-d'œuvre de politique.

Godunou, monté au faîte des grandeurs, ne voyoit autour de lui que des précipices; ses crimes & ses remords les lui montroient. Il avoit le cœur trop corrompu pour chercher à calmer ses craintes par le secours de la vertu. Le vice seul l'avoit guidé; ce fut le vice seul qu'il consulta. Il sentit que

BORIS
GODUNOU.
1599.

Ibid.

Chronique
manuscrite.

**BORIS
GODUNOU.**
1599.

les premiers mouvemens de joie que la nouveauté avoit excités dans le cœur des Russes, venant à se ralentir, leur laisseroit toute la facilité de réfléchir sur sa conduite, & qu'ils ne tarderoient pas à le pénétrer. Cet homme, dont l'ame étoit trop basse pour se comporter en souverain, résolut de mettre tout en œuvre pour savoir les propos que l'on tenoit sur son compte dans les différentes maisons des particuliers, & fit en secret proposer des récompenses considérables à tous les esclaves des Boïares qui lui rapporteroient ce qui se diroit chez leurs maîtres. Ces esclaves, dans la bassesse de leur état, eurent plus de sentimens que le souverain même : aucun d'eux ne vouloit être le délateur de son maître. La misère à la fin est un guide dangereux : les promesses réitérées de la part d'un homme aussi puissant que le Czar, firent succomber Woinqua, un des esclaves de Théodore Sertunou. Il dit à l'émissaire de Godunou que son maître avoit tenu des propos injurieux contre le Czar. Ce dernier fit comparoître à son tribunal l'accusateur & l'accusé. Il blâma

publiquement le dernier, donna au premier les plus grands éloges sur son zèle à son égard, l'affranchit, le fit inscrire au rang des nobles, & lui donna le revenu d'un village pour sa subsistance. Cette récompense fit, comme Godunou l'avoit prévu, beaucoup d'impression sur l'esprit des autres esclaves : leur discrétion se changea tout à coup en indiscrétion ; tous, comme à l'envi, accusèrent leurs maîtres d'avoir tenu des discours injurieux contre le Czar.

BORIS
GODUNOV.
1599.

Lorsqu'un esclave avoit accusé son maître, il citoit en témoignage les autres esclaves : si ceux-ci étoient assez attachés à leur devoir pour ne pas appuyer sa délation de leur témoignage, ils subissoient les châtimens les plus rigoureux ; tels que le knout, l'exil & souvent la mort. Ceux qui avoient l'ame assez basse pour faire des dépositions conformes aux desirs de Godunou, recevoient sur le champ des récompenses qui étoient toujours au-delà de ce qu'ils pouvoient espérer. La crainte du châtiment, l'espoir des récompenses rendirent tous les esclaves délateurs. Le même motif fit le même

Ibid.

BORIS
GODUNOW.
1599. effet sur les gens libres, & dans tous les ordres de l'Etat on trouva des délateurs. Je ne sais quel terme je dois employer pour exprimer l'horreur qu'inspirent ces gens qui ne se répandent dans la société que pour y trouver des coupables; qui n'ont jamais l'intention de faire du bien, & sont toujours guidés par celle de faire du mal, & dont l'odieuse fortune est le sang des malheureux. Ils seroient le fléau de l'humanité, si la prudence & l'équité du magistrat n'arrêtoient sans cesse leur insatiable cupidité.

Ibid. On vit à Moscou le frere accuser le frere, le fils même être le délateur de son pere. Un vieillard, dont les cheveux étoient blancs, parut chargé de chaînes au milieu des juges: il demanda son accusateur; ce fut son fils qui parut: le pere garda quelque temps le silence de la consternation; levant ensuite les yeux au ciel, il secoua ses fers, & dit à son infâme fils: Réponds, mon fils, à ce langage, si tu le peux & si tu l'oses. Ce spectacle faisoit impression sur les esprits; Godunou s'en apperçut; il fit retirer l'accusateur & l'accusé sans oser prononcer de juge-

ment. Aucun souverain de Russie n'a-
 voit tenu une conduite aussi barbare BORIS
 que Godunou : c'étoit ainsi qu'il tenoit GODUNOU.
 les promesses qu'il avoit faites aux 1599.
 Russes.

Les flots de sang que le tyran répandoit n'étoient point suffisans pour calmer ses craintes ; il vouloit voir couler celui de Nicétas Romanou, & de son fils Théodore. Leur naissance les approchoit trop du trône, pour que la méfiance ne les rendît pas coupables. Nicétas étoit frère utérin d'Anastasie, femme du Czar Iwan & mere de Théodore son successeur. Godunou, pour les perdre, emploie tout ce que la dépravation de son caractère peut lui suggérer : il gagne des délateurs, & d'après leur déposition, il fait mettre à la question plusieurs esclaves de Nicétas & de Théodore : tous aimoient leurs maîtres, & tous enduroient les supplices, refusoient les récompenses plutôt que de les trahir. Leur trésorier enfin fut assez lâche pour céder à la crainte des douleurs & à l'appât des récompenses. Il promit à Siméon Boris, parent du tyran, de mettre secrètement dans le trésor de ses maîtres un sac

BORIS
GODUNOV.
1599.
rempli de poison. Lorsqu'il eut exécuté sa promesse, il en fit avertir Godunou, qui envoya sur le champ faire une perquisition chez Nicéas & Théodore son fils. On trouva bientôt le sac que le traître avoit mis dans le trésor; on le porta sur le champ au Patriarche, on l'exposa ensuite en public, & on ordonna au trésorier de se tenir auprès, afin d'informer les passans de ce que c'étoit.

On rapporta ce sac chez le Czar, on fit venir les accusés & l'accusateur; envain les premiers demanderent à être écoutés & à prouver leur innocence; le Czar avoit donné des ordres à tous ceux qui étoient présens de faire assez de bruit pour qu'on ne pût entendre leur justification. Ces infortunés Princes furent enfin condamnés sans avoir été entendus. Toute leur famille fut enveloppée dans leur perte : le Czar força Théodore de se retirer dans un couvent, & d'y prendre l'habit de Religieux : ses freres & ses parens furent exilés loin de la capitale, & on les fit tous périr les uns après les autres. Ce fut ainsi que le tyran Boris Godunou voulut éteindre cette illustre maison;

mais nous en verrons par la suite les rejettons sur le trône, & donner un nouvel éclat à l'empire de Russie. On remarque que tous ceux qui avoient servi la barbarie du tyran périrent misérablement.

BORIS
GODUNOU.
1599.

La cruauté de Godunou ne s'éteignit point dans le sang des Romanou, il lui fallut encore des victimes. Ayant appris qu'un Boïare, nommé Okolnitz Bogdan, s'étoit attiré par ses largesses l'amitié des soldats, qui faisoient tout ce qu'il leur demandoit, il en conçut une si vive jalousie, qu'il le fit enlever & conduire en prison dans un lieu fort éloigné. Il confisqua ensuite tous ses biens; fit vendre ses effets mobilières, & en distribua le produit aux ministres de ses forfaits.

Sachant qu'il avoit tout à craindre dans l'intérieur de ses états où les murmures & les plaintes contre lui se multiplioient de toutes parts, il chercha à se tranquilliser du côté de ses voisins, prolongea la trêve avec la Pologne pour vingt ans; envoya des ambassadeurs à l'empereur des Turcs & au Roi de Perse, afin de renouveler l'alliance qu'ils avoient faite avec ses prédé-

1600.

BORIS
GODUNOU.
 1601.

cou retentissoit des éloges continuels qu'on donnoit au Prince & à la Princesse. Le Czar se félicitoit lui-même d'être leur pere. Il alla un jour en pèlerinage au monastère de la Sainte-Trinité, qui étoit à plusieurs journées de Moscou; avant de partir, il ordonna aux Boïares d'obéir à son gendre comme à lui-même. Ses ordres furent exécutés ponctuellement, & son gendre marquoit tant de douceur, tant de bonté à ceux qui l'abordoient, qu'il se fit aimer de tous les Russes en général. Tous s'empressoient à lui marquer leur attachement. Le mérite & la vertu sont toujours des crimes auprès des tyrans. Boris devint jaloux des qualités que l'on trouvoit dans son gendre: il eut peur qu'après sa mort on ne lui plaçât la couronne sur la tête à l'exclusion de son fils, & forma l'horrible projet de le faire périr. Il falloit quelqu'un qui eût le cœur assez dépravé pour commettre ce crime, & il étoit difficile à trouver. L'amitié qu'on avoit pour le Prince de Dannemarck veilloit à sa conservation: mais, ce qui est honteux pour l'humanité, il se trouve toujours des scélérats. Godunou en

Godunou
 fait périr le
 Prince de Dan-
 nemarck son
 gendre.

rencontra un & dans sa propre famille: BORIS
 Siméon Godunou son cousin germain. GODUNOU,
 Tout le sang de cette odieuse famille 1601.
 étoit corrompu. Le Czar ordonna à
 son cousin de faire périr le Prince de
 Dannemarck, de quelque manière que
 ce fût. Le hasard seconda la cruauté
 des Godunou. Le Prince tomba ma-
 lade : il fit venir les médecins qui,
 après leur consultation, allèrent trou-
 ver le cousin du Czar, & lui dirent
 qu'ils pouvoient guérir le Prince de
 Dannemarck. Siméon Godunou leur
 jetta un regard menaçant, & leur
 tourna le dos sans dire un seul mot.
 Ils comprirent par là qu'ils irriteroient
 le Czar s'ils prêtoient leur ministère au
 Prince. Il mourut peu de jours après,
 & fut enterré dans le fauxbourg des
 Allemans. Le Czar ordonna aux Boïa-
 res d'accompagner le convoi. Peu de
 temps après il renvoya tous les Danois
 qui étoient venus en Russie avec le
 Prince.

Godunou, voulant rendre son nom 1602.
 redoutable à ses voisins, envoya le Knès 1603.
 Buturlin à la tête d'une armée considé-
 rable contre les Circasses, qui faisoient
 des invasions continuelles dans la Rus-

BORIS
GODUNOU.
1603.

— sie, & ordonna au Général de bâtir trois villes sur les frontières des Circassies, afin de les tenir en bride. Ceux-ci demandèrent du secours aux Turcs, qui leur en prêterent un assez considérable pour résister, même pour vaincre les Russes. Les deux armées se rencontrèrent & se battirent avec un courage égal de part & d'autre : il y eut beaucoup de sang répandu, sans que la victoire se décidât pour aucun parti. Les Circassies envoyèrent proposer à Buturlin de mettre les armes bas de part & d'autre, s'il vouloit détruire les villes qu'il avoit bâties. Le Général Russe rejetta cette proposition comme indigne de lui. Les Circassies & les Turcs se rangent en ordre de bataille, & se disposent à livrer un nouveau combat. Buturlin, voyant que la frayeur s'empare des siens, envoie dire aux ennemis qu'il accepte la paix aux conditions qu'on lui a proposées: Les Circassies mettent les armes bas, & lui promettent de ne point l'inquiéter dans sa marche; mais sitôt qu'il a fait plier son bagage à ses troupes, il est attaqué avec tant de fureur, qu'il voit la terre couverte de ses soldats qu'on massacre. Il

Les Russes
sont battus par
les Circassies &
les Turcs.

fait promptement prendre les armes à ceux qui sont autour de lui. Les Russes combattent avec un courage qu'inspire le désespoir ; mais les forces leur manquent ; la plus grande partie tombe sous les coups de l'ennemi, le reste est chargé de chaînes. Tous les officiers de marque furent conduits en captivité à Constantinople. La plupart d'entre eux embrassèrent le Mahométisme. Butarlin fut assez heureux pour échapper.

Le caractère d'un Monarque influe toujours sur les mœurs de ses courtisans, & ceux-ci les communiquent à toute la nation. Boris Godunou étoit un avare qui cherchoit à accumuler des richesses par toutes sortes de moyens : ses peuples l'imitoient ; les usuriers se multiplioient à Moscou, & ruinoient tous les gens de marque. Tous les environs de cette capitale étoient remplis de voleurs ; personne n'osoit entreprendre de voyages, aucun chemin n'étoit sûr. Ces voleurs, dont le nombre augmentoit tous les jours, se choisirent un chef ; c'étoit un homme robuste, d'une hardiesse & d'un courage à toute épreuve. Son nom étoit Chlepko. Les plaintes

**BORIS
GODUNOU.**
1603.

Chronique
manuscrite.

1604.

Les environs
de Moscou
sont remplis
de voleurs qui
livrent bataille
aux troupes
du Czar.

BORIS
GODUNOV.
1604.

continuelles que l'on porta à la Cour contre ces brigands, forcèrent à la fin le Czar d'envoyer contre eux des troupes sous la conduite de Basmanou. Les voleurs les attendirent de pied ferme, le combat fut opiniâtre ; Chlopko se défendit avec tant de prudence & de courage, que les troupes étoient sur le point de plier, lorsque Basmanou, pour éviter la honte d'être vaincu par un brigand, se jeta au milieu de la mêlée. Chlopko le cherchoit ; il le joignit, & du premier coup qu'il lui porta, l'abattit à ses pieds. Les soldats, animés du desir de venger leur général, firent de nouveaux efforts ; mais on leur opposoit une résistance si opiniâtre, qu'ils ne remporterent la victoire qu'en faisant Chlopko prisonnier. On ne peut refuser des éloges au courage de ce brigand : tous les coups des soldats Russes étoient dirigés sur lui. Mais, comme un lion au milieu du carnage, il renversoit tout ce qui l'environnoit ; il regardoit ses blessures, & sa fureur augmentoit : enfin il tomba sur les cadavres qu'il avoit abattus : on le saisit. Les autres brigands perdirent courage ; les uns prirent la fuite ;
bientôt

les autres furent chargés de fers, & bientôt conduits au supplice.

Godunou jouissoit avec tranquillité du fruit de ses crimes, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup contre lui l'orage le plus terrible que peut craindre un souverain que les forfaits ont placé sur le trône.

Un homme ambitieux ; hardi, souple & adroit paroît : il a tous les vices , & fait prendre l'apparence de toutes les vertus. On le croit toujours digne d'un état supérieur à celui dans lequel il se trouve. Il parcourt toutes les conditions & gagne le cœur de ceux qui l'y voyent. C'est Griscza Utrepïou. Il étoit petit-fils de Grégoire Utrepïou, gentilhomme du comté de Halicie, & fils de Bogdan Utrepïou. Lorsque Griscza fut parvenu à cet âge auquel les enfans sont susceptibles d'éducation, ses parens l'envoyèrent à Moscou. Il ne tarda pas à savoir lire & écrire, ce qui faisoit alors un grand mérite chez les Russes. L'Archimandrite du couvent de Saint-Sauveur à Plénou, s'étant trouvé par hasard à Moscou dans l'école où Griscza faisoit ses études, fut si content du jeune écolier, qu'il l'emmena avec lui, en confia le soin à un des plus anciens Religieux

BORIS
GODUNOV.
1604

Origine &
premières con-
ditions du pre-
mier faux Dé-
métrius.

**BORIS
GODUNOU.**
1604.

Chronique
manuscrite.

de son couvent. Griscza, qui étoit d'un caractère naturellement inquiet, sortit de ce couvent au bout d'un an, & se retira dans un autre à Kakba. Là ayant appris que son ayeul Grégoire Utrepiou menoit la vie religieuse à Czudou, il s'y rendit, & y reçut le Diaconat.

Le Patriarche Job, en faisant la visite des maisons religieuses, passa par Czudou, vit Griscza. L'esprit de ce religieux, joint au talent de bien écrire, plut tellement au Patriarche, qu'il l'emmena à Moscou, & en fit son secrétaire. L'Archevêque de Rostou, étant allé un jour rendre visite au Patriarche, vit Griscza, attacha ses regards sur lui, & dit à Job : « Je trouve quelque chose de sinistre dans la figure de ce jeune homme ; je crains que le malin esprit n'en fasse quelque jour le ministre de ses méchancetés ». Le Patriarche ne fit aucune attention à ce discours.

Ibid.

Lorsque Griscza étoit à table avec les domestiques du Patriarche, il mettoit toujours la conversation sur Démétrius, fils du Czar Ivan, & s'informoit avec soin des circonstances de sa mort ; il lui arrivoit quelquefois

de lâcher : *Je ferai un jour Czar*. Ceux qui l'entendoient, prenoient ce propos pour une plaisanterie. Quelqu'un d'eux ayant cependant eu occasion de parler à l'Archevêque de Rostou , lui rapporta le discours de Griscza. L'Archevêque , se souvenant de l'impression que la figure du jeune homme lui avoit faite , alla trouver le Czar , & lui dit de veiller sur la conduite du jeune Moine qui étoit au palais du Patriarche. La défiance continuelle dans laquelle vivoit Godunou , ne lui permit pas de négliger l'avis de l'Archevêque : il chargea le Diac Smirnoy de conduire Griscza dans le monastère de Colovelc , & de l'y garder soigneusement. Ce Diac en avertit Semeika , un de ses confreres & parent de Griscza ; Semeika pria Smirnoy de différer quelque tems à exécuter cet ordre , afin qu'il essayât de calmer la colère du Czar contre son cousin. Griscza profita de ce tems pour s'échapper. Il passa par Halicie , séjourna dans le couvent de Saint-Jacques , se rendit de-là à Moricou , dans celui de Boris & Gleb. Le Gardien de ce dernier couvent lui donna un cheval pour s'enfuir. Il alla à Branscoi ,

BORIS
GODUNOV.
1604.

BORIS
GODUNOV.

1604.

Ibid.

y lia amitié avec deux Moines qu'il engagea à l'accompagner jusqu'à Novograd. Il resta plusieurs jours dans le couvent de Saint-Sauveur. L'Archimandrite concevant d'amitié pour lui, qu'il le fit coucher dans sa cellule. Au bout de quelques jours, Griscza dit à l'Archimandrite qu'il avoit envie d'aller voir des parens qu'il avoit à Puticla : l'Archimandrite lui donna un cheval & un guide. Avant de partir, il laissa sous le traversin de l'Archimandrite un billet conçu en ces termes : « Je suis » le Czarévitz Démétrius, fils du Czar » Ivan. Lorsque je serai monté sur le » trône de mes peres, je te rendrai » les mets & la boisson que tu as eu la » générosité de me donner dans ton » couvent ».

Griscza, étant à quelques vrestes de ce monastère, quitta la route de Puticla, prit celle de Kiou, & renvoya son guide. L'Archimandrite fut surpris à la lecture du billet ; mais il garda le silence. Griscza continuoit sa route : il arriva à Kiou. Cette ville étoit gouvernée par le Prince Basile Constantin Ostrozki, homme fort pieux & fort attaché au rit Grec : il reçut Griscza

avec bonté, & comme celui-ci étoit alors prêtre, il lui ordonna de célébrer la messe, l'envoya dans un couvent, & chargea les Moines de lui fournir toutes les choses qui étoient nécessaires à sa subsistance. Griscza, cédant à son penchant naturel, se livra aux plus grands excès, &, bravant les règles de son ordre, il mangeoit publiquement des mets défendus. L'Archimandrite avertit le Gouverneur du scandale qu'il causoit dans son couvent. Ce dernier, justement irrité, ordonna qu'on punît le jeune religieux avec la dernière sévérité. Griscza, informé du traitement qu'on lui préparoit, sortit du couvent, se dépouilla de ses habits, passa en Pologne, & fut reçu à la Cour du Prince Adam Vîsnioveski, en qualité de valet, & on l'employa aux ouvrages les plus vils.

BORIS
GODUNOV.
1604.

Chronique
Russé.

Toujours occupé du projet d'employer tous les moyens possibles pour monter sur le trône de Russie, il fabriqua & écrivit la fable suivante : « Celui qui fait les fonctions d'un vil » valet à la cour du Prince Adam, » sous le nom de Griscza, est Démétrius, fils du grand Czar Ivan : ce

BORIS
GODUNOU.
1604.

Chronique
manuscrite.

» fut le fils d'un prêtre qui fut tué à
 » Ugléez par ordre du tyran Godunou ,
 » non Démétrius , comme on le croit.
 » Mon secrétaire, Gelkaloui, que l'E-
 » ternel m'avoit donné pour me con-
 » server la vie , me tint long-temps
 » caché : craignant que le tyran ne
 » découvrit à la fin le lieu de ma re-
 » traite, il me fit passer en Pologne.
 » J'y ai mené une vie errante &
 » toujours misérable : de malheur en
 » malheur, je me trouve réduit à l'état
 » le plus vil. J'espère que Dieu jet-
 » tera sur moi un œil de compassion ,
 » & qu'il permettra que je jouisse un
 » jour des droits de ma naissance. Si ,
 » par ses décrets éternels, je suis con-
 » damné à mourir dans l'état où je suis ,
 » ce billet fera au moins connoître quel
 » est celui qui est assis sur le trône des
 » Czars».

Griscza cacha cet écrit sous son lit,
 & affecta d'être dangereusement ma-
 lade. Il demanda un prêtre auquel il
 déclara une partie de ce qu'on vient
 de lire ; & comme s'il eût été trop
 foible pour continuer son récit , il lui
 dit que le détail de ce qu'il vouloit
 lui apprendre, étoit contenu dans un

billet qu'il avoit mis sous son lit. Cette histoire étoit trop intéressante pour ne pas piquer la curiosité du prêtre; il chercha le billet, le trouva, le lut avec attention, & alla avertir le Prince Adam de ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Celui-ci va trouver Griscza, l'interroge; &, voyant qu'il n'en tire que des réponses vagues, il cherche le billet que le prêtre avoit remis sous le lit. Le premier voulut faire quelque résistance, afin de laisser croire que le Prince ne lui avoit enlevé son secret que par violence. Le Prince lit ce billet avec empressement, se hâte d'envoyer des médecins à Griscza qui ne tarda pas à être guéri. Lorsqu'on le crut en état de marcher, Adam le conduisit à Cracovie, où la diète étoit assemblée. On l'interroge; il soutient avec hardiesse qu'il est Démétrius, fils du Czar Ivan, persuade, & chacun lui promet du secours pour soutenir ses droits. Le Prince Adam ajouta qu'il sacrifieroit toute sa fortune pour lui, s'il vouloit établir le rit Latin en Russie. La promesse étoit trop flatteuse pour que l'imposteur n'acceptât pas les conditions qu'on proposoit.

BORIS
GOLDNOV.
1604.

BORIS
GODUNOU.
1604.

Cette nouvelle se répandit bientôt parmi les Russes. Les Cosaques qui habitent sur les bords du Tanais, l'apprirent avec joie ; Godunou exerçoit contre eux toutes sortes de cruautés. Ils se hâtèrent d'envoyer de l'argent à Griscza par leur Atman, qui lui dit, au nom de toute la nation, qu'on avoit des armes & des hommes tout prêts à le secourir.

Les Polonois, voyant que la fortune se déclaroit pour Griscza, songerent sérieusement à le soutenir. Ils leverent des troupes, & amassèrent des munitions pour faire une invasion en Russie, & pour joindre les Cosaques. Godunou ne tarda pas à savoir ce qui se passoit en Pologne : la frayeur le saisit. Comme il y avoit des sentinelles répandues dans le Duché de Smolensko, pour n'en laisser sortir personne, parce que la peste y étoit, il leur envoya ordre, sous peine de la vie, de ne laisser entrer aucun Polonois en Russie, & de ne souffrir qu'aucun Russe passât en Pologne. D'un autre côté, voulant approfondir la vérité de ce qu'on lui disoit, il fit passer des gens de confiance en Pologne. Ceux-

ci, à leur retour, lui dirent que celui qui se donnoit pour Démétrius, fils du Czar Ivan, n'étoit autre que le moine Griscza, qu'ils l'avoient vu, & lui avoient parlé. Godunou trouva leur réponse ridicule, leur dit qu'il avoit fait enfermer depuis long-temps ce moine dans un couvent, & qu'il avoit ordonné à un de ses Diacs de le garder à vue, & de lui répondre de sa personne. Il donna aussitôt ordre qu'on lui amenât ce Diac, & lui demanda s'il n'avoit pas conduit Griscza dans un couvent, & s'il ne le gardoit pas toujours à vue comme il l'en avoit chargé. Le Diac avoua qu'il n'avoit pas exécuté les ordres qu'on lui avoit donnés, & que Griscza s'étoit enfui. Godunou, se rappellant alors tout ce qu'on lui avoit dit de ce moine, vit le danger qui le menaçoit, entra en fureur contre le Diac, & ordonna qu'on le fît mourir sous les coups.

Le Czar, voulant connoître quel étoit l'ennemi qui s'élevoit contre lui, chargea Smirnoi Utrepïou, oncle de Griscza, d'aller en Pologne, & de tâcher de voir celui qui se disoit Démétrius, & de lui parler, afin qu'il sût

BORIS

GODUNOU.

1604.

BORIS
GODUNOU.
1605.

positivement si c'étoit Griscza ; mais Utreprou ne pût jamais parvenir à voir l'imposteur , quelques précautions qu'il prit. Celui-ci étoit trop bien informé , pour se laisser surprendre : sitôt qu'il arrivoit un Russe en Pologne , Griscza savoit son nom & ses qualités.

Godunou , voyant qu'Utreprou ne pouvoit satisfaire sa curiosité , songea à se tenir sur la défensive : il augmenta la garnison de toutes les villes frontières.

Griscza recevoit tous les jours les hommages de différens Russes qui , mécontents de la domination de Godunou , passaient en Pologne pour se ranger sous les drapeaux de celui qu'ils croyoient être leur légitime souverain. Il s'accoutuma insensiblement à jouer le rôle de Monarque ; ses graces extérieures secondant son imposture , ceux qui l'abordoient s'accoutumèrent à le prendre pour ce qu'il disoit être. Le crime amène toujours des remords. Griscza n'en étoit point exempt. Lorsqu'il étoit livré à lui-même , les inquiétudes , les craintes venoient troubler ses espérances , quelque flatteuses qu'elles fussent. L'inconstance

de la fortune , les révolutions qui se succèdent avec tant de rapidité , se présentent à son imagination : il sentoit que la même légèreté qui lui avoit procuré des partisans , pouvoit les lui ôter ; que le Prince Adam , qui sembloit si zélé pour ses intérêts , pouvoit le sacrifier au premier instant. Pour calmer ses craintes , & se faire un appui solide , il résolut de se mettre sous la protection des Jésuites (a). Le crédit qu'ils avoient dans le conseil de la plupart des Princes chrétiens , & leur attachement à la puissance du Pape , ne lui étoient pas inconnus : il sentit d'un côté combien ils pouvoient lui être utiles ; & de l'autre , qu'il lui étoit facile de s'en faire des partisans. Il avoit déjà promis au Prince Adam qu'il établiroit le rit Romain en Russie , s'il montoit sur le trône des Czars. Il renouvela cette promesse au premier Jésuite qui se présenta à sa cour , & lui fit entendre qu'il desiroit avec empressement d'avoir auprès de sa personne quelqu'un de son ordre , pour être instruit sur des matieres que ses

BORIS

GODUNOV.

1605.

(a) Relation curieuse de l'état présent de la Russie , traduite de l'Anglois , chez Claude Barbin , 1679.

**BORIS
GODUNOV.**
1605.

malheurs l'avoient empêché d'approfondir.

Le Jésuite ne manqua pas de rendre compte à sa Société de la conversation qu'il avoit eue avec le prétendu Démétrius. Ceux qui la composoient, crurent qu'ils ne devoient pas laisser échapper une occasion si favorable d'étendre la puissance du Pape; ils choisirent un des plus éclairés d'entre eux, & l'envoyerent à Démétrius. Ce Jésuite commença par faire le tableau de la famille de Démétrius, & des malheurs qui le poursuivoient lui-même depuis sa naissance. Il finit par lui dire que Dieu punissoit en sa personne l'impiété de ses ancêtres qui, refusant de reconnoître le Pape pour unique & véritable chef de l'Eglise, donnoient cette qualité au Patriarche de Constantinople, qui étoit un schismatique. Griscza parut touché des raisons que le Jésuite lui apportoit; & pour mieux tromper ceux dont il vouloit emprunter le secours, il affecta cet air de simplicité, de naïveté dont les fourbes savent si bien se couvrir.

Il dit au Jésuite qu'en bannissant tout-à-coup le rit Grec de l'Eglise

Russe, il irriteroit contre lui ses peuples BORIS
 qui se feroient sans doute un scrupule GODUNOW.
 de lui aider à monter sur le trône ; 1605.
 que le Patriarche employeroit tout son
 crédit contre lui, & se déclareroit en
 faveur du tyran. Griscza, affectant du
 zèle pour le rit Romain, assura au
 Jésuite qu'il feroit l'impossible pour
 l'établir en Russie, fût qu'il feroit
 affermi sur le trône.

L'adroit Griscza, voyant qu'il avoit
 amené les Jésuites à son but, résolut
 de profiter de leur crédit pour se faire
 un puissant appui contre ses ennemis,
 & trouver en même-temps un asyle
 sûr en cas que la fortune ne secondât
 pas ses entreprises. Visnioveski, Pa-
 latin de Sandomir, étoit si puissant,
 qu'il pouvoit seul entretenir une armée
 capable de faire trembler Godunou sur
 le trône de Russie; Griscza forma le
 hardi projet d'épouser sa fille unique.
 Elle s'appelloit Marine, étoit jeune,
 bien faite & spirituelle, avoit un cou-
 rage & une hardiesse au-dessus de son
 sexe. Enfin, quoiqu'elle ne fût pas
 d'une beauté régulière, elle avoit tant
 d'agréments, que tous ceux qui la
 voyoient, sentoient pour elle ce qu'inf.

BORIS
GODUNOU.
1605.

pire une femme aimable: Griscza, passant à la cour de son pere, l'avoit vue : l'image de cette aimable Princesse s'étoit gravée dans son cœur, il résolut de la demander en mariage, lorsqu'il vit qu'on le prenoit pour Démétrius, fils du Czar Ivan. Il espéroit d'un côté que le Palatin de Sandomir, flatté d'avoir pour gendre un Empereur de Russie, la lui accorderoit; de l'autre, il craignoit que ce Prince ne voulût pas sacrifier sa fille aux hasards de la fortune. Il avoit cependant deux pressans motifs pour hâter ce mariage; celui de l'amour, & celui de l'intérêt. Il desiroit de posséder une femme qu'il aimoit; il desiroit encore, & peut-être avec plus d'empressement, que le Palatin de Sandomir se trouvât forcé d'employer toutes ses forces pour lui.

Il étoit occupé de ses idées, lorsque les Jésuites allerent lui rendre visite. Après une conversation vague, on parla de la position dans laquelle se trouvoit le Prince Démétrius; on nommoit ainsi Griscza. Un des Peres prit la parole, & lui dit : « Prince, vos » vertus m'attachent tellement à votre » personne, que je suis sans cesse oc-

» cupé du soin de vous donner des
 » preuves de mon zèle. J'ai formé un
 » projet dont l'exécution pourroit vous
 » être d'une grande utilité : mais je
 » crains de paroître trop hardi en vous
 » le découvrant. Votre prudence m'est
 » trop connue, répondit Griscza, pour
 » que je ne la suive pas comme mon
 » seul & unique guide : donnez-moi
 » vos conseils avec confiance, c'est la
 » seule chose que je puisse desirer
 » dans l'état où je suis ». Le Jésuite
 reprit ainsi son discours : « J'ai exa-
 » miné avec attention les circonstan-
 » ces dans lesquelles vous vous trou-
 » vez : elles sont embarrassantes. Vo-
 » tre ennemi est prudent, adroit &
 » rempli d'expérience. Il possède un
 » état puissant, & n'est monté sur le
 » trône que par son adresse. Sous le
 » regne de Théodose, il distribuoit à
 » propos les faveurs & les graces :
 » toute la noblesse est attachée à ses
 » intérêts ; le peuple le chérit. Ceux
 » auxquels son élection n'est pas agréa-
 » ble, n'ont aucun pouvoir à la cour :
 » Godunou n'a conté les places fortes
 » & les emplois d'où dépend sa su-
 » reté, qu'à des gens dont la fortune

BORIS
 GODUNOV.
 1605.

BORIS
GODUNOV.
1605.

» est attachée à la sienne. Vous n'igno-
» rez pas tout ce qu'il met en usage ,
» pour rendre vos prétentions chimé-
» riques , & pour vous faire passer
» pour un imposteur. Il y a très-peu
» de temps que vous vous montrez ,
» & vous ne présentez d'autre témoi-
» gnage de votre naissance que vos
» grandes qualités. Cela peut suffire ,
» il est vrai ; les personnes éclairées
» découvrent dans votre figure tant de
» marques de grandeur , qu'elles ne
» peuvent douter que vous ne foyez le
» véritable fils d'Ivan. Mais ces preu-
» ves sont trop foibles pour le peuple
» grossier , qui ne croit que ce qui le
» frappe ou l'intéresse. Prince , une
» expérience acquise par un âge avan-
» cé , une connoissance assez étendue
» du Gouvernement de Russie & du
» caractère des Russes , me font con-
» noître ce que vous avez à faire. Une
» alliance illustre étonnera le peuple ,
» & lui prouvera votre naissance. Le
» Palatin de Sandomir est un des plus
» ambitieux Princes qui aient paru :
» si vous vouliez vous abaisser jusqu'à
» entrer dans sa famille , vous ne tar-
» deriez pas à monter sur le trône de

» vos peres. Ce Palatin est regardé ~~comme~~
 » comme un homme très-sage & très- BORIS
 » prudent : on ne croira jamais qu'il GODUNOW
 » a pu se résoudre à vous donner sa. 1605.
 » fille en mariage, avant d'être con-
 » vaincu que vous êtes le véritable Dé-
 » métrius. Alors le Roi de Pologne
 » prendra ouvertement vos intérêts ;
 » vous étoufferez tous les bruits que
 » l'on sème à votre désavantage ; vous
 » satisferez aux scrupules de la no-
 » ble & du peuple de Russie. Vous
 » pouvez faire à la Princesse Marine
 » (c'étoit le nom de la fille du Palatin
 » de Sandomir) les premières ouver-
 » tures de votre dessein ; & , suivant sa
 » réponse, vous en parlerez à son pere,
 » & tâcherez d'obtenir son consente-
 » ment. Avant de vous l'accorder, il
 » ne manquera pas de me demander
 » mon avis ; vous devez prévoir la ré-
 » ponse que je lui ferai.

» Je ne vous parle point de vos sen-
 » timens sur la religion , continua le
 » Jésuite ; je les connois , & je suis si
 » content de vous voir dans le che-
 » min de la vérité , que j'en rends
 » grâces à Dieu tous les jours , & le
 » prie continuellement de vous entre-

„ tenir dans les heureuses dispositions
 „ qu'il vous a données. En vous ac-
 „ quérant le ciel, elles vous attireront
 „ ses bénédictions sur la terre, vous
 „ feront triompher de vos ennemis,
 „ & contribuèrent, plus que toute la
 „ prudence humaine, à vous mettre
 „ en possession de l'Empire de vos
 „ peres».

BORIS
 GODUNOV.
 1605.

Griscza fit au Religieux des remer-
 ciemens proportionnés à ses offres.
 Lorsqu'il fut seul, il se livra à toute
 la joie que pouvoit lui causer la situa-
 tion dans laquelle il se trouvoit. Re-
 venons à lui : il médita sur les moyens
 qu'il devoit employer pour mettre la
 Princesse Marine dans ses intérêts, &
 pour obtenir le consentement de son
 pere.

Marine, à la beauté de la figure, à
 la majesté de la taille, joignoit un air
 de fierté qui intimidait Griscza. Il ne
 pouvoit se dérober à lui-même, l'é-
 norme distance qui étoit entre cette
 Princesse & lui : mais la fierté même
 de Marine le servit. Croyant que
 Griscza étoit véritablement le fils du
 Czar Ivan, elle aspirait à l'honneur
 d'entrer dans une maison si illustre ;

ses desirs ambitieux étoient encore augmentés par l'espoir de monter un jour sur le trône de Russie. Un homme aimable qu'elle voyoit tous les jours, & dont l'alliance flattoit son ambition, ne tarda pas à devenir cher à son cœur. La rougeur, dont son visage se couvroit toutes les fois que ses regards rencontroient ceux du prétendu Prince, l'embarras qu'elle lui marquoit lorsqu'il lui parloit, furent pour Griscza des indices certains de son triomphe. Il osa donc lui parler de son amour, & lui demander sa main. Elle tâcha envain de lui dérober sa joie, elle étoit trop marquée pour qu'elle échappât à l'adroit Griscza. Il lui demanda la permission de rendre compte au Palatin, son pere, de l'entretien qu'ils venoient d'avoir ensemble, & l'obtint facilement.

BORIS
GODUNOV.
1605.

Le Palatin avoit été prévenu par le Jésuite ; il reçut la proposition avec satisfaction, & dit au Prince qu'il sentoit tout le prix de l'honneur qu'il vouloit lui faire, & ajouta qu'il ne pouvoit lui donner une preuve plus convaincante de sa reconnoissance qu'en différant la conclusion de ce mariage.

BORIS „ Tout le monde, continua-t-il , a les
GODUNOU. „ yeux fixés sur vous. Godunou, votre
1605. „ ennemi, est encore sur le trône de
„ Russie : il est puissant , & mettra
„ tout en usage pour vous perdre. Ce
„ n'est pas le temps de songer à l'a-
„ mour ; avant de posséder Marine ,
„ rendez-vous digne d'elle : triom-
„ phiez de vos ennemis , & ne mettez
„ pas vous-même des obstacles à votre
„ fortune. Sigismond , roi de Pologne ,
„ est tout disposé à embrasser vos in-
„ térêts. Savez-vous quel est son pro-
„ jet ? L'espérance de vous faire épou-
„ ser quelqu'une de ses parentes , est
„ peut-être le seul motif qui l'engage
„ à prendre votre parti. Vous devez
„ augmenter le nombre de vos alliés ,
„ au lieu de le diminuer. Tel Prince ,
„ qui vous assistera de toutes ses forces
„ tant que vous ne ferez point ma-
„ rié , vous négligeroit si vous aviez
„ épousé ma fille. Je parle peut-être
„ contre mes propres intérêts. Il est
„ possible que Démétrius , assis sur le
„ trône des Czars , ne regarde plus
„ Marine avec les mêmes yeux qu'il
„ la voit aujourd'hui. Je ne veux pas
„ pénétrer dans l'avenir ; mais votre

» honneur me fera toujours plus cher
 » que mes intérêts mêmes : duffiez-vous
 » oublier tout ce que je fais pour vous , **BORIS**
 » je ne vous abandonnerai jamais , & **GODUNOV,**
 » je ne mourrai content que quand le **1695.**
 » cadavre de Godunou vous aura servi
 » de marche-pied pour monter au trône.
 » Je vous conjure de suivre cet avis ;
 » c'est celui d'un pere tendre. J'en
 » prends déjà le titre » .

Griscza se rendit aux raisons du Pa-
 latin , l'assura que le chagrin que lui
 causoit le retard auquel il le condam-
 noit , ne venoit que du violent amour
 qu'il sentoit pour Marine. Il employa ,
 pour le remercier de ses conseils , les
 termes les plus expressifs. Il alla trouver
 les Jésuites ; & feignant de se rendre à
 leur raisonnement , il déclara qu'il avoit
 pris la résolution d'embrasser la reli-
 gion catholique , leur promit de faire
 reconnoître le Pape en Russie comme
 chef de toute l'Eglise ; de recevoir le
 clergé de Rome à Moscou , & de lui
 donner des biens suffisans pour sa sub-
 sistance.

Les Peres instruisirent le Pape de ce
 qui se passoit , lui demanderent des
 secours d'argent & des recommanda-

BORIS
GODUNOU.
1605.

tions auprès du Roi & de la République de Pologne, en faveur de Démétrius. Ce dernier écrivit lui-même à Clément VIII qui occupoit alors le siège de Saint Pierre, une lettre en latin. Il y prenoit le titre d'Empereur de Russie, & y imploroit l'assistance de Sa Sainteté contre l'usurpateur Godunou, & lui assuroit que s'il renetroit jamais dans l'héritage de ses peres, il rendroit célèbre à la postérité son respect & sa soumission pour le saint siège.

Griscza desiroit avec ardeur d'avoir un entretien avec Sigismond, Roi de Pologne. Il espéroit que ce Prince, dont le caractère étoit doux, seroit sensible à ses malheurs, & deviendrait un de ses plus puissans protecteurs. Le Roi de Pologne le reçut avec bonté, lui fit rendre tous les honneurs qui étoient dûs au rang qu'il occupoit alors. Ce Monarque poussa avec lui la familiarité, au point de lui dire qu'ayant essuyé dans sa jeunesse des malheurs à-peu près semblables aux siens, il étoit plus dans le cas de prendre sa défense qu'aucun des Princes qui s'étoient déclarés pour lui. Il lui permit de lever

dans ses états autant de troupes qu'il voudroit.

BORIS
GODUNOW,
1605.

Pendant que Griscza mettoit en usage tous les moyens que la fourberie pouvoit lui suggérer, Godunow, de son côté, faisoit mouvoir tous les ressorts qu'il croyoit capables de le soutenir sur le trône, & d'abattre son ennemi. Il commença par faire écrire la vie de Griscza, ordonna de la publier dans toutes les villes de la Russie, & en fit passer plusieurs exemplaires dans les pays étrangers. Pour jeter plus de ridicule sur l'imposteur, il voulut qu'on exagérât les faits. Il envoya des députés au Palatin de Sandomir, pour l'avertir combien il étoit honteux pour lui de se laisser tromper par un imposteur tel que celui qui étoit à sa cour, & pour lui faire en même-temps les propositions les plus flatteuses, s'il vouloit le lui livrer. Il fit tenir le même langage à tous les autres Princes qui s'étoient déclarés en faveur de Griscza. Ses démarches, loin d'avoir le succès qu'il se promettoit, ne servirent qu'à confirmer davantage l'opinion qu'on avoit conçue de Griscza, & l'on se persuada qu'il ne le craignoit

BORIS
GODUNOU.
1605.

qu'autant qu'il savoit que c'étoit véritablement le fils du Czar Ivan.

L'accueil que le Roi de Pologne avoit fait à l'imposteur, fit tout à coup changer sa fortune. Il n'avoit jusques alors joué que le rôle d'un Prince errant qui excitoit la commisération de ceux qui le voyoient, & qui ne recevoit pour tout soulagement que des promesses. Les peuples commencerent à s'intéresser pour lui; les Russes cesserent d'assurer que c'étoit un imposteur. Bientôt ils murmurèrent contre Godunou, & le regarderent comme un usurpateur. L'adroit Griscza, informé de ces bruits, faisoit annoncer par ses partisans que l'Être suprême ne manqueroit pas d'exercer sa vengeance contre une nation qui abandonnoit son légitime souverain, pour suivre le parti d'un tyran odieux qui ne tenoit le sceptre qu'avec des mains teintes du sang de ses Rois. On offroit de sa part le pardon, même des récompenses à ceux qui voudroient prendre ses intérêts.

On ménagea si bien les esprits, qu'en peu de temps presque toute la nation fut disposée en sa faveur : les
grands

& le peuple n'attendoient qu'une occasion favorable pour se déclarer.

BORIS

GODUNOV.

1605.

Griscza crut alors qu'il étoit temps de paroître les armes à la main. Il fit un traité avec le Palatin de Sandomir, s'obligea de lui payer, après son rétablissement, tous les frais de la guerre, d'épouser sa fille Marine, & d'introduire dans la Russie la religion catholique & romaine. Dès que les articles furent signés, le Palatin leva des troupes de tous côtés, se mit à leur tête, & entra en Russie avec Griscza : huit mille Cosaques ne tardèrent pas à le joindre. Griscza commença ses expéditions par le siège de Czernicou. Le Gouverneur voulut se mettre en état de défense ; mais les officiers & les soldats de la garnison le saisirent, le chargerent de chaînes, & le conduisirent au camp des assiégeans auxquels ils ouvrirent les portes de la ville. Le peuple reconnut Griscza pour son souverain, & lui prêta serment de fidélité. Putivola suivit l'exemple de Czernicou, & livra, comme elle, son Gouverneur au prétendu Démétrius. Son parti augmentoit de jour en jour, & les soldats Russes venoient en foule se

BORIS
GODUNOU.
1605.

livrer au Czar l'imposteur, afin qu'il lui fît subir la punition qu'il méritoit. Passant ensuite aux menaces, il dit que refuser de lui accorder ce qu'il demandoit, c'étoit se faire un ennemi d'un des plus grands Princes de la terre, qui ne manqueroit pas de se venger de l'injure qu'on lui faisoit. Il distribua ensuite des présens considérables aux principaux Ministres & aux Seigneurs qu'il crut avoir le plus de crédit auprès du Roi : mais l'intérêt de la religion, les sollicitations du Pape & des Jésuites fermerent les oreilles de Sigismond à tout ce qu'on put lui dire en faveur de Godunou. Ne jugeant cependant pas à propos d'en venir à une rupture ouverte avec le Czar, jusqu'à ce que les affaires eussent pris un tour favorable pour Démétrius, il répondit à l'Ambassadeur que le Roi & les Etats de Pologne ne se mêloient point des affaires de Russie ; que l'invasion d'un Russe, assisté par les gens de son pays, & par quelques volontaires de Pologne, n'étoit point une rupture de la trêve, & qu'il l'observeroit toujours inviolablement.

Sitôt que l'Ambassadeur Russe fut parti, Sigismond donna des ordres

pour qu'on fît de nouvelles levées, & pour qu'on les envoyât au secours de Démétrius.

BORIS
GOLUNOV.
1605.

Pendant ce temps, l'armée approchoit de Novogorod. Griscza, voyant qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour continuer le siège à la vue d'une armée formidable, résolut de le lever, & de se retrancher dans un poste avantageux, & d'y attendre l'ennemi avec confiance. La plupart des officiers lui avoient promis de se ranger de son parti, sitôt que l'occasion s'en présenteroit : mais lorsque les armées furent en présence, ils n'osèrent effectuer leurs promesses, parce que ses troupes étoient de beaucoup inférieures à celles du Czar.

Le Palatin & Griscza, voyant qu'ils n'avoient d'espoir que dans leur courage, se défendirent avec une valeur qui étonna les ennemis même. Malgré leur petit nombre, ils tinrent long-temps la victoire incertaine : elle se déclara enfin pour le plus grand nombre. Les Russes, rafraîchis par des corps de réserve, firent à la fin plier les Polonois ; ce triomphe coûta cher à l'armée Czarienne : elle perdit la plus grande

**BORIS
GODUNOU.** 1605,

partie de ses meilleurs soldats , & le Général fut dangereusement blessé.

Godunou reçut celui qui lui apporta la nouvelle de cette victoire avec les plus grandes marques d'amitié : il lui donna de nouvelles dignités , lui fit présent d'un bassin d'or rempli de ducats , augmenta la paye des officiers , & leur envoya à tous des médailles.

Si Basile Suiski , Général de l'armée de Godunou , avoit su profiter de sa victoire , le parti de Griscza étoit totalement détruit ; au lieu de poursuivre les ennemis , il s'amusa à faire le siège de Krom , ville forte & bien défendue. Il connut bientôt sa faute ; mais il l'augmenta en ne voulant pas la réparer. Il crut qu'il seroit honteux pour lui de lever un siège après une victoire , & s'y opiniâtra. Il envoya même demander du renfort à Godunou. Celui-ci sentit combien la conduite de son Général étoit reprehensible ; il s'abandonna à route la colère que sa position pouvoit lui susciter ; dit aux envoyés de Basile Suiski qu'il espéroit que son Général lui enverroit le rebelle pieds & mains liés. Sentant combien le temps étoit précieux , il rassembla tous les officiers

& les soldats de sa garde, en confia le commandement à Okolnitz & à Sere-
 metou. Il les chargea en même temps
 de dire à Suiski de poursuivre le rebelle
 avec toute la promptitude possible, &
 de l'attaquer par-tout où il le trouveroit.
 Il leur dit de marquer aux officiers &
 aux soldats sa surprise & son indignation
 en même temps; de ce qu'ils avoient
 perdu tant de monde pour battre une
 troupe de brigands tumultuairement
 amassés, & de ce qu'ils ne lui procu-
 roient pas la satisfaction d'avoir son
 ennemi en sa puissance.

BORIS
 GODUNOU,
 1605.

Chronique
 manuscrite.

Pendant que Godunou faisoit tous
 ses efforts pour détruire le parti de
 Griscza, & pour le perdre, le Palatin
 de Sandomir mettoit en usage tous les
 moyens possibles pour le sauver. Il se
 rendit promptement en Pologne pour
 faire de nouvelles levées. Griscza rallia
 les débris de son armée, & se retira
 dans la forteresse de Ribsemu.

Griscza, se livrant à ses réflexions,
 apperçut toute l'inconstance de la for-
 tune & le danger auquel il étoit exposé.
 Des inquiétudes il passoit quelquefois
 au désespoir, & se reprochoit la témérité
 qu'il avoit eue d'entreprendre de jouer

BORIS
GODUNOV.
1605.
un personnage semblable au sien. Il voyoit que plusieurs des siens étoient aussi prompts à l'abandonner, qu'ils l'avoient été à le défendre. Pendant qu'il se livroit à ces inquiétudes, on vint l'avertir que l'ennemi approchoit. Ce danger pressant, loin de l'abattre, réveilla son courage; il dit à ceux qui l'environnoient: « Nous n'avons d'espérance que dans la valeur. On a vu plusieurs fois des armées très-foibles en battre de considérables: frappons: Dieu est juste; il nous secourra. » Il détache aussi-tôt sa cavalerie, l'envoie observer la contenance de l'ennemi, & la suit avec son infanterie. Il y avoit une si grande disproportion entre les deux armées, qu'il sembloit que la victoire ne pouvoit être un seul instant disputée. L'armée de Godunov étoit redoutable par la multitude d'hommes qui la composoit, & par l'artillerie qui la suivoit. Les munitions de guerre & de bouche ne lui manquoient point. Ces avantages étoient appliyés par l'espérance que la première victoire donnoit aux soldats, & par la confiance qu'ils mettoient en des généraux habiles & expérimentés. L'autre étoit à peine

composée de cinq mille hommes effectifs , la plupart sans armes & sans discipline ; ce n'étoit que les foibles débris d'une armée déjà vaincue par ceux qui alloient les combattre : ils étoient commandés par un jeune homme sans expérience.

BORIS
GODUNOU.
1695.

L'armée de Griscza s'avance & semble aller à sa perte. Les officiers & les soldats de Godunou , se rappelant dans ce moment les reproches qu'il leur avoit fait faire , pour ne lui avoir pas livré son ennemi , eurent peur qu'en lui mettant la victoire entre les mains , ils ne lui fournissent les moyens de les punir , & de satisfaire à sa colere : la plupart d'entr'eux baissent les armes , & se rangent du côté de Griscza. Les généraux rassemblent ceux qui sont restés fidèles au Czar , s'élancent sur les ennemis ; les Polonois , soutenus par leurs nouveaux alliés , résistent avec intrépidité ; la mêlée devient furieuse ; ceux qui se rencontroient , frapportoient & mouroient ensemble : la fureur excitoit la fureur. Griscza parcourt les rangs , fait la fonction de général & de soldat. Son exemple ranime de nouveau le courage des siens : il presse les enne-

**BORIS
GODUNOV.**
1605.

Griscza dé-
fait l'armée de
Godunou.

mis déjà ébranlés, les meren désordre, les poursuit avec une promptitude extraordinaire, les taille en pièces, & obtient une victoire complete. Les vainqueurs pillèrent le camp & le bagage des vaincus, & entrèrent en triomphe dans Putiwol.

Le bruit de la victoire que Griscza venoit de remporter sur Godunou, se répandit bientôt dans toute la Russie. Cinq grandes villes ouvrirent leurs portes au vainqueur, & lui fournirent toutes sortes de munitions de guerre & de bouche. Jalka & Leptina en firent autant. La province de Séverie se soumit toute entiere à son obéissance, & fut imitée par plusieurs autres. Les peuples, à l'envi, s'empressoient de lui donner des marques de leur soumission. L'adroit Griscza fut dans ce moment faire usage de la prudence : il marqua la plus grande tranquillité au milieu de sa fortune. Lorsque ses troupes furent reposées, il voulut aller au secours de Krom, que les restes de l'armée de Godunou tenoit assiégée : mais ayant appris qu'elle étoit en état de défense, il s'occupa du soin de renforcer son armée.

Godunou, à la nouvelle de la victoire que Griscza venoit de remporter sur son armée, tombe dans la consternation; il envoie lever des troupes de tous côtés, fait passer des agens dans le camp de Griscza, pour débaucher les Cosaques, & faire rentrer dans le devoir les Russes qui s'étoient révoltés. On tâche d'attirer les uns par l'espoir des récompenses, les autres par la certitude du pardon. On leur représente à tous que c'est une honte pour eux de combattre pour un vil imposteur, & qu'ils acquerront au contraire une gloire immortelle en le livrant à leur légitime souverain, pour qu'il en fasse une punition exemplaire. Le Patriarche, à la sollicitation de Godunou, lance une excommunication contre les rebelles. Toutes ces précautions, tous ces moyens sont inutiles; les esprits sont prévenus en faveur de Griscza: on rejette les offres de Godunou, & on brave l'excommunication du Patriarche. On arrêta quelques-uns des émissaires de Godunou, on les mit à la question. Ils découvrirent les motifs de leur mission. Griscza, voulant acquérir la réputation d'un Prince doux & humain, les renvoya. Il dit à ses of-

BORIS
GODUNOU.
1605.

BORIS
GODUNOU.
 1605.
Ibid.

ficiers qu'il ne daignoit pas. se venger de son ennemi sur des personnes d'un état bas & vil. Il manda au Patriarche de ne pas oublier ce qu'il devoit à sa dignité; qu'il abusoit de la religion, en la faisant servir de soutien à la tyrannie & à l'usurpation. Il ajouta que sa conscience ne lui permettoit pas de détourner le peuple de l'obéissance que les loix divines & humaines le forçoient d'avoir pour son légitime Souverain. Il envoya un député à Godunou, pour lui offrir le pardon de ses fautes, & lui promettre une retraite assurée, dans tel lieu de l'Empire qu'il voudroit la choisir. Il chargea son député de lui représenter combien il étoit injuste qu'il conservât une couronne qu'il n'avoit obtenue que par une suite de crimes.

Godunou rejetta ces propositions avec mépris, & songea à trouver les moyens d'arrêter un mal qui croissoit de jour en jour. Il crut que le plus sûr & le plus prompt étoit d'occuper le Roi de Pologne à défendre ses propres Etats, & de lui susciter des troubles qui l'empêchassent de secourir Griscza. Il espéroit que tous les Russes abandonneroient le parti du dernier, sitôt qu'il seroit privé du secours des Polonois.

Sa résolution étant prise, il la communiqua aux Ambassadeurs de Suède & de Dannemarck qui étoient alors à sa cour, prit avec eux des mesures pour porter le fer & le feu dans la Pologne. Les Ambassadeurs des deux Nations avoient reçu des réponses favorables de leurs Monarques. La résolution étoit prise : les soldats étoient assemblés, les armes étoient prêtes : la Pologne, forcée de se défendre elle-même, alloit abandonner Griscza à toute la fureur de Godunou : mais la fortune s'étoit totalement déclarée pour l'imposteur : un accident imprévu le déroba au malheur qui le menaçoit. Godunou est attaqué d'une si violente colique, qu'il meurt dans l'espace de vingt-quatre heures. Ce fut vers la fin d'Avril. A peine eut-il le temps de prendre l'habit des religieux de Saint-Basile, usage que les Czars de ce temps ne manquoient jamais de suivre lorsqu'ils voyoient approcher la fin de leur vie.

Plusieurs Ecrivains prétendent que Griscza le fit empoisonner. Perri & Strahlenberg disent positivement qu'il s'empoisonna lui-même. La chronique manuscrite ne s'explique point à ce sujet.

BORIS
GODUNOU.
1605.

Mort de Boris
Godunou.

**BORIS
GODUNOU.**
1605.

Aureste, il étoit bien juste qu'un monstre tel que lui fût son propre bourreau. Ainsi finit un tyran, & fit place à un imposteur.

Boris Godunou fut, pendant son règne, agité par les remords & les inquiétudes. Regardant les grands comme ses ennemis implacables, ils les persécutoit sans cesse. Le peuple fut heureux, parce qu'il vouloit gagner sa faveur.

Il eut un fils & une fille, Théodore & Cénie : son fils lui succéda, comme nous alloûs le voir ; sa fille fut enfermée dans un couvent après la mort de Théodore. On ignore le nom de sa femme.



ARTICLE II.

THÉODORE II.

LA mort de Godunou jeta la noblesse & les officiers de son armée dans la plus grande consternation. Plusieurs d'entre eux, regardant cet accident comme une punition de Dieu, qui désapprouvoit l'usurpation de ce tyran, commencerent à prendre des sentimens plus favorables pour Griscza : ils l'auroient indubitablement proclamé Czar, s'ils n'avoient appréhendé la colere & la vengeance du peuple, que le Patriarche retenoit toujours dans le parti de Godunou & de sa famille.

THÉODORE
II.
1605.

Leur crainte étoit bien fondée : sitôt que le peuple apprit qu'il n'avoit plus de Czar, il courut en foule au palais, proclama Théodore Empereur, & déclara l'Impératrice sa mere, régente de l'Etat. Il força la noblesse de ratifier son élection, & de lui prêter serment de fidélité. Les soldats en firent autant, & forcerent les officiers de suivre leur exemple. L'armée entiere députa vers le nouveau Czar, pour lui prêter ser-

THÉODORE**II.****1605.**

ment de fidélité, & lui assurer qu'elle étoit prête à marcher contre ses ennemis. Tout étant ainsi arrangé, on songea aux funérailles de Godunou ; on mit son corps, sans beaucoup d'appareil, dans le tombeau des Czars.

On rappella de l'armée les Knées Mistilauski & Suiski, pour assister le nouveau Czar & la Régente de leurs conseils dans l'administration de l'Etat. Borsmanno, homme recommandable par ses services & son habileté, fut déclaré seul général de l'armée, & eut ordre de s'avancer promptement vers Krom. Cette place, opiniâtement défendue par la valeur des Cosaques, avoit déjà soutenu dix assauts ; Griscza, sachant de quelle importance il étoit pour lui de la conserver, envoya à son secours la meilleure partie de ses troupes, sous la conduite d'un de ses meilleurs officiers.

Zapozius, c'étoit le nom de cet officier, s'étant approché des ennemis, & jugeant, par le rapport de ses espions, qu'il seroit imprudent de vouloir les forcer dans leur camp, eut recours à la ruse. Il écrivit une lettre aux assiégés, dans laquelle, après avoir loué

leur courage & leur fidélité, après les avoir flattés de l'espérance de la gloire & des récompenses, il les avertissoit qu'il s'étoit approché des ennemis avec un corps de troupes considérable, pour les empêcher de fourrager, & que Démétrius venoit lui-même à la tête des Polonois & des Cosaques, pour leur livrer bataille. Un soldat téméraire se chargea de porter cette lettre dans la ville. Zapozius lui ordonna d'y entrer par un côté qu'il lui désigna, comme étant le plus sûr. Le soldat donna directement dans une garde avancée, comme l'avoit prévu Zapozius, fut arrêté, conduit au quartier général, mis à la question, donna la lettre, & confirma ce qu'elle contenoit par ce qu'il avoit ouï dire à ceux de son parti. Sur ce faux avis, un parent de Théodore, nommé Jean Godunou, lequel commandoit alors l'armée, parce que les principaux officiers ne vouloient pas obéir à Borfmanno, qui étoit un officier de fortune, détacha deux mille cavaliers pour garder les avenues de Krom, & partit avec le reste de ses troupes pour aller au-devant de l'ennemi. Zapozius range son armée en ordre de bataille, place derrière lui,

THÉODORE

II.

1605.

THÉODORE à une distance assez éloignée, les goudats & les valets de l'armée qu'il entre-mêle de soldats, afin de faire un front le plus étendu qu'il lui seroit possible. Il leur donna ordre de paroître tout-à-coup, enseignes déployées, au bruit des trompettes & des tambours, lorsqu'ils le verroient aux prises avec l'ennemi.

II.

1605.

La mêlée fut sanglante, & le combat opiniâtre; Zapozius, malgré son courage & son habileté, étoit sur le point de succomber, lorsque Borsmanno, irrité de l'affront qu'on lui avoit fait, en refusant de lui obéir, se déclara pour Griscza. Avec un détachement qu'il commandoit, il chargea vigoureusement Godunou, arrêta l'ardeur des vainqueurs, releva le courage des vaincus, & causa un étonnement égal dans les deux armées. Tous les bras levés pour frapper, s'arrêtèrent à la fois; le combat cessa : les soldats sembloient attendre du jugement de quelqu'un, non de leurs armes; la décision de la bataille. Borsmanno profita de ce silence, s'avança entre les deux armées, & dit, d'un ton de voix assez élevé pour être entendu de tout le monde, que ceux qui conservoient le souvenir du

grand Ivan, devoient reconnoître avec plaisir son fils pour légitime Souverain. THÉODORE

Les soldats aimoient Borsmanno comme leur compagnon, & le respectoient comme un brave officier; son discours leur fit une impression si forte & si vive, qu'on entendit un murmure général s'élever dans les deux armées: tous les soldats, d'une voix unanime, s'écrierent qu'ils vouloient vivre & mourir avec Borsmanno, & qu'ils étoient prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire.

Les officiers, voyant que les efforts qu'ils faisoient pour faire rentrer les soldats dans le devoir, étoient inutiles, céderent à la conjoncture, envoyèrent des députés à Griscza pour l'assurer de leur sincere repentir d'avoir si longtemps suivi le parti de Godunou, qui avoit toujours su les tromper par ses artifices, & pour le prier en même temps de se mettre à leur tête, & de les mener contre le fils de l'usurpateur.

Cette nouvelle causa à l'impositeur une joie inexprimable. Pour profiter de cette heureuse circonstance, & ne pas laisser rallentir le zèle que les soldats avoient pour lui, il rassembla promptement

ment les troupes qu'il commandoit, se rendit à Krom, où étoit l'armée qui venoit de se déclarer en sa faveur, fit charger de fers Jean Godunou, qui, quoiqu'abandonné de tout le monde, conservoit encore assez de fierté pour lui marquer du mépris. Griscza remercie les officiers, caresse les grands: &, se voyant sûr de la réussite, il tourne sa marche du côté de la capitale.

THEODORE
II.
1605.

Plusieurs villes qui sont sur son passage lui ouvrent leurs portes; on charge de chaînes les gouverneurs qui ne veulent pas le reconnoître, & on les conduit à ses pieds. Quelques-uns trouvent le secret de s'échapper & d'aller à Moscou annoncer cette nouvelle au Czar & à la Régente, qui leur font des présens considérables.

Lorsque Griscza fut arrivé à Thula, il fit halte pour se reposer, & pour délibérer en même temps sur le parti qu'il avoit à prendre. On lui conseilla d'écrire aux Knées & aux Magistrats de Moscou, pour les informer de la manière miraculeuse dont Dieu s'étoit déclaré pour la justice de sa cause; que tous les soldats qui composoient l'armée de Théodore, excités par les seuls remords,

avoient abandonné cet usurpateur, & combattoient présentement sous les drapeaux du fils d'Ivan. On lui conseilla en outre de leur promettre d'oublier le passé, s'ils vouloient éprouver sa clémence, & d'ajouter que, s'ils persiftoient dans leur rebellion, ils devoient s'attendre à éprouver tous les effets de sa juste colere, & à être ensevelis sous les ruines de leur ville.

THÉODORE

II.

1605.

Griscza suivit ce conseil; & voyant au bout de quelque temps qu'il ne recevoit point de réponse, il crut que sa lettre étoit tombée entre les mains de la Régente, qui l'avoit déchirée. La suite prouva que ses soupçons étoient fondés. Pour prévenir les effets de cet accident, il envoya des agens secrets à Crasna-Cella, grand village situé à une demi-lieue de Moscou, y fit publier que l'intérêt qu'il prenoit pour la capitale de la Russie, l'avoit engagé à écrire plusieurs lettres à ses magistrats, pour leur proposer la paix à des conditions très-avantageuses; & que, n'en recevant point de réponse, il s'étoit imaginé que l'usurpateur les avoit interceptées; qu'il étoit à la tête d'une armée qui s'ennuyoit de l'oïssiveté du

THÉODORE

II.

1605.

Les femmes, les filles sont mêlés ensemble, & périssent de froid. On enleva le Czar & la Régente, on les conduisit dans la maison que Godunou occupoit lorsqu'il étoit simple particulier.

On envoya promptement des députés à Griscza, qui étoit resté à Thula avec son armée. Ces députés étoient chargés de lui remettre des lettres par lesquelles on lui annonçoit que toute la nation le reconnoissoit pour son légitime Souverain, & l'attendoit avec impatience pour lui prêter hommage. Dans le même temps que les députés de Moscou arrivoient à Thula, on annonça à Griscza ceux des Cosaques. Voulant affecter du mécontentement contre les habitans de Moscou, il donna d'abord audience aux Cosaques, & leur fit beaucoup d'accueil. Il marqua de la colere aux députés de Moscou, & en exila plusieurs.



ARTICLE

ARTICLE III.

GRISCZA.

O U

*Le premier imposteur, sous le titre de
DÉMETRIUS,*

GRISCZA, craignant que la fortune ne l'abandonnât aussi promptement qu'elle l'avoit secondé, se hâta d'envoyer à Moscou les princes Basile Galitzin, Basile Mofalski, le Diac Bogdan, ses plus zélés partisans, & ordonna à Pierre Bosmanou de les suivre de près avec l'armée.

GRISCZA
1606.

Sitôt que ces princes furent arrivés à Moscou, ils se rendirent au palais du Patriarche Job, le conduisirent dans la cathédrale, & le forcèrent d'y déposer les marques de sa dignité. Ce prélat donna sa malédiction à l'imposteur; &, se tournant vers une image de la Vierge, que l'on disoit avoir été peinte par S. Luc, implora son secours, la pria de le venger, & de se-

Tome XVI,

D

GRISCZA.
1606.

courir les Russes contre les maux que leur préparoit l'imposteur. On le fit ensuite monter dans un chariot, & on l'emmena en exil. Ils allèrent chez tous les partisans de Théodore, les chargerent de chaînes, & les envoyèrent dans différentes villes de province, où les Gouverneurs eurent ordre de les mettre en prison. Ils firent étrangler l'oncle de Godunou en leur présence.

Les partisans de Griscza, sentant que leur ouvrage seroit toujours imparfait tant que Théodore viroit, donnèrent à trois Strelits, dont la barbarie leur étoit connue, la cruelle commission d'aller le mettre à mort avec sa mere & sa sœur. Ces trois scélérats coururent à la maison qu'habitoit Théodore, prirent les trois victimes qu'on leur avoit indiquées, les conduisirent dans l'appartement le plus reculé, étranglèrent la mere, s'élançerent sur le fils : mais il étoit dans la vigueur de l'âge ; il rassembla toutes ses forces, renversa plusieurs fois les assassins les uns après les autres ; la fureur soutenant ses efforts, il les mit dans le cas de craindre eux-mêmes

pour leur vie : ils alloient prendre la fuite, lorsqu'un d'eux le prit par l'endroit qui désignoit son sexe, & le renversa lui-même : les deux autres l'assassinerent sur le champ. L'infortunée Cénie assistoit à cette horrible scène : elle imploroit en soupirant le secours de la divinité, & regardoit la mort de sa mere & de son frere comme un présage certain de la sienne. Les scélérats, voyant Théodore sans vie, se tournèrent vers elle, leverent le bras pour la frapper. Sa douleur, ses larmes augmentoient l'éclat de sa beauté ; ils reculèrent pour admirer la victime qu'ils alloient immoler. La tendresse calma bien vite la fureur ; les Strelits n'aborderent cette malheureuse Princesse qu'avec respect : ils la conduisirent dans un couvent où elle prit l'habit de religieuse, & passa le reste de sa vie. Les Princes Gallitzin & Mosalski firent débiter dans le public que Théodore & la Régente, voyant leurs affaires désespérées, s'étoient empoisonnés. Ils ordonnerent ensuite qu'on exhumât Godunou, & qu'on portât son cadavre avec celui de la femme & de son fils, dans le monastère de Barsanoph.

GRISCZA.
1606.

GRISCZA,
1606,

Siôt que Griscza fut informé de la mort de Théodore, il se mit en marche pour arriver à Moscou, pendant que les esprits étoient disposés en sa faveur. Le peuple accourut en foule au-devant de lui. L'auteur de la chronique manuscrite de Russie dit qu'on voyoit de loin la ville & les fauxbourgs de Moscou environnés d'un brouillard épais, quoique l'air fût très-serein tout autour. Lorsque Griscza fut à une demi lieue, les principaux citoyens allèrent au-devant de lui avec des présens, & lui rendirent hommage au nom de toute la ville. Il leur donna du pain & du sel, selon la coutume du pays. Lorsqu'il fut entré dans Moscou, il alla à la cathédrale, & y entendit la messe. Les Polonois qui l'avoient accompagné se rangèrent autour de l'église, embouchèrent la trompette, & battirent le tambour tout le temps qu'il y resta. En sortant de l'église, il traversa la ville : la cavalerie Polonoise, les lances baissées, marchoit à la tête ; un corps de Russes suivait. Au milieu étoient les chevaux de main du Czar ; ils avoient des selles en broderie d'or, enrichies de pierreries ; son carosse étoit tiré par quatre chevaux

des plus beaux que l'on pût voir , & convertis de magnifiques houffes qui traînoient jusqu'à terre. Patoissoit ensuite le clergé avec les bannieres , sur lesquelles on voyoit les images de la Vierge & de S. Nicolas, patron des Russes , & celles de quelques autres saints. Griscza suivoit le clergé , monté sur un cheval d'une blancheur extraordinaire , environné des principaux Seigneurs de Russie. La ville retentissoit du son des cloches. Les rues, les fenêtres étoient remplies d'hommes & de femmes qui crioient : » Vive Démétrius , le Czar de Russie. C'est » le soleil & la brillante étoile du » matin qui luit sur la Russie ». Griscza leur souhaitoit toutes sortes de prospérités , & leur disoit : » Mes sujets , priez Dieu pour moi ». Il passa devant la Maison de Godunou ; & , comme s'il eût eu horreur d'un lieu qu'avoit habité son persécuteur , il tourna avec précipitation d'un autre côté , & marqua du desir de la voir rasée. Aussitôt le peuple se mit en devoir de le satisfaire , & en peu d'heures il n'en resta pas pierre sur pierre. Il s'enferma ensuite dans le palais des

GRISCZA.

1606.

Czars, & passa trois jours à se divertir.

GRISCZA.

1606.

Chronique
manuscrite.

Plusieurs de ceux qui l'avoient examiné pendant sa marche, reconnurent en lui le moine Griscza ; mais à peine osoient-ils même gémir sur le malheur de leur patrie & l'aveuglement de leurs concitoyens.

Comme le Patriarche Job avoit été déposé, le siège étoit vacant, & Griscza ne pouvoit être sacré. Cet imposteur, sentant qu'il étoit de son intérêt de n'en pas différer longtemps la cérémonie, & n'osant encore se déclarer pour le rit Latin, il nomma Patriarche Ignace, archevêque de Rezan. Lorsque le nouveau Patriarche eut pris possession de sa place, & fut reconnu par le clergé, Griscza se fit couronner avec les mêmes cérémonies qui avoient été observées à son entrée.

Quelques écrivains assurent que le nouveau Czar, ayant entendu vanter la beauté de Cénie, fille de Godunou, voulut la forcer de sortir du couvent ; mais elle refusa toujours avec constance, & dit qu'elle ne vouloit pas souiller ses yeux en regardant un imposteur tel que lui.

Les Princes & Seigneurs qui avoient assisté au couronnement du nouveau Czar, se rendirent dans la place du marché, où le Prince Bielski leur tint ce langage, selon l'ordre qu'il en avoit reçu. » Russes, vous devez inviolablement être attachés aux intérêts du fils d'Ivan. » Tirant ensuite de son sein une croix sur laquelle étoit gravée l'image de S. Nicolas, il la baïsa, & dit que ce Saint avoit jusqu'alors gardé l'Empereur dans son sein, & qu'il le rétablissoit sur le trône de ses peres pour la félicité des Russes.

GRISCZA.
1606.

Le peuple répondit par des acclamations, & ajouta : » Dieu conserve notre Czar, lui donne la santé, punisse ses ennemis & tous ceux qui manqueront à l'obéissance qu'ils lui doivent ».

Le nouveau Czar, se voyant en possession de l'Empire, crut qu'il devoit prendre le maniement des affaires de l'Etat, & étudier quels en étoient les intérêts. Il commença par s'informer de quelle cour étoient les ambassadeurs qui résidoient alors à Moscou, afin de leur donner avis de son couronnement. Ayant appris que le sieur Meriak & le

Relation curieuse de l'état présent de la Russie, traduite de l'Anglois. 1679.

CRISZA.
1696.

chevalier Smith, le premier agent, & l'autre ambassadeur du Roi d'Angleterre, retournoient vers leur maître avec les dépêches que Godunou leur avoit données, envoya un courier porter une lettre au sieur Meriek, & un gentilhomme de sa chambre pour parler au chevalier Smith. La lettre qu'il adressa au sieur Meriek étoit conçue en ces termes. J'emploie ceux de la traduction.

*Du 8 Juin 8013 du monde, qui répond à
1605 de Jésus-Christ.*

NOUS, DÉMÉTRIUS IVANOWIST,
Czar de Russie, à JEAN MERIEK,
Marchand Anglois.

*Nous vous donnons à connoître par
cette lettre, que, par le grand pouvoir
& juste jugement de Dieu, nous sommes
rentrés dans notre héritage, comme
Czar & seul Seigneur, & élevés sur le
trône de Russie. Repassant dans notre
esprit l'amitié que notre pere Ivan, Sei-
gneur & Czar de Russie, a entretenue
avec les grands Princes de la Chrétienté,
nous sommes disposés à en entretenir
une encore plus étroite avec Jacques,*

vosre Roi. C'est pourquoi Nous sommes tout disposés à vous favoriser vous & les autres marchands Anglois, d'une manière encore plus marquée que mes prédécesseurs ne l'ont fait. Aussitôt que vous aurez terminé vos affaires au port d'Archangel, notre volonté est que vous reveniez à Moscou pour Nous voir assis sur le trône des Czars. Nous avons pour cet effet commandé qu'on vous fournisse des chevaux sur la route. Lorsque vous serez arrivé à Moscou, vous vous adresserez à notre secrétaire Offenassis Vlasson.

GRISCZAN

1606.

Voici les instructions que le gentilhomme de la chambre avoit.

„ D^métrius, fils d'Ivan, Czar de
 „ toutes les Russies, a commandé à
 „ Ganareta de se rendre à Vologda,
 „ & de là au nouveau château d'Ar-
 „ changel, ou en telle autre place que
 „ ce soit, pour chercher le chevalier
 „ Thomas Smith, ambassadeur d'An-
 „ gleterre. Lorsqu'il l'aura joint, ledit
 „ Ganareta lui donnera avis, par le
 „ moyen de son interprète, que le
 „ Czar D^métrius, fils d'Ivan, seul
 „ commandeur de Russie, lui a en-
 „ voyé un de ses courtisans pour con-

GRISCZA.

1606.

» féer avec lui sur ce qui concerne les
 » affaires de Sa Majesté Britannique ;
 » ledit Garaneta délivrera audit am-
 » bassadeur le message de Sa Majesté-
 » Czarienne, comme il s'ensuit.

» Démétrius, fils d'Ivan, Czar &
 » seul souverain de toutes les Russies &
 » de plusieurs autres Royaumes, l'or-
 » donne à toi, Thomas Smith, Ambas-
 » sadeur Anglois, de certifier à Jac-
 » ques, Roi d'Angleterre, d'Ecosse &
 » d'Irlande, que, par le puissant pou-
 » voir & le juste jugement de Dieu,
 » nous sommes venus & avons suc-
 » cédé à la place de nos peres & pré-
 » décesseurs ; que rappelant en notre
 » mémoire la correspondance, l'ami-
 » tié qui a régné entre notre pere Ivan
 » de glorieuse mémoire, notre frere
 » Théodore son successeur, & leur
 » sœur Elisabeth, reine d'Angleterre,
 » nous nous proposons d'entretenir la
 » même amitié avec notre frere &
 » ton Seigneur le Roi Jacques. Pour
 » marque de notre affection, nous en-
 » tendons favoriser tous ses sujets qui
 » sont dans nos Etats, & leur donner
 » plus de liberté qu'ils n'en ont eu jus-
 » qu'à présent, & nous avons com-

„ mandé qu'on fournît à son Amba-
 „ sadeur tout ce qui lui est nécessaire
 „ pour son départ , afin qu'il aille
 „ promptement instruire son Monar-
 „ que de nos intentions à son égard.
 „ Sitôt que nos affaires seront termi-
 „ nées, Nous Démétrius , fils d'Ivan,
 „ seul commandeur de toutes les Rus-
 „ sies, nous enverrons nos Ambassa-
 „ deurs pour saluer le Roi Jacques se-
 „ lon la coutume. Pour ce qui con-
 „ cerne les lettres dont Boris Godu-
 „ nou t'avoit chargé, nous souhaitons
 „ que tu les remettes entre les mains
 „ de notre Courtisan Garaneta, après
 „ qu'il t'aura fait ce message. Soucrit
 „ par le chancelier Offenais Evanoitz
 „ Vlaffon „.

GRISCZA-
 1606.

Pour que Griscza jouît tranquille-
 ment du fruit de son imposture , &
 qu'il fût solidement affermi sur le trô-
 ne, il lui restoit une chose à faire,
 c'étoit d'engager la Czarine Marie,
 veuve d'Ivan , à le reconnoître pour
 son fils. La conjoncture étoit délicate :
 le tyran Godunou l'avoit enfermée dans
 un couvent, où elle avoit été exposée
 à la plus affreuse misère. Griscza sen-
 toit qu'en l'y laissant, on ne manque-

GRISCZA.
1606.

roit pas de dire qu'il n'osoit paroître devant elle, par la crainte qu'il avoit qu'elle le défavouât pour son fils; d'un autre côté, il sentoît que cette Princesse auroit beaucoup de répugnance à se rendre complice de son imposture, & à défavouer ce qu'elle avoit répété tant de fois sur la mort de Démétrius, en versant des larmes qui annonçoient sa tendresse & ses malheurs.

Après de mûres délibérations, il crut qu'il seroit plus dangereux pour lui de la laisser dans son couvent que de la faire venir à Moscou. Espérant tout de son adresse, il lui envoya des députés pour la prier de venir partager le trône avec lui. Lorsqu'il fut qu'elle approchoit de Moscou, il alla au devant d'elle, mit pied à terre sitôt qu'il apperçut le carrosse de cette Princesse, lui donna en l'abordant les plus grandes marques de tendresse & de respect. Marie jeta d'abord sur lui des regards incertains: son air triste & morne annonçoit à Griscza ce qu'il avoit à craindre. L'imposteur eut besoin dans ce moment de toute la ruse dont il étoit capable. Il commença par faire des imprecations contre la mémoire de Go-

dunou, demanda pardon à sa mere des maux qu'elle avoit endurés depuis la mort d'Ivan son pere, lui dit qu'il chercheroit à les lui faire oublier par ses soumissions & son empressement à contenter ses desirs. La crainte & l'espérance réunies ensemble, furent des motifs assez pressans pour engager cette Princesse à reconnoître Griscza pour son fils. Elle affecta toute la joie possible de le revoir, & lui donna les plus grandes marques de tendresse. Elle le pria avec instance de monter avec elle. Il la pria de souffrir qu'il lui donnât toutes les marques de respect & de soumission qu'il lui devoit; que la couronne de Russie étoit plus à elle qu'à lui; qu'il ne la porteroit que pour mieux exécuter ses volontés. Il suivit même assez longtemps son carosse à pied, & la tête découverte. L'Impératrice le força enfin de se couvrir & de remonter à cheval, en lui disant que c'étoit la premiere marque de soumission qu'elle exigeoit de lui.

Il la conduisit dans le couvent qui étoit destiné aux veuves des Czars, & renouvelles ses caresses à son égard. Elle de son côté lui prodigua celles d'une

GRISCZA
1606,

La veuve d'Ivan reconnoît Griscza pour son fils.

GRISCZA.
1606.

mere tendre, l'embrassa plusieurs fois, & le reconnut pour son fils en présence de toute la cour, même avec des circonstances si particulieres, que c'est encore une question en Russie s'il étoit un imposteur ou le véritable Démétrius. Ceux qui sont le mieux instruits de l'histoire de leur pays, prétendent cependant que c'étoit un imposteur, & que la veuve d'Ivan le reconnut pour son fils, parce qu'elle craignoit que cet imposteur ne la fit périr elle-même. D'ailleurs le peuple étoit prévenu, & il étoit difficile, même dangereux, de vouloir le dissuader. Elle avoit en outre obligation à Griscza d'avoir vengé son fils sur Godunou & sur toute sa famille, & en même temps de lui rendre à elle-même la liberté.

Pétreïus, dans sa chronique de Russie, dit positivement que c'étoit un imposteur. Le manuscrit que M. de Lisle a apporté de Russie, & qui sert de fondement à cet ouvrage, appuye ce sentiment, & fournit à ce sujet les détails que l'on vient de voir.

Les Polonois, & principalement Draferius, un de leurs meilleurs historiens, assurent que celui qu'on nomme

Griscza étoit véritablement Démétrius, fils d'Ivan IV, dit le Tyran. Il dit qu'il ressembloit à Démétrius, au point qu'on reconnoissoit sur lui les mêmes marques qu'on avoit vues à ce jeune Prince. L'une étoit sur le nez, l'autre sur la main. Il n'y a pas d'apparence, ajoutent-ils, que tant de personnes de marque qui n'avoient aucun intérêt à prendre le parti de Démétrius, se fussent déclarées si ouvertement pour lui, si elles n'avoient pas été convaincues de la vérité de sa naissance. Il n'est pas croyable, selon eux, qu'un homme soit assez méchant pour prendre Dieu à témoin de son imposture, comme il faisoit lorsqu'il se trouvoit forcé de livrer bataille. Voici sa prière ordinaire :

Détruis-moi, ô juste Juge, & efface mon nom du registre qui contient celui des autres hommes, s'il y a de la méchanceté & de l'injustice dans ce que j'entreprends. Tu connois mon innocence, déclare toi pour la justice de ma cause. Je mets ma personne & mon armée sous ta protection, ô Raine des cieux.

A peine Griscza commençoit-il à

GRISCZA,
2606.

Ibid.

GRISCZA.
1606.

jouir en paix du fruit de son imposture ; que les grands de l'Etat songerent à l'examiner de plus près. Ils ne reconnurent en lui qu'un imposteur, auquel ils eurent honte d'obéir : mais ils murmuroient en secret, & n'osoient se déclarer avant qu'on eût éloigné de sa personne une garde composée de Polonois & d'autres étrangers qui ne le quittoient jamais. Pour en venir à bout, ils firent connoître à ceux qui avoient le plus de crédit auprès du nouveau Czar, qu'il étoit humiliant pour les Russes de ne pouvoir convaincre leur Monarque de la fidélité inviolable qu'ils étoient disposés à avoir pour sa personne ; qu'après les assurances qu'ils lui avoient données à cet égard, il aimoit mieux la confier à des étrangers qu'à ses propres sujets, contre lesquels il sembloit vouloir se tenir toujours en garde ; que s'ils n'avoient pas des preuves convaincantes de sa clémence, ils croiroient qu'il ne retenoit les Polonois que pour remplir le projet qu'il avoit de punir ceux qui ne s'étoient pas déclarés assez promptement pour lui. Ils ajouterent que les précautions du Czar, quel qu'en fût le

motif, ne pouvoient qu'être désagréables aux Russes ; & que sa conduite à cet égard annonçoit plutôt un imposteur qui a tout à craindre, qu'un prince légitime qui ne doit avoir pour garde que l'amour de ses sujets.

GRISCZA.

1606.

Ces plaintes faites avec respect & accompagnées d'une tendresse apparente, produisirent tout l'effet qu'on en espéroit. Démétrius les crut sincères ; il en fut touché, les prit pour un avis sage ; & se flattant de gagner le cœur de ses sujets, en leur confiant sa vie, & en se livrant à leur affection, il licencia les soldats étrangers & ses troupes auxiliaires. Les conjurés, enhardis par cette imprudence, cherchèrent les moyens de faire entrer le peuple dans leur complot. Un secret communiqué à plusieurs personnes ne tarde pas à se divulguer. Le Czar fut bientôt informé de ce qui se tramait contre lui. Il sentit alors l'imprudence qu'il avoit eue de s'être si promptement livré lui-même aux Russes, & crut qu'il devoit la réparer par la fermeté. Il fit arrêter une partie des conjurés, qui déclarèrent à la question que les Suiski étoient les chefs de la conjuration ; que

GRISCZA.

1606.

Basile , l'ainé des trois freres , avoit assuré que le Czar n'étoit point le fils d'Ivan ; qu'il ne l'avoit dit au peuple dans le commencement de la révolution , que pour se venger de Godunou & de la famille de cet odieux Tyran. On arrêta les Suiski ; on les fit paroître devant le Czar qui condamna les deux jeunes à une prison perpétuelle , & l'ainé à avoir la tête tranchée. Quoique ces Princes fussent aimés du peuple , personne n'osa demander grace pour eux. On conduisit l'ainé sur l'échafaud ; le bourreau levoit déjà le bras pour le frapper , lorsqu'on entendit crier *Grace*. La Czarine avoit employé auprès de son prétendu fils tous les moyens imaginables pour sauver Suiski : elle lui fit connoître que sa clémence lui gagneroit le cœur de tous ses sujets , & que s'il laissoit faire l'exécution , on le regarderoit au contraire comme un Prince cruel , implacable , & qu'il irriteroit tous ses sujets contre lui. Il commua la peine en une prison perpétuelle : mais il fit faire une recherche exacte de tous les complices , fit périr un nombre prodigieux de gens de marque , exila plus de soixante mille

familles, confisqua leurs biens, & en enrichit ses créatures & des étrangers. Il répondit à ceux qui vouloient lui faire des représentations, qu'il avoit beaucoup plus d'obligation aux Polonois qu'aux Russes même, & qu'il en feroit venir des colonies entieres en Russie. Cet imposteur aliénoit tous les jours l'esprit de ses sujets contre lui.

GRISZA.
1606.

Il acheva de les mécontenter par l'affection qu'il marqua pour la religion catholique romaine. Les Russes, fermes jusqu'à la superstition dans la croyance de leurs peres, ne voyoient qu'avec indignation les Jésuites s'établir à Moscou, y célébrer l'office selon leur rit, & y enseigner publiquement la religion Romaine. Leur haine augmentoit pour lui lorsqu'ils le voyoient s'habiller d'une maniere différente de celle du pays. Ils ne le trouvoient pas digne de remplir le poste éminent auquel ils l'avoient élevé. Sans examiner quels étoient les intérêts de son Empire, il rompit avec la Suède, fit un traité d'alliance avec Sigismond, roi de Pologne, s'engagea avec lui à déclarer la guerre aux Turcs & aux Tatars de Crimée.

GRISCZA,
1606. A cette imprudente conduite se joignit son mariage avec Marine, fille du Palatin de Sandomir. L'amour qu'il avoit conçu pour cette Princesse se rallumant dans son cœur, il voulut la posséder; il envoya son trésorier Athanasius Valsion porter une lettre au Palatin, par laquelle le Patriarche de Russie & les Boïares lui assuroient avec serment que Démétrius étoit paisible possesseur du trône de Russie. Le Palatin répondit au député qu'il étoit tout prêt à tenir la parole qu'il avoit donnée au Czar, & qu'il n'attendoit de sa part qu'une ambassade solennelle pour lui mener sa fille.

Griscza envoya deux ambassadeurs en Pologne, l'un au Palatin de Sandomir, avec des présens considérables pour la Princesse; l'autre au Roi & aux Etats de Pologne, pour conclure avec eux une ligue offensive & défensive, leur marquer sa reconnoissance au sujet des secours qu'ils lui avoient fournis, & auxquels il confessoit être redevable de sa couronne; enfin pour prier le roi de permettre à son vassal de lui donner sa fille en mariage.

Les Russes avouoient que le Czar

avoit beaucoup d'obligation au Palatin de Sandomir ; mais ils auroient voulu qu'il lui eût témoigné sa reconnoissance d'une autre maniere. Outre qu'ils voyoient avec chagrin une Polonoise devenir leur souveraine, ils lui faisoient mauvais gré de faire des présens si considérables aux dépens du trésor public. Ceux qu'il avoit envoyés à Marine , étoient les pierreries de la couronne. Ces présens conserverent cependant sa vie pour quelque temps ; ceux qui étoient le plus animés contre lui, craignant que le Palatin ne retînt les présens , s'il arrivoit quelque accident au Czar avant qu'il eût épousé sa fille , resterent dans l'inaction.

GRISCZA,
1606.

Le Roi de Pologne reçut l'ambassadeur de Russie avec beaucoup d'accueil : il remit à l'assemblée des Etats ce qui concernoit la ligue , & consentit au mariage de la fille du Palatin avec le Czar. L'ambassadeur Russe l'épousa huit jours après au nom de son maître, en présence de toute la cour de Pologne. Sa Majesté donna ce jour-là un repas magnifique auquel se trouverent le Prince Uladislas, fils de Sigismond, la Princesse de Suede, sa sœur, le Pala-

GRISCEA
1606.

tin de Sandomir , les ambassadeurs de Perse , & tous les autres Ministres qui étoient alors à la cour de Pologne. On servit après le fruit les pierreries que le Czar avoit envoyées à Marine ; ce qui fit donner de grands éloges à la magnificence de ce Monarque.

Le roi remit lui-même la Czarine entre les mains de l'Ambassadeur de Russie, souhaita, en présence de toute l'assemblée, beaucoup de prospérité au Czar, & à elle beaucoup de satisfaction: il lui recommanda en particulier de se souvenir de son pays, de son pere & de son Prince, & de leur rendre tous les bons offices qu'elle pourroit, & principalement de travailler avec ardeur à l'avancement de la religion Romaine en Russie.

Marine partit de Pologne vers la fin de Janvier 1606, avec un équipage magnifique, & accompagnée des Ambassadeurs de l'une & de l'autre nation, du Palatin son pere, & de plusieurs autres personnes de marque. Lorsque le Czar sut qu'elle approchoit de Moscou, il envoya au devant d'elle tous les officiers & les soldats de sa garde. Elle fit son entrée au son des

cloches , des tambours & des trompettes. Griscza la reçut avec tous les transports possibles de joie. Il conduisit le Palatin de Sandomir dans la maison que Godunou avoit occupée étant particulier , & la Princesse dans le couvent de l'Ascension où la Czarine mere faisoit sa résidence : les Seigneurs Polonois logerent dans les maisons des Boïares , qui furent obligés de les leur céder.

GRISCZA.
1606.

Chronique
manuscrite.

Quatre jours après l'arrivée de Marine , on célébra son mariage avec le Czar dans l'église cathédrale. On portoit devant Griscza le sceptre, la pomme & l'épée. Un officier de la maison Impériale précédoit la jeune Czarine , tenant un carreau de velours cramoisi & la couronne qu'on devoit mettre sur la tête de cette Princesse. L'église dans laquelle la cérémonie devoit se faire , étoit rendue de la même étoffe , enrichie de broderie en or & en argent. Le Czar & la Czarine retournerent au palais au bruit des canons & des cloches. On passa la nuit dans les plaisirs.

Griscza , se voyant au comble du bonheur , ne songea plus qu'à conten-ter ses passions. Aux nouveautés qu'il

GRISCZA. introduisoit dans la Russie, il ajouta un luxe & une dépense excessive. Sa cour étoit remplie de bouffons & de baladins auxquels il distribuoit l'or & l'argent que ses prédécesseurs avoient déposés dans le trésor.

Le Roi de Pologne, se croyant en droit de tout attendre de sa reconnoissance, lui envoya des Ambassadeurs pour lui demander la cession d'un canton qui étoit aux environs de Mosaesk, & pour le prier en même temps de joindre ses forces aux siennes contre le Can de Crimée. Griscza répondit qu'il alloit faire tous les préparatifs nécessaires pour attaquer le Can; & s'apercevant de l'indignation que la demande du canton près de Mosaesk causoit à ses courtisans, il ajouta qu'il ne céderoit, tant qu'il vivroit, pas même un seul pouce de terre, & qu'il laisseroit à ses successeurs l'Empire tel que ses prédécesseurs le lui avoient laissé.

Les officiers & les Strélics furent bientôt informés de la demande que les Ambassadeurs Polonois avoient faite : ils entrèrent en fureur contre Griscza, & jurèrent dès ce moment sa perte. D'ailleurs ils voyoient avec un

secret

Secret dépit leur monarque se faire accompagner par des catholiques Romains toutes les fois qu'il entroit dans l'église. Tous les esprits s'irritoient contre lui, la révolte étoit prête à éclater ; il ne manquoit qu'un chef. Basile Suiski se présenta pour l'être. Outre les motifs qui engageoient toute la nation à haïr le Czar, il en avoit de particuliers. L'affront qu'il avoit reçu de ce Prince ne pouvoit être effacé de sa mémoire par toutes les faveurs dont il étoit accablé. Ce seigneur sentoît que sa vie dépendoit du caprice d'un imposteur, qui, sur le moindre prétexte, feroit exécuter la sentence qui avoit été prononcée contre lui.

Suiski commença à parler du Czar avec mépris, fit connoître aux Knées & aux Boïares combien il y avoit peu d'apparence qu'il fût fils d'un des plus grands Princes qui eussent régné en Russie ; leur dit qu'on reconnoîtroit en lui, s'il l'étoit, quelqu'une des vertus de son pere ; que son impiété étoit poussée si loin, qu'il sembloit faire ses délices de la chair de veau, parce qu'elle étoit défendue par les loix de l'église, & qu'à peine il saluoit Saint Nicolas. Il

GRISCZA.

1606.

augmenta leur colère contre Griscza , en leur faisant remarquer que ses mœurs étoient tout-à-fait opposées à celles du pays , & qu'il n'avoit d'amitié que pour les étrangers , auxquels seuls il distribuoit les graces & les faveurs.
 „ Obéïrons-nous long-temps , ajouta-
 „ t-il , à un imposteur qui fait regner
 „ le schisme & l'hérésie dans notre
 „ Empire , qui renverse les loix de l'E-
 „ tat , & foule aux pieds la religion
 „ de nos peres ? Une pareille foiblesse
 „ n'est pas digne de notre courage.
 „ Gémirons-nous toujours sous la do-
 „ mination d'un Empereur obsédé par
 „ les Polonois , corrompu par leurs
 „ maximes , & qui se laisse tellement
 „ gouverner par eux , que la Russie est
 „ déjà à leur disposition , & qu'ils la
 „ comptent pour une de leurs provinces ?

Un jeune homme , instruit du mécontentement des Russes & des conversations de Suiski , laissa échapper quelques paroles indiscrettes devant les Strelits : ils le saisirent & le conduisirent au Czar , qui , sur le champ , ordonna qu'on le mît à la question. Quelques seigneurs qui étoient présens , dirent au Czar que ce jeune homme étoit

ivre , & que c'étoit descendre trop bas que de faire attention aux discours d'un jeune homme d'une naissance aussi peu distinguée. Il suivit leur conseil , & fit lâcher le jeune homme.

GRISCZA.
1606.

Enivré de sa grandeur , il ne s'occupa plus que de ses plaisirs , abandonna le soin du Gouvernement à ses flatteurs & à ses bouffons. A la place des Polonois qui composoient sa garde , il prit des Anglois , des François & des Ecoissois avec des officiers de leur nation. Ils étoient habillés comme les premiers , d'écarlate & de satin cramoisî les jours de fête ; leurs armes étoient des épées & des hallebardes.

Suiski , ayant enfin pris la résolution de faire périr l'imposteur , leva secrètement mille ou douze cens soldats dans les environs de Moscou. Il eut l'adresse de les faire entrer dans la ville , sans qu'on se doutât de rien à la cour , & profita du temps des réjouissances qui attiroient un très-grand concours de monde dans la capitale.

Griscza , voulant montrer sa magnificence aux étrangers , résolut de donner une fête à la cour de Russie telle qu'on n'y en avoit pas encore vu , & ordonna

GRISCZA.
1606.

qu'elle fût célébrée le 16 de Mai. Il fit inviter les ambassadeurs de Pologne à s'y trouver, & à assister au festin qui devoit suivre les réjouissances. Les ambassadeurs répondirent qu'ils sentoient tout l'honneur que leur faisoit Sa Majesté Czarienne ; mais que le respect qu'ils devoient à la République & à leur Roi, les empêcheroit de l'accepter, à moins qu'il ne leur donnât à sa table la même place que ses ambassadeurs avoient eue à celle du Roi de Pologne. Cette prétention des Ambassadeurs de Pologne ayant été proposée dans le conseil, les Seigneurs de Russie s'y opposèrent avec chaleur : mais le Czar avoit trop d'obligation au Roi de Pologne pour le mécontenter ; il répondit aux remontrances que lui firent ceux qui composoient son conseil, qu'il vouloit que les Ambassadeurs de Pologne fussent traités en Russie comme ceux de Russie l'avoient été en Pologne.

Pendant le repas, les Polonois échauffés par le vin, eurent l'imprudence d'accuser les Russes de lâcheté, & de se vanter de les avoir forcés d'accepter un Empereur de leur main.

Les Russes frémissaient de colère : plusieurs d'entre eux se mirent en devoir de se venger sur le champ de cette insulte : mais les conjurés les arrêterent, & les engagèrent à retarder leur vengeance pour la préparer, & pour la satisfaire selon leurs desirs.

GRISCZA.
1606.

Chronique
manuscrite.

La fin des réjouissances fut le commencement du désordre, de l'effroi, du massacre. Les conjurés voyant que la débauche avoit enseveli tout le monde dans le sommeil, se saisirent de tous les postes importans de Moscou. Quelques-uns d'entr'eux allèrent sonner la grosse cloche de la cathédrale. Suiski paroît alors, le crucifix dans une main, le sabre dans l'autre : les conjurés se rangent autour de lui. Il les conduit au milieu de la ville, donne l'alarme partout où il passe, fait publier que les Polonois ont juré la perte des Russes, & qu'ils sont tout prêts à les passer au fil de l'épée. Ce bruit éveille tous ceux qui sont endormis : les vieillards, les enfans, courent aux armes. On force les maisons où les Polonois sont retirés ; on en massacre plusieurs qui sont endormis ; on en surprend d'autres désarmés ; & sans

GRISCZA,
1606.

leur donner le temps de se reconnoître & de se défendre, on les immole à la vengeance publique.

Les cris des mourans, le bruit des armes éveillent Griscza : il appelle ses gardes, leur commande d'aller voir ce qui cause le tumulte. Borsmanno, leur capitaine, court à la fenêtre, croit d'abord que la ville est en feu ; mais il voit les rues remplies de gens armés, leur demande ce qu'ils font, ce qu'ils veulent à cette heure & dans cet état. On lui répond qu'on veut parler à ce traître, qui ne semble être monté sur le trône des Czars que pour livrer les Russes à la fureur des Polonois. Cette réponse fit connoître au capitaine des gardes le danger auquel lui & le Czar étoient exposés. Il se hâte d'en avertir Griscza, & lui conseille de songer à sauver sa vie.

Ibid.

Le tumulte augmente avec le carnage : on enfonce les portes du palais : déjà Suiski, à la tête d'une troupe de révoltés, est dans l'anti-chambre du Czar, l'appelle à haute voix pour venir rendre compte de sa conduite au peuple. Borsmanno met le sabre à la main, ouvre la porte de l'anti-chambre,

frappe le premier qui se présente , & l'abbat à ses pieds , rassemble autour de lui les gardes que la débauche n'a pas ensevelis dans le sommeil : Griscza le joint , & par sa présence en impose d'abord aux conjurés : mais Suiski , sentant le danger auquel il alloit être exposé , s'il laissoit ralentir leur fureur , s'écrie qu'il n'est plus temps de réfléchir , & qu'il faut achever l'ouvrage qu'on a commencé. Il tire en même-temps un coup de pistolet sur un des gardes qu'il abbat. Griscza , voyant que le nombre des rebelles augmente , & qu'on en veut à sa vie , rentre dans sa chambre , & ferme la porte sur lui. Borsmanno veut appaiser le tumulte , dit qu'on va sur le champ donner satisfaction au peuple , & qu'on doit faire attention au respect qui est dû à celui qu'on insulte. Michel Tareffon , l'un des chefs de la conjuration , s'avance vers lui , en disant : » Prétends-tu , » traître , imposer des loix à la no- » ble & au peuple de Russie ». En achevant ces mots , il lui passa son sabre au travers du corps. Les gardes voulurent encore résister : mais ils furent massacrés les uns après les autres.

GRISCZA
1606.

GRISCZA.
1606.

Griscza entendoit de sa chambre ce qui se passoit ; & ne doutant pas que la résolution étoit prise de lui faire subir le même sort que venoient d'essuyer ses gardes & leur capitaine , il se jeta par la fenêtre dans la place publique. Les écrivains qui rapportent ce fait , disent que cette fenêtre étoit élevée de plus de quarante pieds. Dans sa chute, il se blessa au point que le sang lui sortoit par le nez , par la bouche & par les oreilles. Il se traîna à la forteresse où les Strelits étoient en garnison. L'état dans lequel ils virent leur prince, les toucha au point qu'ils jurèrent de le défendre jusqu'au dernier soupir.

Pendant ce temps les conjurés enfoncerent la porte de sa chambre ; ne l'y trouvant plus, ils briserent tout ce qu'ils rencontrèrent dans son appartement , passerent dans celui de la Czarine : ses femmes leur ayant dit qu'elle s'étoit retirée chez son pere , ils s'abandonnerent à tous les excès de la fureur , proférèrent contre elle & contre lui toutes sortes d'imprécations , allèrent au point de violer toutes les femmes qu'ils rencontrèrent dans l'appartement

de cette Princesse. Leur rage étoit affouvie de ce côté-là ; ils se disposoient à sortir, lorsqu'un d'eux aperçut remuer quelque chose sous une caisse sur laquelle étoit assise une vieille femme que son âge avoit mise à l'abri de leur insulte. Ils écartent la vieille femme, levent la caisse & voient paroître Marine. Quoique cette princesse se crût au dernier moment de sa vie, & qu'elle ne dût pas espérer de calmer la fureur de ceux qui ne la cherchoient que pour la massacrer, elle ne s'abandonna point aux bassesses de la crainte. Elle tint devant les conjurés une contenance fière & assurée, leur dit : « Je vois ce que j'ai à craindre ; » ma résolution est prise, frappez ». Aucun d'eux ne fut assez barbare pour porter le premier coup : tous respectèrent cette femme, qui, par sa fermeté & par sa beauté, leur paroissoit digne du trône.

Griscza ne leur inspira pas les mêmes sentimens : sitôt qu'ils furent qu'il étoit dans la forteresse, ils y coururent en foule, les Strelits leur résistèrent pendant quelque temps : mais, voyant que les conjurés se disposoient à y mettre

GRISCZA.

1606.

GRISCZA. le feu , ils leur livrerent le Czar. Sitôt
1606. que ce malheureux Prince fut entre les
mains de ses ennemis , ils déchirerent
sa robe , en vomissant contre lui toutes
sortes d'injures. Les uns le frapportoient
au visage , les autres lui tiroient le nez ,
d'autres lui arrachotent la barbe. Ceux
qui , quelque temps auparavant avoient
mis de la rivalité à lui marquer le plus
de respect , en mettoient ce jour-là à
lui faire les plus outrageantes injures.
L'état déplorable dans lequel le Czar
se voyoit , lui arracha des larmes. Plus-
ieurs lui demandoient d'un ton ironi-
que s'il étoit Démétrius , fils d'Ivan ,
& lui disoient qu'il falloit qu'il eût été
inspiré par le malin esprit , de vouloir
se faire passer pour être de la famille
Impériale. Griscza reprit dans ce mo-
ment sa fermeté ordinaire , & répon-
dit : « Vous savez que je suis le vérita-
» ble fils d'Ivan IV , votre légitime
» Empereur , couronné en présence de
» tous les Russes ; & si vous ne me
» croyez pas , allez trouver ma mere ,
» elle vous dira la vérité ». Les Strelits
& leurs officiers se rangent alors au-
tour de lui , écartent la populace , le
conduisent au palais , & jurent qu'ils


le défendront jusqu'à la dernière goutte de leur sang, si la Czarine douairière le reconnoissoit pour son fils. Ils envoient en même temps des députés à cette princesse pour la prier de dire si le Czar actuellement regnant étoit véritablement son fils. Griscza se crut alors sauvé : il n'imaginoit pas qu'une femme qui l'avoit reconnu pour son fils aux yeux de toute la nation, osât le désavouer : il espéroit en outre que la crainte d'être maltraitée par celui qu'on proclameroit après lui, se joignant à la honte de s'avouer complice d'une imposture, l'engageroit à continuer de le reconnoître pour Démétrius.

GRISCZA.
1606.

Suiski étoit à la tête des députés qu'on avoit envoyés à cette princesse. Il la pria, au nom de toute la nation Russe, de dire la vérité, & lui promit qu'on oublieroit ce qu'elle avoit fait en faveur de l'imposteur, si elle vouloit faciliter aux Russes les moyens de se délivrer d'un tyran qui les deshonorait, & souilloit le trône des Czars. Marie lui répondit en termes formels que cet imposteur n'étoit point son fils ; qu'elle ne l'avoit reconnu pour Démétrius que par la crainte qu'elle avoit de périr, voyant

GRISCZA.
1606.

tout le monde en général le proclame
 comme étant le fils d'Ivan & le frere
 utérin de Théodore. » Vous-même,
 » ajouta-t-elle, Suiski, étiez à la tête
 » de son parti, & menaciez tous ceux
 » qui le regardoient comme un im-
 » posteur. Quand une femme voit
 » un homme de votre importance &
 » de votre mérite se déclarer si ouver-
 » tement pour quelqu'un, doit-elle
 » lui être contraire ? en appuyant
 » Griscza, vous serviez votre ven-
 » geance contre Godunou : les mêmes
 » motifs nous conduisoient tous deux
 » au même but. En le reconnoissant
 » pour mon fils, je conservois mes
 » jours, & je vengeois véritablement
 » mon fils. Mais si je reconnoissois en-
 » core aujourd'hui Griscza pour l'hé-
 » ritier des Czars, pour le souverain des
 » Russes, je deshonorerois ce même
 » fils que j'ai vengé. Voilà ma ré-
 » ponse, portez-la aux officiers & aux
 » Strélits ». Cette réponse fut l'arrêt
 de mort de Griscza : les Strélits dans
 l'instant l'abandonnerent à la fureur
 du peuple. Il se vit de nouveau en-
 bute aux outrages : chacun s'empres-
 soit à le frapper : un marchand se

livrant au dernier transport de fureur,  lui porta sur la tête un coup de bâton, GRISCZA.
 & l'abbatit à ses pieds. Tous ceux qui 1606.
 étoient présens, voulurent avoir part
 au meurtre : tous frapportoient à la fois
 sur lui. Envain ce malheureux Prince
 imploroit le secours des soldats, de
 ses amis ; ses cris, ses gémissemens ir- Mort de
 ritoient la fureur du peuple. Il périt Griscza.
 enfin sous les coups, & l'on continua
 pendant quelque temps à outrager son
 cadavre ; on le porta au lieu où étoit
 celui de Borsmanno ; on les attacha
 ensemble, on les traîna par toute la
 ville, & on les laissa exposés pendant
 tout le jour dans la place du marché.

Sitôt que la nouvelle de la mort de
 Griscza fut répandue, la fureur des
 Russes se tourna contre les Polonois ;
 les premiers, joignant l'artifice à la
 force, en firent sortir plusieurs de chez
 eux désarmés, leur disant que le Czar
 n'étoit pas mort, & qu'il les prioit
 d'aller au palais sans armes. Lorsque
 ces malheureux étoient dans la rue, on
 les massacroit. Plusieurs d'entr'eux,
 instruits aux dépens de leurs compa-
 triotes, se tenoient enfermés chez eux,
 & vendoient chèrement leur vie. Un

GRISCZA.

1606.

gentilhomme Polonois, nommé Vitruski, se défendit avec tant de courage ; qu'on fut obligé de faire venir du canon pour le forcer. Alors ce Polonois fit mettre à la fenêtre de la maison un drapeau blanc, comme pour marquer qu'il vouloit se rendre, fit jeter de l'or & de l'argent au milieu de la populace. Pendant qu'elle est occupée à le ramasser, il sort tout-à-coup avec ses gens, ayant tous le sabre à la main, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, & arrive au milieu de la place publique. Là, le peuple & les Strélitz l'environnent, tuent une partie de ses gens, l'attaquent avec une fureur égale à la sienne. Il alloit être accablé sous le nombre ; mais quelques Seigneurs Russes se trouvant là par hasard, arrêterent les coups qu'on se préparoit à lui porter, & le conduisirent dans un lieu de sûreté.

Le Duc Vuismioveski, qui avoit un hôtel d'une assez vaste étendue, reçut chez lui plusieurs Polonois, & se défendit si courageusement, qu'on ne put jamais le forcer, & qu'il fit périr la plus grande partie de ceux qui l'attaquoient.

Presque tous les marchands qui étoient allés à Moscou pendant les noces du Czar, furent pillés & massacrés, parce qu'ils entretenoient commerce avec les Polonois. On ne respecta que les maisons des Ambassadeurs qui servirent d'asyle aux Polonois qui purent s'y retirer. On assure que dans cet horrible tumulte, il périt douze cens Polonois & quatre cens Russes. Les Boïares, sentant de quelle conséquence il étoit d'arrêter un pareil massacre, se réunirent, firent mettre les Strélits sous les armes, disperserent la populace, & établirent des gardes aux portes des maisons où il y avoit encore des étrangers.

GRISZA.
1606.

Les grands de l'Etat, voyant que le calme étoit rétabli, firent assembler tous les ordres pour élire un Czar. Sniski aspirait à cette éminente dignité : sa naissance, jointe aux services qu'il avoit rendus à l'Etat dans diverses occasions, favorisoient ses desirs. Pour décider les esprits en sa faveur, il commença par témoigner à l'assemblée la satisfaction qu'il avoit de voir que tout le monde approuvoit ce qu'il venoit de faire : il félicita ensuite

GRISCZA.
1606.

la nation sur la liberté dans laquelle elle étoit rétablie , fit l'éloge du Czar Ivan IV. passa aux malheurs auxquels les Russes avoient été exposés par l'ambition & pendant l'usurpation de Godunou : il appuya beaucoup sur les outrages qu'ils avoient reçus par l'imposture de Griscza. « Il est temps , » ajouta-t-il , de songer à notre salut » & à celui de nos compatriotes. » Nous sommes heureusement délivrés de la tyrannie, nous devons prendre toutes les précautions nécessaires pour n'y pas retomber. Nous n'aurons jamais une occasion si favorable de rétablir la tranquillité publique : elle dépend du choix que nous allons faire. Je crois que l'amour de la patrie m'autorise à dire mes sentimens à ce sujet , & ce qu'une longue expérience m'a appris dans les différens emplois que j'ai occupés sous le plus grand de nos Monarques. Un homme de basse naissance est indigne de nous commander. Tant de personnes illustres par elles-mêmes & par leurs ayeux , ne lui obéiroient qu'avec répugnance. Un jeune homme , en bute au feu des

» passions, augmentera les troubles au
 » lieu de les appaiser. Nous devons
 » mettre sur le trône un homme d'un
 » âge mûr, d'une naissance illustre, qui
 » connoisse les intérêts de l'Etat, qui
 » ait donné des preuves de valeur &
 » de prudence, qui remette les loix &
 » les coutumes en vigueur, qui fasse
 » enfin oublier aux Russes les maux
 » qu'ils ont endurés sous les derniers
 » Czars».

GRISCZA.

1696.

Lorsque Suiski eut fini de parler,
 une partie de l'assemblée lui donna sa
 voix : on trouvoit en lui toutes les
 qualités requises pour faire un Empe-
 reur, tel qu'on devoit le desirer alors.
 Il étoit de la race des Ruric ; ainsi per-
 sonne ne pouvoit comparer sa naissance
 à la sienne ; à cet avantage, il joignoit
 beaucoup de valeur & de prudence. Il
 ne fut cependant pas proclamé sur le
 champ ; le Knèès Jean Galitzin, sorti
 de la maison royale de Garibut de
 Pologne, avoit aussi un grand nombre
 de partisans dans l'assemblée ; ainsi les
 voix se trouverent partagées entre ces
 deux Princes. On les pria de se retirer
 pour laisser à l'assemblée la liberté de
 délibérer.

GRISCZA.
1696.

Lorsqu'ils furent sortis , le Prince Vorotinski représenta qu'il falloit , dans une conjoncture si délicate , faire attention aux circonstances suivantes. Voyant que tout le monde étoit disposé à l'écouter , il continua en ces termes : » Prenons garde 1°. d'élire Czar un Prince trop puissant dans ce pays , & d'une famille trop nombreuse ; elle pourroit être à charge à l'Etat. 2°. Il faut stipuler des conditions , & les prescrire au nouvel Empereur. On doit l'engager à promettre avec serment qu'il oubliera toutes les querelles qu'il aura eues étant simple particulier ; qu'il renoncera à tous les biens qu'il possédoit ; qu'il abandonnera toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir à ce sujet ; qu'il ne portera jamais de nouvelles loix , ou ne changera point les anciennes ; qu'il n'établira aucun nouvel impôt sans le consentement du Sénat ».

Vorotinski ajouta qu'il approuvoit ceux qui donnoient leur voix au Prince Galitzin , qui avoit un mérite généralement connu ; mais que sa famille étoit fort nombreuse & très-puissante , & que ces raisons l'engageoient

à prier l'assemblée de recommencer les délibérations.

GRISCZA.

1696.

Quelqu'un de l'assemblée se leva , & dit : » Les deux Princes sur lesquels » est tombé notre choix , ont autant de » mérite l'un que l'autre ; nous nous » sommes acquittés par là de notre devoir : laissons à présent la décision » au peuple , pour n'avoir rien à nous » reprocher ». L'assemblée approuva cet expédient , & les délibérations n'allèrent pas plus loin.

Il est inutile de faire remarquer au lecteur que Vorotinski étoit partisan déclaré de Suiski , & que celui qui se leva après lui étoit totalement dévoué aux intérêts du Prince Galitzin : mais le premier , plus adroit que le dernier , envoya promptement quelqu'un parmi le peuple qui étoit assemblé pour attendre la suite de la délibération , & lui ordonna d'y répandre le bruit que Suiski venoit d'être proclamé. Lorsqu'on ouvrit les portes du Sénat , les Boïares furent fort étonnés d'entendre le peuple crier d'une voix unanime : *Vive le Czar Basile Suiski*. Ignorant ce qu'avoit fait le Prince Vorotinski , ils regardèrent cet événement comme un

GRISCZA.
1606.

miracle , rentrerent , & proclamerent Suiski Czar.

Cen'est point sans étonnement qu'on voit monter sur le trône un homme qu'on avoit vu peu de temps auparavant sur l'échafaud.

A R T I C L E I V.

B A S I L E S U I S K I.

BASILR
SUISKI.
1606.

BASILE SUISKI, ayant été proclamé Czar de la maniere que nous venons de voir , se hâta de se faire couronner pour ne pas s'exposer à l'inconstance du peuple. Il alla à la cathédrale avec le cortège ordinaire dans une pareille circonstance : lorsqu'il y fut arrivé, il donna aux Russes la satisfaction de faire un accord avec eux, & prononça un serment conçu en ces termes. » Je » jure à tout le peuple de Russie que » je ne condamnerai personne au sup- » plice , qu'après qu'il aura été jugé » par le Sénat ; que le pere ne sera » point responsables des fautes de son » fils ; enfin, que je ne tirerai aucune

„ vengeance des outrages que j'ai reçus
 „ sous le regne de Godunou „. Les
 Boïares voulurent plusieurs fois l'ar-
 rêter : mais il acheva ; & , pour con-
 firmer son serment , il baïsa le cruci-
 fix. Le Patriarche lui plaça ensuite la
 couronne sur la tête , & tous les Boïa-
 res lui rendirent hommage.

BASILE
 SUISKI.
 1606.

Chronique
 manuscrite.

La cérémonie étant achevée , Basile
 Suiski sortit de l'Eglise pour aller pren-
 dre possession du palais des Czars. Si-
 tôt qu'il parut , le peuple cria : *Vive*
le Czar Basile Suiski. Tous les Russes
 en général se félicitoient d'avoir pour
 souverain un homme d'un aussi rare
 mérite que Suiski. La fête de sa pro-
 clamations & de son couronnement
 dura pendant plusieurs jours. Le peu-
 ple se livroit à la joie , & au plaisir
 que ne manque jamais de lui inspirer
 la nouveauté : ceux que l'éducation ac-
 coutume à réfléchir , s'y livroient aussi ,
 mais par un motif différent. Ils voyoient
 sur le trône un Prince que les vœux de
 la nation y avoient placé : il sembloit
 être à l'abri de toute rivalité , & l'on
 pouvoit espérer que le calme alloit suc-
 céder aux orages qui agitoient la Rus-
 sie depuis plusieurs années.

**BASILE
SUISKI.
1606.**

On se hâta d'informer les gouverneurs des Provinces de la proclamation de Basile Suiski, & on leur ordonna de lui faire prêter serment de fidélité, chacun dans leur gouvernement.

Le nouveau Czar fit conduire tous les Polonois qui étoient alors à Moscou dans l'hôtel des Ambassadeurs, & y mit des gardes. Il ordonna en même-temps que l'on menât le Palatin de Sandomir & sa fille à Jaroslau. Après la mort de Griscza, les Boïares les avoient mis dans un lieu de sûreté. Tous ceux qui étoient de la suite du Prince de Sandomir & de la Czarine sa fille, furent dispersés dans différentes villes.

Basile Suiski, n'ignorant pas qu'il avoit tout à craindre des Polonois que l'intérêt conduisoit à jeter toujours le trouble & la division dans la Russie, chercha les moyens de faire alliance avec eux. Pour cet effet, il leur envoya en ambassade deux personnes distinguées par la naissance & par le mérite, avec ordre de rendre compte au Roi & au Sénat de ce qui venoit de se passer à Moscou. Le projet des Polonois n'étoit pas de laisser la Russie jouir

d'une tranquillité trop dangereuse pour eux ; ils reçurent les Ambassadeurs du Czar avec hauteur , & les renvoyerent sans leur donner de réponse.

BASILE
SUISKI.
1606.

Basile Suiski sentoit ce qu'il avoit à faire hors de ses états ; mais il manquoit de politique pour ce qui concernoit l'intérieur de l'Empire. Sitôt qu'il se vit assis sur le trône , il oublia le serment qu'il avoit fait de ne jamais se venger des outrages qu'il avoit reçus étant simple particulier , envoya en exil plusieurs Boïares qu'il croyoit n'être pas totalement dévoués à ses intérêts.

Cette imprudente conduite ne tarda pas à avoir des suites fâcheuses. Le feu de la révolte s'alluma d'abord dans l'Ukraine ; le Knèz Georges Béchouskoy fit publier dans la ville de Putivol que le Czar Démétrius étoit échappé à la fureur des habitans de Moscou , & qu'à sa place on avoit immolé un Allemand. Cette fausse nouvelle fut accompagnée de propos si injurieux contre Basile Suiski , que tous les habitans de Putivol se déclarerent contre le dernier : leur exemple fut bientôt imité par ceux de Czerni-

BASILE SUISKI. 1606. Chronique manuscrite. cou, de Starodub & de Novogorod. Lorsque Basile Suiski fut informé de ce qui se passoit dans ces différentes villes, il eut peur que la révolte ne devînt générale : pour arrêter le mal dès son origine, il envoya Michel Vorotinski à Ugleecz avec plusieurs prêtres pour exhumer le corps du véritable Démétrius, & le faire transporter à Moscou. Ses ordres furent promptement exécutés. On assure que les reliques de ce jeune Prince firent plusieurs miracles en arrivant à Moscou. Basile Suiski, qui n'étoit sans doute pas fâché de voir les miracles qui s'opéroient à la translation du Prince Démétrius, ordonna au Patriarche d'établir trois fêtes en son honneur : la première le jour de sa naissance, la seconde le jour de sa mort, la troisième pour celui de sa translation. Il fit annoncer dans toutes les villes de Russie ce qui s'étoit passé à Moscou : tous les Evêques & les Archevêques, pour rendre la chose plus authentique, commencerent par faire célébrer la fête de la translation du Prince Démétrius.

Il sembloit, d'après ce que le Czar & le Clergé venoient de faire, que le calme

calme devoit se rétablir en Russie : tous les habitans d'Uglécs & de Moscou pouvoient attester que Démétrius, fils d'Ivan IV, étoit mort. On avoit lieu d'espérer que celui qui seroit assez hardi pour se dire être Démétrius, recevrait le châtiment dû à un imposteur & à un perturbateur du repos public. Mais ce qui est inconcevable, les Russes étant alors incapables d'écouter la raison, le desir de la nouveauté seul les guidait ; ils n'aspiroient qu'au moment de voir un nouveau Czar succéder à celui qu'ils venoient de proclamer. Personne ne se donnoit pour Démétrius, & l'on disoit partout qu'il n'étoit pas mort, qu'il s'étoit retiré dans quelque canton de la Russie. Les villes dont nous venons de parler, s'armèrent bientôt pour ce Démétrius imaginaire, & furent imitées par plusieurs autres, du nombre desquelles étoit Téletz. Basile Suiski se hâta d'envoyer des troupes pour assiéger cette dernière ville ; mais les habitans se défendirent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils forcèrent l'armée du Czar de lever le siège.

Le Prince, voyant que la révolte augmentoit de jour en jour, que les

BASILE
SUISKI.
1606.

BASILE
SUISKI.
1606.

Un impos-
teur se dit être
Pierre, fils du
Czar Théodo-
re I.

Chronique
manuscrite.

esprits s'échauffoient de plus en plus , chargea ses amis & ses parens de chercher celui pour lequel on prenoit les armes, afin de le punir , & d'ôter au peuple tout motif de révolte. Leurs recherches furent inutiles ; ils ne trouverent personne qui se dit être Démétrius. Ils apprirent seulement que dès le temps de Griscza, un certain Elias, autrefois esclave du Czar Ivan IV. avoit persuadé aux Cosaques Terkis, qu'il étoit Pierre, fils du Czar Théodore I ; que Griscza avoit ordonné qu'on le lui amenât ; que ceux qui le conduisoient ayant appris la mort de Griscza, l'avoient mis en liberté ; qu'il étoit allé à Czarisa où il s'étoit fait des partisans , mais qu'il s'étoit retiré sur les bords du Tanaïs, & qu'on n'avoit plus entendu parler de lui.

Ce rapport mit un peu de tranquillité dans l'esprit du Czar. Il se persuada que les rebelles n'ayant point de chef , se disperseroient bientôt ; mais il se trompa : leur nombre augmentoit au contraire tous les jours. Les citoyens des villes de l'Ukraine se joignoient aux paysans , aux esclaves & aux Cosaques pour piller les maisons des no-

bles : ils enlevoient tout ce qu'ils y trouvoient, & violaient leurs femmes & leurs filles. Un soldat Cosaque se mit à leur tête, & les conduisit à Crom. dont il forma le siège, & s'en empara. De là il alla le mettre devant Teletz. Les officiers & les soldats qui étoient à Moscou, furent effrayés à cette nouvelle, & s'enfuirent chacun de leur côté : il en resta un si petit nombre auprès du Czar, qu'il n'osa marcher contre l'ennemi.

BASILE
SUISKI.
1606.

Toutes les villes de l'Ukraine entrèrent dans la révolte : Resan, Tula, Kofire, &c. envoyèrent des députés à Putivol pour offrir leurs secours à Démétrius qu'on disoit y être. On leur répondit que Démétrius n'étoit pas encore arrivé, mais qu'on l'attendoit de jour en jour, & qu'on se disposoit à prendre les armes pour aller à Moscou, & pour en chasser l'usurpateur Basile Suiski. Alors les habitans de l'Ukraine se réunirent, allèrent à Putivol, où étoit le rendez-vous. Ne voulant pas obéir à un simple soldat ils élurent pour leur chef deux gentils-hommes, Paleskou & Bolotnikou, & marchèrent droit à Moscou. Ils atta-

**BASILE
SUISKI.
1606.**

querent, & prirent toutes les places qu'ils rencontrèrent sur leur passage, & établirent leur camp à cinquante vrestes au-dessous de cette ville, pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre.

Le Czar sentit tout le danger qui le menaçoit : il rassembla promptement des troupes, & les envoya contre les rebelles : mais ceux-ci marcherent à leur rencontre, les enfoncerent, les disperferent, & prirent plusieurs officiers qu'ils envoyèrent à Putivol. Les rebelles, enhardis par cette victoire, avancerent du côté de Moscou.

Les malheurs environnoient Basile Suiski de toutes parts : pendant que les Ukraniens alloient l'attaquer jusque dans sa capitale, les habitans d'Astracan se révolterent, tuerent leur gouverneur, & mirent leurs officiers en prison : les Morduens, les gens occupés à veiller aux mouches à miel, les esclaves, les payfans des environs prennent les armes, élisent un chef, & vont assiéger Nis-Novogorod ; mais ils sont repoussés par la garnison.

Ibid. Envain les Ukraniens proposerent aux habitans de Smolensko d'entrer

dans la révolte : ces derniers, loin de
 les écouter, marcherent au secours du
 Czar ; Resan & plusieurs autres villes
 suivirent leur exemple. Les habitans
 de Moscou, voyant le secours qui leur
 arrivoit, reprirent courage, & propo-
 sèrent au Czar d'aller contre l'ennemi.
 Il accepta leur offre, & mit à leur tête
 Michel Suiski, son frere. Ce Prince
 marcha en diligence contre les enne-
 mis, les joignit & les attaqua sur le
 champ. Le courage étoit égal de part
 & d'autre, & la victoire restoit incer-
 taine : mais Ithoma, un des principaux
 chefs des rebelles, passa du côté du
 Prince avec un corps considérable qu'il
 commandoit : les rebelles perdirent
 alors courage ; les soldats du Czar re-
 doublerent leurs efforts, & les enfon-
 cerent. Les vaincus furent presque tous
 faits prisonniers : on en conduisit un si
 grand nombre à Moscou, que toutes
 les prisons, même les maisons des en-
 virons, en étoient remplies ; ceux qui
 purent échapper aux coups des soldats
 du Czar, s'enfuirent à Coluga, &
 Michel Suiski les poursuivit avec tant
 de promptitude, & les attaqua avec
 tant de vigueur, qu'ils furent obligés

BASILE
 SUISKI.

1606.

**BASILE
SUISKI.
1606.**

de se rendre à composition. Le Czar eut l'imprudente cruauté de faire noyer tous ces prisonniers.

Basile Suiski envoya Michel son frere assiéger les villes qui étoient restées dans la rébellion. On commença par Coluga où s'étoit retiré Bolotnikou ; un des chefs des rebelles ; mais il fit une si vigoureuse résistance , que Michel fut obligé de lever le siège. Toutes les villes de l'Ukraine étoient tellement irritées contre Suiski , qu'elles réunirent leurs forces pour fournir du secours à Bolotnikou : celui-ci , se voyant en état de tenir la campagne , sort de Coluga , range son armée en ordre de bataille , & marche à l'ennemi. Michel Suiski étoit trop brave pour ne pas attendre Bolotnikou : les deux armées se rencontrent , se battent avec acharnement , se retirent mutuellement , & laissent la victoire incertaine.

Pendant que Bolotnikou & Michel Suiski se tenoient en échec , les différens généraux des rebelles attaquoient les places qui étoient demeurées fidèles au Czar. Vororinski prend Alexin , assiége Tula ; mais cette ville est dé-

fendue par une nombreuse garnison ; elle fait de vigoureuses sorties sur Vorotinski , & le force de lever le siège.

BASILE
SUISKI.
1606.

Les rebelles , impatiens de voir que Basile Suiski leur résistoit si longtemps , mettent à leur tête Basile Mafalski , dont ils connoissoient la valeur & l'activité. Ce nouveau général rassemble toutes ses forces à Putivol , tient un conseil de guerre pour délibérer de quel côté il tournera ses armes. Il fut décidé , à la pluralité des voix , qu'on commenceroit par faire lever le siège de Coluga auquel les forces du Czar étoient occupées. Michel Suiski fut bientôt informé du projet des ennemis ; il partagea son armée en deux corps , en destina un à la continuation du siège , & envoya l'autre au-devant des ennemis sous le commandement de Jean Romanou & de Daniel Mefetski. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du fleuve Vyrxa : on se battit avec un acharnement incroyable pendant un jour & une nuit. Mafalski fut à la fin vaincu : on enferma tous ceux de son armée qu'on fit prisonniers dans des tonneaux remplis de poudre , & on y mit le feu : ils furent

**BASILE
SUISKI.**
1606.

1607.
Ibid.

déchirés par morceaux. Ceux de Cologna étoient tellement opiniâtres dans leur rébellion , qu'ils ne voulurent jamais ouvrir les portes de la ville.

Le faux Pierre , instruit que les rebelles persistent à ne pas vouloir reconnoître Basile Suiski pour leur souverain , crut qu'il étoit temps de se montrer. Il rassembla une armée de Cosaques du Tanais & du Volga , & dirigea sa marche du côté de Putivol qui étoit le centre de la révolte. Il s'arrêta à Borisou , fit mettre à mort tous ceux qui étoient restés attachés au parti de Basile Suiski , & envoya ordre de faire subir le même sort aux officiers de ce Prince qu'on retenoit prisonniers à Putivol. Les uns furent précipités du haut des murailles , les autres furent enfermés dans des sacs & jetés dans le fleuve : on en pendit d'autres par les pieds , & on les laissa périr dans cet état ; d'autres furent crucifiés sur les murailles de la ville : enfin la barbarie montra dans Putivol tout ce qu'elle a de plus cruel. Pour comble d'horreur , le faux Pierre prit pour sa concubine la fille du Knèes André Bachtejarou , gouverneur de Putivol , & dont le cadavre

étoit encore attaché sur les murailles de la ville.

Cet imposteur résolut d'aller du côté de Tula, & fit prendre les devants à une partie de ses troupes. Sitôt qu'il fut arrivé dans cette ville, la garnison & les citoyens le reconnurent, & lui prêterent serment de fidélité. Voyant que son parti grossissoit de jour en jour, il résolut de faire lever le siège de Coluga, & fit défiler ses troupes de ce côté. Les généraux du Czar, informés de sa marche, envoient une partie de leurs troupes à sa rencontre. Celles de l'imposteur les attaquent avec tant de courage, que la victoire se décide sur le champ en sa faveur. Ceux qui faisoient le siège de Coluga, effrayés de la défaite des leurs, brûlerent leurs bagages, leurs magasins, leverent le siège, & se retirèrent promptement à Borusko.

Cette victoire disposa tous les rebelles en faveur du faux Pierre: le Prince Dolgoruski lui prêta serment de fidélité, & alla assiéger Koselsk qui restoit toujours attachée au parti de Basile Suiski; mais cette ville étoit défendue par un général habile; Dolgoruski

BAZILE
SUISKI.
1607.

————— fut repoussé avec une perte considérable.

**BASILÉ
SUISKI,
1607.**

Le Czar , voyant que ses généraux n'avoient pas tout le succès qu'il pouvoit espérer , se mit lui-même à la tête de ses troupes , & alla assiéger Tula où l'imposteur étoit alors , & envoya le Prince Gallitzin défendre Kossyre que les rebelles menaçoient. L'imposteur , informé des projets de Basile Suiski , donna ordre à André Taleskoi de marcher contre le Prince Gallitzin. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du fleuve Viazma : dans les premières attaques , la victoire parut vouloir se décider en faveur des rebelles ; mais le Prince Gallitzin parcourut les rangs , dit à ses soldats de songer combien il seroit honteux pour eux de céder la victoire à un vil imposteur qui , par les cruautés qu'il avoit exercées dans toutes les villes par où il avoit passé , leur annonçoit ce qu'ils avoient à craindre pour eux , s'ils avoient le malheur d'être vaincus. En achevant ces mots , il s'élança sur les ennemis : son exemple fut suivi par les soldats , & les rebelles furent en peu de temps taillés en pièces : à peine en

échapa-t-il un seul qui pût aller annoncer la défaite des siens.

BASILE
SUISKI.

1607.

Pendant que le Prince Gallitzin signaloit sa valeur contre les troupes de l'imposteur, Basile Suiski & son frere Michel faisoient rentrer plusieurs villes dans le devoir ; mais le Czar avoit l'imprudence de traiter avec trop de sévérité ceux qui imploroient la clémence ; il mécontenta plusieurs Knèes qui se retirèrent avec toute leur famille en Crimée.

Vers le commencement de l'année 1608, on vit paroître à Starodub en Séverie deux hommes dont on ne connoissoit point l'origine, & qui n'avoient encore été apperçus par personne. L'un prenoit le nom d'André Nogoy ; l'autre prenoit celui d'Alexis Rukin, & se disoit secrétaire du premier. Ils publièrent dans la ville que Démétrius n'étoit pas mort, & qu'il les avoit envoyés tous deux, pour voir s'ils trouveroient quelqu'un qui voulût prendre sa défense contre Basile Suiski son ennemi, & l'usurpateur de sa couronne. Tous ceux qui étoient présens leur dirent qu'il pouvoit paroître, & qu'il les trouveroit prêts à prendre sa défense.

1608.

Un troisieme
imposteur sous
le nom de Dé-
métrius.

BASILE
SUISKI.
1602.

Alors Alexis Rukin leur dit : Démétrius est parmi vous : on le pressa de s'expliquer davantage : mais il garda un silence opiniâtre. Les magistrats ordonnerent qu'on lui donnât le Knout jusqu'à ce qu'il se fût expliqué plus clairement. Après avoir reçu plusieurs coups , il dit : » Celui que j'ai amené » ici , & qui a pris le nom d'André » Nogoy , est Démétrius même »

Les habitans de Starodub eurent la simplicité d'ajouter foi aux discours de cet inconnu ; la joie se répandit dans toute la ville. Les magistrats firent sonner les cloches , pour avertir tous les Russes des environs de venir rendre hommage à leur souverain. Ils manderent aux habitans de Putivol , de Czernicou & de Novogorod ce qui venoit de se passer , & les engagerent à reconnoître Nogoy pour leur souverain. Ces quatre villes firent une confédération , & écrivirent d'un commun accord au Czar , qu'elles avoient résolu de défendre Démétrius , leur véritable Monarque , & qu'elles ne vouloient plus obéir à un usurpateur tel que Basile Suiski. Un gentilhomme de Starodub fut assez hardi pour aller pré-

fenter lui-même ces lettres à Basile qui étoit alors au camp de Tula , pour lui tenir lui-même le langage qu'elles contenoient ; & , ce qui prouve jusqu'à quel point l'esprit de parti est quelquefois poussé , il périt dans les tourmens sans vouloir avouer sa faute , & reconnoître Basile Suiski pour leur souverain auquel on devoit obéir. Cette fermeté mériteroit des éloges , si elle avoit été employée pour une meilleure cause.

BASILE
SUISKI.
1608.

L'impositeur , n'ignorant pas que , dans une conjoncture semblable à la sienne , l'activité est le meilleur moyen de réussir , se mit à la tête des troupes qu'on lui avoit assemblées , & marcha du côté de Broenska dont il se proposoit de faire le siège. Il fit prendre les devans à cent cinquante soldats qui marchèrent par des chemins détournés , & trouverent la ville sans habitans , parce qu'ils étoient tous allés sous les ordres de leur gouverneur à la rencontre de Nogoy. Le détachement y mit le feu , & l'enfvelit sous ses cendres. L'impositeur approuva la conduite de ses soldats , & fit subir le même sort à quatre autres villes.

Pendant cetemps , Basile Suiski étoit

BASILE

SUISKI.

1608.

occupé au siège de Tula, qui se défendoit avec la dernière opiniâtreté. Un officier de son armée se rendit dans sa tente, & lui dit qu'il le rendroit bientôt maître de la ville, s'il vouloit lui confier le nombre d'hommes dont il avoit besoin. Basile ordonna à deux cens de ses soldats de marcher avec lui, & d'exécuter tout ce qu'il leur commanderoit. Sous les murs de la ville couloit une riviere assez rapide; l'officier ordonna à chaque soldat de prendre un sac plein de terre, & de le jeter dans la riviere à quelques vrestes au-dessous de la ville. Le lit de cette riviere se trouvant bouché, les eaux déborderent & inonderent la ville. Les habitans demanderent à capituler: mais le Czar voulut qu'ils se rendissent à composition. Il fit prisonnier le faux Pierre, Grégoire Schouski, Jean Bolotnicou & plusieurs autres chefs de la révolte.

Le Czar laissa une nombreuse garnison dans la ville, & eut l'imprudence de congédier le reste de son armée. Il s'en retourna à Moscou, fit pendre le faux Pierre & tous les gens de marque qu'il avoit faits prisonniers à Tula.

La nouvelle de la prise de Tula

Le faux Pierre
est pendu.

effraya l'impôsteur Nogoy qui se retira dans la Séverie. Sigismond, roi de Pologne, étoit trop politique pour ne pas entretenir les troubles dont la Russie étoit agitée. Il envoya des troupes au faux Démétrius, sitôt qu'il fut informé que Basile avoit pris Tula. L'impôsteur, enhardi par ce renfort, se mit en campagne, assiégea, & prit plusieurs villes dont il fit passer la garnison au fil de l'épée.

BASILE
SUISKI.

1608.

Les Cosaques du Tanais embrasent le parti de Nogoy, & lui conduisent un particulier qui se disoit Théodore, fils du Czar Théodore. Le faux Démétrius le fit étrangler sur le champ.

Un quatrième impôsteur paroît sous le nom de Théodore, fils du Czar Théodore.

Celui-ci voyant que son armée grossissoit tous les jours par un grand nombre de Polonois, de Lithuaniens, de Cosaques & de Russes même qui venoient joindre ses drapeaux, résolut de profiter de la faute que le Czar avoit commise en licenciant ses troupes ; il alla assiéger Brenska qu'on avoit rebâtie & fortifiée : les habitans se défendirent avec tant de courage, qu'ils résistèrent pendant plus d'un mois aux efforts des assiégeans : manquant de provisions de bouche, ils eurent la fermeté de mar-

**BASILE
SUISKI.**
1608.

Chronique
manuscrite.

ger jusqu'aux choses les plus immondes.

Basile Suiski profita de ce temps pour lever des troupes , mit à leur tête le Prince Curakin , & les envoya au secours de Brenska. Ce général fit prendre les devants à Mofalski , avec un détachement composé de volontaires , & lui donna ordre de faire tous les efforts pour jeter du secours & des vivres dans la ville. Mofalski étoit courageux & actif : il hâta sa marche , & arriva en peu de jours sur le bord de la Nawa. C'étoit aux environs de Noël : il trouva la rivière gelée. Quoiqu'elle fût très-profonde , ce brave officier se jeta au milieu des glaces ; ses soldats marcherent après lui , & arriverent de l'autre côté , sans que les ennemis osassent leur faire face. Cette témérité les avoit effrayés. Dans ce trajet dangereux , il ne périt pas un seul soldat , pas même un cheval , ce qui fut regardé comme un miracle. La garnison de la ville sortit & joignit ces braves soldats qui s'étoient exposés à un si grand danger pour les secourir. Les Polonois étonnés de ce qui venoit de se passer , n'osèrent engager le com-

bat, & laissèrent Mofalski pénétrer dans la ville avec la garnison.

Sitôt qu'il se fut reposé, il fit une sortie si vigoureuse, qu'il tailla en pièces une prodigieuse quantité d'ennemis, & fit beaucoup de prisonniers. Sur ces entrefaites Curakin arrive de l'autre côté du fleuve; voit la route que Mofalski s'est frayée au travers des glaces, juge par là que la ville est secourue, & établit son camp sur le bord du fleuve. Le froid augmenta beaucoup; la rivière se trouva en état de porter; par ce moyen on put approvisionner la ville.

L'imposteur profita du moment où la rivière étoit gelée pour la passer, & alla avec les Polonois attaquer Curakin dans son camp. Ce dernier se défendit avec tant de courage, que les ennemis furent obligés de lâcher prise. Ils tournerent leur marche du côté de Curaczevic; mais elle étoit bien approvisionnée; sa garnison étoit nombreuse; ils sentirent qu'ils passeroient trop de temps à en faire le siège, & allerent à Orla où ils établirent leur quartier d'hiver avec l'imposteur.

Basile Suiski profita de l'inaction

BASILE
SUISKI.
1608.

**BASILE
SUISKI.
1608.**

dans laquelle la rigueur de la saison forçoit son ennemi de rester , & se maria ; il épousa Marie , fille du Prince Pierre Bugnosoviou. Il envoya son jeune frere Démétrius Suiski à Bolochovie passer l'hiver , avec ordre d'aller , dès le commencement du printemps , attaquer l'imposteur qui étoit à Orla.

1609.

Lorsque la saison fut commode pour entrer en campagne , Démétrius Suiski fit mettre ses troupes sous les armes , & marcha du côté d'Orla. L'imposteur , instruit de son projet , se tint prêt à le recevoir. Lorsque les deux armées furent en présence , Démétrius , avant de commencer l'action , dit aux siens qu'ils ne devoient pas craindre une troupe de rebelles tumultuairement amassés , qui avoient déjà été vaincus par Mosalski ; qu'il étoit temps de se venger des insultes de la Pologne ; que cette insolente nation , non contente d'avoir mis sur le trône de Russie l'imposteur Griscza , vouloit encore y placer un homme de la plus basse & de la plus vile naissance , & mettre leur religion dans le même danger où elle avoit été réduite sous le premier imposteur ; que

+

le salut de leur patrie, de leurs femmes & de leurs enfans dépendoit de leur courage.

BASILE
SUISKI.

1609.

Il mena sur le champ les troupes à l'ennemi : on se battit longtems avec courage : l'armée de Suiski commençoit à plier, lorsque Curakin arriva avec un détachement considérable, prit l'ennemi en flanc, & le força de lâcher prise. Suiski, quoique maître du champ de bataille, perdit beaucoup plus de monde que l'imposteur. Les rebelles reparurent le lendemain en ordre de bataille : on se battit avec le même acharnement. Démétrius Suiski, s'apercevant que ses soldats commençoient à se fatiguer, songea à la retraite : il rentra dans son camp, & s'y fortifia si bien, que l'ennemi n'osa l'attaquer. Les Cosaques qui étoient dans son armée, fortirent tout-à-coup, & passèrent du côté de l'ennemi. Ruzinski, lequel commandoit les troupes de l'imposteur, voyant que ses forces augmentoient d'autant plus que celles de l'ennemi diminuoient, attaqua le camp de Suiski, y fit un horrible carnage, & s'en empara. Les vaincus perdirent tout leur bagage, leur canon, & se

**BASILR
SUISKI.
1609.**

retirerent à Bolochovie : mais Burinski, voulant profiter de sa victoire , les poursuivit avec promptitude , & mit le siège devant la ville. Une partie des débris de l'armée vaincue sortit & se retira à Caluga ; l'autre ouvrit les portes au vainqueur , & prêta serment de fidélité à l'impôsteur Nogoy. Caluga imita Bolochovie ; mais les principaux citoyens , tous les officiers de la garnison , & tous les gens nobles qui s'y trouverent , prirent la fuite & se retirerent à Moscou : le Czar les reçut avec tout l'accueil & avec toute la reconnoissance qu'il crut devoir à leur fidélité. Il chargea Michel Suiski , un de ses freres , d'aller contre les ennemis , & de faire tous ses efforts pour arrêter leurs progrès. Michel se rendit promptement sur les bords de la Nesna , & établit son camp : il apprit bientôt que les Polonois & l'impôsteur avoient pris une autre route pour se rendre à Moscou. Il décampa promptement , & les suivit en queue. Pendant sa marche , les principaux officiers de l'armée se révolterent & entraînerent plusieurs soldats dans la révolte. Les projets de Michel Suiski furent

par là déconcertés. Il craignoit que les rebelles, se voyant près de l'ennemi, ne levassent tout-à-coup l'étendard de la révolte, & n'attirassent le reste de l'armée dans leur parti. Il s'arma de fermeré, fit charger de chaînes les plus mutins, suivit une route différente de celle des ennemis, & se rendit à Moscou. Le Czar fit trancher la tête aux chefs de la révolte, & condamna les autres à une prison perpétuelle.

BASILE
SUISKI.
1609.

Pendant ce temps l'imposteur avançoit à grandes journées du côté de Moscou, espérant que les habitans lui ouvriraient les portes sitôt qu'il paroîtroit : mais il fut trompé dans son attente : personne ne songea à se tourner de son côté ; & Michel Suiski, qui avoit eu la prudence de ne pas s'enfermer dans la ville, interceptoit tous ses convois, affama son armée en peu de temps, & le força de s'éloigner. Ruzinski, voulant savoir dans quelle position étoit l'armée de Michel, lui envoya un officier de l'armée pour lui proposer d'échanger les prisonniers. L'officier rapporta au général Polonois que les Russes étoient tenus dans une exacte discipline, Ruzinski fit publier qu'il avoit

**BASILE
SUISKI.
1609.**

reçu ordre du Roi de Pologne de faire une trêve avec les Russes , & de suspendre les hostilités. Les Russes se relâchèrent alors de la discipline : Rufinski , se doutant de ce qui se passoit dans le camp des ennemis , les attaqua pendant la nuit , en tua une très-grande quantité , les poursuivit jusques sous les murs de Moscou. Là les Russes se rallierent , firent face aux Polonois , & les repoussèrent sur les bords du fleuve Mosca.

Pendant que l'armée , où étoit le faux Démétrius , & celle que commandoit Michel Suiski , se disputoient la victoire avec un courage égal , & qu'elles éprouvoient de part & d'autre les vicissitudes de la fortune , un détachement de Polonois , commandé par Lifouski , assiégeoit la ville de Zareiski. Le gouverneur de Perefslave , dans le duché de Refan , envoya Zacarias Lepunou au secours de cette ville. Les Russes en arrivant attaquèrent les Polonois avec tant de fureur , qu'ils les ébranlèrent : mais lorsque leur premier feu fut passé , les Polonois les envelopperent de toutes part , & les taillèrent tous en pièces. Lifouski

fit mettre leurs cadavres dans une fosse , sur laquelle il ordonna de planter une croix pour laisser un monument de sa victoire. Il s'empara ensuite de la ville qu'il assiégeoit , tourna ses armes contre Colomna qu'il prit d'assaut , chargea de chaînes le gouverneur & l'archevêque , & les mena avec lui au camp qui étoit auprès de Moscou. Le prince Kurakin , qui commandoit un détachement aux environs de Colomna , s'étoit hâté d'aller au secours de cette ville ; mais elle s'étoit rendue lorsqu'il arriva : il suivit Lisouski en queue , le joignit , défit entièrement son armée , & mit en liberté les prisonniers qu'il avoit faits.

BASILE
SUISKI.
1609.

Kurakin , après ce glorieux exploit , entra dans Moscou où il fut reçu comme en triomphe. Le Czar l'envoya à Colomna , avec ordre d'en rétablir les fortifications , & de l'approvisionner. On lui en ouvrit sur le champ les portes , & il remplit les intentions de Basile Suiski.

Les Boïares & le Patriarche , voyant que l'armée de l'imposteur grossissoit de jour en jour par les détachemens de Polonois qui arrivoient continuellement , conseillèrent au Czar de mettre

BASILE
SUISKI.
1609.

en liberté le Palatin de Sandomir , sa fille Marine , & les ambassadeurs Polonois qu'on tenoit prisonniers à Moscou depuis la mort de Griscza, les charger de proposer la paix à Sigismond , & de l'engager à rappeler ses troupes. Il suivit ce conseil , & envoya un détachement pour les conduire jusques sur les frontieres de Pologne : mais avant même qu'ils sortissent de Moscou , un traître alla avertir l'imposteur de ce qui devoit se passer. Nogoy, connoissant de quelle importance il étoit pour lui d'avoir en son pouvoir le Palatin & sa fille, envoya deux mille chevaux pour leur couper passage & les enlever : on les amena dans son camp. Le Palatin & sa fille ne purent cacher l'étonnement que leur causa la vue de l'imposteur. Les soldats, se doutant de la vérité, commencerent à murmurer : ils se disoient les uns aux autres qu'il étoit injuste qu'on leur fît essuyer tant de fatigues , & répandre tant de sang pour un imposteur.

Pendant ce temps , le Palatin de Sandomir & sa fille délibéroient avec leurs amis sur le parti qu'ils avoient à prendre. Les uns faisoient entendre au
pere

pere que Marine se couvriroit d'une honte éternelle, si elle se prostituoit à un inconnu qui n'avoit été élevé sur le trône que pour servir la haine que les Polonois portoient aux Russes; que les premiers ne manqueroient pas de le faire rentrer dans le néant d'où ils l'avoient tiré, dès qu'ils se trouveroient assez forts pour n'avoir plus besoin du nom de Démétrius. Les autres lui disoient qu'après avoir porté la couronne de Russie, la Princesse devoit mettre tout en œuvre pour la recouvrer; que les Polonois avoient été trop attachés au dernier Démétrius, qui, sans doute, n'étoit pas plus le fils d'Ivan IV que celui-ci, pour craindre qu'ils l'abandonnassent; qu'il étoit sur le point d'être proclamé empereur par un consentement général des Russes; enfin que sa naissance, fût-elle la plus basse & la plus vile, une couronne la rendroit illustre. Ces raisons l'emportèrent sur les autres; & Marine, espérant que ce second mariage seroit plus heureux que le premier, sacrifia toute honte & toute pudeur à l'ambition. Elle tourna si bien l'esprit de son pere, qu'il se rendit complice de son crime;

Tome XVI.

G

BASILE
SUISSE.
1609.

**BASILE
SUISKI,
1699.**

il lui permit de reconnoître Nogoy pour son mari. Elle alla le trouver dans sa tente , se précipita dans ses bras , affecta pour lui la plus grande tendresse , & la plus grande joie de le revoir , & le reconnut pour son mari en présence de toute l'armée & de tous les ministres qui étoient alors dans le camp. Voilà donc la fille d'un Palatin , veuve d'un moine imposteur , & concubine d'un autre scélérat dont on ignoroit la naissance. On le croyoit fils d'un maître d'école. Cette imposture trompa une multitude d'officiers , & en affermit d'autres dans le dessein qu'ils avoient de rester toujours attachés à Nogoy , qu'ils savoient cependant n'être pas Démétrius.

Le bruit de ce qui se passoit au camp des Polonois , se répandit bientôt en Russie , & plusieurs villes qui étoient demeurées jusques-là fidelles au Czar , prirent le parti de l'imposteur , & lui prêterent serment de fidélité.

Basile Suiski, sentant le danger auquel il étoit exposé , envoya son frere Michel à Novogorod qui lui étoit restée fidelle , pour y lever des troupes ; lui ordonna de les envoyer à Moscou par

un officier de confiance , & d'aller lui-même en Suède demander du secours au Roi. Ce trône étoit alors occupé par Charles IX, oncle de Sigismond, Roi de Pologne, sur lequel il l'avoit usurpé. Ce monarque sentit que son intérêt demandoit qu'il ne laissât pas son neveu placer la couronne de Russie sur la tête d'un de ses partisans, & se former un appui aussi puissant que le Czar : il accorda des troupes au Prince Michel Suiski, & lui promit d'en envoyer un plus grand nombre au Czar, son frere, lorsque les recrues qu'il faisoit faire en province pour ce sujet, seroient arrivées.

BASILE
SUISKI.
1609.

Basile Suiski avoit besoin de prompts secours ; les Polonois augmentoient de plus en plus les forces de son ennemi. Sapieha, homme fort brave, & d'une des plus illustres naissances de Lithuanie, arriva au camp de Nogoy, qui étoit alors à Tussin, près de Moscou. Les Polonois & les troupes du Czar escarmoucherent pendant plusieurs jours. Sapieha attaqua le couvent de la Trinité, situé aux portes de Moscou : le Czar envoya contre lui Iyan Suiski son parent, avec une par-

**BASILE
SUISKI,
1699.**

tie des troupes qui lui étoient restées fidelles. Les Polonois se rangerent en ordre de bataille pour attendre le détachement Russe. Le combat fut opiniâtre pendant quelques heures ; à la fin les Polonois furent enfoncés , & perdirent leur canon. Le brave Sapieha rallia ses troupes à quelque distance de là , retourna contre les Russes avec tant d'impétuosité , qu'ils ne purent soutenir le choc des siens ; ils furent enfoncés à leur tour. Le Knées Romanowski fit des prodiges de valeur ; son fils fut tué à ses côtés : il rallia les débris de l'armée Russe , & entra dans Moscou.

Le Czar , voyant que la fortune lui étoit contraire dans tous les combats que ses troupes donnoient , résolut de rester enfermé dans Moscou , & de s'y défendre jusqu'à ce que Michel , son frere , lui eût amené du secours. Il visita les fortifications , fit assembler les soldats & les officiers , leur demanda s'ils avoient le dessein de défendre la ville , & dit qu'il permettoit à ceux que le danger effrayoit , de sortir. Tous lui répondirent d'une voix unanime qu'ils se défendroient jusqu'à la dernière

goutte de leur sang, & lui en firent ferment sur la croix : mais peu de jours après, plusieurs passèrent du côté de l'ennemi. Le Czar, craignant de se voir abandonné de tout le monde, fit boucher tous les passages.

Les soldats qui étoient en garnison à Susdal, formerent le projet de fortifier la ville & de l'approvisionner, afin de faire une vigoureuse résistance, si les Polonois alloient les assiéger : mais un de leurs officiers leur représenta qu'ils étoient imprudens de s'exposer aux malheurs d'un siège pour un homme qui ne leur tiendrait aucun compte du service qu'ils vouloient lui rendre.

Il ajouta qu'il leur conseilloit de reconnaître Démétrius pour leur souverain ; & de lui prêter serment de fidélité. Il trouva des partisans : bientôt toute la garnison & les bourgeois furent de son avis. Envain l'archevêque les avertit de ce qu'ils devoient à un souverain avoué de toute la nation, & combien il étoit honteux pour de braves soldats de se ranger sous les drapeaux d'un imposteur, d'un malheureux dont on ignoroit jusqu'à la naissance ; ils envoyèrent des députés à

BASILE
SUISKI.
1609.

Chronique
manuscrite.

**BASILE
SUISKI.
1609.**

Sapieha, qui reçut leurs hommages au nom de Démétrius. Il leur donna un gouverneur Polonois, & exila celui qui y étoit pour Basile Suiski. Les habitans de Pereflave, ayant appris la révolte de Susdal, passèrent aussi du côté de l'impositeur, & demanderent un détachement de Polonois, afin d'aller assiéger Rostou. Comme cette ville n'étoit pas fortifiée, les habitans qui vouloient rester fidèles au Czar, prièrent leur archevêque de se retirer avec eux à Jeroslave. Il leur conseilla, leur ordonna de ne point abandonner leur patrie, & promit des récompenses éternelles à ceux qui mourroient en combattant pour une si juste cause. Les habitans renouvelèrent leurs prieres pour l'engager à sortir avec eux; mais ce fut en vain. Plusieurs, prenant ses refus pour un entêtement déplacé, sortirent de la ville, & se retirèrent à Jeroslave. Les ennemis ne tarderent pas à paroître. Alors le prélat se couvrit de ses habits épiscopaux, se retira dans la cathédrale, & donna la bénédiction au peuple qui y étoit allé avec lui. Les Polonois arrivent sur ces entrefaites, massacrent tous ceux qu'ils trouvent dans les rues, veu-

lent forcer l'église. Ceux qui s'y étoient retirés, se défendirent avec courage pendant quelque temps. Le prélat, les voyant prêts à succomber aux efforts des ennemis, parut à la porte, & reprocha aux habitans de Pere slave qui accompagnoient les Polonois, leur trahison & leur impiété. Ces reproches, loin de faire rentrer ceux de Pere slave dans le devoir, ne fit que les irriter: ils s'élancerent dans l'église, tuerent tous ceux qu'ils rencontrèrent, dépouillerent l'archevêque de ses habits épiscopaux, le chargerent de chaînes, & le firent conduire au camp de Tuffin où étoit l'imposteur. Ils pillerent les vases sacrés, les reliques, & tirèrent au sort la châsse de Saint Léon qui étoit d'or. Sapieha y établit un gouverneur Polonois, & s'en retourna au camp de Tuffin.

Pendant que Sapieha parcouroit les environs de Moscou, & soumettoit plusieurs villes à l'imposteur, d'autres officiers, tant Polonois que Russes, lui en soumettoient d'un autre côté. Enfin presque toute la Russie le reconnoissoit pour son souverain; les seules villes de Casan, de Veliki-Novogorod, de

BASILE
SUISKI.
1609.

BASILE
SUISKI.
1609.

Smolensko, de Nis-Novogorod, de Refan, de Colomna, & celles de Sibérie, étoient encore attachées à Basile Suiski.

Les Polonois, dont les succès excitoient le courage, allèrent assiéger Colomna : mais ils furent repoussés avec beaucoup de perte, parce que le Czar avoit soin d'y entretenir une garnison nombreuse. Ils y revinrent avec un renfort considérable ; mais le Knées Befanski alla au secours de la ville, & la garnison s'étant jointe à ses troupes, les Polonois furent battus à platte couture.

Pendant que les Polonois ravageoient la Russie, le prince Michel Suiski revenoit de Suède avec les troupes que le Roi Charles lui avoit confiées : il passa par Novogorod dont on lui avoit donné le gouvernement. Il n'y resta pas huit jours, qu'il apprit que les habitans avoient formé le projet de se tourner du côté de Nogoy, & de le charger lui-même de chaînes, pour le livrer à cet imposteur. Michel Suiski, ne doutant pas que le faux Démétrius ne lui fît endurer les plus cruels tourmens, s'il le tenoit en sa puissance, se sauva

à Jeroslave ; mais les principaux bourgeois , qui ne trempoient point dans la conjuration , allèrent trouver le métropolitite Isidore , & le prièrent d'interposer son crédit auprès de Michel pour l'engager à revenir. Il leur conseilla de lui envoyer des députés , & de lui faire connoître que ses craintes avoient été mal fondées. Michel revint , & fut reçu aux acclamations de tout le monde en général.

Michel Suiski fut averti qu'un des généraux Polonois , nommé Kornafitski , se dispoisoit à venir faire le siège de Novogorod : il fit mettre ses troupes sous les armes , & les tint toutes prêtes à recevoir l'ennemi : mais on l'avertit que c'étoit une fausse allarme , & que l'auteur de ce bruit étoit un officier nommé Tatiscon , lequel avoit formé le desir de passer du côté de l'impôseur , s'il en pouvoit trouver l'occasion. Les soldats , indignés de cette lâcheté , massacrèrent l'officier.

La nouvelle que ce malheureux officier avoit donnée au gouverneur , n'étoit point fausse , comme on le disoit ; Kornafitski ne tarda pas à paroître devant Novogorod : mais son armée fut

BAZILE
SUISKI. ♣
1609.

BASILE
SUISKI.
 1609.

faisie d'une terreur panique, & il fut obligé de décamper, sans même commencer le siège.

La fortune commençoit à se lasser de seconder les entreprises de l'impôseur. Ses troupes ne réussissoient dans aucune expédition. Le Knèès Viâsemkoï voulut surprendre Nis-Novogorod ; mais la garnison étoit toujours sous les armes, & observoit une exacte discipline : ses troupes furent entièrement défaites : on le prit & on le pendit dans la place publique. Seremetou, qui étoit toujours resté fidelle au Czar, fit rentrer dans le devoir plusieurs villes qui étoient près de Velga. Les payfans des environs de Novogorod, touchés des maux dont leur patrie étoit affligée, se réunirent tous, allerent attaquer une armée de Polonois qui étoit proche de Luca, la défirent entierement : mais un nouveau corps de Polonois, s'étant joint aux Russes rebelles, chercherent les payfans de Novogorod, les rencontrèrent, les battirent & les disperferent.

Les princes Gagarin, Granoy, Furbourou & plusieurs Boïares, impatiens de voir la Russie en proie aux rebelles &

aux étrangers, de la voir déchirée de toutes parts, assemblerent le Sénat, proposerent de déposer Basile Suiski, & d'élire un autre Czar: mais leur avis fut rejetté d'une voix unanime; on envoya chercher le Patriarche Hermogene, qui n'écouta ce projet qu'avec horreur. Ceux qui l'avoient proposé, sortirent de l'assemblée, & allerent comme des furieux au palais impérial pour dépouiller le prince des marques de sa dignité: mais il se présenta devant eux avec un visage assuré, une contenance fiere, les intimidâ au point qu'ils s'enfuirent sans oser prononcer un mot. Ils sortirent de la ville, & se rendirent au camp de l'impôsteur.

BASILE
SUISKI,
1602.

Ce dernier fit approcher ses troupes de Moscou pour y donner un assaut général; mais il fut repoussé avec une perte considérable. Voyant qu'il ne pouvoit prendre cette ville par la force, il résolut de l'affamer, & changea, pour cet effet, le siège en blocus. La famine ne tarda pas à se faire sentir à Moscou; les citoyens & les soldats commencerent à murmurer: le Czar les apaisa, en leur promettant qu'ils auroient bientôt du secours. Plusieurs Boïares, plus

BASILE

SUISSE.

1609.

impatiens que les autres, continuerent à marquer leur mécontentement : on les mit en prison , & le calme se rétablit.

Il est difficile de peindre les inquiétudes dans lesquelles le Czar se trouvoit alors. Ce prince se voyoit enfermé dans une ville , au milieu d'habitans & de soldats que la faim désoloit , & tout prêts à le livrer à son ennemi qui étoit aux portes , & qui vivoit avec ses soldats dans l'abondance : l'instant qui succédoit à celui qui venoit de passer , lui amenoit de nouvelles inquiétudes. Le prince Gagarin vint les calmer : il lui annonça que les secours qu'il attendoit du Roi de Suède , étoient sur le point d'arriver ; qu'ils étoient déjà entrés en Russie , & qu'ils avoient même battu un corps de troupes ennemies. Il fit en même temps connoître aux soldats & aux bourgeois qu'ils devoient se tenir en garde contre l'impofteur , dont toute l'armée étoit remplie de Polonois qui ne songeoient qu'à s'enrichir des dépouilles des Russes , & à profaner les lieux sacrés. Citoyens , soldats , tous promirent de faire les derniers efforts pour défendre la ville.

Pendant que cela se passoit dans Moscou , Babouski arriva au camp de Nogoy , avec un détachement considérable de Polonois : il blâma Rufinski , général de l'armée , d'avoir passé tant de temps à assiéger cette ville sans la prendre. Sur le champ il fait fortir les troupes du camp , & les conduit sous les murs de la ville. Le Czar fait une sortie, l'attaque avec tant de courage , qu'il tue une partie de son monde , & force l'autre de fuir en désordre. Le prince Zeremetou vint dans le même temps annoncer que plusieurs villes étoient rentrées dans le devoir , & qu'elles avoient chassé les Polonois. Les magistrats de Volodimir manderent au Czar qu'ils avoient chassé la garnison Polonoise , qu'ils avoient fait périr le gouverneur , & qu'ils le prioient de leur en envoyer un avec des troupes. Ces heureuses nouvelles releverent le courage des habitans de Moscou & des soldats.

Le général Rufinski , apprenant que plusieurs villes avoient abandonné le parti de Nogoy , craignit que si l'on traînoit la guerre en longueur , toute la Russie ne rentrât dans le devoir , & fit

BASILE
SUISKI.
1609.

**BASILE
SUISKI.
1609.**

un très-mauvais parti aux Polonois. Il résolut de faire un dernier effort pour prendre Moscou, espérant que la capitale, étant forcée de reconnoître pour Monarque celui que le Roi de Pologne protégeoit, toutes les autres villes de Russie se soumettroient. Il s'approcha de la ville, à dessein de brûler les palissades. Basile Suiski apperçut son mouvement, fit sortir la garnison pour aller au-devant de lui. On combattit pendant tout le jour avec un courage égal de part & d'autre : mais les Russes commençoient à s'ébranler, lorsque les Knèes Kurakin & André Gallitzin arrivèrent à la tête chacun d'un détachement : ils prirent les Polonois en flanc, les culbutèrent en un instant, & les poursuivirent jusques dans leur camp. Le Czar auroit fini la guerre, s'il avoit eu la prudence de profiter de la terreur qu'il avoit jettée dans l'armée ennemie, & de forcer leur camp ; mais il fit rentrer ses troupes dans la ville.

Pendant que les Russes battoient les Polonois sous les murs de Moscou, Lifouski se mit à la tête d'un détachement de rebelles pour aller soumettre

à l'imposteur les villes qui sont au-delà du Volga. Zeremetou , en étant informé, marche après lui avec une troupe d'élite, le joint, taille son détachement en pièces, & le force de repasser le Volga avec très-peu de monde. Après cette glorieuse expédition, Zeremetou se rend à Murom, force les habitans de prêter serment de fidélité à Basile Suiski. De là il se rend à Kufsum, en fait le siège, la prend, & fait sortir de prison tous ceux qui y étoient détenus pour être restés fidèles aux Czar.

BASILE
SUISKI.
1609.

Lorsqu'on voit les Russes se déchirer mutuellement, les uns en faveur d'un imposteur, les autres pour l'empêcher de monter sur le trône, on n'imagineroit pas qu'il se trouvât quelqu'un assez hardi pour se mettre sur les rangs, & assez crédule pour espérer se faire un parti; mais ce qui est véritable n'est souvent pas vraisemblable. L'on vit paroître tout à la fois, aux environs d'Astracan, trois Tatars qui prétendoient être héritiers présomptifs du trône de Russie. L'un prit le nom d'Auguste, & se dit fils d'Ivan IV; l'autre celui de Laurent, & prétendoit être fils du Czar Théodore; le troisième

Trois nouveaux imposteurs paroissent.

Chronique manuscrite.

BASILÉ**SUISKI.****1609.****Ils sont
étranglés.**

me portoit le nom d'Osinovik , & se disoit fils de cet Ivan que son pere avoit tué d'un coup de bâton , comme on l'a vu dans le volume précédent. Les Cosaques du Tanaïs étranglerent Osinovik , & conduisirent les autres au camp de Nogoy , qui les fit étrangler en sa présence.

Les secours que le Roi de Suède envoyoit au Czar , arriverent à Novogorod : Michel Suiski leur donna des vivres pour un mois , leur paya la solde pour le même temps , & les fit partir pour Moscou que l'imposteur tenoit toujours bloqué ; il y joignit les troupes que commandoit Lazarus , lequel assiégeoit Placou pour le Czar. Les Suédois prirent plusieurs villes qu'ils rencontrèrent dans leur route , & les forcèrent de prêter serment de fidélité à Basile Suiski. Ils firent le siège de Tuere : mais une armée de Polonois vint au secours de la ville , & les força de le lever. Le lendemain les Suédois attaquèrent les Polonois , les défirent & les obligerent d'entrer dans la ville. Le jour suivant , les Polonois firent une sortie , & eurent de l'avantage sur les Suédois. Ces deux nations avoient

une haine particulière entr'elles, & la servoient en paroissant combattre pour une cause étrangere : Michel Suiski, informé de ce qui se passoit à Tuere, se mit à la tête d'une troupe d'élite, & alla au secours des Suédois. Il arriva dans le temps qu'ils étoient aux prises avec les Polonois qu'il prit en flanc, & qu'il culbuta. Les vaincus rentrèrent avec précipitation dans la ville. Les Suédois demandoient avec instance qu'on en fît le siège, & qu'on passât au fil de l'épée tous les Polonois qu'on y trouveroit. Michel Suiski savoit que le Czar étoit trop pressé dans Moscou, pour s'arrêter à faire le siège de Tuere : il commanda à l'armée de partir. Ce refus piqua les Suédois, au point qu'ils refuserent d'aller au secours de Moscou ; ils retournerent à Novogorod. Michel Suiski pour les engager à revenir, employa les prieres, les promesses, & obtint ce qu'il demandoit.

Toutes les villes circonvoisines, voyant que le parti de Suiski étoit considérablement augmenté par les troupes Suédoises, lui envoyerent des vivres & de l'argent, & prêterent de nouveau serment de fidélité au Czar.

BASILE
SUISKI.
1609.

**BASILE
SUISKI.
1609.**

Michel, instruit que les Polonois pressoient de plus en plus son frere dans Moscou, lui envoya un détachement de Suédois. Il donna ordre à un de ses lieutenans d'aller attaquer Pere slave où il pourroit établir des magasins de vivres qu'il amassoit & qu'il se proposoit de conduire à Moscou : mais Sapieha, qui étoit dans ces quartiers avec un détachement de Polonois, attaque le lieutenant général des Russes, & le contraint de prendre la fuite. Sapieha, enhardi par ce succès, attaqua Michel Suiski ; mais il fut repoussé avec une perte considérable.

Le général Russe sentoît de quel intérêt il étoit pour son frere de forcer l'imposteur de lever le siège de Moscou : pour y réussir, il prenoit toutes les précautions qui lui paroissoient nécessaires ; il soumettoit les villes qu'il trouvoit sur sa route, attaquoit tous les partis de Polonois qu'il rencontroit, les obligeoit de se retirer dans le camp ennemi. Par ce moyen, il y augmentoit le nombre des bouches, & les villes qu'il soumettoit, étoient autant de ressources dont il privoit l'ennemi.

Les secours tardent toujours trop

pour ceux qui sont dans le malheur.

La famine augmentoit dans Moscou, les habitans & la garnison commençoient à s'impatier, & le Czar craignoit à chaque instant une révolte générale. Michel Suiski prévoyoit tout le danger auquel son frere étoit exposé; il lui envoya un officier de son armée pour lui annoncer ce qu'il avoit fait & ce qu'il se proposoit de faire. Ces nouvelles rétablirent le calme dans Moscou, & calmerent les craintes du Czar.

BASILE
SUISKI,
16024

Le général Russe, poursuivant toujours son projet, fit fortifier Pereaslave & Alexandra, & y mit de fortes garnisons. Il tourna ensuite sa marche du côté de Slobode : Lifouski, qui commandoit un détachement de Polonois dans les environs, voulut faire échouer ses desseins; mais le Russe l'attaqua si à propos, qu'il dispersa son corps de troupes, & prit Slobode.

Pendant que ce grand homme travailloit avec adresse & courage au salut du Czar, son frere, & à la perte de l'imposteur, l'envie, ce terrible fléau des Etats, le rendit suspect au Monarque, & le conduisit à sa perte. Procope Leopunon, gouverneur de Refan, lui

Ibid

**BASILE
SUISKI.
1609.**

envoya, par son courier, une lettre par laquelle il lui faisoit compliment sur ses victoires, & sur la maniere avec laquelle il en profitoit. Il ajoutoit que tous les Knèes, les Boïates, les Gouverneurs, tous les Russes enfin se feroient un devoir, même un plaisir de prendre les armes pour lui, s'il étoit Czar, parce que personne n'étoit plus capable de remplir cette dignité que lui-même. Il finissoit sa lettre par lui donner le titre de Czar, & vomissoit les injures les plus outrageantes contre Basile Suiski. Michel, justement indigné de ce que contenoit cette lettre, la déchira & envoya le courier au Czar. Celui-ci, ayant fait connoître qu'il ignoroit totalement ce que contenoit la lettre, obtint sa grace.

Le Sénat & les Palatins de Pologne, voyant la Russie déchirée de tous côtés, exhorterent le Roi Sigismond à saisir cette occasion pour s'en rendre maître. Ils lui représenterent qu'il le pouvoit faire, sans violer la trêve qu'il avoit faite avec les Russes; qu'il pouvoit prendre pour prétexte le rétablissement de l'héritier légitime à l'empire; que son honneur l'engageoit même à ven-

ger ses sujets qui avoient été si cruellement massacrés en Russie, & l'insulte qu'on lui avoit faite en retenant ses ambassadeurs prisonniers ; qu'aussitôt qu'il auroit pris son parti, il trouveroit une armée nombreuse prête à le suivre, laquelle, vivant sur les terres des Russes, ne seroit nullement à charge à la Pologne. Ils ajouterent que le Roi devoit faire attention que l'intérêt se joignoit à sa gloire pour l'engager à entreprendre cette expédition ; que le Royaume étant rempli d'esprits inquiets & factieux, il étoit nécessaire de les occuper ailleurs. Le Roi goûta ces raisons, & s'y rendit. Il leva une armée composée de six mille lanciers, de dix-huit mille chevaux légers, de cinq mille hommes de pied, se mit à leur tête, passa le Boristhène, & entra en Russie au mois d'Août 1609. Sapiaha lui manda que s'il vouloit seulement paroître devant Smolensko, cette place se rendroit. Le roi, se fiant à sa parole, dirigea sa marche de ce côté-là ; & pour avancer plus vite, il laissa son canon & son bagage derrière lui. L'effet ne répondit pas à ses espérances : lorsqu'il parut devant Smolensko, la

BASILE
SUISKL
1609.

Sigmond
Roi de Pologne
entre en
Russie.

BASILE

SUISKI.

1609.

garnison, au lieu de lui ouvrir les portes, fit une si vigoureuse sortie, qu'elle lui tua beaucoup de monde, & lui fit connoître combien un général a tort de s'en rapporter à la parole des autres.

Smolensko, capitale de la Province qui porte le même nom, fameuse par sa grandeur, par ses richesses & sa beauté, est située sur les bords du Boristhène, & environnée de bois & de montagnes. Ses murailles, bâties à l'antique, étoient épaissées de quinze ou seize pieds, & hautes de soixantedix; elles étoient élevées de quarante pieds, en pierres de taille, & le reste étoit de brique; des fossés larges & profonds en défendoient l'approche; trente mille hommes de garnison, sans compter un nombre considérable d'habitans en état de porter les armes, la défendoient; elle étoit munie de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche. Tous ces obstacles ne rebuterent point Sigismond; il se persuada même qu'il pourroit s'en rendre maître en peu de mois. Il investit la place, fit venir son canon; & pendant qu'on lui apportoit de Vilna tout ce qui lui étoit nécessaire.

pour une si grande entreprise , il ferma tous les passages par une circonvallation. Le Monarque prit ses quartiers depuis Orsa jusqu'au Boristhène ; les Cosaques furent placés à l'Orient , & s'étendirent jusqu'au fleuve , & Protok , Palatin de Brael , se posta vers le nord sur le bord opposé. Ce dernier s'empara d'un village situé proche de la ville , ce qui incommoda beaucoup les assiégés , parce que c'étoit le lieu d'où ils tiroient l'eau. Dès le commencement du siège , Novodotski , chevalier de Malthe , capitaine des gardes du Roi de Pologne , forma une attaque qui pensa faire tomber Smolensko entre les mains des assiégeans. S'étant avancé jusqu'à une porte qu'on appelloit la porte Saint-Michel , il y appliqua un petard , & ouvrit un passage dans la ville ; mais ses gens ne le secondèrent pas avec vigueur ; d'un autre côté , les Russes accoururent en foule de ce côté , & le forcèrent de se retirer , sans avoir produit d'autre effet que de redoubler la vigilance des ennemis. Ceux-ci élevèrent derrière la porte une prodigieuse quantité de terre , firent des fossés , s'y retranchèrent , &

BASILE
SUISKI.
1609,

**BASILE,
SUISKI.**

1609.

Ibid.

amuserent Sigismond une année entière , sans qu'il se passât rien de mémorable de part ni d'autre.

Cependant Michel Suiski avançoit toujours vers Moscou , & la terreur de ses armes faisoit rentrer dans le devoir presque tous les rebelles. Rufinski commandoit toujours l'armée de l'imposteur ; il n'apprit qu'avec effroi l'arrivée d'un ennemi si redoutable. Les Russes , qui étoient dans son camp , lui représenterent qu'il n'avoit plus lieu d'espérer de prendre Moscou , puisqu'il lui arrivoit un si puissant secours , & qu'il étoit injuste d'exposer leur vie & celle de tant de braves soldats pour un homme que tout le monde regardoit comme un imposteur. Ils lui proposèrent de s'emparer de sa personne , & de le conduire au camp de Sigismond qui étoit devant Smolensko , & qui décideroit de son sort comme il le jugeroit à propos : ils lui dirent qu'ils prieroient en outre le Roi de souffrir qu'ils proclamassent Czar , son fils Uladislas. Rufinski approuva ce projet , & l'on se préparoit à saisir l'imposteur ; mais il fut informé du dessein qu'on avoit formé contre lui , & se sauva pendant

dant la nuit. Les Polonois attachés à son parti, attaquèrent les Russes, en maltraitèrent plusieurs, & en tuèrent même une assez grande quantité. Les Russes prirent les armes pour se défendre, & tuèrent quelques Polonois. Envain les officiers voulurent appaiser la dispute; on se battoit dans le camp avec un acharnement incroyable. Rufinski, sentant le danger auquel il seroit exposé avec toute son armée, si Michel Suiski arrivoit, fit camper les Polonois & les Russes dans des lieux séparés, & mit des sentinelles pour empêcher toute communication entre eux. Plusieurs Knées & Boïares sortirent du camp, allèrent trouver Sigismond, & lui proposerent la couronne de Russie pour son fils Uladislas. Le Roi sentit toute la joie que pouvoit lui causer une pareille proposition; mais il fut la dérober aux yeux des Russes, & leur répondit qu'il voyoit trop de difficultés à vaincre, pour qu'il pût se prêter à seconder leur intention.

La nuit suivante, Marine, que l'imposteur avoit laissée dans le camp, trouva le moyen d'échapper à la vigilance de ses gardes; elle s'enfuit, alla

**BASILE
SUISKI.
1609.**

trouver Nogoy qui étoit resté à Coluga , & continua de vivre avec lui , comme si elle eût été sa femme.

Rufinski , incertain quel parti il doit suivre dans la conjoncture où il se trouve , prend à la fin la résolution d'attendre Michel Suiski , se flattant de le battre à son arrivée , & de s'emparer ensuite de la ville de Moscou , qui n'avoit plus d'espérance que dans le secours que lui amenoit ce général. Il envoya Alexandre Zabonouski avec un détachement de deux mille chevaux Polonois , pour examiner la contenance de l'ennemi. Les Polonois rencontrèrent un détachement de Suédois , & le taillèrent en pièces. Michel Suiski ne tarda pas à paroître ; il vengea les Suédois au point qu'il n'échappa pas un seul Polonois du détachement que commandoit Zabonouski. Il envoya ensuite Curakin vers Dimitrou , pour s'en emparer ; un parti de Polonois , qui étoit aux environs , se mit en devoir de secourir la ville ; mais Kurakin les battit & prit Dimitrou.

Suiski , décidé enfin à délivrer ce jour-là Moscou , proposa aux Suédois de se mettre en marche ; il leur promit

ce qu'ils lui demandèrent, & l'armée partit. On plaça les François qui étoient parmi les Suédois, au centre, parce qu'on s'apperçut qu'ils se dispoſoient à paſſer du côté des Polonois. Ruſinski, voyant la tête de l'armée ennemie, n'oſa s'expoſer au fort d'une bataille ; il leva le ſiège, & emmena avec lui Philaret Nicéſas qu'il tenoit en captivité. Les Ruſſes rebelles qui étoient dans ſon camp, s'enfuirent chacun de leur côté : pluſieurs allèrent ſe jeter aux pieds du général Ruſſe, qui leur promit d'obtenir leur grace. Suiski donna ſur l'arriere garde des Polonois, en tua une très-grande quantité, & reprit Philaret Nicéſas. Il ramena enſuite ſon armée ſous les murs de Moſcou, & entra dans la ville avec Pontus, général des Suédois. Le peuple accourut en foule au-devant d'eux, les appelloit leurs peres, leurs libérateurs. Le Czar leur fit un accueil tel que le demandoit le ſervice qu'ils venoient de lui rendre : mais on s'apperçut qu'il y avoit plus d'affectation que de ſincérité dans les marques d'amitié qu'il donnoit à Michel Suiski. Quelques-uns des courtiſans l'avertirent de prendre

BASILE
SUISKI.
1609.

BASILE
SUISKI.
1609.

garde à lui, & que Catherine, femme du Czar, rappelloit sans cesse à son mari le souvenir de la lettre de Léopou-nou, & lui disoit qu'il avoit tout à craindre d'un homme auquel on osoit écrire des choses semblables.

Ibid.

Ponthus, général des Suédois, aimoit & estimoit Michel Suiski : il apprit avec chagrin qu'on cherchoit à indisposer le Czar contre lui ; & , pour le dérober au danger qui le menaçoit, il proposa au monarque de les envoyer, Michel & lui, contre Sigismond, qui faisoit le siège de Sinolensko. Lorsque l'ordre fut expédié, Pontus alla trouver Michel, lui dit de se hâter de partir, & de ne pas rester plus long-temps exposé aux coups de ses ennemis. Leurs préparatifs étoient faits, les troupes commençoient à défiler : mais l'injuste & cruelle Catherine avoit porté son coup. N'osant attaquer Michel publiquement, elle l'avoit fait empoisonner. Il fut pris, la veille de son départ, d'une si terrible hémorragie, qu'on ne put jamais arrêter le sang : il mourut pendant la nuit. On ne doute pas que Basile n'eût donné son consentement à cette horrible action, & l'on répéta

ce qui avoit déjà été dit plusieurs fois en pareille occasion : *Le Czar a coupé sa main droite avec sa main gauche.*

BASILE
SUISKI.
1609.

Tous ceux qui aimoient véritablement la patrie , versèrent des larmes de sang sur le cadavre de Michel. » S'il » avoit eu dessein , disoient-ils , de » monter sur le trône , il n'auroit pas » envoyé au Czar les couriers de Léopunou , & il n'auroit pas déchiré sa » lettre avec indignation. Sa conduite » méritoit les plus grands éloges , ses » actions demandoient les plus grandes récompenses , & elles l'ont conduit à la mort. Qui nous défendra » à présent ? Infortunés Russes , vous » n'aviez qu'un homme capable de » vous secourir , de parer les coups » que les Polonois vous préparent , on » vous l'enleve ». On fit à Michel Suiski des funérailles aussi pompeuses que celles d'un Czar , comme la politique le demandoit. L'auteur de la chronique Russe dit que le peuple poussa des soupirs & des gémissemens ; tels qu'on lui en avoit entendu pousser aux funérailles de Théodore I.

Léopunou n'apprit la mort de Michel Suiski qu'avec indignation : il

BASILE
SUISKI.
1609.

écrivit aux gouverneurs de toutes les principales villes de la Russie qu'il vouloit venger la mort de Michel Suiski , & les excita tous à s'armer de sa haine contre le Czar. Il envoya un de ses parens trouver l'imposteur Nogoy , & lui proposer de faire alliance avec lui : mais le parent de Léopunou passa par Zaraïska , eut l'imprudence de confier son secret au gouverneur de cette ville : celui-ci le fit arrêter , le chargea de chaînes , & l'envoya au Czar qui le fit étrangler.

Le Roi de Pologne , loin de profiter de l'aliénation dans laquelle la mort de Michel avoit mis tous les Russes contre Basile Suiski , continua le siège de Smolensko qui lui résistoit toujours. A cette faute il en joignit une seconde : au lieu d'assister le faux Démétrius , afin d'occuper contre lui toutes les forces des Russes , & de les empêcher de secourir Smolensko , il l'affoiblit le plus qu'il lui fut possible , & tenta toutes sortes de voies pour débaucher les Polonois qui lui étoient attachés. Plusieurs cependant lui restèrent fidèles , ne voulant pas , par leur désertion , perdre le fruit qu'ils atten-

doient de leurs peines & de leurs fatigues, s'il montoit sur le trône. Nogoy, de son côté, voyant que plusieurs de ses soldats & de ses officiers le quittaient pour aller joindre Sigismond, sachant d'ailleurs qu'on avoit proposé à ce monarque de proclamer son fils Czar, eut peur que les Polonois qui lui étoient restés fidèles, ne le sacrifiasent enfin à leurs intérêts, il alla trouver Rufinski, lui demanda s'il songeoit sincèrement à le défendre. Rufinski lui répondit qu'il obéiroit aux ordres de son maître, & qu'il étoit tout prêt à aller le joindre sous les murs de Smolensko, s'il lui commandoit. Nogoy lui représenta d'abord avec douceur combien il se deshonoreroit en abandonnant si légèrement un prince qu'il avoit d'abord secouru avec tant de zèle; mais, voyant que ses remontrances étoient inutiles, il prit un ton de colère, poussa l'imprudence jusqu'à insulter le général Polonois. Celui-ci opposa l'insulte à l'insulte, il dit à Nogoy qu'il étoit un imposteur. Nogoy sentit qu'il avoit tout à craindre, & s'en retourna à Coluga. Le Palatin de Sandomir voulut engager sa fille Ma-

BASILE

SUISKI.

1699.

BASILE
SUISKI.
1609.

rine à retourner avec lui dans sa patrie ; mais elle lui représenta qu'en abandonnant un homme qu'elle avoit reconnu publiquement pour son mari, elle se couvriroit d'un opprobre éternel , & qu'elle devoit suivre sa mauvaise fortune, comme elle avoit suivi sa bonne. Voyant que son pere insistoit toujours , elle écrivit une lettre à Sigismond. Après lui avoir témoigné la joie que lui causoit son entrée en Russie , & souhaité un heureux succès dans ses entreprises , elle se plaignoit des malheurs dont elle étoit accablée , & de ce qu'elle se voyoit abandonnée de tout le monde. Elle finissoit par lui dire qu'elle espéroit de sa justice qu'il feroit attention sur le droit qu'elle avoit à l'empire de Russie ; qu'il la traiteroit comme une femme qui avoit eu une couronne sur la tête , devoit l'être. Elle s'habilla en homme, alla au camp de Rufinski , appella les soldats par leur nom , leur parla avec une douceur mêlée de majesté , & les charma. » Ne » vous flattez pas, leur dit - elle, que » Sigismond soit d'humeur à vous » payer des services que vous avez » rendus à d'autres qu'à lui. C'est des

» trésors & des richesses du l'usurpa-
 » teur, du pillage des rebelles & de
 » la reconnoissance de Démétrius, vo-
 » tre légitime prince, que vous devez
 » attendre la récompense de vos tra-
 » vaux, & le prix du sang que vous
 » avez répandu». Ce discours fit une
 impression si forte sur l'esprit des sol-
 dats, que plusieurs voulurent aller
 joindre Démétrius. Rufinski fit l'im-
 possible pour les arrêter; voyant que
 la douceur ne réussissoit pas, il em-
 ploya la violence, donna ordre aux Po-
 lonois d'environner les Russes, & de
 les charger. Ceux-ci opposerent la vio-
 lence à la violence, & deux mille hom-
 mes périrent de part & d'autre. Les
 Russes se rangent autour de Rufinski,
 lui reprochent sa trahison, l'accusent
 de vouloir leur enlever le fruit de leurs
 peines, & lui disent qu'ils ne le re-
 gardent plus comme leur général: plu-
 sieurs poussèrent même la hardiesse jus-
 qu'à décharger leur fusil sur lui. Ils choi-
 sissent Tiscovicius pour leur général, &
 lui proposerent de les conduire à Démé-
 trius. Sapieha se joignit à eux, & se rendit
 à Coluga. Rufinski conduisit le reste de
 l'armée Polonoise au camp de Smolens-
 ko.

BASILE
 SUISKI,
 1609.

BASILE
SUISKI.
1609.

pas partir. Basile Suiski s'adressa aux habitans de Refan, qui lui avoient tous-jours été fidèles : mais Léopunou, cet implacable ennemi du Czar, y étoit alors : il avoit mis le prince Basile Galitzin dans son parti : ils indisposèrent tous deux les habitans de Refan contre le monarque qui n'en put tirer aucun secours.

L'impôsteur Nogoy, informé de ce qui se passoit à Moscou, crut devoir s'y présenter, pour voir si les habitans fatigués des maux qu'ils enduroient pour soutenir Basile Suiski, ne se retourneroient pas à la fin de son côté. Le Czar pour dernière ressource, eut recours au Kan de Crimée : ce Tatar, touché de sa situation, lui envoya un corps de troupes considérable, avec lequel il battit l'impôsteur & le prince Sapieha qui l'accompagnoit toujours à la tête d'un détachement de Polonois. Après cette expédition, Basile Suiski eut la douleur de voir les Tatars s'en retourner dans leur pays, quelque prière qu'il leur fit pour les arrêter. Sitôt qu'ils furent partis, l'impôsteur se rapprocha de Moscou, assiégea le couvent de S. Paphnuce, qui étoit auprès de

la ville, & que Basile Suiski avoit fait fortifier. Le Knèès Michel Volcouski y étoit en garnison avec une troupe d'élite, & se défendoit d'une manière véritablement héroïque; mais plusieurs de ses officiers, fatigués de la longueur du siège, ouvrirent les portes à l'ennemi. Volcouski se retira dans l'église avec quelques soldats qui, comme lui, vouloient rester fidèles au Czar, & résista encore pendant quelque temps. Sa résistance encourageoit ses soldats, & irritoit les ennemis, au point qu'ils dirigèrent tous leurs coups sur lui : il tomba à la fin tout couvert de blessures. L'impôsteur, après cette expédition, s'approcha de Moïcou. Plusieurs villes, qui avoient toujours été fidèles à Basile Suiski, l'abandonnerent pour prendre le parti de Nogoy. Les habitants de Zaráiska voulurent en faire autant; mais leur gouverneur fut, par son courage & sa fermeté, les retenir dans le devoir.

Les habitants de Moscou, affoiblis par des pertes continuelles, fatigués des embarras de la guerre, se voyant encore exposés aux malheurs d'un siège, envoyèrent des députés au camp

BASILE
SUISKI,
1609.

Chronique
manuscrite.

**BASILE
SUISKI.
1610.**

de l'imposteur , pour proposer aux officiers d'abandonner réciproquement leur Czar , & d'en élire un nouveau d'un consentement unanime : les officiers de Nogoy répondirent qu'ils acceptoient l'offre qu'on leur faisoit , & que sitôt qu'ils sauroient que Basile Suiski feroit détrôné , ils abandonneraient celui qui se disoit Démétrius , fils d'Ivan IV. Léopunou , instruit de ce qui se passoit à Moscou , s'y rendit en diligence avec le prince Galitzin : ils avoient peur que le peuple ne changeât d'idée , & ne reprît des sentimens favorables pour Basile Suiski. Leur arrivée décida du sort de ce prince : ils inspirèrent leurs sentimens aux chefs de la noblesse & aux principaux bourgeois : la haine qu'ils portoient au souverain leur donna de l'éloquence ; le bas peuple & les soldats furent en peu de temps tout disposés à contenter leurs desirs. Envain le Patriarche Hermogene & quelques Boïares leur représenterent combien il étoit indigne de déposer un prince qui étoit monté sur le trône du consentement de toute la nation. Les conjurés s'assemblent, vont au palais impérial , enlèvent le Czar

& la Czarine , & les conduisent dans la maison que Basile Suiski occupoit avant de monter sur le trône. Ce prince régna quatre ans & trois mois , & n'essuya pendant ce temps que peines & chagrins : ce qui y mettoit le comble , c'étoit le Knéès Ivan Vorotinski , son proche parent , qui étoit à la tête des conjurés , & le plus empressé à le chasser du palais.

**BASILE
SUISKI.**
1610.

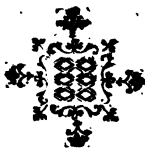
Les Boïares , après cette injuste action , s'assemblerent , & portèrent un édit par lequel ils déclarèrent le trône vacant. Ils envoyèrent ensuite de nouveaux députés au camp de Nogoy , pour avertir les officiers & les soldats de ce qu'ils venoient de faire , leur proposer de chasser leur Czar , & de venir avec eux en élire un nouveau. Ceux-ci leur répondirent qu'ils ne savoient ce que c'étoit que de suivre un mauvais exemple ; & que si , contre la foi donnée & la foi reçue , ils avoient déposé leur souverain , ils ne devoient pas espérer de trouver des complices de ce crime. Cette réponse , toute sensée qu'elle étoit , ne fut point capable de faire rentrer les Boïares dans leur devoir. Ils firent conduire Basile Suiski

**BASILE
SUISKI.
1610.**

dans le couvent de Czeudou. Lorsqu'il y fut arrivé, l'Archimandrite, selon la coutume usitée à l'égard de ceux qui embrassoient la vie monastique, lui demanda ce qu'il vouloit : Basile lui répondit qu'il ne vouloit rien. Le Knéès Basile Tinsækin, qui étoit présent, répondit à l'Archimandrite pour Suiski, & dit qu'il demandoit l'habit de religieux : on le rafa, & on lui fit prendre l'habit. Le même jour on conduisit la Czarine dans un couvent de religieuses, où on la força de prononcer ses vœux.

Lorsque le Patriarche parloit de Basile Suiski, il le nommoit le Czar ; & pour désigner Basile Tinsækin, il l'appelloit le moine.

Il paroît que Basile Suiski n'eut point d'enfans.



ARTICLE V.

VLADISLAS.

LORSQUE les Boïares furent informés que Basile Suiski étoit rasé, & qu'il avoit pris l'habit de religieux, ils s'assemblerent pour proclamer un nouveau Czar : voulant éviter les disputes que pourroit exciter entre les seigneurs le desir d'occuper une éminente dignité, ils formèrent le projet d'élire Vladislav, fils aîné de Sigismond, Roi de Pologne, & ils communiquèrent leur intention au peuple qui leur promit de s'y conformer. Lorsque le Patriarche fut instruit de la délibération des Boïares, il se rendit au sénat, & dit que si Vladislav vouloit se faire rebaptiser selon le rite des Russes, il le sacreroit Czar ; mais que s'il se contentoit de celui qu'il avoit reçu en Pologne, jamais il ne prêteroit son ministère à son élévation. Pour satisfaire le Patriarche, on convint d'envoyer des députés à Sigismond qui étoit toujours occupé au siège de Smolensko, afin

VLADISLAS.
1610.

VLADISLAS.

1610.

de l'avertir que les Russes consentiroient à reconnoître son fils pour leur souverain, s'il vouloit se faire rebaptiser suivant le rite de l'église Russe. On décida que les ambassadeurs demandoient en même temps du secours au Roi contre Démétrius, & que les Polonois qu'il enverroit, n'entre-roient point dans la ville, & qu'ils resteroient campés sous les murs.

Ces arrangemens étant pris, on envoya au camp de Sigismond une ambassade composée de Basile Gallitzin, frere de celui qui étoit entré un des premiers dans la conjuration formée contre Basile Suiski, du Knèès Daniel Ivanovitz Meschevi, de Thomas Ligoroski, avec dix nobles de la seconde classe, & plusieurs personnes choisies dans les différens ordres de commerçans. Le Patriarche y joignit Théodore Philaret Nicéas Romanou, alors archevêque de Rostou. Il leur donna sa bénédiction avant qu'ils partissent, & les conjura de ne rien faire qui fût contraire à leur conscience. Philaret lui promit d'endurer les supplices les plus cruels, plutôt que de trahir sa foi.

Sigismond reçut les ambassadeurs Russes avec tout l'accueil qu'ils pou-
voient espérer, & envoya sur le champ des troupes au secours de Moscou, sous les ordres du prince Soulcouiski. Ce gé-
néral, en arrivant sous les murs de la ville, fit dire à Sapieha, qui étoit toujours resté attaché aux intérêts de l'imposteur Nogoy avec quelques Polo-
nois, de venir le joindre. Sur le refus de Sapieha, les officiers de l'armée que commandoit Soulcouiski, conseillèrent à celui-ci de l'attaquer & de l'enlever.

ULADISLAS,
1610.

Soulcouiski s'embarrassoit fort peu que Sapieha restât ou ne restât pas avec l'imposteur ; son projet étoit de s'em-
parer de Moscou : mais le Roi avoit promis aux ambassadeurs Russes que les Polonois n'entreroient point dans la ville, & le général sentoît qu'en man-
quant ouvertement à sa parole, il ir-
riteroit les Russes, les avertiroit de leur imprudence, & ôteroit à Uladislas tout moyen de monter sur le trône des Czars. Pour réussir, sans rien changer dans les affaires, il eut recours à la ruse, corrompit, à force de présens & de promesses, quatre Boïares qui pu-
blièrent que l'imposteur avoit gagné

ULADISLAS.

1610.

une partie du peuple qui étoit décidé à lui ouvrir les portes de Moscou : ils ajouterent qu'il étoit bien plus avantageux d'y recevoir les Polonois qui, étant sujets du pere d'Uladislas, devoient être regardés comme leurs alliés. Plusieurs Boïares, sincèrement attachés aux intérêts de la patrie, rejetterent cette proposition avec horreur ; mais ceux que Soulkouski avoit mis dans ses intérêts, trouverent moyen de les enlever & de les conduire au camp des Polonois. Le Patriarche, informé du projet qu'on a conçu d'introduire les Polonois dans la ville, fait tous ses efforts pour en arrêter l'exécution : il prie, il menace : c'est en vain : on ouvre les portes. Soulcouski s'établit dans la maison qui appartenoit à Boris Godounou, lorsqu'il étoit simple particulier, distribua ses troupes dans les différents quartiers de la ville, & en mit une grande partie dans le Cremelin ou palais impérial. Il s'empara des clefs de la ville, & mit des gardes Polonoises aux portes. Nogoy, ayant perdu toute espérance de pouvoir s'emparer de Moscou, se retira à Coluga, son refuge ordinaire.

Pendant qu'un corps de troupes Polonoises s'emparoit de Moscou, un **ULADISLAS,**
 autre corps, sous la conduite de Lisouski & de Prosouverski, ravageoit
 1610.
 les campagnes, pilloït, saccageoit & brûloit les villes qu'il rencontroit sur son passage; les soldats entrèrent dans le monastère de S. Macarius, brûlerent les reliques de ce Saint, & emporterent une châsse d'argent dans laquelle elles étoient.

Le Patriarche cria à l'impiété, à la profanation, & menaça d'excommunication ceux qui s'étoient déclarés en faveur des Polonois. Tout autre que Soulkouski se fût trouvé embarrassé dans une pareille conjoncture; mais cet homme adroit fut même en profiter pour rester seul maître dans Moscou. Il s'irrita en apparence contre Lisouski, & jura sa perte: pour le punir, ajouta-t-il, j'enverrai un corps de troupes composé de soldats qui n'éteindront leur fureur que dans son sang. Soulcouski rassembla promptement une troupe composée de Cosaques, des Strelits & des autres soldats qui étoient alors à Moscou, mit à leur tête son fils Jean, le Kneés Volcouski, leur

ULADISLAS.
1610.

donna ordre de les conduire à la grande Novogorod, & d'éviter soigneusement la rencontre de Lifouski. L'éloignement des troupes Russes laissa aux général Polonois la liberté de faire dans Moscou ce qu'il jugeroit à propos : il en profita pour enlever Basile Suiski du couvent où on l'avoit mis, & pour le mettre dans une forteresse qui étoit hors de la ville, d'où il pourroit le tirer quand il jugeroit à propos, & l'envoyer en Pologne. Envain le Patriarche voulut s'opposer à cet enlèvement, Soulcouski mit en usage la loi du plus fort.

Sigismond, instruit que son général étoit entièrement maître de Moscou, dit aux ambassadeurs des Etats de Russie qu'il permettoit à son fils d'accepter la couronne de Russie, & que pour première preuve de soumission, il exigeoit qu'on lui ouvrît les portes de Smolensko. Philaret lui répondit avec cette fermeté ordinaire aux ames élevées : „ Prince, lorsque votre fils Ula-
„ dislas aura été se faire rebaptiser à
„ Moscou, lorsqu'il aura promis avec
„ serment aux Russes de les gouverner
„ selon leurs loix & leurs coutumes ,

„ enfin lorsqu'il sera couronné , non-
 „ seulement on vous ouvrira les por- ULADISLAS,
 „ tes de Smolensko , mais encore de 1610.
 „ toutes les villes de Russie, & on y prê-
 „ tera serment de fidélité à Udalislas.
 „ Les Russes sont prêts à reconnoître
 „ votre fils pour leur souverain, &
 „ vous avez encore les armes levées
 „ contre eux : Prince prenez-y garde ,
 „ vous faites la guerre à votre fils
 „ même.

Sigismond soupçonnoit de la mau- Chronique
manuscrite.
 vaise foi dans la conduite des Russes.
 Il croyoit qu'ils ne donnoient à son fils
 la préférence sur lui, que parce qu'il
 étoit encore enfant ; ce qu'il mettroit
 dans le cas de le déposer sitôt que les
 Polonois se seroient retirés. Il ordonna
 donc que l'on donnât un assaut géné-
 ral à la ville ; mais Boris Schichen se dé-
 fendit si vigoureusement que les Po-
 lonois se virent obligés de lâcher prise.

Solticof, de son côté , enleva le tré-
 sor du Czar ; leva des contributions
 considérables à Moscou, & les envoya
 au camp de Sigismond qui les reçut
 avec d'autant plus de satisfaction, qu'il
 commençoit à manquer d'argent. Ce
 prince donna le gouvernement de Mof-

VLADISLAS. 1610. cou à un certain Alexandre Gaseuxi ; dont il connoissoit l'insatiable avidité , & le chargea de lui envoyer le Czar Basile Suiski avec sa femme , ses freres & ses plus proches parens. Basile Suiski , se souvenant qu'il avoit porté une couronne , tint devant Sigismond une contenance si fiere , que le Roi en fut piqué , & lui ordonna de se prosterner : » Le malheur , lui dit Basile Suiski , ne me fait point oublier que je suis le souverain de la Russie , & que je ne dois me prosterner devant aucun mortel. Ce n'est point ta valeur qui m'a fait ton esclave , c'est la perfidie de mes sujets & la volonté de l'Eternel. En me voyant tombé dans l'état où je suis , tu dois trembler , toi qui n'es jamais monté si haut que moi ». Sigismond ne put refuser de l'admiration à un homme qui , au milieu des malheurs , conservoit tant de grandeur & de fierté. Il le fit conduire en Pologne avec sa femme & ses freres. Il n'y vécut pas longtemps ; quelques-uns prétendent qu'il mourut de chagrin ; d'autres assurent qu'il fut empoisonné. Ce dernier sentiment est autorisé par la mort de ses freres qui

suyvirent

suivit la sienne de près: Sigismond les fit enterrer sur le bord d'un grand chemin; on éleva au milieu de leurs tombeaux une colonne de marbre sur laquelle on avoit gravé cette inscription: *Ici repose Basile Suiski, Empereur de Russie: son corps est au milieu de ses Boïares.* Le Roi de Pologne eut la basse vanité d'ériger un trophée à sa gloire sur les cendres d'un Prince dont il n'avoit jamais triomphé.

ULADISLAS.
1610.

Plusieurs de ceux qui étoient venus en ambassade au camp de Sigismond, gagnés par les présens & les promesses de ce Roi, lui rapportoient tout ce que Philaret Romanou disoit dans leurs assemblées, & l'avertirent que ce Prélat ne consentiroit jamais à ce qu'ils reconnussent Uladislas pour le souverain de Russie, avant qu'il fût rebaptisé, & qu'il eût prêté à la nation le serment qu'elle exigeoit de lui. Ils demandèrent en même temps à ce Prince la permission de retourner à Moscou, lui promettant d'engager le peuple à prêter serment de fidélité à son fils. Sigismond la leur accorda; & pour les mettre encore davantage dans ses intérêts, il leur fit des présens considérables.

ULADISLAS. 1610. Envain le Patriarche & les Métropolitans cherchoient à inspirer aux Russes leur aversion pour les Polonois ; envain ils les avertissoient combien il étoit dangereux pour la religion & pour leur liberté de placer sur le trône un Prince aussi puissant qu'Uladislas ; les présens qu'ils recevoient de Sigismond, faisoient plus d'effet sur eux que tous les raisonnemens qu'on leur présentait. Plusieurs Knèes & Boïares , rangés du parti des prélats , arrêtoient encore le peuple ; mais ils n'osoient se déclarer ouvertement contre le Prince de Pologne : il avoit une armée formidable au milieu de leur ville.

Pendant que l'esprit des Russes qui étoient à Moscou, flottoit dans l'incertitude, l'imposteur Nogoy faisoit à Coluga tous ses efforts pour rétablir ses affaires. Il fut attirer dans son parti Urman Can de Crimée. Ce dernier fut assez politique pour sentir combien il étoit contraire à ses intérêts de laisser monter sur le trône de Russie un Prince de Pologne , & conduisit à Coluga des secours assez considérables pour mettre Nogoy en état d'entrer en campagne. Le général Soulcouski n'en fut pas plu-

tôt informé , qu'il envoya un homme de confiance auprès d'Urman , pour l'avertir combien il étoit honteux pour lui de prendre le parti d'un vil imposteur qu'on ne daignoit même pas punir , & qu'il devoit s'attendre à voir bientôt toutes les forces de la Pologne & de la Russie tournées contre lui , s'il persistoit à appuyer Nogoy. Il lui fit même proposer des récompenses considérables , s'il vouloit lui livrer cet imposteur mort ou vif. Les menaces de Soulcouski intimiderent Urman : il forma le projet d'assassiner Nogoy , mais celui-ci en fut informé par le fils même du Can ; & , sentant qu'il ne pouvoit éviter la mort que par celle d'Urman , il monta un matin à cheval , comme s'il eût voulu prendre de l'exercice , & engagea le Can à l'accompagner. Urman le suivit bientôt , accompagné seulement de deux soldats. Lorsqu'ils furent sur les bords de l'Occa , Nogoy poussa son cheval , fut imité par quelques - uns des siens auxquels il avoit confié son projet : le Can les joignit aussitôt. Lorsque les scélérats se virent assez éloignés pour n'être pas vus du reste de la troupe , ils s'élancerent

ULADISLAS;
1610.

ULADISLAS
1610.

sur Urman, l'assassinerent, & jetterent son cadavre dans le fleuve. Nogoy rejoignit ceux qu'il avoit laissé derrière, & leur dit qu'Urman avoit voulu l'assassiner; que c'étoit par le secours seul de Dieu qu'il avoit échappé à ce danger, & que le traître s'enfuyoit à Moscou: il ordonna à ses gens de le poursuivre, parce qu'il craignoit qu'ils n'approchassent de l'endroit où son cadavre flotloit sur les eaux. Peu de temps après, le Prince Uruson fut instruit de la vérité du fait, & jura la perte de Nogoy. Le voyant sortir de la ville pour aller à la chasse avec quelques-uns des siens, il le suivit; &, trouvant une occasion favorable, il lui passa son sabre au travers du corps. Plusieurs Tartars qu'il avoit postés dans des endroits d'où on ne pouvoit les appercevoir, parurent à l'instant, & massacrèrent tous ceux qui accompagnoient l'imposteur. Uruson, après cette expédition, passa en Crimée. Les habitans de Coluga allerent chercher le cadavre de l'imposteur, l'apporterent dans la ville, & l'enterrerent dans la cathédrale, avec tous les honneurs qu'ils crurent lui être dûs. Marine, veuve de Nogoy,

L'imposteur
Nogoy est tué.

fut les animer au point qu'ils massacrèrent tous les Tatars qui étoient alors dans la ville : elle fit baptiser son fils dont elle étoit accouchée depuis peu. On lui donna le nom d'Ivan , & on le proclama Czar.

VLADISLAS.
1610.

Si la mort n'eût arrêté cet imposteur, dans sa course , il n'auroit pas tardé à se rendre redoutable aux Polonois : les habitans de Casan , instruits que Soulcouiski étoit maître de Moscou , voulurent prêter serment de fidélité à Nogoy , & le proclamer Czar. Bielskoi , leur gouverneur , voulut les arrêter , & leur conseilla d'attendre , avant de se décider , que la fortune leur eût indiqué celui qu'ils devoient reconnoître pour leur souverain : ils entrèrent en fureur contre lui , le transporterent sur le haut d'une tour & le précipitèrent en bas. Trois jours après cette cruelle expédition , un des principaux bourgeois de Coluga vint leur apprendre la mort de Démétrius , & les conjura de se joindre à ses compatriotes pour défendre la liberté de la patrie contre les Polonois qui vouloient l'opprimer. Ils se reprochèrent alors leur cruauté à l'égard du

ULADISLAS. gouverneur , & rendirent à son cadavre l'honneur de la sépulture.

1610.

Soulcouski sentoît que les habitans de Moscou s'impatientoient de voir une armée d'étrangers séjourner si long-temps dans leur ville. Il eut peur qu'ils ne se révoltassent , & ne le forçassent d'évacuer la place. Pour leur en ôter les moyens , il fit faire une recherche exacte chez tous les bourgeois , & fit enlever toutes les armes qu'on y trouva. Il mit des sentinelles dans les rues , avec ordre de ne laisser passer aucun Russe armé. Cette violence irrita les habitans de Moscou , au point qu'ils étoient tout prêts à se révolter & à massacrer les Polonois : mais il leur manquoient un chef , & personne n'osoit se présenter pour l'être.

Procope Léopunou , instruit de la contrainte dans laquelle on tenoit ses compatriotes , résolut de les délivrer , ou de se sacrifier pour la liberté de sa patrie. Il parcourut plusieurs villes de Russie , appella les citoyens à la liberté , fit agir l'aiguillon , toujours pressant , de la religion. Ils inspira ses sentimens aux habitans de Coluga , de Resan , de Volodimir , de Susdal , de Kostrom ,

de Jeroslave, &c. qui lui promirent de sacrifier leur vie pour la liberté, de lui fournir les troupes & les vivres dont il auroit besoin.

ULADISLAS.
1610.

Le général Soulcouski, instruit de ce qui se passoit, envoya des députés à ceux de Coluga, pour les exhorter à prêter serment de fidélité à Uladislas : mais ils répondirent qu'ils ne le reconnoïtroient pour leur souverain qu'après qu'il auroit été rebaptisé. Voyant que les esprit commençoient à s'échauffer, il prévint que le Prince de Pologne, par sa lenteur, perdrait la couronne de Russie. Pour l'engager à venir se faire couronner, il fit assembler les Boïares qui étoient à Moscou, leur fit écrire une lettre à Sigismond, par laquelle ils le prioient d'envoyer son fils recevoir la couronne, & lui assuroient qu'on laisseroit le reste des articles à sa volonté. Il exigea d'eux en même-temps qu'ils envoyassent ordre à Procôpe Léopanou d'interrompre les préparatifs qu'il faisoit. On porta la lettre des Boïares au Patriarche, pour le prier de la signer avec les autres prélats qui étoient à Moscou. Le Patriarche, indigné de la proposition qu'on lui fai-

soit, dit : » Nous écrirons au Roi, &
ULADISLAS. » nous engagerons Léopunou à mettre
1610. » les armes bas, lorsque son fils aura
Ibid. » été rebaptisé, & lorsque les troupes
» de Pologne auront évacué la Russie.
» Loin de signer les lettres que vous
» me présentez, je donnerai ma ma-
» lédiction à quiconque les signera. Je
» le répète ; je ne ferai dire à Léopu-
» nou de mettre les armes bas que
» quand j'aurai vu rebaptiser Uladis-
» las. » Soulcouski entra en fureur
contre le Patriarche, tira son épée, &
lui en présenta la pointe : le Patriar-
che étoit d'un caractère trop bouil-
lant pour reculer à la vue de l'épée :
il tira un crucifix qu'il portoit sous sa
robe, le présenta au Polonois, & lui
dit : » Voilà les armes que j'oppose-
» rai aux tiennes : Frappe, si tu l'oses :
» je te maudis pour l'éternité ». Soulcouski, transporté de colère, se prépa-
roit à s'élancer sur le Patriarche : mais
le Knèès Mistilauski l'arrêta, & lui
dit » Vous prenez mal votre champ
» de bataille : lorsque l'on combat con-
» tre la religion d'un pays, l'on a tou-
» jours tort » Soulcouski se calma, re-
tourna au sénat, & engagea les Boïa-

res à signer la lettre qu'ils avoient écrite : ils craignoient la malédiction **ULADISLAS.**
du Patriarche, & ne le firent qu'avec 1610.
beaucoup de répugnance. On eut beaucoup de peine à trouver quelqu'un qui voulût la porter : les Kneès Vorotouski & Gallitzin s'en chargèrent.

Pendant que Soulcouski faisoit ses efforts pour assurer la couronne de Russie à Uladislas, Léopunou cherchoit tous les moyens de la lui enlever. Ses troupes qui, dans les commencemens, avoient été peu considérables, grossissoient de jour en jour : chaque ville lui envoyoit des recrues & des munitions de toutes espèces. Il se trouva bientôt en état de se mettre en campagne. Soulcouski en fut informé, & sentit tout le danger auquel il étoit exposé. Le nombre des habitans de Moscou étoit trop considérable pour qu'il pût les contenir avec le peu de monde qu'il avoit avec lui, s'il arrivoit une révolte générale ; & il ne doutoit pas qu'elle n'arrivât, lorsque l'on verroit Léopunou sous les murs de la ville. Il commença par faire fortifier Kitaigrod & Kingrod, deux places qui renferment dans leurs murailles le palais du Czar

ULADISLAS.

1610.

& les magasins de plusieurs riches marchands, mit ensuite le feu en différens endroits de la ville, & ordonna à ses soldats de faire main-basse sur les Russes pendant qu'ils seroient occupés à éteindre le feu. Ses ordres furent si ponctuellement exécutés, qu'en moins de deux heures les rues furent couvertes de cadavres : il y en avoit un si grand nombre entassés les uns sur les autres, qu'ils s'élevoient à plus de cinq pieds.

Léopunou entra en fureur au récit de ce désastre, & jura d'exterminer tous les Polonois qu'il rencontreroit. Pour ne point laisser de place derriere lui, il attaqua & prit Promska. Les Cosaques l'y assiégèrent; mais Michel Ponzarski accourut à son secours, & les battit. Les deux généraux Russes, après cette expédition, marcherent à grandes journées du côté de Moscou. Soulcouski envoya chercher les Boïares, & leur dit qu'il mettroit tout à feu & à sang dans la ville, si Léopunou approchoit à vingt vrestes. Les Boïares, intimidés par ces menaces, allerent trouver le Prélat : Michel Solticou, qui étoit à leur tête, prit la parole, & dit

au Patriarche : „ Vous avez écrit à Léopunou , pour l'inviter à venir au se-
 „ cours de Moscou : Je vous conjure , ULADISLAS.
 „ au nom de tous les Boïares qui sont 1610.
 „ avec moi, de lui écrire encore, & de
 „ l'engager à licentier ses troupes : le
 „ général Polonois a formé la résolution
 „ de saccager & de brûler Moscou , si
 „ l'armée Russe avance „. Je n'ai point
 „ écrit à Léopunou , répondit le Pa-
 „ triarche ; mais je vais lui écrire de
 „ venir chasser les Polonois , & punir
 „ le traître Solticou. Je ne puis souffrir
 „ qu'on brave plus longtemps notre
 „ patience , & qu'on célèbre dans Mos-
 „ cou le service divin, suivant le rite
 „ des Latins „. Les Polonois avoient
 fait une église de la maison qu'occu-
 poit autrefois Basile Suiski. La réponse
 du Patriarche irrita les Boïares au point
 qu'ils mirent des gardes à sa porte ,
 avec ordre de ne laisser entrer personne
 chez lui , & de l'empêcher de sortir
 lui-même.

Les Polonois , craignant de se voir
 attaqués en même-temps par l'armée
 de Léopunou & par les habitans de
 Moscou , résolurent d'exterminer les
 derniers , & de profiter de l'occasion

Ibid.

ULADISLAS. que leur en présenteroit la procession du dimanche des Rameaux. Pour cet effet ils envoyèrent, la veille de cette fête, les Boïares au palais épiscopal, avertir le Patriarche qu'il auroit la liberté de faire les cérémonies accoutumées. Dès que le jour fut arrivé, ils postèrent des soldats Polonois dans les différentes rues, & leur ordonnerent de faire main basse sur tous les Russes qui assisteroient à la procession. Le projet fut découvert, & presque tous les Russes se tinrent enfermés chez eux; ce qui força les Polonois à rester tranquilles.

1611.

Ibid.

Les précautions que les Russes prenoient, ne les mirent point à l'abri de la fureur des Polonois. Ceux-ci se répandirent dans toutes les places publiques, & massacrèrent tous les Russes qu'ils y trouverent; ils entrèrent dans plusieurs maisons, y commirent des cruautés jusqu'alors inconnues. Le Prince Michel Basile Gallitzin fut du nombre de ceux qu'on assassina. Les Russes trouverent le moyen de faire avertir Léopunou de ce qui se passoit: ce général envoya un détachement au secours de ses compatriotes: il entra

par la porte de Tuere où il trouva un grand nombre de Strélits qui se joignit à lui. Les Polonois accoururent pour repousser le détachement, & disperser les Strélits qui se rangeoient en ordre de bataille : mais ils furent battus & poursuivis jusque dans la ville. On se battit de part & d'autre avec un courage qui approchoit de la fureur. Les Polonois pour faire cesser le combat, eurent recours à leur stratagème ordinaire : ils mirent le feu à plusieurs endroits de la ville : mais il ne leur réussit pas ce jour-là : les Russes, transportés de fureur, ne songeoient qu'à poursuivre les Polonois qui plioient de toutes parts. Moscou étoit alors en proie aux fureurs de la guerre & des flammes : les rues étoient couvertes de cadavres, & les maisons n'étoient plus que des monceaux de feu & de cendres. La fatigue fit enfin cesser le combat : & les soldats s'occupèrent de part & d'autre à éteindre le feu, & se reposèrent pendant la nuit.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Léopunou parut sous les murs de la ville avec une armée de quarante-vingt mille hommes : il avoit assemblé

VLADISLAW
1611,

VLADISLAS.

1611.

toutes les garnisons des villes par où il avoit passé. Les Polonois se retrancherent dans un des quartiers de la ville , résolus de s'y défendre jusqu'à ce qu'ils eussent reçu du secours de Sigismond à qui ils manderent la situation dans laquelle ils se trouvoient. Ils auroient bientôt été obligés de se rendre à composition, si les officiers Russes n'avoient été guidés que par l'amour de la patrie ; mais l'ambition & la jalousie troublèrent l'union qui devoit régner entr'eux, & donnerent aux ennemis le temps de se retrancher , & de prendre les précautions nécessaires pour leur résister. Les plus sensés des officiers Russes proposerent d'élire un général : leur conseil plut ; on le suivit, & on élut Léopunou.

Lorsque Sigismond fut informé de ce qui se passoit à Moscou , il fit venir Philaret & les autres ambassadeurs qu'il avoit retenus dans son camp avec lui , voulut les obliger d'ordonner à Léopunou de licentier ses troupes , & au gouverneur de Smolensko de lui livrer la place : tous refuserent d'une voix unanime de faire ce qu'il demandoit. Le Roi , irrité de leur refus, les

fit charger de chaînes, ordonna qu'on les conduisît en Pologne, & qu'on les dispersât dans différentes villes. Philaret fut le plus mal traité; c'étoit le plus opiniâtre, & c'étoit sur lui que tomboit toute la haine de Sigismond. Il étoit défendu de lui laisser voir personne : on ne lui donnoit pour substance que du pain & de l'eau. Il endura ces peines pendant neuf ans avec une si grande constance, qu'on ne l'entendit jamais se plaindre. Les évêques de Pologne lui firent proposer plusieurs fois de s'entretenir avec lui, & de s'employer auprès du Roi pour lui faire accorder quelques soulagemens : mais il refusa leurs offres avec mépris. Sa fermeté irritoit de plus en plus le Roi contre lui, & on augmentoit tous les jours ses tourmens. Les Polonois qui étoient à Moscou, avoient trouvé le secret d'arrêter le Patriarche Hermogene : ils le tourmentoient continuellement pour l'engager à ordonner au général Léopounou de licentier ses troupes : c'étoit en vain ; son opiniâtreté étoit égale à celle de Philaret. La barbarie s'étoit emparée des Polonois & des Russes. Les premiers exerçoient des cruautés

ULADISLAS.

1611.

VLADISLAV**1611.**

inouies contre tous les partisans de Léopounou ; ceux-ci se faisoient un devoir d'en exercer de pareilles à l'égard des leurs. Les habitans de Novogrod , instruits que Solticou étoit toujours attaché aux intérêts de Sigismond, qu'il lui prètoit son bras pour persécuter les Russes , & qu'il avoit été un des plus cruels persécuteurs des habitans de Moscou , arrêterent son fils qui étoit alors dans leur ville , lui firent endurer toutes sortes de tourmens , l'attachèrent à un poteau , & le laissèrent périr dans cet état.

Sigismond , au lieu de marcher au secours des Polonois qui étoient dans Moscou , & d'y faire couronner son fils , s'opiniâtroit au siège de Smolensko. Il espéroit voir toute la Russie se soumettre à ses volontés , sitôt qu'il auroit pris cette ville ; mais il fut sur le point de ne retirer de ses peines & de ses travaux que la honte d'avoir perdu beaucoup de monde , & consommé des sommes considérables. Ses soldats , faute de paie , commençoient à murmurer , & demandoient à retourner en Pologne : l'argent lui manquoit , & il n'en pouvoit obtenir que

par une assemblée générale des Etats. ULADISLAW
1611,
Ce remède étoit lent pour un embaras semblable au sien : il n'avoit d'autres ressources que les promesses ; en présentant aux soldats l'espoir de les enrichir des dépouilles de Smolensko, il parvint à les retenir encore quelques mois. Voulant, pendant ce temps, emporter la ville, il y faisoit donner des assauts continuels. Presque tous les Russes qui étoient dans son armée, fatigués des travaux qu'il leur faisoit faire, voulurent l'abandonner & aller à Moscou : sitôt qu'il en fut informé, il fit faire main-basse sur eux : tous furent massacrés. Il redoubla ses caresses à l'égard des Polonois, les excita par son exemple, & fit des efforts incroyables pour hâter la prise de cette place : mais les assiégés opposoient une résistance opiniâtre, & redoubloient leurs efforts à mesure qu'ils voyoient que les siens augmentoient.

Les provisions commencèrent enfin à manquer aux assiégés ; le sel devint si rare, que les soldats de la garnison furent atteints du scorbut : il en mourut une très-grande quantité. Le brave gouverneur, dont le courage étoit au-

VLADISLAS.
1611.

dessus de la misère , se défendoit toujours , & arrêtoit les efforts de Sigismond. Le Roi commençoit à se laisser lui-même des fatigues qu'il étoit obligé d'endurer tous les jours : il commençoit à songer à la retraite , lorsqu'un déserteur lui montra un endroit de la muraille qui étoit plus foible que les autres , parce qu'on n'avoit travaillé à le raccommoder que quand on avoit été menacé du siège. Les Polonois dirigèrent leur batterie du côté qu'on leur avoit indiqué , firent une brèche considérable à la muraille. La nuit suivante ils y monterent , tuerent ceux qui voulurent leur faire face , & entrèrent dans la ville. Les rues furent en un instant remplies de sang & de cadavres : hommes , femmes , filles , enfans , tout fut immolé à la vengeance des Polonois. Plusieurs des habitans se retirèrent dans la grande église où étoit le magasin des poudres : aimant mieux périr par les flammes que par la main du soldat victorieux ; ils y mirent le feu , & sauterent en l'air avec l'église. Scichen , ce brave gouverneur , qui avoit résisté si long - temps aux efforts des Polonois , se retira dans une tour , où il

se défendit avec un courage qui éton-
noit ceux mêmes qui l'attaquoient : en-
fin il se rendit. Le Roi fut assez barbare
pour le maltraiter : il tira même son
épée dans l'intention de la lui passer
au travers du corps ; mais Sapieha ,
qui étoit présent, lui fit sentir combien
une action semblable seroit indigne
d'un Roi. Scichen fut chargé de chaî-
nes & conduit en Prusse. Sigismond
donna sa femme & ses enfans à Sapieha
qui les retint en captivité.

VLADISLAV.
1611.

Sigismond , se voyant maître de
Smolensko , fit cesser le carnage , &
ordonna aux soldats de partager par
portion égale les dépouilles des vain-
cus. Pour cet effet, il les fit porter dans
la place publique ; mais le feu y prit ,
sans qu'on pût savoir de quelle ma-
nière , & les réduisit en cendres. Les
vaincus ne manquèrent pas d'attribuer
cet accident au miracle.

Le Roi , cédant au desir qu'il avoit
d'aller recevoir en Pologne les louan-
ges qu'il croyoit lui être dues , mit une
garnison dans la ville qu'il venoit de
conquérir , & eut l'imprudence de par-
tir. Sapieha , selon l'ordre qu'il en
avoit reçu du monarque , conduisit

VLADISLAS. L'armée victorieuse au secours des Polonois qui étoient dans Moscou. En arrivant, il fit proposer un accommodement à Léopunou : on envoya des députés de part & d'autre ; mais les conditions que les Polonois proposoient ne furent pas acceptées : on rompit les conférences. Les deux armées se rangerent en ordre de bataille, s'approchèrent & combattirent long-temps avec un courage égal de part & d'autre : les Russes furent à la fin enfoncés ; mais ils se rallierent sur les bords du Mosca, & vinrent camper en face de l'ennemi. Le lendemain Sapieha voulut s'emparer d'une redoute qui étoit à la porte de Tuere : les Russes accoururent pour défendre ce poste, la bataille recommença ; on perdit beaucoup de monde de part & d'autre, & l'on se sépara, sans que la victoire fût décidée. Sapieha, voyant que ses troupes murmuroient d'être obligées d'en venir si souvent aux mains, se retira à quelques vrestes, & se retrancha. Léopunou profita de la retraite de l'ennemi, attaqua un fort, & s'en empara. Il voulut faire donner un assaut général au quartier qu'occupoient

les Polonois ; mais les soldats & les ~~officiers~~ ^{VLADISLAS.} refusèrent de lui obéir. Les Boïares qui étoient dans son armée, 1611. sentirent qu'on ne viendrait jamais à bout d'établir une discipline exacte parmi les Russes , tant qu'ils ne seroient pas commandés par un Czar. Les cruautés que les Polonois avoient exercées dans Moscou, leur avoient inspiré trop de haine contre cette nation, pour qu'ils songeassent à faire reconnoître Uladislas : ils ne doutoient pas, d'un autre côté, que les principaux officiers de l'armée ne se disputassent cette dignité, si l'on songeoit à en élire un d'entr'eux , & qu'on n'augmentât par là les troubles & les divisions, loin de les appaiser. Ces réflexions les conduisirent à proposer la couronne à Philippe, second fils de Charles IV, Roi de Suède. Leur résolution étant prise, ^{Les Russes proposent la couronne de Russie à Philippe, fils du Roi de Suède.} ils envoyèrent des députés à Ponthus qui étoit alors à Novogorod , & le prièrent de faire savoir leurs intentions au Roi de Suède. Les gouverneurs des principales villes approuverent leurs démarches , & promirent de reconnoître pour leur souverain le Prince Philippe , s'il acceptoit la couronne.

VLADISLAS. Zarutskoi, l'un des principaux officiers de l'armée, les désaprouva, & dit qu'on devoit reconnoître pour Czar le fils de Démétrius qui étoit toujours resté à Coluga depuis la mort de son pere. Démétrius étoit l'imposteur Nogoy, dont nous avons parlé plus haut.

1611.

Cette diversité d'opinions causa beaucoup de trouble dans l'armée qui se divisa en trois partis : le premier reconnut Léopunou pour son général ; le second, qui étoit composé de Cosaques, se rangea sous les ordres de Zarutskoi ; le troisième prit pour son chef Trubetskoi. Après de longs débats, ils se réunirent tous trois, & formerent une espèce de Triumvirat. Ces trois Triumvirs étoient d'un caractère tout-à-fait opposé : Léopunou cherchoit à la vérité à rétablir les affaires de sa patrie ; il haïssoit les Cosaques qui ne songeoient qu'à exciter des troubles pour avoir occasion de piller ; mais il étoit d'une fierté & d'une hauteur insupportable, & se faisoit haïr de tous les officiers : il laissoit souvent ceux qui vouloient lui parler plusieurs heures à sa porte, sans leur

donner audience. Zarutskoi, au contraire, n'avoit d'amitié que pour les **ULADISLAS,** Cofaques, les laissoit piller partout où ils vouloient, à condition qu'ils partageassent avec lui ce qu'ils avoient pris. **1611.** *Chronique manuscrite.*

Trubetskoi étoit d'un caractère doux ; s'embarassoit peu des honneurs ; il ne songeoit qu'à amasser du bien, & s'approprioit celui de ceux qui périssoient dans les combats. Ainsi les Russes étoient gouvernés par un orgueilleux ; par un voleur & par un avaré. Les soldats furent eux-mêmes indignés de leur conduite, & les supplièrent par un mémoire, de vivre ensemble avec union, & de récompenser ceux qui leur markeroient du zèle pour le bien public.

Ces prières furent inutiles : la fierté de Léopunou ne diminua point, & les Cofaques continuerent leurs brigandages. Plusieurs habitans de Smolensko, de Viasma & de Dorogobut, trois villes dont les Polonois avoient fait la conquête, s'enfuirent, allèrent à Moscou, prièrent les trois généraux de leur donner de quoi subsister. Ceux-ci leur assignèrent des terres dans le territoire d'Arsama & de Jeroslave ; mais Zarutskoi les fit chasser du territoire de Jeroslave par les Cofaques.

VLADISLAS.**1611.**

Le général Ponthus crut devoir profiter du moment où les Russes étoient disposés à donner la couronne de leur pays au Prince Philippe. L'inconstance de cette nation lui étoit trop connue, pour qu'il lui laissât le temps de réfléchir sur le choix qu'elle avoit fait. Il rassembla toutes les troupes Suédoises qui étoient en Russie, & les fit camper sous les murs de Novogorod : il craignit d'effrayer les bourgeois de cette ville, en y faisant entrer toute son armée, & crut qu'il étoit plus prudent d'attendre les événemens, que de les prévenir. Il y avoit dans cette ville deux gouverneurs qui ne songeoient qu'à boire, Michel Edeousk & Basile Buturlin. Le dernier se livroit encore plus que l'autre à la débauche : il alloit souvent dans le camp des Suédois, & s'enivroit avec le premier qui vouloit boire avec lui. Ponthus avoit donné des ordres pour qu'il trouvât toujours quelqu'un qui fût prêt à lui tenir tête dans la débauche. On profitoit de l'ivresse de Buturlin pour lui faire dire tout ce qui se passoit dans la ville, & Ponthus dirigeoit ses batteries en conséquence. Lorsqu'il crut que le temps favorable étoit

étoit arrivé , il fit escalader les murailles de la ville , pendant une nuit fort obscure , par cent soldats d'élite. Ces soldats Suédois trouvent les sentinelles endormies , les tuent , se répandent dans la ville , pillent plusieurs maisons & massacrent ceux qu'ils y rencontrent. Buturlin est assez heureux pour se sauver : Edeouski & le Métropolitte se retirèrent dans la citadelle , & envoient le lendemain faire des propositions d'accommodement à Ponthus : il leur répondit qu'ils ne souffriroient aucun maltraitement ni aucun dommage, s'ils vouloient reconnoître pour leur souverain le Prince Philippe de Suède. Ils lui promirent ce qu'il demandoit , lui ouvrirent les portes de la citadelle , & reconnurent Philippe pour leur Czar sans exiger qu'il se fît rebaptiser. Les soldats qui accompagnoient Buturlin , informés de ce qui se passoit à Novogrod , abandonnerent leur général , rentrèrent dans la ville , & prêterent serment de fidélité au prince de Suède.

Cependant les troubles & les divisions augmentoient dans l'armée des Russes qui assiégeoient Moscou : les Cosaques y vomissoient continuelle-

les autres fol-
les étoient des
Jeanne Siskis, leur
Cem-ci, cédant à
& empor-

avant que les vivres com-
en manquer, envoie un
en chercher, établit ses
à Jérusalem, les remplit de
Pour en faire pas-
aux assiégés, il atta-
pendant le combat,
les chariots char-
trouvent le moyen
Le general Polonois, après
expédition, alla lever des contri-
dans les différentes villes de
ville.

Les Chrétiens qui étoient
les trou-
qui s'élevoient
les armes,
les gouver-
villes de ce pays
& les battirent, &
ce qu'ils avoient fait.
Prince de Po-
Prince de Suède,

vouloient forcer les Russes à reconnoître un d'eux pour leur souverain , **ULADISLAS.**
 il parut un huitieme imposteur sous le nom, si souvent usurpé, de Démétrius. Il s'appelloit Matuiska , & étoit diacre. Il alla d'abord à Ivanogrod où les habitans lui prêterent serment de fidélité : ceux de Pleskou firent la même chose. Voyant que ses affaires prenoient une si heureuse tournure , il envoya un homme de confiance au camp qui étoit devant Moscou , & y fit distribuer des lettres aux soldats auxquels il marquoit qu'il étoit véritablement le fils du Czar Ivan IV , & qu'après avoir mené une vie errante, il venoit pour délivrer sa patrie des maux auxquels elle étoit exposée. Les Cosaques , toujours prêts à suivre le parti du premier imposteur qui se présentoit , lui prêterent serment de fidélité , & voulurent massacrer ceux de leurs officiers qui voulurent s'y opposer. Plusieurs d'entre ces derniers se sauverent à la faveur de la nuit ; d'autres accompagnèrent les soldats à Pereaslave où l'imposteur faisoit alors sa résidence.

Le général Suédois, voulant profiter

VLADISLAS. des troubles continuels dont la Russie étoit agitée , attaquâ & prit plusieurs villes , & y fit reconnoître Philippe pour souverain des Russes. A ces nouvelles , la consternation se répandit dans l'armée Russe : toutes les villes qui n'étoient point encore soumises aux étrangers , se livrerent à la douleur que devoit leur causer l'état déplorable dans lequel étoit leur patrie. Elles envoyèrent des députés aux généraux qui étoient devant Moscou pour leur demander quel parti elles devoient prendre. On s'assembla on délibéra , & l'on ne décida rien : le désespoir fermoit la bouche à ceux qui l'ouvroient pour parler. Les magistrats des villes , voyant qu'ils ne recevoient point de réponse de l'armée , prirent la résolution de pourvoir eux-mêmes à leur sûreté. Le corps des Bourgeois de Novogrod s'étant assemblé à ce dessein , un marchand de cette ville , nommé Cosme Minin , s'écria : » Nous n'avons pas » besoin d'une longue délibération pour » savoir ce qu'il faut faire pour remédier aux maux qui nous accablent , » & pour éviter ceux dont nous sommes encore menacés. Il faut sacrifier

» notre vie & nos biens ; & si ce n'est
 » pas assez , nous devons mettre nos
 » femmes & nos enfans engage. Avant
 » tout , il faut chercher un chef capa-
 » ble de nous conduire». Cette fer-
 meté releva le courage de tous ceux
 qui étoient présens ; ils goûterent le
 conseil de Cosme Minin , & résolurent
 de le suivre. On commença donc
 par chercher quelqu'un qui fût capable
 de se mettre à la tête des affaires ,
 & l'on jeta les yeux sur le Knées Démétrius Michel Pofarski. Il avoit donné
 des marques certaines de sa fermeté
 & de son courage pendant les guerres
 dont la Russie étoit agitée , & , y ayant
 reçu plusieurs blessures , il s'étoit retiré
 à une maison de campagne , avec le
 projet d'y passer le reste de ses jours
 loin du tumulte & des embarras. On
 lui envoya un député pour lui proposer
 de venir se mettre à la tête des habitants
 de Novogrod. Pofarski répondit
 qu'il étoit tout prêt à se sacrifier pour
 le bien public ; mais , faisant attention
 à l'inconstance ordinaire du peuple , il
 ajouta qu'il vouloit qu'on lui donnât
 quelqu'un qui pût lui aider à supporter
 le fardeau dont on vouloit le charger ,

ULADISLAS.

1611.

Chronique
manuscrite.

ULADISLAS. & qu'on le choisît parmi les plus prudents & les plus courageux en même-temps des citoyens.

1612.

Sa demande parut si juste, que tout le monde consentit à la lui accorder. On ne chercha pas long-temps cet homme sage & courageux que demandoit Posarski ; on crut le trouver dans la personne de Cosme Minin, & on lui proposa cette place. Il refusa d'abord de l'accepter, & ne se laissa aller qu'aux instances réitérées du peuple. Craignant qu'on ne fût aussi prompt à le déposer, qu'on avoit été à l'élire, il exigea qu'on lui donnât un pouvoir signé de tous les états qui composoient le corps des habitans de la ville, par lequel il leveroit les impôts qu'il croiroit devoir établir, & seroit autorisé à faire enlever la femme & les enfans de ceux qui refuseroient de payer. Sitôt qu'il en fut muni, il l'envoya à Posarski, lequel, jugeant par-là des dispositions dans lesquelles le peuple de Novogrod étoit, s'y rendit.

Sitôt qu'il y fut arrivé, il fit lever les contributions qu'il crut nécessaires, envoya des députés dans les villes voisines, pour proposer aux habitans de

faire une confédération avec ceux de Novogrod, & d'accepter les mêmes conditions qui y étoient établies. Ses offres furent acceptées avec joie ; on lui envoya de l'argent, des vivres & des hommes ; les Strélits, qui avoient autrefois été en garnison à Moscou, informés de ce qui se passe à Novogrod, s'y rendent, & prêtent serment de fidélité à Pofarski. Ce général forme des corps de troupes régulières, & donne la paie à chaque soldat. Il envoya des officiers à Casan, pour proposer aux habitans d'entrer dans la ligue ; mais le Diac Nicanor Sulgin avoit pris les devans : il s'étoit fait proclamer gouverneur de la Province, se disposoit à en usurper la souveraineté, & à la démembrer de l'empire Russe. Il renvoya les députés de Pofarski, sans leur donner de réponse.

VLADISLAS.
1611.

Les Polonois, informés que les principales villes de Russie faisoient contre eux des préparatifs formidables, allèrent trouver le Patriarche Hermogene qui étoit toujours détenu en prison, & voulurent le forcer d'écrire aux habitans d'abandonner leur projet ; mais, toujours animé du même zèle pour la

1612.

Zarutskoi, l'un des principaux officiers de l'armée, les désaprouva, & dit qu'on devoit reconnoître pour Czar le fils de Démétrius qui étoit toujours resté à Coluga depuis la mort de son pere. Démétrius étoit l'imposteur Nogoy, dont nous avons parlé plus haut.

VLADISLAS.
1611.

Cette diversité d'opinions causa beaucoup de trouble dans l'armée qui se divisa en trois partis : le premier reconnut Léopunou pour son général ; le second, qui étoit composé de Cosaques, se rangea sous les ordres de Zarutskoi ; le troisieme prit pour son chef Trubetskoi. Après de longs débats, ils se réunirent tous trois, & formèrent une espèce de Triumvirat. Ces trois Triumvirs étoient d'un caractère tout-à-fait opposé : Léopunou cherchoit à la vérité à rétablir les affaires de sa patrie ; il haïssoit les Cosaques qui ne songeoient qu'à exciter des troubles pour avoir occasion de piller ; mais il étoit d'une fierté & d'une hauteur insupportable, & se faisoit haïr de tous les officiers : il laissoit souvent ceux qui vouloient lui parler plusieurs heures à sa porte, sans leur

donner audience. Zarutskoi, au contraire, n'avoit d'amitié que pour les Cofaques, les laissoit piller partout où ils vouloient, à condition qu'ils partageassent avec lui ce qu'ils avoient pris.

ULADISLAS,

1611.

Chronique

manuscrite.

Trubetskoi étoit d'un caractère doux ; s'embarassoit peu des honneurs ; il ne songeoit qu'à amasser du bien, & s'approprioit celui de ceux qui périssoient dans les combats. Ainsi les Russes étoient gouvernés par un orgueilleux ; par un voleur & par un avare. Les soldats furent eux-mêmes indignés de leur conduite, & les supplièrent par un mémoire, de vivre ensemble avec union, & de récompenser ceux qui leur marqueroient du zèle pour le bien public.

Ces prières furent inutiles : la fierté de Léopunou ne diminua point, & les Cofaques continuerent leurs brigandages. Plusieurs habitans de Smolensko, de Viasma & de Dorogobut, trois villes dont les Polonois avoient fait la conquête, s'enfuirent, allèrent à Moscou, prièrent les trois généraux de leur donner de quoi subsister. Ceux-ci leur assignèrent des terres dans le territoire d'Arfama & de Jeroslave ; mais Zarutskoi les fit chasser du territoire de Jeroslave par les Cofaques.

religion Grecque , il leur répondit :

VLADISLAS. » Je donne ma bénédiction à tous ceux

1612.

» qui prennent les armes pour chasser

» de Moscou ceux qui suivent le rite

» latin, & je vous donne ma malédic-

» tion à vous qui êtes des prophanes».

Les Polonois, indignés de sa réponse,

le condamnerent à mourir de faim ,

& mirent des sentinelles à sa porte ,

pour empêcher qu'on ne lui portât à

manger.

Les trois généraux apprirent avec

autant d'étonnement que de colère ,

la conduite que tenoit Pofarski. Za-

rutskoi, pour l'arrêter dans ses progrès,

envoya un corps de Cosaques à Jeros-

lave, avec ordre d'en fermer l'entrée

à Pofarski : mais ce dernier le devança :

il étoit déjà maître de la ville, lorsque

les Cosaques arriverent ; il en prit une

grande partie qu'il fit mettre en pri-

son. Plusieurs autres villes, instruites

de sa marche, lui envoyèrent des trou-

pes & de l'argent ; un corps de Tatars

alla le joindre, & lui promit de com-

battre sous ses ordres.

Il se rendit à Refan, où il apprit ce

que les habitans de Plescou avoient

fait en faveur du nouvel imposteur ,

fit avertir le gouverneur de cette ville qu'il étoit disposé à y aller mettre le siège, si les habitans persistoient dans leur opiniâtreté à l'égard du faux Démétrius. Ce gouverneur, qui ne s'étoit soumis au dernier que par contrainte, le fit arrêter avec tous ses complices, & les envoya au camp qui étoit devant Moscou. L'imposteur fut étranglé. Les habitans de Pleskou écrivirent à Porsarski, pour lui faire excuse de ce qu'ils avoient eul'imprudencede prêter hommage à l'imposteur, & lui promirent de ne jamais rien faire qui fût contraire aux intérêts de l'Empire. Porsarski alla à Costrum où il trouva des vivres & de l'argent : ceux de Susdal entrèrent aussi dans la confédération.

Le huitieme
imposteur est
étranglé.

Pendant que ce brave Russe faisoit tous les préparatifs qu'il croyoit nécessaires pour délivrer sa patrie, ces Triumvirs, dont nous avons parlé, & qui étoient devant Moscou, continuèrent de vivre en méfintelligence : ils cherchoient à se faire périr les uns les autres. Zarutskoi, impatient de la fierté de Léopunou, ordonna à ses Cosaques de le tuer sitôt qu'ils en trouveroient l'occasion. Elle ne tarda pas à se

religion Grecque , il leur répondit :
ULADISLAS. » Je donne ma bénédiction à tous ceux
1612. » qui prennent les armes pour chasser
» de Moscou ceux qui suivent le rite
» latin, & je vous donne ma malédic-
» tion à vous qui êtes des prophanes ». Les Polonois , indignés de sa réponse , le condamnerent à mourir de faim , & mirent des sentinelles à sa porte , pour empêcher qu'on ne lui portât à manger.

Les trois généraux apprirent avec autant d'étonnement que de colère , la conduite que tenoit Pofarski. Zarutskoi , pour l'arrêter dans ses progrès , envoya un corps de Cosaques à Jeroslave , avec ordre d'en fermer l'entrée à Pofarski : mais ce dernier le devança : il étoit déjà maître de la ville , lorsque les Cosaques arriverent ; il en prit une grande partie & fit mettre en prison. Plusieurs villes , instruites de sa marche , firent des troupes & de l'argent pour aller le joindre & de combattre sous ses ordres. Il se rendit à la fin que les habitants firent en faveur

d'ailleurs les vivres commençoient à leur manquer. Soulcouski, craignant que les soldats ne le forçassent à la fin de se rendre, & ne le livassent aux Russes, fit avertir Sigismond de la situation dans laquelle il se trouvoit, & lui demander un prompt secours. Le Roi envoya ordre à Chodkienius, lieutenant général de l'armée de Lithuanie, de marcher promptement au secours de ceux qui étoient dans Moscou. La nouvelle de la marche du général Polonois étant arrivée dans le camp de Zarutskoi & de Trubetskoi, ils en firent avertir Pofarski, & le prièrent de venir promptement à leur secours. Pofarski avoit reçu les plus grands outrages de ces deux officiers : un d'eux avoit même été jusqu'à vouloir attenter à sa vie ; un autre que lui auroit pu les abandonner à la fureur des Polonois ; mais son zèle pour la patrie fit taire le ressentiment ; il fit avancer l'avant-garde de son armée, mais il défendit à ceux qui la commandoient, d'entrer dans le camp de Zarutskoi & de Trubetskoi : il leur ordonna de camper séparément à la porte de Petrovic. Peu après, il fit défilér un

ULADISLAS.

1612.

Ibid.

ULADISLAS. Zarutskoi, l'un des principaux officiers de l'armée, les désaprouva, & dit qu'on devoit reconnoître pour Czar le fils de Démétrius qui étoit toujours resté à Coluga depuis la mort de son pere. Démétrius étoit l'imposteur Nogoy, dont nous avons parlé plus haut.

1611.

Cette diversité d'opinions causa beaucoup de trouble dans l'armée qui se divisa en trois partis : le premier reconnut Léopunou pour son général ; le second, qui étoit composé de Cosaques, se rangea sous les ordres de Zarutskoi ; le troisieme prit pour son chef Trubetskoï. Après de longs débats, ils se réunirent tous trois, & formerent une espèce de Triumvirat. Ces trois Triumvirs étoient d'un caractère tout-à-fait opposé : Léopunou cherchoit à la vérité à rétablir les affaires de sa patrie ; il haïssoit les Cosaques qui ne songeoient qu'à exciter des troubles pour avoir occasion de piller ; mais il étoit d'une fierté & d'une hauteur insupportable, & se faisoit haïr de tous les officiers : il laissoit souvent ceux qui vouloient lui parler plusieurs heures à sa porte, sans leur

donner audience. Zarutskoi, au contraire, n'avoit d'amitié que pour les ^{ULADISLAS,} Cosaques, les laissoit piller partout où ils vouloient, à condition qu'ils partageassent avec lui ce qu'ils avoient pris. ^{1611. Chronique manuscrite.}

Trubetskoi étoit d'un caractère doux ; s'embarassoit peu des honneurs ; il ne songeoit qu'à amasser du bien, & s'approprioit celui de ceux qui périssoient dans les combats. Ainsi les Russes étoient gouvernés par un orgueilleux ; par un voleur & par un avare. Les soldats furent eux-mêmes indignés de leur conduite, & les supplièrent par un mémoire, de vivre ensemble avec union, & de récompenser ceux qui leur marqueroient du zèle pour le bien public.

Ces prières furent inutiles : la fierté de Léopunou ne diminua point, & les Cosaques continuerent leurs brigandages. Plusieurs habitans de Smolensko, de Viasma & de Dorogobut, trois villes dont les Polonois avoient fait la conquête, s'enfuirent, allèrent à Moscou, prièrent les trois généraux de leur donner de quoi subsister. Ceux-ci leur assignèrent des terres dans le territoire d'Arfama & de Zarskoïe. Mais Zarutskoi les fit aller à Jérusalem.

Zarutskoi, l'un des principaux officiers de l'armée, les désaprouva, & dit qu'on devoit reconnoître pour Czar le fils de Démétrius qui étoit toujours resté à Coluga depuis la mort de son pere. Démétrius étoit l'imposteur Nogoy, dont nous avons parlé plus haut.

VLADISLAS.
1611.

Cette diversité d'opinions causa beaucoup de trouble dans l'armée qui se divisa en trois partis : le premier reconnut Léopunou pour son général ; le second, qui étoit composé de Cosaques, se rangea sous les ordres de Zarutskoi ; le troisieme prit pour son chef Trubetskoï. Après de longs débats, ils se réunirent tous trois, & formerent une espèce de Triumvirat. Ces trois Triumvirs étoient d'un caractère tout-à-fait opposé : Léopunou cherchoit à la vérité à rétablir les affaires de sa patrie ; il haïssoit les Cosaques qui ne songeoient qu'à exciter des troubles pour avoir occasion de piller ; mais il étoit d'une fierté & d'une hauteur insupportable, & se faisoit haïr de tous les officiers : il laissoit souvent ceux qui vouloient lui parler plusieurs heures à sa porte, sans leur

donner audience. Zarutskoi, au contraire, n'avoit d'amitié que pour les ^{ULADISLAS,} Cofaques, les laissoit piller partout où ^{1611.} ils vouloient, à condition qu'ils partageassent avec lui ce qu'ils avoient pris. ^{Chronique manuscrite.}

Trubetskoi étoit d'un caractère doux ; s'embarassoit peu des honneurs ; il ne songeoit qu'à amasser du bien, & s'approprioit celui de ceux qui périssoient dans les combats. Ainsi les Russes étoient gouvernés par un orgueilleux ; par un voleur & par un avare. Les soldats furent eux-mêmes indignés de leur conduite, & les supplièrent par un mémoire, de vivre ensemble avec union, & de récompenser ceux qui leur marqueroient du zèle pour le bien public.

Ces prières furent inutiles : la fierté de Léopounou ne diminua point, & les Cofaques continuerent leurs brigandages. Plusieurs habitans de Smolensko, de Viasma & de Dorogobut, trois villes dont les Polonois avoient fait la conquête, s'enfuirent, allèrent à Moscou, prièrent les trois généraux de leur donner de quoi subsister. Ceux-ci leur assignèrent des terres dans le territoire d'Arsama & de Jeroslave ; mais Zarutskoi les fit chasser du territoire de Jeroslave par les Cofaques.

Zarutskoi, l'un des principaux officiers de l'armée, les désaprouva, & dit qu'on devoit reconnoître pour Czar le fils de **Démétrius** qui étoit toujours resté à **Coluga** depuis la mort de son pere. **Démétrius** étoit l'imposteur **Nogoy**, dont nous avons parlé plus haut.

VLADISLAS.
1611.

Cette diversité d'opinions causa beaucoup de trouble dans l'armée qui se divisa en trois partis : le premier reconnut **Léopunou** pour son général ; le second, qui étoit composé de **Cosques**, se rangea sous les ordres de **Zarutskoi** ; le troisieme prit pour son chef **Trubetskoi**. Après de longs débats, ils se réunirent tous trois, & formerent une espèce de Triumvirat. Ces trois Triumvirs étoient d'un caractère tout-à-fait opposé : **Léopunou** cherchoit à la vérité à rétablir les affaires de sa patrie ; il haïssoit les **Cosques** qui ne songeoient qu'à exciter des troubles pour avoir occasion de piller ; mais il étoit d'une fierté & d'une hauteur insupportable, & se faisoit haïr de tous les officiers : il laissoit souvent ceux qui vouloient lui parler plusieurs heures à sa porte, sans leur

donner audience. Zarutskoi, au contraire, n'avoit d'amitié que pour les ULADISLAS,
1611.
Cosaques, les laissoit piller partout où ils vouloient, à condition qu'ils partageassent avec lui ce qu'ils avoient pris. Chronique
manuscrite.

Trubetskoi étoit d'un caractère doux ; s'embarassoit peu des honneurs ; il ne songeoit qu'à amasser du bien, & s'approprioit celui de ceux qui périssoient dans les combats. Ainsi les Russes étoient gouvernés par un orgueilleux ; par un voleur & par un avare. Les soldats furent eux-mêmes indignés de leur conduite, & les supplièrent par un mémoire, de vivre ensemble avec union, & de récompenser ceux qui leur marquoient du zèle pour le bien public.

Ces prières furent inutiles : la fierté de Léopunou ne diminua point, & les Cosaques continuerent leurs brigandages. Plusieurs habitans de Smolensko, de Viasma & de Dorogobut, trois villes dont les Polonois avoient fait la conquête, s'enfuirent, allèrent à Moscou, prièrent les trois généraux de leur donner de quoi subsister. Ceux-ci leur assignèrent des terres dans le territoire d'Arfama & de Jeroslave ; mais Zarutskoi les fit chasser du territoire de Jeroslave par les Cosaques.

VLADISLAS.

1610.

& les magasins de plusieurs riches marchands, mit ensuite le feu en différens endroits de la ville, & ordonna à ses soldats de faire main-basse sur les Russes pendant qu'ils seroient occupés à éteindre le feu. Ses ordres furent si ponctuellement exécutés, qu'en moins de deux heures les rues furent couvertes de cadavres : il y en avoit un si grand nombre entassés les uns sur les autres, qu'ils s'élevoient à plus de cinq pieds.

Léopunou entra en fureur au récit de ce désastre, & jura d'exterminer tous les Polonois qu'il rencontreroit. Pour ne point laisser de place derrière lui, il attaqua & prit Promska. Les Cosaques l'y assiégèrent ; mais Michel Ponzarski accourut à son secours, & les battit. Les deux généraux Russes, après cette expédition, marcherent à grandes journées du côté de Moscou. Soulcouski envoya chercher les Boïares, & leur dit qu'il mettroit tout à feu & à sang dans la ville, si Léopunou approchoit à vingt vrestes. Les Boïares, intimidés par ces menaces, allèrent trouver le Prélat : Michel Solticou, qui étoit à leur tête, prit la parole, & dit

au Patriarche : » Vous avez écrit à Léopunou , pour l'inviter à venir au se-
 » cours de Moscou : Je vous conjure ,
 » au nom de tous les Boïares qui sont
 » avec moi , de lui écrire encore , & de
 » l'engager à licentier ses troupes : le
 » général Polonois a formé la résolution
 » de saccager & de brûler Moscou , si
 » l'armée Russe avance ». Je n'ai point
 » écrit à Léopunou , répondit le Pa-
 » triarche ; mais je vais lui écrire de
 » venir chasser les Polonois , & punir
 » le traître Solticou. Je ne puis souffrir
 » qu'on brave plus longtemps notre
 » patience , & qu'on célèbre dans Mos-
 » cou le service divin , suivant le rite
 » des Latins ». Les Polonois avoient
 fait une église de la maison qu'occu-
 poit autrefois Basile Suiski. La réponse
 du Patriarche irrita les Boïares au point
 qu'ils mirent des gardes à sa porte ,
 avec ordre de ne laisser entrer personne
 chez lui , & de l'empêcher de sortir
 lui-même.

ULADISLAS.
1610.

Les Polonois , craignant de se voir
 attaqués en même-temps par l'armée
 de Léopunou & par les habitans de
 Moscou , résolurent d'exterminer les
 derniers , & de profiter de l'occasion

Ibid.

ULADISLAS.

1611.

Ibid.

que leur en présenteroit la procession du dimanche des Rameaux. Pour cet effet ils envoyèrent, la veille de cette fête, les Boïares au palais épiscopal, avertir le Patriarche qu'il auroit la liberté de faire les cérémonies accoutumées. Dès que le jour fut arrivé, ils postèrent des soldats Polonois dans les différentes rues, & leur ordonnerent de faire main basse sur tous les Russes qui assisteroient à la procession. Le projet fut découvert, & presque tous les Russes se tinrent enfermés chez eux; ce qui força les Polonois à rester tranquilles.

Les précautions que les Russes prenoient, ne les mirent point à l'abri de la fureur des Polonois. Ceux-ci se répandirent dans toutes les places publiques, & massacrèrent tous les Russes qu'ils y trouverent; ils entrèrent dans plusieurs maisons, y commirent des cruautés jusqu'alors inconnues. Le Prince Michel Basile Gallitzin fut du nombre de ceux qu'on assassina. Les Russes trouverent le moyen de faire avertir Léopounou de ce qui se passoit: ce général envoya un détachement au secours de ses compatriotes: il entra

par la porte de Tuere où il trouva un grand nombre de Strélits qui se joignit à lui. Les Polonois accoururent pour repousser le détachement, & disperser les Strélits qui se rangeoient en ordre de bataille : mais ils furent battus & poursuivis jusque dans la ville. On se battit de part & d'autre avec un courage qui approchoit de la fureur. Les Polonois pour faire cesser le combat, eurent recours à leur stratagème ordinaire : ils mirent le feu à plusieurs endroits de la ville : mais il ne leur réussit pas ce jour-là : les Russes, transportés de fureur, ne songeoient qu'à poursuivre les Polonois qui plioient de toutes parts. Moscou étoit alors en proie aux fureurs de la guerre & des flammes : les rues étoient couvertes de cadavres, & les maisons n'étoient plus que des monceaux de feu & de cendres. La fatigue fit enfin cesser le combat : & les soldats s'occupèrent de part & d'autre à éteindre le feu, & se reposèrent pendant la nuit.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Léopunou parut sous les murs de la ville avec une armée de quarante-vingt mille hommes : il avoit assemblé

ULADISLAW
1611,

ULADISLAS.

1611.

toutes les garnisons des villes par où il avoit passé. Les Polonois se retrancherent dans un des quartiers de la ville, résolus de s'y défendre jusqu'à ce qu'ils eussent reçu du secours de Sigismond à qui ils manderent la situation dans laquelle ils se trouvoient. Ils auroient bientôt été obligés de se rendre à composition, si les officiers Russes n'avoient été guidés que par l'amour de la patrie ; mais l'ambition & la jalousie troublerent l'union qui devoit régner entr'eux, & donnerent aux ennemis le temps de se retrancher, & de prendre les précautions nécessaires pour leur résister. Les plus sensés des officiers Russes proposèrent d'élire un général : leur conseil plut ; on le suivit, & on élut Léopunou.

Lorsque Sigismond fut informé de ce qui se passoit à Moscou, il fit venir Philaret & les autres ambassadeurs qu'il avoit retenus dans son camp avec lui, voulut les obliger d'ordonner à Léopunou de licentier ses troupes, & au gouverneur de Smolensko de lui livrer la place : tous refusèrent d'une voix unanime de faire ce qu'il demandoit. Le Roi, irrité de leur refus, les

fit charger de chaînes, ordonna qu'on les conduisît en Pologne, & qu'on les dispersât dans différentes villes. Philaret fut le plus mal traité; c'étoit le plus opiniâtre, & c'étoit sur lui que tomboit toute la haine de Sigismond. Il étoit défendu de lui laisser voir personne : on ne lui donnoit pour substance que du pain & de l'eau. Il endura ces peines pendant neuf ans avec une si grande constance, qu'on ne l'entendit jamais se plaindre. Les évêques de Pologne lui firent proposer plusieurs fois de s'entretenir avec lui, & de s'employer auprès du Roi pour lui faire accorder quelques soulagemens : mais il refusa leurs offres avec mépris. Sa fermeté irritoit de plus en plus le Roi contre lui, & on augmentoit tous les jours ses tourmens. Les Polonois qui étoient à Moscou, avoient trouvé le secret d'arrêter le Patriarche Hermogene : ils le tourmentoient continuellement pour l'engager à ordonner au général Léopounou de licentier ses troupes : c'étoit en vain ; son opiniâtreté étoit égale à celle de Philaret. La barbarie s'étoit emparée des Polonois & des Russes. Les premiers exerçoient des cruautés

ULADISLAS.

1611.

VLADISLAV inouies contre tous les partisans de Léopunou ; ceux-ci se faisoient un devoir d'en exercer de pareilles à l'égard des leurs. Les habitans de Novogrod , instruits que Solticou étoit toujours attaché aux intérêts de Sigismond, qu'il lui prêtoit son bras pour persécuter les Russes , & qu'il avoit été un des plus cruels persécuteurs des habitans de Moscou , arrêterent son fils qui étoit alors dans leur ville , lui firent endurer toutes sortes de tourmens , l'attachèrent à un poteau , & le laissèrent périr dans cet état.

Sigismond , au lieu de marcher au secours des Polonois qui étoient dans Moscou , & d'y faire couronner son fils , s'opiniâtroit au siège de Smolensko. Il espéroit voir toute la Russie se soumettre à ses volontés , sitôt qu'il auroit pris cette ville ; mais il fut sur le point de ne retirer de ses peines & de ses travaux que la honte d'avoir perdu beaucoup de monde , & consommé des sommes considérables. Ses soldats , faute de paie , commençoient à murmurer , & demandoient à retourner en Pologne : l'argent lui manquoit , & il n'en pouvoit obtenir que

par une assemblée générale des Etats. ULADISLAW
1611,
Ce remède étoit lent pour un embar-
ras semblable au sien : il n'avoit d'au-
tres reffources que les promesses ; en
présentant aux soldats l'espoir de les en-
richir des dépouilles de Smolensko, il
parvint à les retenir encore quelques
mois. Voulant, pendant ce temps, em-
porter la ville, il y faisoit donner des
assauts continuels. Presque tous les Rus-
ses qui étoient dans son armée, fati-
gués des travaux qu'il leur faisoit faire,
voulurent l'abandonner & aller à Mos-
cou : sitôt qu'il en fut informé, il
fit faire main-basse sur eux : tous
furent massacrés. Il redoubla ses car-
resses à l'égard des Polonois, les exci-
ta par son exemple, & fit des efforts
incroyables pour hâter la prise de cette
place : mais les assiégés opposoient une
résistance opiniâtre, & redoubloient
leurs efforts à mesure qu'ils voyoient
que les siens augmentoient.

Les provisions commencerent enfin
à manquer aux assiégés ; le sel devint
si rare, que les soldats de la garnison
furent attaqués du scorbut : il en mou-
rut une très-grande quantité. Le brave
gouverneur, dont le courage étoit au-

ULADISLAS.
1611.

dessus de la misère, se défendoit toujours, & arrêtoit les efforts de Sigismond. Le Roi commençoit à se laisser lui-même des fatigues qu'il étoit obligé d'endurer tous les jours : il commençoit à songer à la retraite, lorsqu'un déserteur lui montra un endroit de la muraille qui étoit plus foible que les autres, parce qu'on n'avoit travaillé à le raccommoder que quand on avoit été menacé du siège. Les Polonois dirigèrent leur batterie du côté qu'on leur avoit indiqué, firent une brèche considérable à la muraille. La nuit suivante ils y monterent, tuerent ceux qui voulurent leur faire face, & entrèrent dans la ville. Les rues furent en un instant remplies de sang & de cadavres : hommes, femmes, filles, enfans, tout fut immolé à la vengeance des Polonois. Plusieurs des habitans se retirèrent dans la grande église où étoit le magasin des poudres : aimant mieux périr par les flammes que par la main du soldat victorieux ; ils y mirent le feu, & sauterent en l'air avec l'église. Scichen, ce brave gouverneur, qui avoit résisté si long-temps aux efforts des Polonois, se retira dans une tour, où il

se défendit avec un courage qui éton-
noit ceux mêmes qui l'attaquoient : en-
fin il se rendit. Le Roi fut assez barbare
pour le maltraiter : il tira même son
épée dans l'intention de la lui passer
au travers du corps ; mais Sapieha ,
qui étoit présent, lui fit sentir combien
une action semblable seroit indigne
d'un Roi. Scichen fut chargé de chaî-
nes & conduit en Prusse. Sigismond
donna sa femme & ses enfans à Sapieha
qui les retint en captivité.

VLADISLAS.
1611.

Sigismond , se voyant maître de
Smolensko , fit cesser le carnage , &
ordonna aux soldats de partager par
portion égale les dépouilles des vain-
cus. Pour cet effet, il les fit porter dans
la place publique ; mais le feu y prit ,
sans qu'on pût savoir de quelle ma-
nière , & les réduisit en cendres. Les
vaincus ne manquèrent pas d'attribuer
cet accident au miracle.

Le Roi , cédant au desir qu'il avoit
d'aller recevoir en Pologne les louan-
ges qu'il croyoit lui être dues , mit une
garnison dans la ville qu'il venoit de
conquérir , & eut l'imprudence de par-
tir. Sapieha , selon l'ordre qu'il en
avoit reçu du monarque , conduisit

VLADISLAS. L'armée victorieuse au secours des Polonois qui étoient dans Moscou. En arrivant, il fit proposer un accommodement à Léopunou : on envoya des députés de part & d'autre ; mais les conditions que les Polonois proposoient ne furent pas acceptées : on rompit les conférences. Les deux armées se rangerent en ordre de bataille, s'approchèrent & combattirent long-temps avec un courage égal de part & d'autre : les Russes furent à la fin enfoncés ; mais ils se rallierent sur les bords du Mosca, & vinrent camper en face de l'ennemi. Le lendemain Sapieha voulut s'emparer d'une redoute qui étoit à la porte de Tuere : les Russes accoururent pour défendre ce poste, la bataille recommença ; on perdit beaucoup de monde de part & d'autre, & l'on se sépara, sans que la victoire fût décidée. Sapieha, voyant que ses troupes murmuroient d'être obligées d'en venir si souvent aux mains, se retira à quelques vestes, & se retrancha. Léopunou profita de la retraite de l'ennemi, attaqua un fort, & s'en empara. Il voulut faire donner un assaut général au quartier qu'occupoient

les Polonois ; mais les soldats & les ~~officiers~~ ^{ULADISLAS.} refusèrent de lui obéir. Les Boïares qui étoient dans son armée, 1611.

sentirent qu'on ne viendrait jamais à bout d'établir une discipline exacte parmi les Russes , tant qu'ils ne seroient pas commandés par un Czar. Les cruautés que les Polonois avoient exercées dans Moscou, leur avoient inspiré trop de haine contre cette nation, pour qu'ils songeassent à faire reconnoître Uladislas : ils ne doutoient pas, d'un autre côté, que les principaux officiers de l'armée ne se disputassent cette dignité, si l'on songeoit à en élire un d'entr'eux , & qu'on n'augmentât par là les troubles & les divisions, loin de les apaiser. Ces réflexions les conduisirent à proposer la couronne à Philippe, second fils de Charles IV, Roi de Suède. Leur résolution étant prise, ils envoyèrent des députés à Ponthus qui étoit alors à Novogorod , & le prièrent de faire savoir leurs intentions au Roi de Suède. Les gouverneurs des principales villes approuverent leurs démarches , & promirent de reconnoître pour leur souverain le Prince Philippe , s'il acceptoit la couronne.

Les Russes
proposent la
couronne de
Russie à Phi-
lippe, fils du
Roi de Suède.

VLADISLAS. Zarutskoi, l'un des principaux officiers de l'armée, les désaprouva, & dit qu'on devoit reconnoître pour Czar le fils de Démétrius qui étoit toujours resté à Coluga depuis la mort de son pere. Démétrius étoit l'imposteur Nogoy, dont nous avons parlé plus haut.

1611.

Cette diversité d'opinions causa beaucoup de trouble dans l'armée qui se divisa en trois partis : le premier reconnut Léopunou pour son général ; le second, qui étoit composé de Cosaques, se rangea sous les ordres de Zarutskoi ; le troisieme prit pour son chef Trubetskoi. Après de longs débats, ils se réunirent tous trois, & formerent une espèce de Triumvirat. Ces trois Triumvirs étoient d'un caractère tout-à-fait opposé : Léopunou cherchoit à la vérité à rétablir les affaires de sa patrie ; il haïssoit les Cosaques qui ne songeoient qu'à exciter des troubles pour avoir occasion de piller ; mais il étoit d'une fierté & d'une hauteur insupportable, & se faisoit haïr de tous les officiers : il laissoit souvent ceux qui vouloient lui parler plusieurs heures à sa porte, sans leur

donner audience. Zarutskoi, au contraire, n'avoit d'amitié que pour les Cofaques, les laissoit piller partout où ils vouloient, à condition qu'ils partageassent avec lui ce qu'ils avoient pris.

ULADISLAS,

1611.

Chronique

manuscrite.

Trubetskoi étoit d'un caractère doux ; s'embarassoit peu des honneurs ; il ne songeoit qu'à amasser du bien, & s'approprioit celui de ceux qui périssoient dans les combats. Ainsi les Russes étoient gouvernés par un orgueilleux ; par un voleur & par un avare. Les soldats furent eux-mêmes indignés de leur conduite, & les supplièrent par un mémoire, de vivre ensemble avec union, & de récompenser ceux qui leur marqueroient du zèle pour le bien public.

Ces prières furent inutiles : la fierté de Léopounou ne diminua point, & les Cofaques continuerent leurs brigandages. Plusieurs habitans de Smolensko, de Viasma & de Dorogobut, trois villes dont les Polonois avoient fait la conquête, s'enfuirent, allèrent à Moscou, prièrent les trois généraux de leur donner de quoi subsister. Ceux-ci leur assignèrent des terres dans le territoire d'Arfama & de Jeroslave ; mais Zarutskoi les fit chasser du territoire de Jeroslave par les Cofaques.

VLADISLAS. 1613. choix, on exposoit l'Etat à une ruine totale. Cette lettre causa des discussions, fort vives dans l'assemblée. Les uns trouverent mauvais qu'une religieuse osât s'opposer aux volontés du Sénat. D'autres louerent sa tendresse pour son fils, & s'opiniâtrèrent davantage à le reconnoître pour souverain.

Scheremetou, plus habile que sa sœur, feignit de ne vouloir pas se mêler de cette affaire, & approuva les raisons que cette mere alléguoit pour ne pas consentir à l'élection de son fils; mais il travailloit en secret pour la faire réussir; il gagna le (a) métropolitain de Moscou qui lui promit d'employer tout son crédit en faveur du jeune Romanou.

Ibid. Le prélat, espérant tirer du monarque qu'il auroit placé sur le trône des récompenses proportionnées à ses services, eut recours au miracle. Il parut un matin dans le Sénat, y débita, d'un ton pathétique, qu'il avoit eu la nuit une révélation qui lui avoit appris que le Sénat devoit élire, pour le salut de l'Etat, le jeune Romanou; que son

(a) Les troubles occasionnés par les guerres avoient empêché qu'on élût un Patriarche après la mort d'Hermogène.

regne feroit heureux , & qu'il attireroit la bénédiction de Dieu sur les Russes. Une pareille révélation , annoncée par un homme de cette importance , acheva de décider les Russes en faveur de Michel Romanou. On pria Scheremetou d'écrire à sa sœur , pour l'engager à envoyer son fils à Moscou. Cet homme adroit se méfioit de la trop grande jeunesse de son neveu : il craignoit que sa présence ne fît changer les bonnes dispositions du sénat , & qu'il ne donnât quelque marque d'incapacité dans les questions qu'on lui feroit. Il répondit avec une humilité affectée , qu'il ne devoit pas s'opposer aux decrets de Dieu ni aux ordres du sénat ; mais qu'il croyoit qu'on devoit avoir des égards pour une mere tendre , & ne pas la priver d'un fils unique qui faisoit sa seule consolation ; qu'il prioit qu'on lui permît de ne point se mêler de cette affaire , afin qu'on ne fût pas dans le cas de lui reprocher d'avoir sacrifié le bien de l'État à l'élévation de sa famille , si la trop grande jeunesse son neveu occasionnoit quelques malheurs dans l'empire.

Ce discours , accompagné de l'ar-

ULADISLAS. mes, fit sur le sénat l'effet que Scheremetou attendoit: ceux d'entre les sénateurs qui s'étoient opposés à la proclamation de Michel Romanou, furent les plus empressés à demander qu'on le nommât souverain. Tout le monde étant d'accord, on se transporta à l'église: le peuple, informé de ce qui se passoit, s'y rendit avec des acclamations de joie. Le Métropolit de Moscou, ceux des autres villes, les archevêques, les évêques, les prêtres, les sénateurs, les officiers, les soldats, enfin tous les ordres de l'Etat proclamèrent d'une voix unanime Michel Romanou, fils de Théodore Romanou & de Marthe Scheremetou.

Voilà l'époque de la grandeur des Russes. Cet Empire, en proie aux étrangers qui le sapperent dans ses fondemens, tourmenté par une foule d'impôts qui se succèdent avec rapidité, déchiré par ses propres habitans, enfin, après les plus terribles convulsions, va jouir d'un calme qui lui étoit inconnu; va étendre sa puissance jusqu'aux extrémités de l'Asie, porter les sciences & les arts dans des climats qui sembloient destinés à une éternelle barbarie.

CHAPITRE SEPTIEME.

ARTICLE PREMIER.

MICHEL ROMANOU.

LA proclamation étant faite, on députa Théodore, archevêque de Rostou, le Knéès Ivan Scheremetou, avec plusieurs autres seigneurs & évêques à Castroma, pour prier Marie d'envoyer son fils prendre possession du trône. En arrivant dans la ville, ils se rendirent à la cathédrale, prirent toutes les images qu'ils y trouverent, allerent au monastère où étoit le Czar avec sa mere, & chanterent en marchant les litanies des saints. Lorsqu'ils furent en présence de Michel, ils se prosternerent, & le prièrent d'accepter la couronne qu'ils venoient lui offrir de la part de tous les ordres de l'Etat. Marie, qui étoit présente, répondit, en versant des larmes, que son fils étoit trop jeune pour se charger d'un si pesant fardeau, & les supplia de vouloir bien engager les sé-

MICHEL
ROMANOU,
2613.

Chronique
manuscrite.

MICHEL
ROMANOU.
1613. nat à faire un autre choix : mais ils lui répondirent qu'ils ne pouvoient s'opposer aux volontés de Dieu qui les avoit fait connoître au métropolitte d'une maniere si frappante, qu'on ne pouvoit plus en douter.

Ce langage calma les craintes de la mere : elle prit son fils entre ses bras, lui fit toutes les caresses que lui inspiroit sa tendresse, & lui dit qu'il falloit obéir aux ordres de Dieu, & partir pour Moscou. Elle se tourna ensuite vers les sénateurs, les pria de prendre son fils sous leur tutelle, & de lui aider à remplir cette éminente dignité, pour laquelle il sembloit n'être jamais né.

Cette nouvelle se répandit bientôt dans les autres villes de la Russie, & toutes s'empresserent de prêter serment de fidélité à Michel. Nicanor, qui étoit toujours à Astracan, vouloit empêcher les habitans d'imiter ceux des autres villes ; mais ce fut envain ; ses soldats se révolterent même contre lui, & reconnurent le nouveau Czar. Voyant qu'il ne réussissoit pas à Astracan, il se rendit à Kafan, pour tâcher de mettre les habitans dans son parti. Ceux-ci, loin de l'écouter, le chargerent de chaî-

nes, & l'envoyerent à Moscou. Michel l'exila par la suite en Sibérie, où il mourut de misère.

MICHEL
ROMANOU.
1613.

Michel partit peu de temps après pour se rendre à Moscou : lorsqu'il fut arrivé à Jeroslave, il manda au sénat d'envoyer des troupes contre Zarutskoi qui continuoit à ravager la Russie avec les Cosaques. On lui obéit sur le champ. Zarutskoi, instruit qu'on envoyoit des troupes contre lui, se retira à Voroneze : on l'y assiégea ; mais il se défendit avec tant de courage, qu'on fut obligé de lâcher prise. Voyant que les habitans de la ville n'étoient pas trop bien intentionnés pour lui, il en fit périr plusieurs, sortit de la ville, passa le Tanaïs, & s'enfonça avec Marine dans des déserts impénétrables.

Le nouveau Czar donna aussi ordre de lever des troupes, & de les envoyer contre les Suédois qui étoient toujours à Novogrod. Enfin, il se mit en marche pour Moscou, & y fut reçu avec les acclamations de tout le peuple en général. Le lendemain, tous les prélats, princes & gentilshommes se rendirent à l'église cathédrale, pour assister au couronnement du Czar. Lors-

MICHEL
ROMANOU
1613.

que tout fut préparé, Michel se mit en marche. Le Knées Iwan Mistilauski portoit la couronne, & jettoit de l'argent au peuple qui étoit accouru en foule pour voir le cortège; le Knées Démétrius Trubetskoï portoit le sceptre; Iwan Nicétas Romanou portoit la riare. Pierre Morosou portoit la pomme ou la boule impériale; le Knées Michel Posarski portoit les habits impériaux qu'il avoit été chercher dans le trésor public.

Lorsque Michel fut arrivé, il commença par prêter serment sur l'Evangile, qu'il protégeroit la religion Grecque, qu'il oublieroit tout ce qui étoit arrivé à son pere, & qu'il ne concevrait de la haine contre personne; qu'il ne changeroit point les anciennes loix, & qu'il n'en établiroit point de nouvelles; que les procès seroient jugés selon toutes les loix & les formes ordinaires, & qu'il n'en jugeroit aucun de sa propre volonté; qu'il consulteroit le sénat dans toutes les affaires qui concerneroient l'Etat; enfin qu'il cederoit ses biens de patrimoine à sa famille, ou qu'il les feroit annexer à ceux du domaine de l'Etat. Le métropolit

lui mit ensuite la couronne sur la tête, & on le revêtit de tous les ornemens impériaux. Après la cérémonie, il retourna au palais dans le même ordre qu'il en étoit sorti.

MICHEL
ROMANOU.
1613.

Ce jour-là il fit plusieurs promotions, créa de nouveaux Boïares & de nouveaux Okolnits ou secrétaires d'Etat. Peu de jours après, il envoya des sénateurs dans les différentes Cours étrangères, pour notifier sa proclamation. Denis Oladin fut chargé d'aller en Pologne. Sigismond le reçut avec des marques apparentes de considération ; mais il sentit intérieurement tout le chagrin que devoit lui causer la perte d'une couronne telle que celle de Russie.

Le nouveau Czar commença par faire des préparatifs pour recouvrer Smolensk qui étoit resté sous la domination des Polonois. Lorsqu'il crut que le nombre de troupes qu'il avoit rassemblées pour cette expédition étoit assez considérable, il en confia le commandement à ses plus habiles généraux, & les envoya assiéger Smolensko. Ils commencèrent par attaquer Verena qu'ils trouverent sur leur che-

MICHEL
ROMANOU.
1613. min, la prirent, passerent au fil de l'épée les Polonois qui étoient dedans, y mirent garnison Russe, allerent de là à Bielq : la garnison de cette dernière ville étoit presque toute composée d'Allemands : ils ne tinrent pas longtemps, ouvrirent les portes, à condition qu'on les laisseroit sortir avec leurs bagages. Après cette expédition, ils arrivèrent devant Smolensko, l'attaquerent avec toute la vigueur possible : mais les Polonois se défendirent si courageusement, que les Russes furent à la fin forcés de lâcher prise, & de changer le siège en blocus.

Pendant que les Russes & les Polonois étoient aux prises dans le territoire de Smolensko, Ponthus, général des Suédois, se disposoit à ravager la Russie, & à venger son prince de l'insulte qu'on lui avoit faite, en donnant la couronne à un autre, après la lui avoir offerte à lui-même. Michel, voulant le devancer de vitesse, envoya des troupes pour assiéger Novogrod : ceux qui les commandoient eurent l'imprudence de se camper dans un lieu défavantageux : Ponthus, en habile général, profita de leur faute, les enferma,

pour ainsi dire, dans leur camp, les empêcha de tirer aucuns vivres, & les força de capituler : lorsque les Suédois furent maîtres du camp, ils massacrerent tous les Russes ; à peine firent-ils grace aux officiers généraux. Cette nouvelle causa au Czar un chagrin qu'il ne put dissimuler à ses courtisans. Quoique jeune, il sentoît combien il étoit affligeant pour lui de voir son regne commencer par de si mauvais présages. Les malheurs de Basile Suiski annonçoient ceux qu'il avoit à craindre : sa mère, à qui la tendresse maternelle n'avoit pas permis de s'écarter de lui, le consoloit, & l'avertissoit de mettre sa confiance en Dieu qui ne l'abandonneroit pas, puisqu'il l'avoit appelé au trône.

MICHEL
ROMANOU.
1613.

Au chagrin que caufoit à Michel le mauvais succès de ses armes, se joignoit celui de savoir son pere dans une dure captivité. Il lui envoya, pour soulager ses ennuis, un atchimandrite qu'il savoit avoir beaucoup de gaieté & de douceur dans le caractère. Lorsque l'archimandrite fut arrivé en Pologne, le Roi lui refusa d'abord la permission de voir Philaret : mais à la fin,

MICHEL
ROMANOV. gagné par les prières des évêques, il le lui permit, & souffrit même qu'il restât auprès de lui tout le temps de sa captivité. Peu de temps après le Czar écrivit à son pere, & chargea Théodore Zelebouski de porter sa lettre. **Ibid.** Celui-ci obtint facilement la liberté de voir le pere du monarque de Russie : mais il étoit accompagné de Léon Sapieha, alors grand Chancelier de Pologne, qui prit la lettre du Czar, la lut & la remit à Philaret. Ce dernier demanda la permission de faire réponse à son fils : Sapieha la lui accorda, mais à condition qu'il lui écrirait comme à un simple particulier, & qu'il ne lui donnerait point le titre de Czar. Philaret lui répondit : „ J'offenserois „ Dieu, & je mériterois qu'il me punît, si je refusois d'appeller Czar „ une personne que sa divine sagesse a „ fait tel. Je n'écrirai point. Se tournant ensuite vers Zelebouski, il dit : „ allez porter ma bénédiction à mon „ fils. Vous voyez comment on traite „ ici son pere : Priez Dieu pour moi „. Sapieha, rendant compte au Roi de ce qui s'étoit passé, ne put refuser des éloges à la fermeté de Philaret.

Michel sentit que plus on est élevé en dignités, plus on est exposé aux inquiétudes & aux embarras. On lui apprit que les Tatars Nogais ravageoient l'Ukraine, & que Zarutskoi mettoit tout à feu & à sang dans le Royaume d'Astracan. Il envoya des troupes contre ce traître, & ordonna à ceux qui les commandoient de le prendre mort ou vif. Lorsque Zarutskoi fut informé de leur marche, il se retira vers Jaïk avec Marine, veuve de l'imposteur Nogoy, & le fils de cette princesse. Les troupes Russes allèrent l'y attaquer, & le prirent, après plusieurs combats assez opiniâtres. Ils le chargerent de chaînes & l'envoyerent à Moscou avec Marine & son fils. Zarutskoi fut empalé ; le fils de Nogoy fut pendu avec plusieurs de ses partisans. On condamna Marine à une prison perpétuelle, où elle mourut peu de temps après.

Ainsi finit cette Marine qui avoit sacrifié son honneur au desir de regner. Fille d'un Prince souverain, elle s'étoit vue la femme d'un vil imposteur, & descendit, après sa mort, à l'état humiliant d'être la concubine d'un autre

MICHEL
ROMANOV.
1614.

MICHEL
ROMANOU.
1614.

imposteur, encore plus vil, & en eut un fils. Cette femme prouve ce que peut l'ambition sur le cœur humain, lorsqu'elle s'en empare. Elle ne souffroit point qu'on lui donnât d'autre titre que celui d'Impératrice, & le prit jusqu'à sa mort. Un de ses parens l'ayant exhortée dans une lettre à oublier ses grandeurs, & à implorer la clémence de Sigismond, elle lui répondit que Dieu la vengeroit des injures qu'elle avoit souffertes, & qu'on réitéroit tous les jours; que ce qu'il avoit illuminé, ne pouvoit être obscurci; qu'on ne pouvoit diminuer la lumière du soleil; que les nuages la déroboient, sans y donner aucune atteinte. Sigismond lui fit dire qu'il donneroit à Nogoy les gouvernemens de Sambora & de Grodner, si elle vouloit l'engager à abandonner ses prétentions au trône de Russie. Elle répondit au Roi que son mari donneroit Cracovie à Sa Majesté Polonoise, si elle vouloit lui donner Varsovie.

Le général, qui commandoit l'armée Russe qui étoit devant Smolensko, envoya plusieurs détachemens pour garder les passages; mais ces détache-

mens étoient si mal disciplinés, qu'ils se laisserent surprendre par un parti de Polonois qui les tailla en pièces, & jeta des vivres dans Smolensko qui commençoit à en manquer.

MICHEL
ROMANOV.
1614.

Les troubles qui avoient agité la Russie étoient trop violens, pour qu'ils s'appaisassent tout d'un coup. Les Polonois & les Suédois étoient encore au milieu de l'Empire, & résistoient avec opiniâtreté aux efforts que l'on faisoit pour les chasser. Les Cosaques, qui ne suivoient pour guide que leur avidité & leur cruauté, se réunirent sous la conduite d'un certain Boleou, ravagerent tous les environs de Smolensko, d'Ugléecz, de Bioloczen, de Kazin, de Cargapol & de Vologda, entrèrent dans quelques-unes de ces villes, & y commirent des massacres dont le récit fait horreur. Ils pillent les maisons, font périr dans les tourmens ceux qu'ils y trouvent. Ils étouffent les uns entre des planches, assomment les autres à coups de bâton : ils font entrer par force de la poudre à canon dans la bouche des autres, & y mettent le feu. Ces cruautés effrayent tous ceux des environs qui se retirent dans des villes for-

Chronique
manuscrite.

**MICHEL
ROMANOU.**
1614.

tifiées, & toutes ces régions se trouvent désertes. Le Czar ne tarda pas à en être informé; il envoie contre les Cosaques le Knée Michel Licou. Ce général, avant de les attaquer, leur promit d'obtenir leur pardon du Czar, s'ils vouloient rentrer dans le devoir. Voyant qu'ils persistoient toujours dans leur révolte, il les attaqua sur les bords du Volga, en tua plusieurs, en prit une assez grande quantité; le reste se noya en voulant passer le Volga. Après cette expédition, il alla attaquer un autre corps de Cosaques qui ravageoient le territoire de Jeroslave, en prit une très-grande quantité qu'il fit pendre: les autres lui proposèrent de mettre les armes bas, & d'aller eux-mêmes à Moscou implorer la clémence du Czar. Il le leur permit: les officiers entrèrent dans la ville, se jetèrent aux pieds du monarque pour implorer sa clémence. Pendant ce tems les soldats Cosaques qui étoient campés sous les murs, ravagèrent & pillèrent toute la campagne: Michel fit pendre les officiers, envoya des troupes contre leurs soldats. Ceux-ci se défendirent courageusement; mais ils furent enfoncés & périrent presque tous. Ceux qui échappèrent

échappèrent aux coups des soldats Russes, furent conduits dans la ville, où le Czar les fit punir comme ils méritoient de l'être.

MICHEL
ROMANOV.
1614

L'armée, qui faisoit le blocus de Smolensko, est surprise par les Polonois qui en taillent une grande partie en pièces, & forcent le reste à prendre la fuite. Celui qui les commandoit, assiége Bracuska, s'en empare, marche à Karezou qui subit le même sort. Le Czar envoie contre lui Posarski. Le Polonois, instruit de sa marche, brûle Karezou, & tourne ses pas du côté d'Orla. Posarski en fut informé, y tourna aussi les siens : les deux armées arriverent en même temps devant la ville : elles s'attaquèrent réciproquement. Au milieu du combat, la plus grande partie de l'armée Russe prit la fuite. Dans ce moment Posarski eut besoin de tout son courage & de toute sa prudence. Il enchaina ses chariots, en forma comme un retranchement, & fit une résistance si forte, que les Polonois furent obligés de lâcher prise, quoiqu'ils fussent au nombre de deux mille, & que Posarski n'eût que six cens hommes.

Tome XVI.

M

MICHEL
ROMANOU.
1615. Pendant la nuit, les Russes, qui avoient pris la fuite, rejoignirent les six cens qui avoient tenu bon : Posarski se présenta en ordre de bataille, dès la pointe du jour. Les Polonois n'osèrent accepter le combat ; ils se retirèrent du côté de Croma ; mais Posarski les suivit en queue ; il les empêcha d'en former le siège. Ils marcherent vers Bolchou qu'ils trouverent déserte, parce que les habitans & la garnison, au bruit de leur approche, s'étoient laissés saisir d'une terreur panique, & avoient pris la fuite : ils la saccagerent & la brûlerent, commirent les mêmes ravages à Permissla qu'ils avoient aussi trouvée déserte. Posarski, craignant qu'ils n'allassent assiéger Coluga, y envoya une partie de son armée pour renforcer la garnison. Le général Polonois, instruit des précautions que prenoit Posarski, tourna sa marche d'un autre côté. Celui-ci, ayant affoibli son armée pour renforcer la garnison de Coluga, n'osa plus risquer une action contre les Polonois ; il se contenta de les harceler.

Gustave-Adolphe, qui étoit monté sur le trône de Suède, & qui venoit de

faire la paix avec le Dannemark , résolut de tourner toutes ses forces du côté de la Russie , afin d'y faire couronner son frere Philippe , ou au moins de réunir une partie de cet Empire à la domination Suédoise. Il alla mettre le siège devant Plescou. Cette place étoit défendue par Basile Morosou & Théodore Buturlin , qui se défendirent avec tant de courage , que Gustave , après avoir donné plusieurs assauts à la ville , & avoir perdu beaucoup de monde , fut obligé de lever le siège : il retourna en Suède.

MICHEL
ROMANOV.
1615.

Pendant ce temps , Posarski travailloit à faire rentrer les Cosaques dans le devoir , & en vint à bout à force de promesses. Il en incorpora un très-grand nombre dans son armée , & se trouva , par ce moyen , en état d'attaquer les Polonois. Le général des derniers ne jugea pas à propos de l'attendre ; il se retira dans une plaine qui est entre Wiasma & Mosask , s'y retrancha. Posarski envoya une partie de ses troupes à la poursuite des Polonois ; & se sentant fatigué , il alla se reposer à Coluga. Il ne fut pas plutôt parti , que son armée se dispersa ; le général Polonois ,

**MICHEL
ROMANOU.**
1615.

ne se trouvant plus d'ennemis en tête ; ravagea une étendue de pays considérable : le Czar leva promptement des troupes pour aller contre lui ; mais les Suédois , par leurs marches & leurs contre-marches , furent toujours les éviter. Ils surprirent même un détachement de Russes dans un défilé , & en taillèrent une partie en pièces. Le Czar apprit cette nouvelle avec beaucoup de chagrin , & fit connoître tout son mécontentement à celui qui commandoit ses troupes.

Le Roi de Pologne commençoit à se fatiguer de cette guerre. Il sentoit que toutes les tentatives qu'il feroit pour mettre la couronne de Russie sur la tête d'Uladislas seroient inutiles , & crut qu'il seroit plus prudent de conserver quelques-unes des provinces qu'il avoit conquises , que de s'exposer à les perdre toutes. Dans cette idée , il envoya Nicolas Radzvil avec plusieurs autres Palatins à Stolbova , pour traiter de la paix avec le Czar. Lorsque les intentions du Roi de Pologne furent notifiées au Czar , celui-ci y envoya de son côté des Boïares ; mais il ne leur donna pas le pouvoir de traiter de la paix , ils fu-

rent seulement chargés de faire savoir au Conseil du Czar les propositions du Roi de Pologne, & de rendre les réponses que le conseil y feroit : comme il ne leur en envoyoit point de positives, les ambassadeurs se séparèrent de part & d'autre, sans avoir arrêté aucun article.

MICHEL
ROMANOV.
1615.

Les Suédois, de leur côté, exerçoient toutes sortes de cruautés contre les habitans de Novogrod, afin de les forcer à prêter serment de fidélité au prince de Suède. Plusieurs, vaincus par les souffrances, firent ce que les Suédois demandoient; d'autres, encouragés par les prêtres, refuserent avec fermeté de se soustraire à la domination de leur légitime souverain.

Gustave-Adolphe, voyant que la guerre contre les Russes lui étoit plus onéreuse que profitable, résolut enfin de faire la paix avec cette nation. Il ordonna à Ponthus, son général, de trouver les moyens d'entamer une négociation. Celui-ci fit publier dans la ville que le Roi de Suède consentiroit à la paix, si le Czar lui faisoit des propositions convenables. Ce bruit parvint aux oreilles du métropolitain, qui

**MICHEL
ROMANOU.
1615.** envoya un des principaux du Clergé demander au général Suédois, de la part des habitans, la permission d'aller à Moscou, pour faire connoître au Czar, les intentions du Roi de Suède: il l'obtint facilement.

Michel reçut avec accueil le député de Novogrod : il lui donna deux lettres : l'une étoit adressée au général Suédois, & contenoit les propositions qu'il avoit dessein de faire pour la paix: il adressoit l'autre au métropolitain, & lui marquoit que son intention n'étoit point de céder Novogrod aux Suédois; qu'il accordoit le pardon à tous ceux qui avoient prêté serment de fidélité à Gustave, parce qu'il étoit convaincu qu'ils ne l'avoient fait que par contrainte. Le député avoit ordre de tenir la dernière lettre secrète : mais lorsque le métropolitain l'eut montrée à plusieurs, les Suédois en apprirent le contenu, & ils commencèrent à exercer de nouvelles cruautés contre les habitans de Novogrod.

Le Czar, qui ignoroit ce qui se passoit à Novogrod, envoya cependant des députés à Tichuinum, bourg situé à quelques vrestes de Novogrod, &

avertit le général Suédois d'y en envoyer de son côté pour y faire les préliminaires de la paix. Les propositions du Czar n'étoient pas assez avantageuses pour que les Suédois les acceptassent; les demandes des Suédois étoient trop onéreuses, pour qu'on les leur accordât: on se sépara, sans avoir rien conclu.

MICHEL
ROMANOV.
1615.

Le Roi d'Angleterre, connoissant qu'il étoit intéressant pour sa nation d'entretenir le commerce avec les Russes, crut que cette occasion étoit favorable pour faire une étroite alliance avec le Czar, & pour rendre le nom Anglois agréable aux Russes. Il ne doutoit pas que ceux-ci, fatigués des guerres qu'ils soutenoient depuis long-temps, ne fussent tout disposés à la paix, si on n'exigeoit pas des conditions trop onéreuses: il savoit en même temps que Gustave-Adolphe avoit besoin de toutes ses forces pour rétablir le calme dans ses états, & pour arrêter en même-temps ses voisins qui étoient tout prêts à faire une invasion en Suède. Etant donc certain d'être écouté de part & d'autre, il envoya un ambassadeur à Moscou, pour proposer au Czar sa

_____ médiation entre lui & le Roi de Suède.

MICHAEL Ces offres furent agréables au Czar :
ROMANOU. il promit à l'ambassadeur Anglois de
 1615. se prêter à la paix, autant que son hon-
 neur le lui permettroit. Les deux mo-
 narques s'envoyèrent des députés réci-

La paix faite
 entre les Sué-
 dois & les
 Russes.

proques, & la paix fut conclue le 13
 Février 1615. Le Czar céda à la Suède
 Ivanogrod, Jama, Capario & Oreska
 avec leurs districts. Le Roi de Suède
 rendit Novogrod au Czar, & les Sué-
 dois évacuèrent cette place sur le
 champ.

Les Polonois apprirent cette nou-
 velle avec autant de surprise que de
 chagrin : lorsqu'ils furent que les Sué-
 dois avoient évacué Novogrod, ils fi-
 rent marcher un détachement pour s'en
 emparer ; mais les troupes que le Czar
 y envoyoit en garnison, les devançèrent
 de vitesse, & les forçerent de se retirer.

Sigismond, craignant que le Czar,
 qui n'avoit pas de guerre à soutenir,
 n'attaquât Smolensko avec toutes ses
 forces, envoya une armée au secours
 des assiégés. Celui qui la commandoit,
 commença par tirer un large fossé tout
 autour du camp des Russes, & leur
 coupa toute communication avec la

campagne. Le Czar en fut instruit, leva promptement des troupes, & les envoya au secours de ceux qu'on assiégeoit dans le camp qui étoit devant Smolensko: mais les Lithuaniens, qui venoient joindre les Polonois, rencontrèrent cette nouvelle armée, la taillèrent en pièces, & pressèrent de plus en plus les Russes dans leur camp.

MICHEL
ROMANOV.
1615.

Les officiers qui y étoient, voyant qu'ils n'avoient plus de secours à attendre, résolurent de passer sur le ventre des ennemis. Le jour & l'heure étant pris, on abattit à la fois toutes les tentes, les Russes parurent à découvert: ils étoient tous rangés en ordre de bataille, tenoient une contenance fière. Les Polonois en furent effrayés, & s'ébranlèrent. Les Russes profitèrent de ce mouvement pour franchir le fossé, s'élancèrent sur les Polonois, en taillèrent une grande partie en pièces: mais les Polonois s'étant ralliés, firent face de tous côtés. Le désespoir tenoit lieu de courage aux Russes: ils se firent jour, passèrent au travers de l'armée ennemie, gardèrent un si bel ordre pendant leur marche, qu'on n'osa les attaquer. Le

MICHEL
ROMANOU. 1616. Czar leur fut mauvais gré d'avoir abandonné le siège de Smolensko : il se préparoit à leur envoyer des secours capables de repousser les Polonois, & de les soutenir pendant qu'ils attaqueroient la ville.

Sigismond, ne se pardonnant pas la faute qu'il avoit faite en laissant échapper la couronne de Russie, résolut de faire un dernier effort pour la réparer. Il leva une armée formidable, mit son fils à la tête, lui ordonna de mettre tout à feu & à sang lorsqu'il trouveroit de la résistance. Le Prince Polonois attaqua Dorogobuz, & s'en rendit maître, après avoir gagné le gouverneur à force de présens & de promesses. Les habitans de Vacsma & les soldats qui composoient la garnison, furent effrayés à la nouvelle de l'arrivée d'Uladislas ; ils abandonnèrent tous la ville, quelques prières que le gouverneur pût leur faire pour les arrêter. Ce généreux officier fut si sensible aux malheurs dont il voyoit sa patrie menacée qu'il versa des larmes, & alla se justifier auprès du Czar qui le reçut avec accueil. Ce Prince fit donner le Knout aux officiers qui

composoient la garnison , & les exila en Sibérie. Le gouverneur obtint la grace de Gagarin : il lui épargna le knout & l'exil.

MICHEL
ROMANOW.
1616,

Uladiflas fit partir un détachement devant lui, & ordonna à ceux qui le commandoient de tâcher d'attirer dans son parti tous les habitans des villes par où ils passeroient. Ce détachement soumit plusieurs places par la force de ses armes : d'autres lui ouvrirent leurs portes. Mais l'hiver força Uladiflas à arrêter sa course : il retourna à Vacsma, où il attendit le printemps pour se mettre en campagne.

Les habitans de Coluga, voyant les Polonois à leurs portes, envoyèrent des députés au Czar pour lui demander des troupes capables de les défendre : ils prièrent en même temps Sa Majesté Czarienne de mettre à la tête de ces troupes le Knéès Pofarski, dont ils connoissoient la valeur & la prudence. Lorsque ce général fut arrivé à Coluga, il commença par examiner toutes les fortifications, & fit réparer celles qui paroissoient en mauvais état : pour renforcer son armée, il fit proposer aux Cosaques d'obtenir leur pardon

MICHEL du Czar, s'ils vouloient se ranger sous
ROMANOU. ses drapeaux. Connoissant les vertus
 1617. de Pofarski, ils se rendirent en foule
 à Coluga, servirent sous ses ordres
 avec zèle & avec fidélité.

Uladiflas ne voulut pas commencer sa campagne par le siège d'une ville qui étoit bien fortifiée, & dans laquelle il y avoit une nombreuse garnison, commandée par un général aussi courageux qu'habile. Il tourna sa marche du côté de Mofaefck, voulut en faire le siège; mais le Knées Michel Boris Likou y avoit pris les mêmes précautions, pour la mettre en état de défense, que Pofarski avoit prises à Coluga: il y trouva une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas.

Opalinskius & Czepalinski, deux Palatins, amenerent à Uladiflas des renforts de Pologne & de Lithuanie. Le prince, informé de leur marche & du nombre des troupes qu'ils conduisoient, leur envoya ordre d'aller assiéger Coluga. Pofarski, à leur approche, marcha au-devant d'eux: les deux armées, commandées par de braves généraux, combattirent pendant tout le jour avec un courage égal, & ne se

féparerent que quand la nuit déroba MICHEL
 réciproquement l'ennemi à leur vue. ROMANOV.
 Le général Russe , craignant quelque 1617.
 trahison de la part des Cosaques , ren-
 tra dans la ville.

Les Polonois , voyant au bout de dix jours de siège que leurs travaux n'avançoient nullement , résolurent de surprendre la ville pendant la nuit ; mais les sentinelles faisoient si bien leur devoir , qu'elles s'apperçurent du projet des Polonois , lorsqu'ils voulurent le mettre à exécution. Pofarski ordonna qu'on les laisât pénétrer jusqu'entre les premières palissades : sitôt qu'ils y furent , il les attaqua avec toutes ses troupes qu'il avoit eu soin de tenir toutes prêtes , en fit un horrible carnage , & les força de se retirer. Après cet échec , Opalinski leva le siège , & alla ravager le territoire de Scherpouchou & d'Obolinski. Pofarski envoya des espions , pour examiner la marche des Polonois , avec ordre de l'avertir sitôt qu'ils les verroient se débander. Il fut bien servi , surprit les ennemis dans un moment qu'ils étoient occupés au pillage , & en tua une très-grande quantité.

Pendant que Pofarski remportoit ces

MICHEL
ROMANOU.
1618. avantages sur les officiers d'Uladiflas, ce dernier pressoit le siège de Mafafesck, La garnison se défendoit avec courage, faisoit souvent des sorties, & lui tuoit • beaucoup de monde ; mais les vivres commençoient à manquer dans la ville, & les habitans murmuroient. Le Czar, informé du danger où la place étoit exposée, y envoya du secours ; mais Uladiflas alla au-devant, défit ceux qui le composoient, & resserra la ville de plus en plus.

Ce n'étoit pas assez pour Posarski de conserver la ville qu'on lui avoit confiée, il vouloit chasser les ennemis de sa patrie, & lui procurer ce calme dans lequel tout bon citoyen doit désirer de voir la sienne. Il passe dans le Royaume d'Astracan, ramasse toutes les troupes qu'il y trouve, y fait des recrues, les joint à son armée, & va se camper devant le camp d'Uladiflas, auquel il fait des attaques continuelles.

Uladiflas, voyant que tous ses efforts échouoient contre Mofafesck, & qu'il y perdoit un nombre incroyable d'hommes, profita de la faute que son pere avoit faite devant Smolensko, leva le siège, marcha du côté de Mos-

cou , se campa à quarante vrestes de cette ville. Un détachement de Cosaques , qui avoient ravagé une étendue immense de pays , craignant la juste punition qui les attendoit , allèrent trouver Uladisslas , & lui offrir leurs services. Quoiqu'il fût convaincu qu'on devoit avoir peu de confiance aux promesses de ces brigands , il les reçut avec accueil , & leur promit des récompenses proportionnées aux services qu'ils lui rendroient. Il avoit intention de les exposer , dans une rencontre , au premier feu de l'ennemi , & de ne faire donner les siens que quand les Cosaques commenceroient à plier.

MICHEL
ROMANOV.
1618.

Uladisslas , croyant que l'activité lui seroit aussi favorable que la lenteur avoit été nuisible à son pere , résolut d'attaquer Moscou pendant la nuit : tous ses préparatifs étoient faits : il regardoit la réussite comme certaine ; & , se croyant au moment de monter sur le trône de Russie , il songeoit déjà aux moyens qu'il devoit employer pour contenir les Russes dans le devoir : mais deux déserteurs François avertirent les officiers de la garnison de son projet. On ne fit pas d'abord attention à ce que

MICHEL
ROMANOU.
1619.

disoient ces déserteurs ; mais lorsque le Czar en fut informé , il dit qu'on ne s'exposoit à rien en redoublant les sentinelles , & en se tenant toujours prêt à recevoir l'ennemi , & donna des ordres en conséquence. On éprouva bientôt les effets de la prudence du monarque. Vers le milieu de la nuit , on entendit beaucoup de bruit à la porte d'Astracan. Les Polonois y avoient mis un petard , & l'avoient fait sauter. Dans l'instant la garnison se porta de ce côté , & arrêta les ennemis qui défiloi-ent déjà. On se battit avec courage de part & d'autre. Les Polonois , ne pouvant à la fin résister au courage des Russes , lâcherent prise. Michel récompensa les deux déserteurs François & les veuves de ceux qui avoient péri dans cette action.

Un Mirsa de Tartarie se mit à la tête d'un détachement de Tatars qu'il avoit amenés au secours du Czar , sortit de la ville , s'élança sur les Polonois , en tua une quantité prodigieuse : mais Uladislas lui fit couper la retraite : il se battit avec un courage véritablement héroïque , & ne périt que quand la fatigue lui ôta le pouvoir de se défendre.

L'exemple de ce brave Tatar encouragea les officiers Russes ; ils mettoient de la rivalité à attaquer les Polonois, & faisoient des sorties continues sur eux.

MICHEL
ROMANOW
1619

Uladislas, voyant que son armée diminuoit de jour en jour, que les vivres commençoient à lui manquer, commença à sentir la difficulté qu'il auroit à détrôner un Prince que les Russes croyoient avoir été placé sur le trône par la main de Dieu même. Il envoya des députés au Czar, pour lui proposer de faire assembler un congrès dans lequel on feroit de part & d'autre des propositions de paix. Michel reçut les députés avec accueil, envoya plusieurs Boïares dans un lieu désigné, afin de traiter de la paix ; mais on ne convint pas des conditions, & la guerre continua. Uladislas parcourut une grande étendue de pays, & y mit tout à feu & à sang.

Les Cosaques donnerent à ce Prince une preuve de leur inconstance naturelle. Ils l'abandonnerent, & allèrent trouver le gouverneur de Jeroslave, le prièrent d'obtenir leur grace auprès du Czar. Le gouverneur le leur promit, à

MICHEL ROMANOU. condition qu'ils marcheroient contre les Polonois. Ils lui demanderent un chef qui sût les conduire, allèrent aussitôt chercher les Polonois, & taillèrent en pieces plusieurs détachemens qui s'étoient séparés du corps de l'armée.

1619. **Les Polonois** Uladislas, voyant que la fortune commençoit à l'abandonner, résolut de faire la paix, & d'évacuer la Russie. Il fit proposer au Czar de renvoyer des députés au couvent de la Trinité, afin de renouveler les conférences concernant la paix. Le Czar, qui, de son côté, desiroit jouir paisiblement de sa couronne, & remettre dans ses Etats l'ordre que la guerre avoit troublé, renvoya les députés qu'il avoit envoyés à la premiere invitation du Prince de Pologne. Lorsque les ministres furent assemblés, ils disputèrent beaucoup, & la conférence pensa encore être rompue : mais, comme les deux Princes s'ennuyoient de la guerre, elle se renoua, & la paix fut conclue pour quatorze ans & six mois. Le traité portoit que les Russes céderoient aux Polonois le duché de Smolensko, Biela, Krasna, Dorogobuz, Roslau, Ebiez, Cerpicesk, Starodub, Novogrod & Czer-

font la paix
avec les Rus-
ses, & éva-
cuent la Rus-
sie.

nicon. Uladislas, de son côté, s'engageoit à évacuer la Russie, & à renoncer pour toujours à la dignité de Czar. **MICHEL ROMANOU.** Ils s'envoyèrent mutuellement une copie du traité, signée de leur main. 1619.

Peu de temps après le Czar & le Roi de Pologne envoyèrent des officiers à Vascma, pour faire l'échange des prisonniers. Comme le nombre des prisonniers Russes étoit plus considérable que celui des Polonois, les officiers de Sigismond demanderent qu'on lui cédât, pour les avoir, quelques terres, outre celles qu'on lui avoit déjà cédées : les Russes refuserent même d'en faire la proposition à Michel. On disputa beaucoup ; Philaret, pere du Czar, & duquel, avant toute chose, on avoit exigé la délivrance, étoit présent à la dispute. Il dit aux officiers Russes : „ Je „ conseille à mon fils de ne pas céder „ un pouce de terre pour ravoir ses prisonniers ; si le Roi de Pologne veut „ en exiger pour les rendre, le Czar „ doit recommencer la guerre : je suis „ tout prêt à retourner en Pologne „. Les officiers Polonois savoient que l'intention de leur maître étoit de faire la paix : ils rendirent les prisonniers.

MICHEL
ROMANOU. 1619. Sitôt que Michel apprit que son père étoit en chemin pour venir à Moscou, il envoya plusieurs Kneès au devant de lui, les divisa en trois bandes, & leur ordonna de prendre par trois chemins différens, afin de le rencontrer. Lorsqu'il fut qu'il étoit à quelques vrestes de la ville, il marcha à sa rencontre, accompagné de ses gardes & d'une multitude innombrable de peuple. Le pere du monarque fit une entrée aussi solemnelle dans Moscou que si ç'avoit été le Czar même. Il logea au Palais impérial. Michel, voulant que tout le monde participât à la joie qu'il goûtoit en voyant son pere, donna la liberté à tous les prisonniers, & rappella tous les exilés.

La place de Patriarche étant vacante depuis plusieurs années, le clergé de Russie & le peuple supplierent le Czar de la donner à son pere Philaret. Le monarque, flatté de voir que la voix du public se réunissoit à ses intentions, alla trouver son pere, & le pria d'accepter la place de Patriarche. Philaret lui répondit : » Lorsque vous êtes monté sur le trône, les droits que la » qualité de pere me donnoit sur vous,

» se sont éteints : vous êtes aujourd'hui
 » mon Roi , & je dois vous obéir. MICHEL
 » Souffrez cependant, Seigneur, que ROMANOU.
 » je vous parle encore une fois en pere 1619.
 » & en pere tendre. Lorsque j'appris
 » au fond de ma prison qu'on vous
 » avoit proclamé Czar, je regardai cet
 » événement comme le comble des
 » malheurs qui devoient arriver à ma
 » maison : je crus que l'Eternel, irrité
 » contr'elle, vouloit la détruire tota-
 » lement, & que vous étiez la dernière
 » victime qu'il sacrifioit à sa vengeance.
 » L'on me rassura cependant, lorsqu'on
 » me dit que c'étoit par sa volonté
 » suprême que vous étiez sur le
 » trône, & qu'il l'avoit manifestée au
 » métropolitain de Moscou. Je me flattai
 » qu'il acheveroit son ouvrage, qu'il
 » vous délivreroit de vos ennemis, &
 » qu'il rempliroit votre regne de prof-
 » pérités. Je vois avec satisfaction que
 » mes espérances étoient fondées. Les
 » Suédois & les Polonois ont mis les
 » armes bas; les rebelles rentrent dans
 » le devoir. Vous touchez, mon fils,
 » au moment d'être un des plus heu-
 » reux & des plus puissans Princes de
 » la terre : mais ne troublez pas ce

MIHHEL
ROMANOU.
1619.

» bonheur dès son commencement. La
 » nation Russe est naturellement in-
 » constante ; elle en a donné des preu-
 » ves trop convaincantes , pour qu'on
 » en puisse douter. Si elle voit le fils
 » assis sur le trône , & le pere à la tête
 » du clergé , elle verra trop de puis-
 » sance réunie à la fois dans la même
 » maison. Si le peuple n'y faisoit pas
 » attention , il en seroit averti par ces
 » hommes envieux qui ne manquent
 » jamais dans les cours : ils ont les
 » yeux fixés sur vous , prenez-y garde :
 » chacun d'eux croit que votre éléva-
 » tion à l'Empire est une injustice faite
 » à son droit & à son mérite. La dignité
 » de Patriarche est enviée par chacun
 » de ceux qui sont à la tête du clergé.
 » Si vous me forcez de la prendre , la
 » maison des Romanou va être en-
 » bute à la noblesse & au clergé. Etes-
 » vous bien sur qu'on ne verra pas en-
 » core sortir du néant quelqu'impof-
 » teur qui viendra , sous le nom em-
 » prunté de Démétrius , vous disputer
 » l'Empire. Alors vos ennemis se dé-
 » clareroient , ils lui prêteroient leurs
 » bras pour vous renverser du trône.
 » Ne vous y méprenez pas , mon fils ,

„ les Rois ont rarement des amis fin-
 „ ceres : on ne leur pardonne point MICHEL
 „ d'être si élevés : on examine leurs ac- ROMANOV.
 „ tions , & on les trouve presque tou- 1619.
 „ jours mauvaises , parce qu'on a in-
 „ tention de les trouver telles. Celui
 „ qui vous fait sa cour aujourd'hui , ne
 „ vous regarderoit pas demain , si
 „ vous étiez descendu du trône. Dé-
 „ fiez vous des flatteurs ; leurs éloges
 „ ne s'adressent qu'à votre puissance :
 „ ils ont la bassesse de n'étudier vos
 „ foiblesses que pour en savoir pro-
 „ fiter (a) ».

Michel aimoit & respectoit son pe-
 re : croyant qu'il avoit formé la résolu-
 tion de ne pas accepter la place de Pa-
 triarche , il n'insista pas. Le sénat & le
 clergé , informés des intentions de Phi-
 laret , se rendirent en corps dans l'en-
 droit du Palais qu'il habitoit , & lui fi-
 rent des instances si pressantes , qu'il l'ac-
 cepta. On fit venir à Moscou tous les
 métropolitains , les évêques & les abbés
 des monastères , pour assister au sacre de Théodore
 Romanov ,
 pere du Czar ;
 est sacré Pa-
 triarche.

(a) En traduisant la réponse de Philaret à son fils ,
 je l'ai resserrée , le plus qu'il m'a été possible , sans
 l'altérer. Elle est beaucoup plus longue dans l'origi-
 nal. J'en aurois donné une copie ; mais c'est un latin
 barbare qui saigneroit le lecteur sans l'intéresser.

**MICHEL
ROMANOU.**
1619.

Théodore Philaret Romanou. La cérémonie fut faite par le Patriarche de Jérusalem qui étoit venu à Moscou faire la quête pour les réparations de l'Eglise du saint Sépulcre.

Vers la fin de cette année , Alexandre Sabourou mourut. Elle avoit épousé Ivan , fils aîné du Czar Ivan IV. Cette princesse avoit eu le malheur de déplaire à son beau-pere , par l'ordre duquel le fils l'avoit répudiée. On vit encore mourir , à peu-près dans le même-temps , une autre princesse qui avoit essuyé le même sort que la précédente. Elle s'appelloit Parasceva , étoit fille d'un gentilhomme. Cette Princesse étoit toujours demeurée dans le couvent où le Czar l'avoit fait renfermer.

L'Empereur des Turcs , voyant que Michel Romanou jouissoit paisiblement de la couronne de Russie , lui envoya en ambassade Thomas Cantacufene , pour le complimenter sur son heureux avènement à l'empire , & sur le bonheur qu'il avoit eu de chasser tous ses ennemis de la Russie : il lui proposoit en même-temps de faire une ligue offensive & défensive avec lui.

Le

Le Czar reçut l'ambassadeur Turc avec beaucoup d'accueil , lui fit des présens considérables , & envoya des ambassadeurs Russes à Constantinople , pour conclure le traité que le Sultan lui proposoit.

MICHEL
ROMANOV.
1619.

L'histoire de Russie ne fournir rien de mémorable pendant ces cinq années.

1620.

1621.

Les Sénateurs & les Prélats , craignant qu'une mort prématurée ne leur enlevât Michel , & ne replongât la Russie dans les troubles dont à peine elle étoit sortie , lui firent toutes sortes d'instances pour qu'il se mariât. Il goûta leurs raisons , & consentit qu'on assemblât , selon l'usage alors établi dans ce

1622.

1623.

1624.

1625.

pays , les plus belles filles qu'on pourroit trouver , afin qu'il en choisît une parmi elles pour être Czarine. Son choix tomba sur Marie , fille de Timothée Dolgoruki , originaire de Volodimir. La célébration du mariage se fit le 18 Septembre 1625 , avec toute la pompe & la magnificence que l'on pouvoit attendre dans une pareille occasion. Marie ne jouit pas longtemps de la puissance que sa beauté lui avoit procurée : elle tomba dans un état de lan-

Chronique
manuscrite.

MICHEL ROMANOU. 1615. **1615.** gueur qui annonça sa fin prochaine , & mourut deux mois & quatre jours après son mariage. On ajoutoit alors foi aux fortilèges ; on crut que la mort de cette Princesse étoit occasionnée par quelque maléfice , & l'on mit beaucoup de personnes à la question , pour découvrir celui qui étoit coupable de ce crime. La mort de la Czarine affligea le Czar au point qu'il passa plusieurs jours sans boire & sans manger : il ne voulut parler à personne. Le Patriarche, son pere, obtint enfin de lui qu'il prît de la nourriture , & qu'il se dissipât.

Le Roi de Perse , voulant entretenir l'alliance qu'il avoit faite avec Michel , lui envoya un présent qu'il crut digne de sa piété. C'étoit la chemise de Jesus-Christ ; les historiens Russes ne nous disent point comment ce précieux monument étoit parvenu en Perse. On l'exposa dans la cathédrale , où elle fit plusieurs miracles. Pour qu'elle fût à la vénération de tous les Russes , on institua la fête de la translation , & on la fixa au dixieme de Juillet. L'ambassadeur de Perse , qui avoit apporté le chemise de Jesus-Christ , se livroit tous les jours à la boisson : dans un

moment d'ivresse, il tua sa femme & sept de ses esclaves Il poussa le scandale si loin dans Moscou, que le Czar fut obligé de le renvoyer.

MICHEL
ROMANOU,
1625.

La réputation de Michel commençoit à s'étendre dans les pays étrangers: les Turcs & les Perses lui avoient demandé son alliance. Un Roi de Sibérie, dont le nom avoit été jusqu'alors inconnu, lui envoya des ambassadeurs pour lui proposer de se mettre sous sa protection, & lui offrir un tribut annuel.

Les mêmes motifs qui avoient engagé les Boïares à prier Michel de contracter un premier mariage, les engagèrent encore à le presser d'en contracter un second. L'on vit bientôt arriver à Moscou les plus belles filles de l'Empire. Eudocie, fille de Streschneu, attira par l'éclat de sa beauté les regards du Czar: elle lui parut seule digne de la couronne & de son cœur. Impatient de posséder une si belle personne, il donna ordre à la grande maîtresse de la tenir prête pour le lendemain, & l'épousa avec les mêmes cérémonies qu'il avoit épousé Marie Dolgoruki. Les vertus d'Eudocie surpassoient sa

1626.

Second mariage du Czar.

MICHEL
ROMANOU.
1626.

beauté; Michel se félicitoit lui-même de son choix; son amour pour elle ne souffrit jamais d'altération. Les Russes goûtoient autant de plaisir à l'avoir pour Impératrice, qu'il en goûtoit à l'avoir pour femme. Ses mains bienfaisantes remplissoient l'espace qui est entre le sujet & le souverain: elle ne faisoit connoître sa puissance que par ses bienfaits. Avant son mariage elle étoit dame d'honneur chez le Knéès Scheremetou.

Michel cherchoit toutes les occasions de donner des preuves de sa tendresse à la Czarine. Peu de temps après son mariage, il envoya un de ses chambellans avec une suite nombreuse chercher Streschneu, pere de sa femme. C'étoit un pauvre gentilhomme, qui, n'ayant pas de richesses suffisantes pour vivre à la Cour, s'étoit retiré à la campagne, où il cultivoit le peu de terres que ses peres lui avoient laissé. Le chambellan le trouva travaillant avec ses esclaves. Il l'aborda d'un air respectueux, & lui dit: „ Seigneur, je viens de la part du Czar & de la Czarine; votre fille; ils m'ont envoyé pour vous engager à venir à Moscou: je vous amene un équipage

- « pour vous y conduire ». Streschneu,
 étonné de ce discours , répondit au MICHEL
 Chambellan : » J'ignore qui vous êtes : ROMANOV.
 » il est cependant vrai que votre ajus- 1626.
 » tement , votre équipage m'annon-
 » cent que vous êtes un homme d'im-
 » portance : quoique gentilhomme , je
 » suis pauvre , & , par conséquent obli-
 » gé de travailler : ne me faites pas
 » perdre mon temps ».

Le Chambellan , pour lui prouver la vérité de ce qu'il venoit de dire , lui remit une lettre de la part de la Czarine sa fille. Streschneu , convaincu de la vérité qu'on lui annonçoit , partit , & fut reçu avec tout l'accueil qu'il pouvoit attendre. Les habitans de Moscou lui annoncerent par leurs cris de joie le plaisir qu'ils goûtoient à avoir sa fille pour Czarine. Michel avoit déjà nommé Streschneu Boïare , & sa famille est aujourd'hui fort illustre.

Michel étoit dévot : pour rendre 1627.
 grace à Dieu du bonheur qu'il goûtoit d'avoir fait un choix si avantageux en se mariant , il fit un pèlerinage dans plusieurs monasteres avec la Czarine. Pendant qu'il se livroit à ces pieuses occupations , un incendie terrible con-

**MICHEL
ROMANOU.**
1617.

fuma une partie de Moscou ; le Kremlin , ou palais du Czar fut réduit en cendres avec toutes les archives. Le Czar de retour sentit toute la douleur que pouvoit lui causer un accident pareil. Pour réparer la perte que la nation avoit faite dans les archives , il envoya des écrivains dans toutes les villes de l'Empire , copier tout ce qu'ils pourroient y trouver concernant les affaires publiques ; mais ils ne trouverent que des registres mal arrangés & dans lesquels il y avoit beaucoup de lacunes. Voilà , sans doute , la raison pour laquelle il reste si peu de mémoires concernans l'histoire de Russie.

Vers ce temps les habitans de Pouchoula avertirent le Czar qu'il étoit arrivé dans leur ville un homme qui se disoit être le fils de l'empereur des Turcs dernier mort. Il assuroit que le Sultan avoit pris pour Sultane favorite la fille d'un prêtre Grec , laquelle étoit d'une beauté ravissante , & qu'il étoit le fruit de leurs amours ; qu'après la mort de son pere il avoit trouvé le secret de s'enfuir à Thessalonique , où il avoit reçu le baptême , & qu'il prioit Sa Majesté Czaricane de lui fournir de

quoisubstiter. Le Czar fit assembler son conseil, pour savoir ce qu'il devoit faire dans une semblable conjoncture. MICHEL ROMANOV.

On lui conseilla de ne pas écouter de pareils propos, & de ne pas s'exposer à avoir la guerre avec les Turcs, pour un homme qui, selon toutes les apparences, n'étoit qu'un imposteur. 1627.

Cette année la Czarine accoucha d'une fille à laquelle on donna le nom d'Irene. A-peu-près dans le même temps mourut Daria, fille de Jean Koltaskoi, qui avoit été fiancée avec le Czar Ivan IV, & qu'il avoit reléguée dans un couvent.

La Czarine accoucha encore cette année d'une fille qui fut nommée Pélagie : mais elle mourut peu de temps après sa naissance. 1628.

Le Roi de Perse envoya des ambassadeurs au Czar pour se plaindre de ceux que ce Prince avoit envoyés à Ispahan. Ils se livroient au vin, de manière qu'ils insultoient tous les Persans qu'ils rencontroient. Michel les fit revenir à Moscou ; & pour les punir, il leur fit donner le Knout, & confisca leurs biens.

Le Czar voyoit avec impatience que

MICHEL
ROMANOU.
 1628.

la Czarine ne lui donnoit point d'enfant mâle : il aimoit sa patrie , & craignoit qu'à sa mort elle ne retombât dans les malheurs dont il l'avoit tirée. Eudocie s'en affligoit elle-même , & se dispoſoit à entrer dans un couvent , afin , diſoit-elle , de laiſſer la liberté au Czar d'épouſer une autre femme qui lui donneroit un Prince , dont la naiſſance arrêteroît la perte de l'Etat : mais la mere de Michel l'arrêtoit. Enfin elle accoucha d'un fils le 17 Mars 1629. Il eſt aiſé de ſ'imaginer la joie que cette naiſſance cauſa au Czar & à la Czarine. Le Patriarche Théodore Romanou le baptiſa lui-même. On lui donna le nom d'Alexis. C'eſt lui que nous verrons regner après Michel , & qui fut pere de Pierre le Grand.

1629. Les Ruſſes étoient tranquilles du côté des Polonois , parce que ces derniers avoient à peine des forces ſuffiſantes pour réſiſter aux Suédois qui étoient commandés par Guſtave Adolphe. Ce dernier , quoique victorieux dans preſque toutes les occaſions , avoit pluſieurs fois propoſé la paix à Sigifmond : voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir par la voie d'accommodement , il

réfolut de forcer fon nenemi à la demander lui-même, fit les préparatifs les plus formidables, envoya propofer à Michel de joindre fes forces aux fiennes. Le Czar, toujours guidé par les confeils de fon pere, lequel confultoit en tout l'équité, répondit aux ambaffadeurs de Suede qu'ayant fait une trêve avec les Polonois, il croyoit, en qualité de Chrétien, ne pouvoir la rompre fans fujer; mais que fitôt qu'elle feroit expirée, il ne manqueroit pas de les attaquer & de venger la Ruffie des maux qu'ils lui avoient faits.

MICHEL
ROMANOU.
1629.

L'hiftoire ne fournit aucun événement remarquable pendant le cours de plufieurs années. Michel s'occupoit à réparer les maux que fes fujets avoient endurés pendant les guerres. Il envoyoit des ambaffadeurs chez tous les Princes étrangers, pour les engager à établir un commerce folide avec les Ruffes: il faisoit fortifier les villes, attiroit par fes largeffes des étrangers à fa cour, afin de policer & d'inflruire fes fujets. La Ruffie enfin commençoit à oublier fes maux paffés; mais elle fit en 1632 une perte qui arrêta pour quelque temps les progrès qu'elle faisoit du côté des

1630.

1631.

1632.

MICHEL ROMANOV. 1632. sciences & du commerce : Théodore Romanou, pere du Czar, mourut : le Czar perdit en lui un pere tendre, un ami fidele, un ministre prudent & habile ; les pauvres perdirent un appui, les malheureux un consolateur : les pleurs & les gémissemens que l'on entendit à ses funérailles faisoient l'éloge de ses vertus.

Théodore Romanou avoit toujours inspiré au Czar des sentimens de paix. Il lui disoit que ses Etats avoient besoin de repos pour recouvrer cette splendeur dont ils avoient joui sous les Czars qui avoient regné avant les troubles occasionnés par les imposteurs. Sitôt qu'il fut mort, Michel, cédant à l'impétuosité de son caractère, assembla ses troupes, & les envoya mettre le siège devant Smolensko. Cette ville étoit bien fortifiée : depuis que les Polonois en étoient maîtres, ils en avoient augmenté les fortifications, y entretenoient une nombreuse garnison, & avoient soin de la pourvoir de toutes les munitions nécessaires pour soutenir un siège. Malgré ces précautions, elle étoit sur le point de succomber sous les efforts des Russes : il n'y avoit pas

d'apparence qu'on pût lui fournir de secours. Les Turcs, à la sollicitation du Czar, avoient fait une irruption dans la Moldavie : Sigismond étoit mort depuis peu ; ses deux fils Uladislas & Casimir se disputoient la couronne de Pologne. Le danger avertit les Polonois de leur devoir : ils proclamèrent Uladislas Roi, lui fournirent de l'argent & des troupes. Il marcha d'abord au secours de Smolensko, se campa si avantageusement, qu'il coupa les vivres à l'armée Russe : il attaquoit tous les détachemens qui alloient au fourage, enlevait tous les convois : enfin les Russes furent forcés de mettre les armes bas, & de se rendre prisonniers. Uladislas, après cette expédition, alla contre les Turcs, les défit, & les chassa de la Moldavie.

MICHEL
ROMANOV.
1632.

De si glorieux succès acquirent à ce Prince l'estime & la confiance de ses sujets. Il se mit l'année suivante à leur tête, entra en Russie, & s'empara de plusieurs villes. La rapidité de ses conquêtes effraya le Czar, qui lui proposa la paix à des conditions si avantageuses qu'il les accepta. Michel céda à Uladislas Smolensko, Novogrodek,

1633.

**MICHEL
ROMANOV.**
1633.

Sieverski , Dorhobus , Biela , Rostou , Starodub , &c. enfin , près de deux cens lieues en longueur & soixante & dix en largeur. Uladislas renonça de son côté au titre de Czar qu'il avoit toujours porté depuis sa proclamation. Les généraux qui avoient commandé l'armée que le Czar avoit envoyée assiéger Smolensko , furent décapités.

Après une paix si solidement faite avec le seul ennemi que la Russie eût à redouter , Michel sembloit devoir jouir paisiblement de la couronne ; mais le nom de Démétrius produisit encore un nouvel imposteur. Il se nommoit Timofca Ancudina , étoit originaire de Vologda , & fils d'un marchand de toiles , nommé Denko Ancudina. Le pere crut trouver dans son fils quelques apparences d'esprit , lui fit apprendre à lire & à écrire. Ses rapides progrès le firent bientôt regarder dans la ville comme un homme de mérite. On en fit un chantre dans les églises. La beauté de sa voix lui attira de la réputation , & lui donna accès auprès de l'archevêque qui le prit à son service. Ancudina s'acquittoit si bien de son devoir , que l'archevêque le prit en

Un imposteur paroît encore sous le nom de Démétrius.

affection , au point de lui donner sa petite fille en mariage. Cette alliance pouvoit le conduire rapidement à la fortune ; mais elle le conduisit à l'échafaud. Il se livra aux plus grands excès de la débauche , dissipa tout le bien de sa femme , & après la mort de l'archevêque , passa à Moscou avec sa famille. Il y trouva de l'emploi dans un des bureaux où les taverniers vont prendre le vin , l'eau-de-vie , la biere , &c. qu'ils vendent en détail. Il étoit accoutumé à la dépense ; en moins de deux mois il se trouva redevable de deux cens écus. Comme la punition que l'on fait subir en Russie pour ces sortes de crimes est fort sévère , il employa tous les moyens possibles pour remplir sa caisse. Il s'adressa à un de ses camarades , lequel étoit son compere , lui dit qu'un des principaux marchands de Vologda , auquel il avoit beaucoup d'obligation , étant arrivé à Moscou , il l'avoit invité à dîner , & qu'il vouloit lui présenter sa femme dans un ajustement décent. Pour cet effet il pria son compere de lui prêter les perles & les bagues de la sienne. Celui-ci les lui prêta , sans en tirer de reconnoissance.

MICHEL
ROMANOV.
1634.

MICHEL
ROMANOV.
1634.

Ancudina vendit ces pierreries, se servit d'une partie de l'argent pour remplacer ce qui manquoit dans sa caisse, & dépensa l'autre. Lorsque son compere redemanda ce qu'il lui avoit prêté, l'autre répondit qu'il n'avoit rien à lui : sur cette réponse le compere le fait mettre en prison : mais n'ayant point de preuves, il est obligé de se desister de sa demande.

La femme d'Ancudina lui reprochoit sans cesse ses vices, ses friponneries, & l'accusoit de la misere dans laquelle il l'avoit plongée avec ses enfans. Ce scélérat, craignant que le désespoir n'engageât cette malheureuse femme à le dénoncer aux Magistrats, résolut de la faire périr. Il envoya un jour son fils chez un de ses amis, enferma sa femme dans un poële, mit le feu à la maison ; & la laissa périr. Il se cacha si bien que personne ne le vit : pendant la nuit il sortit de Moscou, & se retira en Pologne. N'ayant point de ses nouvelles, on crut qu'il étoit péri avec sa femme.

Au bout de quelque temps, il fut cependant reconnu à Varsovie, & le Czar, étant dans le cas d'envoyer un

ambassadeur au Roi de Pologne, fit demander ce scélérat à Sa Majesté Polonoise. Ancudina avoit de l'esprit & de la hardiesse. Il alla trouver le général des Cosaques, le pria de le mettre à l'abri des persécutions du Czar qui vouloit le faire périr, parce qu'il étoit fils du Czar Ivan IV. Le général des Cosaques étoit simple & crédule : il promit sa protection au fourbe : celui-ci soutenoit si bien le rôle qu'il vouloit jouer, qu'on commençoit à le considérer, même à le respecter, comme auroit dû l'être celui dont il prenoit le nom.

MICHEL
ROMANOV
1634

Un Russe, ayant quelques affaires auprès du général des Cosaques, alla le trouver : lorsqu'il arriva à la cour de ce Prince, Ancudina y étoit, & on lui marquoit du respect. Le Russe le reconnut, raconta son histoire, lui conseilla de retourner à Moscou, & il lui promit même tout son crédit pour lui faire obtenir sa grace du Czar.

Ancudina avoit trop de jugement pour suivre ce conseil : il savoit que les crimes étoient trop énormes, pour qu'un prince aussi exact à faire punir les coupables, voulût lui accorder sa

MICHEL grace. Il quitta promptement la cour
ROMANOU. du général des Cosaques, & passa en
1634. Turquie. Pour y être en sûreté, il ab-
jura le christianisme, & se fit circon-
cire. Suivant son penchant naturel, il
se livroit à la débauche : craignant à la
fin de recevoir la punition due à ses ex-
cès, il passa à Venise, de là à Rome,
se fit Catholique-Romain : il alla en-
suite à Vienne en Autriche, repassa en
Russie, publia dans les villages qu'il
étoit Démétrius, fils d'Ivan IV, qu'il
étoit échappé à la fureur des Tatars
qui avoient voulu le tuer dans Coluga.

Quelque grossiere que fût cette im-
posture, elle en imposa à plusieurs. Le
nouveau Démétrius avoit acquis un
nouveau degré de hardiesse & de fer-
meté dans ses voyages : il savoit per-
suader. D'abord il rassembla une cen-
taine de vagabonds qui avoient servi
dans les dernières guerres, & qui ne
vivoient que de rapines & de brigan-
dages. Plusieurs autres scélérats se joi-
gnirent à eux : le parti de l'imposteur
augmentoit de jour en jour. Lorsqu'il
le crut assez considérable, il publia un
manifeste, par lequel il exhortoit ses
plus fideles sujets à le reconnoître pour

le véritable souverain de la Russie. Il marcha avec son armée du côté de Novogrod, où le peuple le reconnut. Cet exemple fut suivi par les habitans de Jama & d'Ivanogrod. L'impôsteur crut que de si heureux commencemens étoient le présage d'une réussite certaine. Il envoya un homme de confiance demander du secours à Christine, reine de Suede. Cette Princesse fut étonnée de voir que Démétrius tué tant de fois, reparoissoit encore : elle chargea un certain Petrejus d'aller à Ivanogrod, pour savoir l'histoire de ce nouveau Démétrius. Quelques intérêts qu'eût cette Princesse à fomentér des troubles dans la Russie, pour conserver les places que son pere y avoit conquises, elle ne crut pas devoir être l'appui d'un impôsteur ; d'ailleurs toutes ses forces étoient tournées contre les Allemands ; il lui auroient été difficile d'en fournir beaucoup à ce prétendant au trône de la Russie.

Lorsque l'envoyé de la Reine fut arrivé à Ivanogrod, il fit demander une audience à Démétrius. Celui-ci, informé que cet envoyé avoit connu particulièrement le Démétrius qui avoit

MICHEL
ROMANOV,

1634.

MICHEL ROMANOV.
1634. **É**tre couronné & assassiné à Moscou , feignit d'être malade , & envoya au Suédois deux de ses conseillers , pour lui proposer de faire un traité d'alliance avec la Reine , & promit de le ratifier sitôt que sa santé le lui permettroit. Pétrejus répondit qu'il avoit des instructions secrètes , & qu'il ne pouvoit rien faire avant de parler à Démétrius. On éluda cette entrevue sous différens prétextes ; le député de la Reine de Suède , se doutant à la fin des motifs du délai , retourna en Suède , & rendit compte de sa mission à la Reine qui s'applaudit de n'avoir pas agi dans cette affaire avec trop de précipitation.

L'imposteur fut dédommagé du refus de la Reine de Suède par l'arrivée d'une multitude de bandits qui croyoient devoir profiter de l'occasion qu'il leur présentoit pour piller. Il s'avança du côté de Plescou , somma les habitans de se rendre au nom du Czar Démétrius.

Michel , informé de la rapidité des progrès de ce nouvel imposteur , fait assembler le Sénat : on ne perd pas de temps à délibérer , on leve des troupes , on met à leur tête les plus habiles

généraux, & on les envoie à Plescou. La place étoit sur le point de capituler; mais Ancudina fut saisi d'effroi à l'arrivée des troupes du Czar; il prit la fuite, & son armée se dispersa, laissant armes & bagages. Ceux qui commandoient les troupes de Michel, croyant que c'étoit assez d'avoir dispersé ces brigands tumultuairement amassés, retournerent à Moscou avec l'armée. Les habitans de Plescou, par un caprice dont on ne connoît point la cause, ne virent pas plutôt l'armée de Michel éloignée de leur ville, qu'ils envoyèrent chercher le prétendu Démétrius, & lui firent promettre qu'ils le recevraient comme leur légitime souverain, & lui prêteroient serment de fidélité. Il se fia à leur parole, entra dans Plescou, y fut reçu avec toutes les démonstrations possibles d'amitié. Les cœurs corrompus ne profitent de la fortune que pour commettre des crimes: bientôt Ancudina se livra à tous les excès de la débauche. Il sembloit qu'il n'avoit aspiré à la puissance suprême que pour assouvir son insatiable passion pour le vin: à cet horrible vice, il joignit celui d'enlever toutes

MICHEL
ROMANOU.

1634.

MICHEL
ROMANOU.
1634.

les femmes & les filles qui avoient le malheur de lui plaire , & de les deshonorer. Tous les peuples ont été sensibles à cette insulte : elle a précipité du trône des Rois légitimes, Ancudina fut chassée de Plescou.

Ce scélérat n'osoit s'arrêter nulle part : la crainte de subir la punition due à ses crimes, le fit passer dans des pays éloignés : il alla en Hollande , à Bruxelles , y vit l'archiduc Léopold auquel il voulut persuader qu'il étoit un des descendants des anciens grands ducs de Russie ; l'Archiduc lui fit donner une certaine somme d'argent , & refusa de le voir une seconde fois. Ancudina alla à Leipsik , y embrassa le Luthérianisme , passa à Neutrat dans le duché de Holstein. Le Gzar, qui le faisoit suivre , ne tarda pas à en être informé : il écrivit au duc une lettre dont voici la traduction. » De la » part de Dieu tout puissant , par la volonté duquel tout se fait sur la terre » & au ciel , qui est le protecteur de » tous les peuples & le consolateur des » affligés , celui qui tient dans sa main » le sceptre de Russie , pour gouverner » & conserver en paix & sans troubles

„ le grand Empire des Russes avec tou-
 „ tes les provinces qui y sont annexées ,
 „ par conquête ou autrement , Nous ,
 „ Grand Seigneur, Czar & Grand Duc,
 „ Michel Alexiovits , conservateur de
 „ toutes les Russies , &c. au très-puif-
 „ sant Frédéric, héritier de Norwege,
 „ Duc de Slesvic , de Holstein , de
 „ Stormarie & de Drimarfe , comte
 „ d'Oldenbourg & de Dolmenhorst ,
 „ salut ».

MICHEL
 ROMANOU.
 1634.

„ En l'an 1630 , le nommé Timof-
 „ ka Ancudina vola notre trésor ; &
 „ pour éviter la mort qu'il avoit mé-
 „ ritée , sortit des pays soumis à notre
 „ puissance , & se rendit à Constanti-
 „ nople où il fit profession du Maho-
 „ métisme. Il y commit tant de cri-
 „ mes en si peu de temps , qu'il fut
 „ obligé de s'enfuir & de passer en Po-
 „ logne. Lorsqu'il y fut arrivé , il cher-
 „ cha à semer de la division entre les
 „ Princes voisins , alla trouver Théo-
 „ dat Chmielniski , général des Cosa-
 „ ques. Zaporouski tâcha de lui persua-
 „ der qu'il étoit le fils d'Ivan IV , &
 „ héritier présomptif de la couronne
 „ de Russie. Le Roi de Pologne , à
 „ notre sollicitation , le fit poursuivre ;

MICHEL
ROMANOU.
1634.

Spieli. Celui-ci le fit mettre dans un chariot pour le conduire à Trove-monde, où il devoit l'embarquer. Ancudina fit tout ce qu'il put pour se détruire: il se précipita du chariot en bas, espérant que la roue passeroit sur son corps & le tueroit: mais on l'arrêta aussi-tôt; on le lia de maniere qu'il ne pouvoit même remuer. Sitôt qu'il arriva à Moscou, on l'appliqua à la question; mais il dit que de tous les Boïares qui étoient présens, il n'y en avoit pas un auquel il voulût faire l'honneur de parler. Voyant entrer le Knéès Nikita Romanou, il lui marqua plus d'égards qu'il n'avoit fait aux autres, dit qu'il répondroit devant lui, parce qu'il l'estimoit à cause de son courage & de ses autres qualités. Il soutint avec fermeté qu'il étoit fils de Basile Iwanovits Suiski. On lui répondit qu'il étoit fils de Démenti Ancudina, marchand de toile à Vologda, & que le Czar Basile Suiski n'avoit point eu d'enfant, & que les deux freres de ce prince étoient morts sans en avoir. Il persista toujours avec opiniâtreté à dire qu'on se trompoit, ou qu'on vouloit le tromper.

On

On fit venir sa mere qui l'exhorta à reconnoître sa faute. Ce scélérat parut d'abord ému en la voyant ; s'étant ensuite remis , il dit qu'il ne la connoissoit pas. Ivan Plescou , auquel il avoit confié son fils en partant de Moscou , lui dit qu'il devoit confesser la vérité dans la conjoncture où il se trouvoit ; que sa naissance étoit trop connue , pour qu'on ajoutât foi à ce qu'il disoit ; qu'enfin il ne devoit pas prolonger ses tourmens par une opiniâtreté inutile. Ce langage lui fit une telle impression , qu'il ne voulut plus parler , quoiqu'on lui présentât plusieurs personnes qui l'avoient connu pendant qu'il tenoit un bureau aux tavernes. On le visita , & l'on trouva qu'il avoit été circoncis. Le lendemain on le mit encore à la question ; mais il garda le silence avec la même opiniâtreté qu'il avoit fait la veille. On le conduisit dans la place du marché , on lui lut sa sentence ; le bourreau lui coupa les bras , les jambes & la tête. Ses membres furent attachés à des poteaux , le tronc resta sur la terre jusqu'au lendemain que le bourreau le traîna à la voirie : punition cruelle , mais justement due à un scélérat.

MICHEL
ROMANOV.
1634.

Son supplice :

MICHEL
ROMANOU. 1634. lérat dont la vie n'étoit qu'un tissu de forfaits. Dans tous les siècles l'on a vu paroître des hommes capables de commettre les plus grands crimes , & être assez cruels à eux mêmes pour s'exposer aux plus cruels supplices.

Les historiens ne fournissent plus de détails intéressans sous le regne de Michel Romanou. Ce prince se voyant paisible possesseur du trône , ne s'occupait que du bonheur de ses sujets. Pour cet effet , il chercha tous les moyens de faire fleurir le commerce , attira dans ses états des artistes , & les récompensoit avec largesse. Il distribuoit des terres aux étrangers qui passaient en Russie , & leur fournissoit tout ce qui leur étoit nécessaire pour les cultiver. Michel étoit naturellement doux : il pardonnoit facilement , & ne punissoit qu'avec peine. Son équité ne lui permit pas de rompre le traité de paix qu'il avoit fait avec la Pologne , quelques instances que lui fit Gustave-Adolphe , Roi de Suède. Quoique dévot , il n'écoutoit point les superstitieux , & se plaignoit souvent de l'ignorance du clergé Russe.

Grave Volmer , fils naturel du Roi

de Danemark , lui fit demander une de ses filles en mariage : comme le Czar connoissoit les qualités de ce jeune prince , il la lui accorda : mais le clergé s'opposa à cette alliance , sous prétexte que Volmer étoit d'une religion tout - à - fait différente de celle des Russes. Le Prince de Danemarck offrit de faire défendre sa religion par ses aumôniers : mais les prêtres Russes ne voulurent pas accepter la conférence. Le Czar , irrité , leur demanda quelle religion ils professoient , puis qu'ils n'osoient la défendre.

MICHEL
ROMANOV.

1634.

Peu de jours après , il fut surpris , en allant se coucher , d'un vomissement si terrible , qu'il mourut le lendemain au matin , qui étoit le 12 juillet 1645.

1645.

Il avoit épousé , comme nous l'avons dit , Marie , qui mourut peu après son mariage ; il épousa ensuite Eudocie , fille d'un simple gentilhomme , nommé Streschneu. Il en eut quatre enfans , Alexis qui lui succéda , & trois filles. Irene , qui mourut après son pere , Pélagie morte jeune , Anne qui mourut dans un âge avancé. Irene & Pélagie ne se marièrent point : il y a apparence que c'étoit Irene qui avoit été promise

Mort de Michel Romanov.

MICHEL ROMANOU. 1645. au prince de Danemarck. Le traducteur de Strahlenberg assure que Michel Romanou eut encore une fille nommée Latiane, qui mourut aussi dans un âge fort avancé.

ARTICLE II.

ALEXIS.

ALEXIS. 1645. **L**E Knées Morosou, gouverneur d'Alexis, craignant que la jeunesse du Prince, qui n'avoit pas seize ans accomplis, n'occasionnât quelques troubles, résolut de hâter son couronnement. Dès le lendemain de la mort de Michel, il fit assembler les Knées & les Boïares qui étoient à Moscou, fit sacrer & couronner le jeune Prince, qui prêta le serment accoutumé dans cette occasion.

Morosou, favori du Czar.

Bientôt Morosou changea sa qualité de Gouverneur en celle de Ministre, & conserva toujours l'ascendant qu'il avoit eu sur l'esprit du Prince, au point qu'il gouvernoit l'Etat, comme s'il avoit été souverain lui-même. Eudo-

cie, mere du Czar, avertissoit souvent son fils de ne pas souffrir qu'un particulier étendît son pouvoir au point que Morosou l'étendoit. Le Prince répondoit à sa mere, qu'il suivoit en cela les intentions de Michel son pere qui lui avoit toujours conseillé de suivre les avis de son gouverneur.

ALEXIS.

1645.

Quoique Morosou n'ignorât pas les réponses du Czar à sa mere, il n'osoit cependant lâcher la bride à son excessive avidité : il savoit que cette Princesse avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de son fils, & qu'elle pourroit tôt ou tard l'indisposer contre lui : mais elle mourut, & Morosou, ne trouvant plus de barriere entre lui & le souverain, se trouva seul maître de son esprit.

Il commença par éloigner tous les courtisans de la personne de souverain. Pour écarter de la Cour ceux qui lui faisoient ombrage, & qui auroient pu partager les faveurs, il leur donnoit des gouvernemens, & faisoit remplir les charges qu'ils occupoient à la cour par des hommes qu'il savoit lui être totalement dévoués. Il engageoit souvent le Czar à sortir de la capitale, sous pré-

ALEXIS.**1647.**

même qu'elle n'avoit jamais eu d'accès d'épilepsie ; son amour pour elle se ralluma dans son cœur ; mais il eut la prudence de ne pas l'écouter. Il en avoit épousé une autre , & ne vouloit pas donner lui-même l'exemple du divorce , qui n'étoit que trop fréquent en Russie. Elle étoit de son côté trop sage pour se livrer à un homme autrement que par les liens du mariage. Il lui assigna une pension pour le reste de ses jours , rappella son pere d'exil , & lui donna des sommes considérables.

**Mariage du
Czar Alexis.**

Le jeune Czar , trompé par la fourberie de son ministre , consentit à épouser Marie Ilychna , fille d'Ilia Miloslauski. La nature lui avoit été assez favorable , pour qu'elle captivât la tendresse d'Alexis. A une figure assez belle , elle joignoit un air noble & une taille majestueuse : sa modestie , sa grande sagesse , sa dévotion la faisoient aimer de tout le monde. Lorsque le Czar fut décidé , il envoya un Boïare chez elle pour avertir son pere Ilia d'envoyer sa fille Marie chez la grande Maîtresse. Le mariage fut célébré le dimanche qui précédoit le jour de Carnaval de l'an 1647 : mais on ne fit

aucune cérémonie, parla crainte qu'on avoit des sortilèges.

Huit jours après le mariage du Czar, Morosou eut la hardiesse d'épouser la sœur de la Czarine. Le Czar étoit trop jeune pour réprimer l'ambition de son ministre : mais les chagrins que celui-ci essuya, prouvent que les dangers, & souvent les malheurs suivent ce vice de près. Il étoit âgé, & avoit toutes les infirmités & tous les désagrémens de la vieillesse. Sa femme étoit jeune & belle : elle ne tarda pas à prendre du dégoût pour lui. William Barnsley, jeune Anglois, joignoit aux agrémens de la figure une taille avantageuse, une vivacité d'esprit, une douceur naturelle & un air de galanterie qui étoit alors inconnu en Russie : il plut à la femme du ministre : le mari s'aperçut du penchant qu'elle avoit pour l'Anglois ; il les fit observer, & découvrit ce que les maris jaloux ont ordinairement le malheur de découvrir. La femme qui l'outrageoit étoit la belle-sœur du Czar : il n'osa diriger ses coups sur elle : William Barnsley fut seul la victime de sa jalousie ; il le fit exiler, & le tint éloigné de Moscou tout le temps

ALEXIS.

1647.

Morosou
épouse la belle
sœur du Czar.

1612.

ALEXIS.

1647.

qu'il vécut. Après sa mort, l'Anglois obtint son rappel, embrassa le rit Grec, & se maria fort avantageusement dans Moscou. Morosou eut encore la douleur de voir le peuple se soulever contre lui, & forcer le Czar de l'éloigner de la Cour.

1648.

Le peuple se
souleve, &
force le Czar
d'éloigner son
ministre.

L'avarice de Morosou égaloit son ambition : ce n'étoit que par des sommes considérables qu'on obtenoit les charges & les dignités : ceux qui les possédoient, pour gagner ce qu'ils avoient été obligés de donner, exerçoient les exactions les plus criantes : on augmenta les impôts, l'on en mit même jusque sur les denrées les plus nécessaires à la vie. Le peuple, voyant qu'on le privoit de sa subsistance, murmura ; il s'assembla, & décida qu'il falloit présenter une requête au Czar. Les plus hardis se chargerent de le faire, lorsqu'il seroit à l'église ou à la chasse. Leurs tentatives furent inutiles, Morosou avoit donné des ordres pour que le Czar fût si bien environné par ses gardes, que personne ne pût l'aborder. Ceux qui s'étoient chargés de lui présenter la Requête, furent obligés de la lâcher à un officier des gar-

des : celui-ci fit son rapport ; mais tel que Morosou lui prescrivit. Le peuple, voyant que ce moyen ne lui réussissoit pas , résolut de porter ses plaintes de vive voix à la première occasion.

ALEXIS.

1648.

Le 7 Juillet 1648 , le Czar assista à une procession solennelle : le peuple en fut informé , & s'assembla dans la place du grand marché qui étoit devant le palais. Lorsqu'il parut , plusieurs bourgeois écartèrent ceux qui l'environnoient , l'arrêterent & le prièrent d'écouter les plaintes qu'ils avoient à lui faire de ses ministres. Alexis fut étonné de cette hardiesse ; mais il ne perdit pas la tête , répondit qu'il feroit examiner l'affaire , & qu'il rendroit justice à son peuple.

Les supplians, contens de cette réponse ; se retiroient avec tranquillité , & la révolte étoit apaisée dès son commencement : mais plusieurs Boiars qui accompagnoient le Czar , eurent l'imprudence de s'élancer sur eux & d'en maltraiter quelques-uns. Le peuple entra en fureur , prit des pierres , & les lança sur les Boiars qui , se voyant chargés de tous côtés , prirent

ALEXIS.

1648.

la fuite ; on les poursuivit jusqu'aux portes du palais. Les Gardes du Czar eurent beaucoup de peine à arrêter le peuple qui vouloit enfoncer les portes. La multitude augmenta, les esprits s'échauffèrent : on menaca de mettre le feu au palais si on ne livroit pas Morosou & Plesseou ; le dernier étoit garde du trésor impérial.

Morosou eut la hardiesse de paroître sur un balcon pour appaiser le peuple, & pour l'exhorter, au nom de Sa Majesté Czarienne, à se séparer & à rentrer dans le devoir. La vue d'un homme qu'on savoit être la cause des maux qu'on enduroit, irrita davantage la fureur du peuple. On lui répondit par des injures, & on lui assura que le tumulte ne cesseroit que quand on l'auroit vu subir la punition justement due à ses crimes. Une partie de la populace se rendit sur le champ à son hôtel, en enfonça les portes : les meubles furent dans un instant brisés ; les murs furent renversés : tous ses esclaves furent massacrés. La fureur du peuple étoit si grande, qu'on ne respecta pas même les images des Saints pour lesquels on a toujours eu beaucoup de vé-

nération en Russie. Ces séditieux arracherent les perles & les pierreries de sa femme, lui disant que s'ils ne la respectoient pas comme la belle sœur du Czar, ils la mettroient en pièces. Ils brisèrent ses équipages, tuèrent ses chevaux. Plusieurs d'entr'eux entrèrent dans sa cave, enfoncerent les tonneaux d'eau-de-vie : lorsqu'ils furent ivres, ils y mirent le feu, & réduisirent tout l'hôtel en cendres.

ALEXIS.

1648.

En sortant de chez Morosou, ils allerent piller les maisons de ses partisans, & y firent le même dégât qu'ils avoient fait chez lui : ils enleverent tant de richesses dans ces différens endroits, qu'ils vendoient au plus vil prix les perles, les pierreries, les martes zibelines, les étoffes d'or & d'argent.

Nazari Iovanovits Tzistou, chancelier de Russie, avoit eu le malheur de prendre la ferme du sel, & de participer à l'impôt qu'on avoit établi dessus : il étoit malade lorsqu'il apprit qu'on pilloit la maison de Morosou. Ne doutant pas qu'on ne vînt chez lui, il se cacha sous un paquet de bouleau, dont les grands font provision pour les étuves. Afin qu'on ne se doutât pas

ALEXIS.

1648.

qu'il étoit dessous, il le fit couvrir de plusieurs morceaux de lard : mais parmi ses esclaves, il s'en trouva un assez scélérat pour indiquer l'endroit où il étoit, afin de pouvoir impunément s'emparer de son argent, lorsqu'il l'auroit livré à la fureur du peuple.

On leva le paquet de boulean ; on tira le chancelier par les pieds ; on le traîna dans la cour, où on l'assomma à coups de bâton. On jeta son corps à la voirie, & sa maison fut rasée. Pendant que le peuple commettoit ces désordres chez les ministres, on s'occupoit à fortifier le palais impérial. Le peuple resta assemblé toute la nuit, & annonçoit par ses menaces qu'il attendoit le jour pour recommencer le pillage. Le Czar, craignant qu'il ne pousât la hardiesse jusqu'à venir piller le palais impérial, & qu'il n'attendât à sa personne, envoya chercher les différens corps de troupes qui étoient répandus dans la ville. Les officiers les conduisirent tambours battans, drapeaux déployés. Le peuple, loin de les insulter, s'écarta pour les laisser passer, les salua, leur dit qu'il ne leur en vouloit point, qu'il les reconnois-

soit pour des hommes braves qui n'approuvoient point les vexations & les violences du gouvernement : Alexis donna ordre au Knèès Nikita Ivanovits Romanou, qu'il savoit être agréable au peuple, de faire tous ses efforts pour l'engager à rentrer dans le devoir. Ce seigneur se présenta devant le peuple, la tête découverte, & dit qu'on devoit être satisfait de la parole que le Czar avoit donnée le jour précédent de remédier aux désordres dont on se plaignoit; que Sa Majesté lui avoit ordonné de porter de sa part la même parole à son peuple, & de l'exhorter à rentrer dans le devoir. Le peuple écouta ce langage en silence, & répondit qu'on ne se plaignoit point du Czar, & qu'on auroit toujours pour sa personne sacrée le respect qui lui étoit dû; mais qu'on demandoit la punition de ceux qui abusoient de sa confiance pour exercer toutes sortes de vexations. Ceux qui portoient la parole au nom du peuple, ajoutèrent qu'ils ne se retireroient qu'après qu'on leur auroit livré Morosou, Plesseou & Trachamistou, qu'ils vouloient punir des maux qu'ils leur avoient faits. Nikita leur promit de porter cette

ALEXIS.

1648.

ALEXIS.

1648.

réponse au Czar , de l'engager à les satisfaire , & leur dit qu'il ne doutoit point que Sa Majesté ne fit tout son possible pour les contenter ; mais qu'on ne pouvoit leur livrer Morosou & Trachanistou , parce qu'ils s'étoient sauvés ; & qu'on feroit exécuter le troisième. Sitôt que Nikita eut raconté au Czar ce qui venoit de se passer , on envoya chercher le bourreau qui sortit bientôt après avec Plesseou qu'il conduisoit , les mains attachées derrière le dos. Le peuple , en voyant ce dernier , s'abandonna aux transports de la fureur , l'arracha des mains du bourreau , & l'assomma à coups de bâton. Sa mort n'éteignit point la colère du peuple ; on traîna son cadavre dans les rues , & chacun s'empressoit de le frapper. Un moine , auquel Plesseou avoit fait donner des coups de bâton peu de jours auparavant , ayant rencontré le cadavre , en coupa la tête , & la foula aux pieds. Le bourreau , voyant que le peuple abandonnoit le cadavre de ce malheureux ministre , le porta à la voirie.

Morosou s'étoit sauvé en effet : mais il fut arrêté dans sa fuite par des char-

tiers & par une partie de la populace. On se saisit de sa personne , & on le conduisit dans la place publique pour l'exposer à la fureur du peuple. Il étoit prêt d'y arriver lorsqu'il se rencontra un embarras causé par des voitures : il en profita pour se débarrasser des mains de ceux qui le tenoient , s'enfuit & se retira au château par des rues détournées. Le Czar , pour le sauver , crut devoir sacrifier encore Trachanistou. Il le fit chercher avec tant d'exactitude ; qu'on le trouva à quelques lieues de Moscou ; on l'y ramena ; on le conduisit dans la place publique où on lui trancha la tête par ordre du Czar. Le peuple , satisfait de cette seconde exécution , crut qu'il étoit injuste d'exiger qu'on lui livrât Morosou , puisqu'on l'avoit trouvé à quelques distances du château , & se dispersa sur les onze heures du matin.

Sur le midi , on vit plusieurs quartiers de la ville tout embrasés : le feu fit même des progrès si rapides , qu'il sembloit que Moscou alloit être réduit en cendres. Le Czar donna ordre aux soldats de sa garde d'aller arrêter l'incendie. Ils rencontrèrent dans leur

ALEXIS.

1648.

ALEXIS.

1648

route un moine qui portoit un paquet si pesant , que ses forces sembloient s'épuiser dessous. Lorsqu'ils furent auprès de lui , ils virent que le fardeau qu'il portoit , étoit un cadavre. Ils lui demanderent ce qu'il en vouloit faire. Ce moine fanatique leur répondit que c'étoit le cadavre de Plesseou qu'il portoit au feu , & qu'il n'y avoit pas de doute qu'il cesseroit lorsque ce scélérat seroit consumé. Il les pria en même-temps de lui aider à le porter , & sur leur refus , il proféra contr'eux les blasphêmes les plus horribles. Quelqu'un du peuple se trouva là par hasard ; il étoit aussi simple que ce moine , & par conséquent aussi superstitieux ; il lui aida à porter au feu les malheureux restes du ministre. Les soldats travaillèrent avec tant de zèle , qu'en peu de temps l'incendie fut arrêté.

Le Czar , instruit par les troubles qui avoient suivi la mort de Théodore , sentoit jusqu'à quel excès les Russes sont capables de se porter , & le danger auquel il étoit exposé. Il crut que le parti le plus sage étoit de prendre le peuple par la douceur , commença par lui faire distribuer pendant

plusieurs jours de l'eau-de-vie & de l'hydromel : son beau-pere Ilia fit assembler chez lui les principaux marchands , leur donna à boire & à manger à discrétion pendant trois jours. Le Patriarche ordonna aux prêtres & aux moines de calmer les esprits , & de remontrer au peuple que la religion lui ordonnoit d'avoir du respect & de la soumission pour leur souverain. Alexis donna les places de ceux qui avoient été exécutés à des personnes capables de les remplir : il fit faire une procession solennelle ; & , lorsque le peuple fut assemblé , il dit à haute voix , qu'il avoit appris avec douleur les injustices que ses ministres avoient commises sous son nom ; qu'ils avoient subi la peine due à leur crime ; qu'il avoit mis à leur place des personnes dont la probité étoit connue ; qu'il étoit certain qu'elles rendroient la justice gratuitement & sans distinction ; d'ailleurs , qu'il examineroit leur conduite de si près , qu'ils seroient forcés de remplir leur devoir ; qu'il avoit supprimé une partie des impôts , & qu'il ne laisseroit subsister que ceux qui étoient absolument nécessaires pour l'administration

ALEXIS.

1648.

ALEXIS.

1648.

de l'Etat. Le peuple se battit le front, ce qui, dans ce pays, est un signe de joie & de satisfaction, & rendit des actions de graces au Czar. Sa Majesté reprit qu'il étoit vrai qu'elle avoit promis à son peuple de lui livrer Morosou ; qu'il étoit difficile de le justifier entièrement ; mais qu'elle ne pouvoit se résoudre à livrer au supplice un homme qui lui avoit servi de pere, qui avoit toujours eu les yeux fixés sur elle pour en écarter les dangers auxquels les enfans sont presque toujours exposés, Alexis s'abbaissa même jusqu'à prier son peuple de pardonner à son gouverneur, assura sur sa couronne qu'il se comporteroit plus sagement à l'avenir ; dit que si l'on trouvoit mauvais qu'il continuât de prendre sa place au Conseil, il ne l'y appelleroit plus ; mais qu'il prioit qu'on le regardât comme son gouverneur & son beau-frere ; enfin que la conduite que l'on tiendrait à son égard, seroit la preuve de l'amitié qu'on avoit pour lui. Les termes dont le Czar se servoit, le son de sa voix, annonçoient l'intérêt qu'il prenoit à Morosou. Tous ceux qui étoient présens, en furent tellement

touchés, qu'ils s'écrierent d'une voix unanime : » Que la volonté de Dieu » & du Czar soit faite ». Alexis fut si sensible aux marques d'affection qu'il venoit de recevoir de la part de son peuple, qu'il exprima sa joie & sa reconnaissance par des larmes.

ALEXIS.
1648.

Peu de jours après Morosou, voulant éprouver les dispositions du peuple à son égard, parut en public à la suite du Czar qui faisoit un pèlerinage au couvent de Troitza. Il traversa toute la ville le bonnet à la main, saluoit le peuple qui étoit sur son passage, parloit aux uns, donnoit un sourire aux autres : il se comporta avec tant d'adresse, que tout le monde en fut satisfait. Sa conduite, toute différente par la suite de ce qu'elle avoit été par le passé, changea la haine qu'on lui portoit en amitié. Il se faisoit un devoir de rendre service à tous ceux qui s'adressoient à lui : la justice fut rendue avec une scrupuleuse exactitude : pendant le reste de l'administration de Morosou, le gentilhomme n'osa insulte le roturier, le riche n'opprima point le pauvre, les Knècs, ou les Princes, ne se permirent point ces actions

ALEXIS.
1648.

d'éclat que le juge n'ose punir, & qu'il laisse tomber dans l'oubli. Le peuple fut tranquille, l'exactitude des juges étoit le garant de la sûreté publique.

Il engagea le Czar à porter un édit qui ne peut être assez loué. Lorsqu'un noble commettoit un crime, toute sa famille étoit regardée comme coupable de n'avoir pas assez veillé sur sa conduite. Si le crime méritoit la mort, les parens du criminel perdoient douze degrés de noblesse, & n'héritoient point de son bien. Par cette Politique, l'honneur & l'intérêt forçoient les parens à veiller sur la conduite les uns des autres : les pauvres n'étoient point à charge au public, leur famille se trouvoit forcée de les assister : elle craignoit que la misère, qui donne presque toujours de mauvais conseils, ne les conduisît au crime ; l'on ne voyoit point les jeunes gens se livrer aux dépenses excessives : les parens étoient intéressés à ne leur laisser faire que celles qui étoient proportionnées à leurs revenus : le ministère étoit toujours prêt à secourir ceux qui réclamoient son assistance. Une pareille conduite étoit bien louable dans un ministre. Le nom de

Morosou feroit dans la liste des grands hommes, si les écrivains ne lui reprochoient de n'être devenu sage qu'après avoir eu peur.

ALEXIS.

1648.

Alexis étoit trop prudent pour s'exposer aux hasards d'une guerre étrangère, dans un temps où il pouvoit douter de la fidélité de ses sujets : le général, auquel il avoit confié le commandement de son armée, se seroit trouvé dans le cas de le renverser du trône, & de se faire proclamer lui-même Czar. Ce qu'on avoit tant de fois vu arriver dans l'Empire Romain, pouvoit arriver dans celui de Russie. La politique engagea donc Alexis à faire une paix solide avec la Suède. Christine se plaignoit de ce que le Czar recevoit dans ses Etats tous les Suédois qui vouloient y passer, ce qui occasionnoit de fréquentes banqueroutes dans son Royaume, y rendoit le crime impuni, & enfin dépeuploit la Suède. Le Czar résolut d'envoyer à la Reine de Suède un ambassadeur assez habile dans les négociations, pour accommoder cette affaire à l'amiable. Ce fut Jeann Puskin qu'il choisit : les deux couronnes convinrent ensemble qu'on ne se-

1649.

ALEXIS.**1649.**

roit aucune recherche des transfuges de part & d'autre ; mais que l'on renverroit exactement ceux qui iroient sans passeport d'un Royaume à l'autre. Le Czar, convenant qu'il y avoit en Russie un nombre de Suédois bien plus considérable que celui des Russes qui étoient en Suède, s'engagea à payer à la Reine, par forme de dédomagement, cent quatre-vingt-dix mille roubles, qui font trois cent quatre-vingt mille écus de France, dont une partie seroit payée en argent, l'autre en bled, & promit que le tout seroit délivré au printemps de l'année 1650.

En conséquence de ce traité, la Reine de Suède envoya un Commissaire à Moscou pour recevoir l'argent & le bled : on lui délivra sur le champ la somme promise en argent, & l'on chargea Théodore Amilianou, marchand de Plescou, de lui fournir le bled. Cet homme, voulant profiter de l'occasion qui se présentoit pour faire une fortune rapide, fit saisir tous les bleds : pour en vendre ou pour en acheter, il falloit obtenir sa permission : il ne la donnoit qu'à ceux qui la lui payoient. Les habitans de Plescou, se voyant

voyant réduits à une extrême misère , commencerent à murmurer : ils se réunirent à ceux de Novogrod qui se trouvoient dans le même cas , & formerent la résolution d'arrêter le bled lorsqu'on voudroit le transporter dans le pays étranger. Avant d'employer la voie de fait , ils résolurent d'envoyer des députés à Moscou , pour savoir si l'enlèvement du bled se faisoit par l'ordre du Czar. La misère augmentant de jour en jour dans Plescou épuisa la patience du peuple , au point qu'on pillà la maison d'Amilianou. Ce marchand fut assez adroit pour se dérober à la fureur du peuple : mais on trouva sa femme , à laquelle on fit endurer toutes sortes de tourmens pour lui faire découvrir l'endroit où son mari mettoit son argent. Le gouverneur fit tous ses efforts pour arrêter la révolte : mais on le maltraita & on le chassa de la ville. Le peuple invita même la noblesse des environs à venir s'opposer aux vexations que l'on commettoit. On envoya trois députés à Novogrod , pour exciter les habitans à suivre l'exemple de ceux de Plescou. Le gouverneur de Novogrod fit arrêter ces trois députés,

ALEXIS.
1649.

ALEXIS.

1649.

& les fit conduire à Moscou. Ils y arrivèrent en même-temps que le gouverneur de Plescou, & que le marchand Amilianou. Le Czar ne crut pas devoir faire usage de la sévérité dans cette occasion ; il renvoya le gouverneur de Plescou dans son gouvernement, le fit accompagner par un Boïare, & les exhorta à employer la douceur pour appaiser le tumulte.

Le Boïare eut l'imprudence de ne pas exécuter les ordres du Czar : il employa la sévérité, alla même jusqu'à la cruauté ; le peuple, s'irritant de plus en plus, le maltraita au point qu'il pensa en mourir. Le gouverneur fut enfermé dans une étroite prison.

Le Czar, pour appaiser une révolte qui pouvoit avoir des suites très-dangereuses, paya en argent le reste du bled qu'il devoit fournir à la Reine de Suède, & fit escorter le commissaire de cette Princesse jusque sur les frontières de Suède. Il ordonna ensuite à un de ses généraux d'assembler la noblesse des Provinces voisines, les régimens de Kormichel, d'Hamilton, & d'assiéger Plescou. Les habitans vou-

lurent d'abord se défendre ; mais , voyant que les forces leur manquoient, ils perdirent courage, & ouvrirent leurs portes. On pendit les chefs de la révolte, & on pardonna au reste des habitans.

ALEXIS.

1649.

Ces troubles étant apaisés , l'empire resta pendant plusieurs années dans un calme qui donna au Czar la facilité d'assembler des forces, & de se mettre dans le cas, non-seulement de résister aux ennemis qui voudroient l'attaquer , mais encore de se faire craindre & redouter par ses voisins. La couronne de Pologne étant vacante par la mort de cet Uladislas que l'on a vu ravager la Russie, & prêt à se faire proclamer Czar, Alexis envoya des ambassadeurs à la diète qui étoit assemblée pour l'élection d'un nouveau Roi : il fit dire à ceux qui la composoient, qu'il entreroit en Pologne avec deux cens mille hommes, si on ne le proclamait pas. Ces menaces de la part d'un Prince qu'on savoit en état de passer aux effets, embarrassoient les Polonois. Ils sentoient d'un côté combien il seroit dangereux pour la liberté de la nation d'élire le Czar Roi : on ne

ALEXIS.

1649.

doutoit pas qu'il n'érigéât bientôt après la Pologne en province de Russie : d'un autre , on n'étoit pas en état de lui résister dans la conjoncture où l'on se trouvoit. Pour éviter ces deux malheurs , on lui fit des promesses , & l'on élut Jean Casimir , qui avoit été Jésuite & cardinal.

1654.

Le Czar , résolu de se venger del'insulte qu'il prétendoit avoir reçue des Polonois , par le refus qu'ils avoient fait de le reconnoître pour leur souverain , chercha des prétextes pour rompre la trêve que son pere avoit faite avec Uladislas. Il envoya des ambassadeurs en Pologne , pour se plaindre de ce qu'on n'avoit pas rempli les conventions établies par les derniers traités entre les deux couronnes. Uladislas & Michel étoient convenus qu'il se donneroient réciproquement en s'écrivant , toutes les qualités qui leur étoient dues ; & , pour ne pas se tromper , ils s'étoient mutuellement envoyé un écrit qui contenoit la liste de leurs dignités. Cette précaution qui , au premier coup d'œil , paroît venir d'une ridicule vanité , étoit prudente de la part de Michel, Uladislas avoit été pro-

clamé Czar par une partie de la nation : cette proclamation lui donnoit un droit incontestable au trône de Russie. Lorsqu'il y renonça par le dernier traité , le Czar exigea qu'il fût stipulé qu'Uladiilas & ses successeurs lui donneroient tous les titres qui lui étoient dus en sa qualité de souverain des Russes. Par ce moyen , le Czar recevoit une ratification de l'abdication d'Uladiilas toutes les fois que ce dernier lui écrivoit. Lorsque Jean Casimir fut proclamé Roi de Pologne , il écrivit à Alexis pour lui notifier son avènement au trône ; mais il manqua aux formalités que son frere s'étoit engagé à suivre.

ALEXIS.

1654.

Alexis , qui cherchoit un prétexte pour rompre la paix avec la Pologne , n'en trouva point de plus plausible que celui-là. Son ambassadeur s'en plaignit donc à la cour de Pologne. Casimir sentit que ces plaintes n'étoient qu'un prétexte que prenoit le Czar pour rompre la paix dans un temps où les forces de la Pologne étoient toutes occupées à faire rentrer les Cosaques dans le devoir , & où elle étoit menacée par la Suède. Il répondit à l'ambassadeur

ALEXIS.**1654.**

de Russie que si l'on avoit manqué aux formalités en écrivant au monarque de Russie , c'étoit une négligence de la part des secrétaires, qu'on les assigneroit à la première diète , pour leur faire dire quels étoient les motifs qui les avoient engagés à ne pas donner aux lettres qu'ils avoient écrites la forme qu'elles devoient avoir , & lui assura qu'il les puniroit de mort s'ils se trouvoient coupables.

L'ambassadeur parut satisfait de cette réponse ; mais il établit un autre sujet de plainte qu'il présenta comme beaucoup plus grave. Il dit que les membres de l'université de Vilna avoient fait imprimer des livres dans lesquels ils avoient affecté de relever les triomphes remportés sur les Russes par Uladissas , & de ternir la mémoire du feu Czar & de ses généraux ; qu'Alexis seroit obligé de venger la mémoire de son pere par les armes , si on ne lui cédoit pas , en forme de réparation , Smolensko & son territoire.

Casimir répondit que les livres dont le Czar se plaignoit avoient été composés dans une République libre , par des hommes libres , & sans la partici-

parion du Roi & du Sénat ; qu'il ne concevoit pas comment la cession de Smolensko pourroit réparer l'injure faite à la mémoire de Michel ; que cette cession lui seroit plutôt injurieuse, puisque ce seroit trafiquer l'honneur de ce Prince. L'ambassadeur, ne trouvant pas de réponse à faite au Roi sur la cession de Smolensko, lui dit que le Czar seroit satisfait, si l'on arrachoit des livres les feuillets qui contenoient les insultes faites à la mémoire de Michel. Casimir répondit que cette précaution lui paroissoit inutile, puisque ce seroit par-là piquer la curiosité du public qui ne manqueroit pas de s'informer des motifs qui avoient engagé à arracher ces feuillets ; que c'étoit d'ailleurs une simplicité de se fâcher contre les écrivains qui instruisent la postérité des fautes que l'on a commises ; qu'il n'y avoit pas de plus sûr moyen de les empêcher d'en faire mention dans leurs ouvrages, que celui de n'en point commettre ; qu'il étoit injuste d'exiger qu'un étranger eût plus de soin de notre réputation en écrivant, que nous n'en avons nous-mêmes en agissant.

L'ambassadeur se trouva à la diète

ALEXIS.

1654

assemblée à Varsovie: l'affaire concernant les injures dont le Czar se plaignoit, & le manque de formalités dont on accusoit la nation Polonoise, y fut longtemps & sérieusement débattue. Le Roi prononça enfin cette Sentence de l'avis de la diète.

1°. Que cette action étant purement personnelle; elle étoit, selon les loix de l'Etat, éteinte à l'égard de ceux qui étoient déjà morts, & que leurs héritiers ne pouvoient en être responsables.

2°. Que, selon la constitution du feu Roi Uladislas, touchant les qualités, ceux qui y auroient manqué avant qu'elle fût publiée, ne devoient pas être regardés comme coupables.

3°. Que les loix de l'Etat demandoient qu'on laissât se purger par serment ceux qui le requerroient.

4°. Qu'on ne devoit point punir une faute légère qui se seroit glissée sans dessein, & seulement par négligence ou par ignorance.

5°. Que ceux qui seront cités en justice, & qui refuseroient de comparaître, ou en personne ou par procureur, seroient condamnés à la peine

des traités , conformément aux loix de l'Etat.

ALEXIS.

1654.

L'ambassadeur de Russie fut si mécontent de cette Sentence, qu'il protesta contre, en la qualifiant d'injuste & d'illusoire, & refusa d'en porter une copie au Czar. Casimir, qui vouloit appaiser Alexis & éviter la guerre, envoya des ambassadeurs à Moscou, pour prouver à Sa Majesté Czarienne la justice de cette Sentence. Cette démarche fut inutile ; Alexis répondit qu'il se feroit rendre justice lui-même avec cent mille hommes. Il ajouta cependant qu'il ne prendroit pas les armes, si le Roi vouloit, à sa considération, pardonner aux Cosaques, & leur donner une amnistie générale.

Le Roi chargea son conseil d'examiner les moyens qu'on pourroit employer pour satisfaire le Czar, sans compromettre la dignité du trône de Pologne. Le Czar envoya des commissaires à Varsovie : ces commissaires demanderent d'abord qu'on accordât aux Cosaques la liberté de religion : mais le conseil du Roi refusa cet article avec fermeté, & fit le détail des cruautés que les Cosaques avoient commi-

ALEXIS.

1654.

ses contre les sujets de la République. Elles étoient si horribles, que les Russes n'en entendirent le récit qu'avec indignation : ils promirent même que le Czar ne se mêleroit plus de cette affaire.

Peu de temps après les Cosaques proposèrent à Alexis de les prendre sous sa protection, & lui promirent de livrer aux Russes toutes les places qu'ils avoient conquises sur les Polonois. Le Czar accepta leur offre, & mit garnison dans Kiou, dans Bielefero & autres places que les Cosaques lui livrerent. Il envoya ensuite une armée formidable dans la Russie blanche, s'en rendit maître, fit une invasion dans la Lithuanie qu'il ravagea.

Pendant ce temps, Charles Gustave, Roi de Suède, entra en Pologne, à la tête d'une nombreuse armée, & y fit des conquêtes rapides. Jean Casimir, se voyant tant d'ennemis à la fois sur les bras, trouvant d'ailleurs peu de soumission & de fidélité dans ses sujets, passa en Silésie avec Marie-Louise de Gonzague, sa femme. Se trouvant en sûreté, comme dans cet asyle, il envoya des ambassadeurs à Ferdinand III,

pour le prier de se rendre médiateur entre lui & le Czar, espérant que quand il n'auroit plus ce redoutable ennemi, il pourroit se débarrasser des autres, & forcer ses sujets à rentrer dans le devoir.

ALEXIS.

1654.

Ferdinand envoya aussi-tôt un ambassadeur en Russie, pour proposer sa médiation au Czar. Les souverains de Russie ont toujours eu beaucoup d'amitié pour les Empereurs d'Allemagne : Alexis répondit aux ambassadeurs de Ferdinand qu'il acceptoit sa médiation, & désigna la ville de Vilna pour le lieu des conférences. Les ambassadeurs des deux nations s'y rendirent : la Pologne céda aux Russes Smolensko & toutes les autres places qu'Uladislas avoit conquises sur eux : l'on fit une trêve de plusieurs années.

1655.

1656.

Alexis, enhardi par ses succès, tourna ses armes contre les Suédois : il fit une invasion dans la partie de la Livonie que le Czar Ivan IV avoit été obligé de leur céder, prit Derp, Kakenhausen & plusieurs autres places : il assiégea Riga ; mais il y perdit tant de monde, qu'il fut obligé de lever le siège, & fit la paix avec la Suède.

P vj.

ALEXIS.

1656.

La Russie ne jouit pas long-temps du calme que lui procuroit la paix avec la Suède, & la trêve avec la Pologne : les Cosaques le troublèrent. Ils s'étoient soumis au Czar, espérant qu'ils conserveroient sous lui quelques restes de leur liberté : mais on les traita bientôt comme les Russes. Pendant la guerre contre la Pologne, ils refuserent de rester plus longtemps sous les armes qu'ils n'avoient coutume de faire, & se retirèrent avec leur chef. Dolgorouski, général des troupes du Czar, envoya un détachement après eux, fit enlever leur chef nommé Razin, & le fit pendre.

Stankorazin, frere du dernier, indigné d'un traitement si cruel & si outrageant, résolut de s'en venger à quelque prix que ce fût. Il parvint, par ses intrigues, à se faire proclamer chef des Cosaques. Il leva une puissante armée, tourna sa marche du côté du Volga, passa le Jaick, entra dans la mer Caspienne, & ravagea tout le pays qu'il parcourut. Les Russes & les Persans se réunirent pour l'arrêter dans sa course : voyant qu'il lui seroit impossible de résister long-temps à deux puissances si re-

doutables, il demanda la paix. Comme on prévoyoit qu'il feroit encore de terribles ravages avant qu'on eût pu détruire son parti, on la lui accorda, même à des conditions assez avantageuses, Lorsqu'il fut de retour sur le Don, il reprit les armes; & pour jeter le trouble & la division parmi les Russes, il profita de la mort de Simon, fils aîné du Czar, publia que ce Prince n'étoit pas mort; mais qu'ayant été informé que les Boïares avoient projeté de l'assassiner, il s'étoit sauvé, & étoit venu implorer son secours. Cette fable, toute grossière qu'elle étoit, lui procura des partisans: en peu de temps il se trouva à la tête de cent mille hommes, s'empara de Zaritsa sur le Volga, battit une armée que le Czar envoya au secours de cette place, prit Astracan, ville très-riche & très-commerçante, en enleva toutes les richesses, & fit massacrer toutes les troupes qui y étoient. Plusieurs autres villes essuyèrent le même sort, & ses soldats sur lesquels il n'avoit d'autorité que celle qu'ils vouloient bien lui céder, y commettoient des ravages horribles. Stankorasin publioit partout qu'il n'a-

ALEXIS.

1656.

ALEXIS.

1656.

voit pris les armes que pour délivrer les Russes de la tyrannie des Boïares ; & ses troupes augmentoient de jour en jour.

1657.

Tous les grands seigneurs Russes , voyant que l'orage s'élevoit sur leur tête , & que c'étoit eux qu'il menaçoit , allèrent offrir leurs bras & leur fortune pour dissiper cette troupe de rebelles. Dolgorouski , n'ignorant pas que Stankorazin avoit juré sa perte , prit des mesures si justes , qu'il battit les troupes du rebelle en plusieurs occasions. Celui-ci , voyant le nombre de ses soldats diminuer tous les jours , songea à se retirer dans un lieu où il fût en sureté : il alla auprès de Jacolof qui étoit Hetman d'une autre horde de Cosaques. Jocolof ne crut pas devoir sacrifier ses intérêts à la sureté d'un homme qui , dans le mauvais état où se trouvoient ses affaires , ne pouvoit lui être d'aucune utilité : il le fit arrêter , & l'envoya à Moscou. Le Czar le fit attacher à une potence fort élevée qu'on plaça sur un char de triomphe , & le fit promener dans la ville : on le pendit ensuite à une autre potence.

Alexis tomba malade à-peu-près dans ce temps : il fit assembler les médecins , & promit des récompenses à celui qui pourroit lui indiquer un remède capable de le guérir. Le desir d'obtenir les récompenses promises, & d'acquérir de la gloire, engagea les médecins à rechercher tout ce que l'art pouvoit leur indiquer : leurs peines & leurs soins étoient inutiles : aucun ne put procurer du soulagement au Monarque. On fit publier que tous ceux qui avoient quelque idée de médecine, pouvoient donner leur avis quel qu'il fût (a) La femme d'un Boïare avoit reçu quelques mauvais traitemens de son mari : elle résolut de profiter de l'occasion qui se présentoit pour se venger , alla trouver le ministre , & lui déclara que son mari connoissoit un remède qui guériroit certainement le Czar , & qu'il paroïssoit peu s'intéresser à la santé de Sa Majesté Czarienne, puisqu'il n'alloit pas le déclarer lui-même. On envoya sur le champ chercher ce Boïare , qui fut fort étonné de

ALEXIS.

1657.

(a) Oléarius prétend que ce fait arriva sous Boris Godounou. Plusieurs autres écrivains le mettent sous Alexis.

ALEXIS.

1657.

voir qu'on le prenoit pour un médecin, & qu'on le menaçoit du plus rigoureux châtiment s'il n'en convenoit pas. Envain il assura qu'il n'avoit aucune connoissance en médecine : on crut qu'il ne tenoit ce langage que parce qu'il ne vouloit prêter aucun secours au monarque : on le fit fouetter jusqu'au sang, & on le fit conduire en prison. Là il fut instruit que c'étoit sa femme qui lui jouoit ce tour. Il se livra aux derniers transports de la colere, & jura qu'il se vengeroit. Le Czar, persuadé que le Boïare ne se mettoit en colere contre sa femme que parce qu'il étoit fâché qu'elle eût révélé son secret, le fit fouetter le lendemain avec plus de violence que la premiere fois : envain il assura encore avec serment qu'il n'étoit point médecin ; on lui dit qu'on le feroit périr sous les coups, s'il ne donnoit pas son remede au Czar. Cet homme, voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort qu'en faisant le médecin, dit qu'il connoissoit en effet un remede, mais que n'étant pas sûr de son efficacité, il n'avoit osé l'indiquer à Sa Majesté, & qu'il l'emploieroit, si on vouloit lui donner

quinze jours pour le préparer. Ce temps lui ayant été accordé, il envoya chercher sur les bords de l'Occa une multitude incroyable d'herbes aromatiques, & en fit faire un bain pour le Czar. Il arriva que ce Prince se trouva foulagé. On crut alors avoir la preuve de son peu d'attachement pour la personne du Czar : on le fit encore fouetter, mais avec plus de violence que les deux premières fois ; on lui donna une somme d'argent assez considérable, dix esclaves, & on lui défendit, sous les peines les plus rigoureuses, de maltraiter sa femme de quelque manière que ce fût.

ALEXIS.

1657.

La guerre ne tarda pas à se rallumer entre la Russie & la Pologne. Alexis desiroit avec trop d'ardeur d'étendre sa domination, pour ne pas profiter des embarras où il voyoit les Polonois. Il fit encore entrer en Lithuanie une armée formidable qui s'empara de plusieurs places, entr'autres de Vilna. Les Suédois, après la mort de Charles-Gustave, firent la paix avec la Pologne. Cette dernière puissance se trouva, par ce moyen, dans le cas de tourner toutes ses forces contre les Russes : elle

1658.

ALEXIS.

1658.

envoya une puissante armée faire le siège de Vilna. La place ne résista pas longtemps : la garnison du château se défendit avec beaucoup plus de courage. Pendant ce siège, les divisions commencerent entre Casimir & la noblesse de Pologne : elles éclaterent par la suite, & occasionnerent des troubles dans l'Etat qui penserent le renverser, comme on le verra dans la suite.

1659.

Alexis, de son côté, occasionna un mécontentement général dans la Russie, & il s'en fallut peu que l'on ne vît la guerre civile s'allumer dans deux Etats qui étoient en guerre l'un contre l'autre. La monnoie que l'on battoit pour l'usage commun des Russes, étoit une pièce d'argent en long nommée copec : il en falloit soixante-quatre pour faire un richedal. On en battoit une autre de cuivre nommée deng ou denga : il en falloit quatre pour faire un copec : mais les richédals n'étoient d'aucun usage dans le commerce ; on les prenoit même fort rarement pour les menues denrées. Ilia, beau-pere du Czar & ministre de la guerre, persuada à son gendre que son épargne ne pouvoit satisfaire aux frais

de la guerre , & lui conseilla de faire frapper des copecs de cuivre , & de leur donner dans le commerce la même valeur qu'avoient ceux d'argent. En conséquence, il acheta du cuivre pour cent soixante copecs d'argent , & en fit frapper des copecs de cuivre pour la valeur de cent roubles qu'il répandit dans le public : par ce moyen, il ne dépensoit pas plus pour soixante soldats qu'il dépensoit auparavant pour un seul. On ne fit pas attention d'abord à ce changement de l'argent en cuivre , & tout le monde recevoit indifféremment l'un pour l'autre. Par la suite on s'aperçut que la Cour cherchoit à attirer tout l'or & tout l'argent , & que l'on y faisoit peu de cas de la monnoie de cuivre : & l'on commença à prendre exemple sur elle : bientôt les marchands ne voulurent plus recevoir de cuivre que pour sa valeur intrinsèque , ce qui fit monter les denrées à un prix exorbitant. Les soldats étrangers s'aperçurent combien la monnoie de cuivre leur étoit préjudiciable , & combien on leur faisoit de tort , en leur donnant des copecs de cuivre pour la même valeur des copecs d'argent. Ils se plainquirent , & reçurent

ALEXIS.

1659.

Mayerberg.

ALEXIS.
1659.

quelque satisfaction. Comme les abus vont toujours en augmentant, les ministres achetoient du cuivre, & en faisoient frapper des copecs à leur profit : le seul Ilia en avoir fait frapper pour cent quarante mille roubles.

Le peuple, impatient de voir que la non-valeur de la monnoie le mettoit dans le cas de ne pouvoir subsister : murmura, s'attroupa, s'arma de couteaux, & alla trouver le Czar qui étoit dans une maison de campagne à quelques lieues de la ville : ces rebelles commencerent à vomir les injures les plus outrageantes contre Ilia & les autres ministres qu'ils accusèrent de concussion, de péculat & de trahison : ils demanderent qu'on leur fît subir la punition qui étoit due aux crimes qu'ils commettoient tous les jours. Le Czar, qui avoit été informé dès la veille de cette conspiration, avoit pris toutes les précautions nécessaires pour l'arrêter dans son commencement. Il avoit mandé secrètement tous les soldats de sa garde, afin d'en faire usage en cas de besoin. Lorsque les séditieux furent arrivés, il leur parla avec douceur, dit qu'il ne pouvoit livrer ses sujets au

bourreau sur de simples accusations ; qu'il feroit faire des informations , & qu'il n'accorderoit aucune grace à ceux qui se trouveroient coupables ; & pour garans de sa parole, il proposa son fils & sa femme. Les rebelles crurent que cette douceur étoit dictée par la crainte : ils répondirent avec insolence, la pousserent même jusqu'à attaquer l'honneur de la Czarine. La douceur d'Alexis se changea alors en fureur ; il appella ses soldats , & leur dit : Délivrez-moi de ces chiens enragés. Les soldats firent sur le champ main-basse sur les rebelles ; mais ils trouverent une résistance qu'ils n'attendoient pas. Ces derniers étoient armés de couteaux ; ils tuèrent beaucoup de soldats ; mais se voyant accablés par le nombre, ils se prosternerent , & implorèrent la clémence du Czar. Ce prince avoit le caractère naturellement doux ; il ordonna aux soldats de cesser de frapper , relégua les plus mutins en Sibérie , & ordonna de pendre plusieurs personnes du bas peuple qui avoient pillé des maisons dans Moscou.

ALEXIS.

1659.

Au commencement de l'année 1660, Alexis perdit son ami Morosou. Ce

1660.

ALEXIS.

1660.

ministre avoit toujours conservé beaucoup d'empire sur l'esprit de son maître qui l'aimoit sincèrement. La révolte que Morosou occasionna par ses exactions , força le Czar de se conduire à son égard avec plus de réserve en public : mais dans le particulier, il lui marquoit toute l'amitié qu'il avoit pour lui. Il le consultoit dans toutes les affaires importantes, suivoit toujours ses conseils, & ne s'en repentoit jamais. La vigueur de ce ministre céda enfin à l'âge & aux fatigues : il tomba dans une maladie de langueur qui le conduisit par degrés à ce terme fatal auquel tous les hommes arrivent. Pendant les derniers jours de sa maladie, il perdit tout sentiment. Ce fut pendant ce temps que le Czar donna des preuves convaincantes de son sincère attachement pour lui : il alloit tous les jours pleurer à côté de son lit ; & lorsqu'il fut mort, ce prince ne crut pas deshonorer la Majesté, en versant des larmes sur son tombeau : il assista à son convoi.

Alexis partageoit ses faveurs entre Morosou & son beau-pere Ilia : à la mort du premier , le second réunit dans sa personne tout le crédit & toute

l'autorité. Il étoit hardi, entreprenant, fort & vigoureux, avoit la mémoire si heureuse, qu'il connoissoit tous les officiers par nom & par surnom, & savoit les mettre chacun à leur place: c'étoit un ministre habile; mais il fut attaqué d'une apoplexie qui lui ôta la mémoire & une partie du jugement. Il lui échappoit quelquefois des absurdités qui impatientoient le Czar au point que ce Prince lui donnoit des coups de poing, & le tiroit par la barbe. La nouvelle étant arrivée que les Polonois faisoient le siège de Pereślève, Alexis assembla son conseil, & lui demanda son avis sur la conduite qu'il devoit tenir dans une conjoncture si embarrassante. Ilia, qui étoit assis auprès de lui, dit que si on vouloit lui donner le commandement de l'armée, il ameneroit dans peu de temps le Roi de Pologne prisonnier. Le Czar, indigné de cette ridicule vanité, lui répondit: comment, malheureux, peux-tu te vanter d'être si habile dans l'art militaire? En quel temps as-tu porté les armes? raconte-moi tes exploits, afin que je sache à quoi je peux m'en tenir. *Vieil imbécille, va te*

ALEXIS.
1660.

ALEXIS.
1660.

faire pendre. Sa colere augmentant par degrés, il se leva, le prit par la barbe, lui donna des coups de pied, le chassa de la salle du conseil, & ferma la porte sur lui. Ces emportemens qui étoient au-dessous de la Majesté, affligeoient la Czarine, au point qu'elle vouloit engager son pere à se retirer de la Cour: mais Alexis ne manquoit jamais de réparer, par ses carresses & ses libéralités, les outrages qu'il avoit faits à Ilia.

La guerre continuoit entre la Pologne & la Russie. Le courage & la capacité des Polonois contrebalançoient les forces des Russes, & les succès de part & d'autre étoient toujours précédés de quelque perte. L'empereur Léopold, voulant arrêter l'effusion du sang chrétien, & établir une paix solide dans le Nord, proposa sa médiation aux deux puissances belligérantes. Il envoya, en qualité d'ambassadeur auprès du Czar, le libre baron de Mayerberg, qui fut accompagné par Guillaume Calvuccius, chevalier de l'Empire, & conseiller de la Chambre souveraine de la Basse-Autriche. Il leur ordonna à tous deux de s'écarter de la cour de Pologne, pour ne pas donner lieu

lieu aux Russes de soupçonner qu'il leur envoyoit cette ambassade de concert avec le Roi de Pologne. Le baron Mayerberg arriva à Moscou le 24 Mai, & eut sa première audience du Czar le 27 du même mois. Cet ambassadeur dit que la salle d'audience étoit assez vaste; mais il y avoit au milieu une colonne qui en soutenoit la voute, & en diminuoit beaucoup la beauté. On voyoit de vieilles peintures sur les murailles & des plaques d'argent entre les fenêtres. Autour de la salle étoient des bancs de bois scellés dans le mur & couverts de tapis: on y montoit par un degré de quatre marches. Là les Boïares étoient assis au côté droit du Czar, la tête découverte. Le trône du Czar étoit placé dans un coin de la salle, à la gauche de ceux qui entroient. Il étoit de vermeil, élevé de trois marches au-dessus des bancs: mais il étoit si étroit, & dans un lieu si obscur, qu'on n'en pouvoit découvrir toute la beauté. Au-dessus de la tête du Czar, pendoit une image qui représentoit la mère de Dieu. De l'autre côté, en face du trône, étoit une horloge faite en forme de tour, & dans le coin op-

ALEXIS.
1661.

ALEXIS.
1661.

posé, il y avoit une pyramide qui soutenoit un globe d'or. Du haut de la voûte pendoient deux images de saints, lesquelles étoient exposées à la vénération de ceux qui étoient dans la salle. Sur un ban placé à la droite du Czar, étoit un bassin, un pot à l'eau & une serviette, pour laver & essuyer sa main, après que les ambassadeurs l'auroient baissée. Le Czar avoit sur sa tête un bonnet en pain de sucre, bordé de marthe zibeline, & couvert d'une couronne d'or remplie de pierreries, & qui se terminoit en pointe.

Mayerberg passa un an à Moscou, avant d'obtenir du Czar une réponse satisfaisante. Cet ambassadeur, ayant eu le temps d'examiner les mœurs, les usages & le caractère des Russes, en fait un tableau assez ressemblant dans une relation qu'il a donnée de son voyage. Il y raconte une aventure plaisante : elle fait connoître la simplicité des Russes de ce temps. » Entre » les prisonniers de guerre étoit un » Maître de camp & le trésorier du » grand Duché de Lithuanie, nommé » Vincent Corvin Gosievi, auquel, selon la coutume des Russes, on ne souf-

» froit que personne parlât. Se trouvant
 » indisposé, il demanda un médecin.

 ALEXIS.

1661.

» On lui envoya, par ordre du
 » Czar, un médecin Italien, qui trouva
 » le malade dans la cour du château
 » où il se promenoit pour prendre l'air.
 » Le médecin l'ayant interrogé sur sa
 » maladie, lui ordonna, entr'autres
 » choses, de prendre de la crème de
 » tartre. L'officier qui étoit de garde,
 » écouta attentivement leur discours,
 » & ayant entendu les mots *crème de*
 » *tartre*, se persuada qu'ils parloient des
 » *Tatars de Crimée*, avec lesquels les
 » Russes étoient en guerre. Il alla sur le
 » champ en donner avis à Ilia beau-pere
 » du Czar. Celui-ci regarda la chose
 » comme très-importante, fit ce raison-
 » nement : les Tatars de crimée & les
 » Polonois sont ligués contre les Rus-
 » ses : le prisonnier est Polonois, il a
 » sans doute tenu au médecin des pro-
 » pos concernant les intérêts de sa cour
 » & contraires à celle de Russie. Ilia
 » fit venir le médecin, le traita de
 » traître, de malheureux, & le mena-
 » ça des plus cruels supplices. Le mé-
 » decin, ignorant ce qu'on vouloit lui
 » dire, & ne se croyant coupable d'au-

ALEXIS.
1661.

» cun crime envers l'Etat, gardoit le
» silence de la consternation. La co-
» lere d'Ilia augmentant de plus en
» plus contre lui, descendit aux pro-
» pos les plus humilians & les plus in-
» jurieux, & il employa des expressions
» qu'un homme du bas peuple ne
» se permettroit pas. Il finit par lui
» dire : Chien, qu'as-tu dit à Gosievi
» des Tatars de Crimée qui sont les
» ennemis du Czar & de la Russie». Le médecin, se rappelant alors tout ce qu'il avoit dit à Gosievi, répondit que c'étoit une méprise de la part de l'officier qui, entendant nommer la *crème de tartre*, avoit cru qu'il parloit des *Tatars de Crimée*. Il eut beaucoup de peine à se justifier, & on lui défendit expressément de visiter aucun malade étranger.

1662.

Les soins que Léopold, Empereur d'Allemagne, prenoit pour établir la paix dans le Nord, n'eurent pas des effets aussi prompts que ce Princ l'auroit désiré. La guerre continua encore quelque temps entre les Russes & les Polonois. Ces derniers sachant que le Can de Crimée étoit toujours prêt à prendre les armes contre les Russes,

firent avec lui une ligue offensive, il entra bientôt sur les terres du Czar, y mit tout à feu & à sang. Alexis envoya promptement des troupes contre lui : elles l'arrêterent dans sa course, mais ne le battirent pas : s'il perdoit quelques avantages un jour, il savoit les reprendre le lendemain.

ALEXIS.
1662.

Le Czar, voyant que ces deux ennemis réunis étoient capables d'arrêter ses efforts, & qu'il ne tiroit aucun avantage de la guerre, se décida enfin à faire la paix avec la Pologne. Il envoya un ambassadeur à Casimir : le traité fut bientôt conclu & signé : la Pologne céda au Czar Smolensko, Kiou & l'Ukraine. Le Can, craignant que les Russes ne tournassent toutes leurs forces contre lui, proposa la paix ; & pour l'obtenir, céda un terrain assez considérable.

1668.

Ce fut à-peu-près dans ce temps qu'Alexis fit assembler un Synode dans lequel le Patriarche Nikon fut déposé, comme on l'a vu dans le volume précédent.

Le Nord vit pour la seconde fois dans ce siècle ce que le midi avoit vu pendant le siècle précédent, un Souverain descendre volontairement

Casimir II.
Roi de Pologne, abdiqua.

ALEXIS.
1668.

dans l'état du particulier. Jean Casimir II, vingt-deuxième Roi de Pologne, fatigué des grandeurs du trône & des troubles continuels que les Palatins occasionnoient dans le Royaume, prit le singulier parti d'abandonner la couronne. Il passa en France, où Louis le Grand lui donna l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés & celle de Saint-Martin de Nevers. Il mourut l'an 1678 dans la dernière, d'où son corps fut apporté à Saint-Germain & mis en dépôt dans un superbe mausolée. Les écrivains ont cherché à découvrir les motifs qui avoient engagé Charles d'Autriche, Christine de Suède & Casimir de Pologne à descendre du trône; mais ils n'ont présenté que des conjectures qui sont sans doute également éloignées de la vérité : ces monarques ne se sont jamais expliqués sur les motifs qui les ont fait agir.

1669.

Le Czar n'eut pas plutôt appris que le trône de Pologne étoit vacant, qu'il forma le projet d'y placer son fils aîné : pour appuyer ses prétentions, il envoya une armée de quatre-vingt mille hommes sur la frontière. Les Polonois n'étant pas en état de lui résister, pri-

rent le parti de l'amuser. Le refus qu'ils se propofoient de lui faire, ne venoit pas de ce qu'ils euſſent du mépris pour ſa perſonne : ils le regardoient au contraire comme un Prince très capable de gouverner , & ils ne doutoient pas que ſon fils ne marchât ſur ſes traces ; mais ils ne vouloient pas avoir pour monarque un Prince ſi puiffant. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Michel Koribut. Les Coſaques conſervoient cet eſprit inquiet & turbulent qui caractérifoit leur nation : ils propoſerent à Mahomet IV , Empereur des Turcs, de les prendre ſous ſa protection. Le Sultan accepta leur offre , & manda au Czar d'évacuer l'Ukraine. Il ſe ſervit même dans ſa lettre de termes ſi mépriſans , que le Czar prit ſur le champ les armes contre lui. Il envoya du ſecours aux Polonois , fit marcher une armée formidable dans l'Ukraine. Les Turcs & les Ruſſes ſ'y battirent avec un courage égal : mais les généraux de part & d'autre manquoient d'habileté : on détruiſit beaucoup d'hommes , & l'on ne faiſoit aucun progrès. Le Roi de Pologne n'avoit pas cette fermeté néceſſaire à un Prince : il céda la Po-

ALEXIS.
1662.

1670.

ALEXIS.**1670.**

dolie aux Turcs , & s'engagea à payer au Sultan un tribut de vingt-deux mille ducats. Mahomet, content du triomphe qu'il avoit remporté sur les Polonois , & voyant qu'il trouvoit du côté des Russes une résistance qu'il n'attendoit pas, fit la paix avec Alexis , & lui abandonna l'Ukraine.

1671.

Mort de la
Czarine Ma-
rie.

La satisfaction que caufoit à Alexis le succès de ses armes , fut troublée par la mort de la Czarine Marie. Il avoit toujours conservé pour elle la tendresse qui étoit due à sa beauté & à ses vertus. Si ce Prince lui fut infidèle , il ne fut jamais inconstant.

Peu après sa mort, il épousa Natalie Nariskin , fille de Nariskin , Colonel des Hussards. Ce fut de ce mariage que nâquit Pierre premier, surnommé le Grand. Nariskin , étant beau-pere du Czar , se trouvoit dans le cas d'aller souvent à la cour : Alexis ne tarda pas à connoître son mérite : il en fit son premier ministre. Ilia avoit eu une attaque d'apoplexie , laquelle lui avoit tellement attaqué le cerveau, qu'il avoit perdu le jugement & la mémoire : il ne reconnoissoit personne.

Nariskin peut être mis au nombre

des grands ministres qui ont paru dans l'Europe. Il étoit prudent, modéré, circonspect, incorruptible, laborieux, & fort attaché aux intérêts de son maître, pour lesquels cependant il ne commit jamais une injustice. Il avoit conclu la paix avec la Pologne à des conditions fort honorables pour le Czar. Il mit la réforme dans la maison du Czar & dans l'administration de la justice. Sous son ministère, les procès ne traînoient plus en longueur comme auparavant. Il faisoit punir avec sévérité les juges qui commettoient la moindre injustice : il ne s'en permettoit aucune à lui-même. Ayant appris qu'un marchand se plaignoit de lui, il voulut que l'affaire fût jugée sans nulle partialité, pria même le Czar d'assister au jugement. L'innocence ne craint jamais de paroître au grand jour. Les dépositions furent faites en présence du monarque ; les plaintes furent déclarées injustes ; le marchand fut condamné au knout. Nariskin, content de s'être justifié, demanda lui-même sa grace, & obtint que la peine du knout seroit commuée en celle du fouet. Ce ministre disoit que le Czar

ALEXIS.

1671.

Etat présent
de la Russie
par un Auteur
Anglois.

ALEXIS.

1671

avoit plus d'intérêt d'entretenir correspondance avec le Roi d'Angleterre, qu'avec tous les autres monarques de la chrétienté.

Il dit un jour à des étrangers qu'il s'étonnoit que les Rois envoyassent des lettres de recommandation au Czar pour leurs sujets qui faisoient le commerce en Russie, & ajoutoit que prier un souverain de rendre la justice, c'étoit l'insulter.

Ayant appris que les Rois de France & de Danemark fournissoient du secours aux Hollandois contre le Roi d'Angleterre, il dit qu'il ne concevoit pas quels étoient les motifs qui faisoient agir deux Rois si sages; qu'ils feroient beaucoup mieux de se joindre au Roi d'Angleterre & aux autres souverains pour détruire les Républiques, qui font des asyles pour les rebelles & les hérétiques. Nariskin, attentif à tout ce qui concernoit l'administration, établit des manufactures de soie & de toile: il favorisoit le commerce, & faisoit accorder des grâces & des privilèges aux marchands. Il portoit la main partout & arrangeoit tout.

1672.

1673.

Sobieski, grand maréchal de la cour-

ronne de Pologne, impatient du deshonneur que sa nation s'étoit fait à elle-même, en se soumettant à payer un tribut annuel au Sultan, résolut de le laver dans le sang musulman. Avant d'entrer en guerre avec les Turcs, il fit tous les préparatifs nécessaires pour la soutenir & la terminer avec honneur. Il demanda du secours à ses voisins, en obtint des Russes un assez considérable, gagna les Vaivodes de Valachie & de Moldavie, & refusa de payer le tribut que l'on demandoit avec instance. Les Turcs entrèrent en Pologne: Sobieski tailla leur armée en pièces à la célèbre bataille de Choczim. Cette victoire éclatante lui fraya le chemin au trône de Pologne. Michel Kori-but, Roi de Pologne, mourut le même jour que Sobieski battit les Turcs.

Le Czar, l'Electeur de Brandebourg, le Prince de Transilvanie, le Prince George de Danemark, le duc de Neubourg & le Prince Charles de Lorraine se présenterent en même temps pour monter sur le trône de Suède. Sobieski avoit aussi le desir d'y monter; mais il cachoit ses intentions, & forma une faction en feignant de solliciter pour

ALEXIS,
1673.

ALEXIS.

1673.

un Prince François dont il céloit le nom. Son mérite enfin parla pour lui, & il fut proclamé. Il continua la guerre contre les Turcs, & les força de faire une paix avantageuse à la Pologne.

Les Tartares de Crimée, excités par les Turcs, entrèrent en Russie, & y firent tous les ravages que des barbares sont capables de faire. Alexis envoya des troupes contr'eux, & les força d'évacuer la Russie : mais ils emmenèrent en captivité un nombre incroyable de Russes.

1674.

1675.

Alexis, guidé par le conseil de son ministre Nariskin, fit la paix avec tous ses ennemis pour ne s'occuper que du bonheur de ses sujets. Il tourna toute son attention du côté des sciences, des arts & du commerce. Il attira à sa cour des pays étrangers, des gens de lettres, des artistes, & les retint par ses largesses. L'esprit de la maison de Romanou fut toujours, dit M. de Voltaire, de policer l'Etat. Il avoit conçu le projet de faire construire & d'entretenir des flottes dans la mer Noire & dans la mer Caspienne, & se proposoit de faire venir de Hollande des hommes capables de conduire ces tra-

vaux , & d'instruire ses sujets dans la marine.

ALEXIS.

1675.

Il établit une distinction entre les Boïares: les plus anciens & les plus distingués furent appelés Komnatneïé Boyari: c'étoit eux qu'il consultoit dans les affaires étrangères. Il profita de ce changement pour élever en dignité ses favoris.

C'est le premier souverain de Russie qui a eu des troupes réglées. Il leva de la cavalerie , des hussards , des piquets & de l'infanterie. Presque tout le corps de ses officiers étoit composé d'étrangers. Les seuls Strélits gardèrent des officiers Russes , & étoient par là moins bien disciplinés que les autres corps d'infanterie.

1678.

Ce Prince mourut au commencement de l'année 1676. Il eut de son mariage avec Marie Ilia , quatre princesses , Simon, mort jeune , Alexis, mort avant son pere , Théodore , qui lui succéda , & Jean qui regna quelque temps avec Pierre le Grand & quatre Princesses , Catherine , Théodosie , Marie & Sophie. De son second mariage avec Natalie Gariskin , il eut Pierre qui fut par la suite nommé à juste titre le Grand , & une Princesse , nommée Natalie.

Mort d'Alexis.

Un Anglois, qui passa dix ans à
 ALÉXIS. Moscou, dit qu'Alexis avoit six pieds
 1676. de hauteur, l'air noble & majestueux,
 la figure agréable, les joues vermeilles,
 Portrait & la peau blanche, le tempérament san-
 caractère d'Alexis. guin, les cheveux d'un brun clair, &
 la barbe épaisse ; mais il prenoit un peu
 trop d'embonpoint. Il étoit fort vif, &
 se mettoit facilement en colere : sitôt
 que son premier mouvement étoit pas-
 sé, & qu'il étoit rentré dans son état
 naturel, il donnoit des marques d'a-
 mitié à tous ceux qui l'environnoient.
 Ce n'étoit qu'à regret qu'il signoit les
 sentences des criminels. Il dit un jour
 à son chancelier qui lui en présentoit
 une à signer : » Je ne suis pas Czar pour
 » faire périr mes sujets ; je dois, au
 » contraire, les conserver, & accorder
 » la grace à tous ceux qui ne sont pas
 » convaincus d'assassinat. Il lut la sen-
 » tence qu'on lui présentoit à signer ;
 » voyant que c'étoit un déserteur, il
 » mit au bas : J'accorde grace, & signa
 » son nom ». Sa douceur étoit soute-
 nue par une piété réelle. Il alloit tous
 les jours à l'église, & assistoit au ser-
 vice divin : lorsqu'il étoit incommo-
 dé, il le faisoit célébrer dans sa cham-

bre. Les jours de jeûne il alloit à l'office qui se disoit la nuit, se tenoit debout & se prosternoit souvent devant l'autel; ne faisoit que trois repas par semaine pendant le carême; le lundi, le mardi, le mercredi & le vendredi il ne mangeoit qu'un morceau de pain & ne buvoit qu'un coup de petite biere. Sa dévotion étoit raisonnée: il ne souffroit pas que l'on fit des dons trop considérables aux églises: souvent même il se faisoit apporter l'argent qui étoit dans le trésor.

 ALEXIS.

1676.

Il fit construire un hôpital dans son palais pour loger & entretenir les vieillards. Il s'y en trouvoit qui étoient âgés de cent vingt ans, avec lesquels il alloit souvent s'entretenir sur ce qui s'étoit passé sous le regne de ses prédécesseurs. La nuit du vendredi saint, il alloit visiter les prisonniers, leur demandoit les motifs de leur détention, payoit les dettes des uns, pardonnoit les fautes des autres. Il ordonnoit au Patriarche de lui apporter la liste de ceux qui étoient chargés d'enfans, & dont les revenus étoient trop bornés, pour qu'ils les pussent tous nourrir. Dans le commencement de son regne,

ALEXIS.

1676.

il dispoſoit de toutes les dignités eccléſiaſtiques ; mais s'étant apperçu qu'il pouvoit être trompé dans ſes intentions , & les donner à des perſonnes qui étoient indignes de les remplir , il ordonna au clergé d'élire le patriarche & les évêques.

Tous les écrivains qui ont parlé de ce Prince , diſent qu'il étoit bon mari , bon pere , bon parent , enfin bon ami. Tous ceux qui étoient dans le cas de vivre familièrement avec lui , faiſoient l'éloge de ſon caractère. Sa douceur n'alloit cependant pas au-delà des bornes qui ſont preſcrites à un ſouverain : il puniſſoit les crimes avec ſévérité.

Ce monarque avoit l'ame élevée : il étoit véritablement digne du trône : toujours vêtu d'une manière digne de ſon rang ; il marquoit du mécontentement aux courtiſans qui paroiſſoient devant lui avec des habits ſimples. Lorsqu'il étoit en public , il vouloit être environné de tous les Boïares. Sa cour étoit toujours nombreuſe , parce qu'on ſavoit qu'il aimoit à voir ſes courtiſans autour de lui. Toutes les femmes de qualité alloient tous les matins rendre leurs hommages à la

Czarine : elles n'ignoroient pas que c'étoit le moyen de plaire au Czar. Lorsqu'il mangeoit en public , il étoit toujours seul à table. Ses fils , sa femme , ses filles & ses sœurs ne mangeoient jamais avec lui. La Czarine ne paroiffoit jamais en public. De tous les officiers du Czar , à peine y en avoit-il un qui pût se flatter de l'avoir vue. Lorsqu'elle étoit malade , avant de faire entrer le médecin , on bouchoit les fenêtres de sa chambre , on lui couvroit les bras d'un voile , craignant qu'il ne les souillât , s'il les touchoit à nud.

ALEXIS.
1676.

Lorsque cette Princesse alloit à l'église , elle passoit par une galerie qui étoit pratiquée exprès. Ses filles d'honneur portoient sur sa tête un dais sous lequel étoient aussi ses enfans de l'un & de l'autre sexe , & les sœurs du Czar : toutes ses filles d'honneur marchaient à sa suite.

Alexis , toujours occupé du bonheur de ses sujets , fit proposer aux prisonniers de guerre qu'il avoit faits , tant Polonois , Suédois , que Turcs & Tartars , de leur donner de quoi subsister , s'ils vouloient défricher plusieurs cantons de la Russie qui étoient déserts ,

ALEXIS.
1676.

& tint parole à tous ceux qui l'accepterent. Par ce moyen, il peupla son Empire d'étrangers qui réparèrent les pertes d'hommes qu'il avoit faites dans les différentes guerres qu'il avoit eu à soutenir. Les habitans des villes situées sur le Kama, sur le Volga & la Bialla, sont des colonies de Polonois pris aux environs de Smolensko. Par ce moyen, il repeupla la ville de Moscou que la peste avoit dépeuplée. Il fonda de gros bourgs qui étoient tous peuplés de Lithuaniens & de Polonois.

Il fit faire des essais pour l'exploitation des mines; mais la longueur du travail & la modicité du produit le dégoutèrent. Connoissant par lui-même combien l'ignorance est dangereuse aux hommes, il fonda des écoles publiques. Son nom se répandit d'Orient en Occident: il reçut des ambassadeurs de presque toutes les puissances de l'Europe: le Roi de Perse & l'Empereur de la Chine lui en envoyèrent, avec des présens considérables.

Ce prince descendoit quelquefois à la familiarité avec ses sujets. Ses prédécesseurs n'alloient jamais chez les particuliers, même chez leurs plus

proches parens. Alexis s'écarta de cet usage , & alloit souvent chez les Knées. Dans une de ces visites , il vit une demoiselle dont la beauté le frappa ; c'étoit la fille du Knée chez lequel il étoit. Ses visites devinrent plus fréquentes. La jeune demoiselle s'aperçut de l'impression qu'elle faisoit sur le cœur du monarque : sa vanité en fut flattée : pour jouir de son triomphe, elle faisoit toutes les occasions qu'elle pouvoit rencontrer de paroître devant le Czar. Il lui déclara son amour , & fut écouté. Ce prince étoit d'une figure agréable : la jeune fille ne tarda pas à le payer de retour. Leur familiarité augmenta de jour en jour : l'on vit bientôt paroître le fruit de leur amour mutuel. L'enfant dont elle accoucha fut déclaré Knée ou Prince. Alexis la fit loger au Palais , & la maria à un gentilhomme auquel il donna des biens considérables. La première femme d'Alexis supportoit avec patience les infidélités de son mari ; mais la seconde , plus vive , plus impétueuse , se livra à tous les transports de la jalousie : elle cherchoit toutes les occasions d'humilier sa rivale. La dernière eut le mal-

ALEXIS.

1676.

ALEXIS.
1676.

heur de se livrer à son impatience , & de se permettre des réponses trop vives. La Czarine alla se jeter aux pieds de son mari , lui demanda vengeance avec tant d'empressement , qu'il lui permit d'exiler sa rivale à Astracan. Ce Prince se reprochoit à chaque instant d'avoir affligé une femme qui lui avoit donné tant de preuves de son amour ; il ordonnoit quelquefois à ses officiers d'aller la chercher ; mais se rappelant aussi-tôt ce qu'il devoit à la Czarine , il révoquoit l'ordre. Sa maîtresse mourut dans le lieu de son exil.

ARTICLE III.

THÉODORE III.

THÉODORE
III.
1676.

ALEXIS , avant de mourir , avoit eu la sage précaution de désigner & de faire reconnoître pour son successeur Théodore , son fils aîné. Celui-ci monta sur le trône de Russie à l'âge de quinze ans. Ce Prince étoit d'une complexion foible & d'un tempérament délicat : mais la nature , pour le dédommager , lui avoit donné un esprit vif , pénétrant , juste & solide , un caractère

ferme & décidé; une ame élevée, capable de former les plus grands projets, si la force de son tempérament avoit secondé celle de son génie. Le regne d'Alexis & de Théodore préparèrent & annoncerent celui de Pierre le Grand.

THÉODORE
III.
1676.

Théodore commença son regne par ratifier les traités de paix que son pere avoit faits avec la Suède, la Pologne & les Turcs. Sous son regne, les Russes n'eurent aucune guerre à soutenir. Le Can de Crimée fit quelques invasions sur leurs terres; mais il fut toujours repoussé avec des pertes considérables. Le Czar profita de cette tranquillité que lui donnoit la paix, pour policer son peuple & pour embellir ses Etats. Sentant combien la vanité des nobles avoit été préjudiciable, sous les regnes précédens, à la discipline militaire, parce que les soldats ne vouloient avoir pour général qu'un homme de la plus haute qualité: les gens de marque, croyant que le mérite consistoit seulement dans la naissance, ne s'appliquoient nullement à apprendre l'art militaire; lorsqu'ils étoient à la tête des armées, la vanité

1677.
1678.

THEODORE seule les guidait, & leurs actions étoient presque toutes marquées au coin de l'ignorance. Son pere avoit déjà cherché à remédier à cet abus, en appelant dans ses Etats des officiers étrangers ; mais l'ignorance des généraux étoit toujours préjudiciable aux talens de ces officiers. Théodore, pour faire rentrer tous les nobles de la première classe dans celle des autres sujets de l'Empire, les convoqua un jour au palais, avec ordre d'apporter leurs titres, sous prétexte de les ratifier. Lorsqu'il les eut, il les jeta tous au feu, & leur dit qu'il ne regarderoit plus pour nobles que ceux qui sauroient se distinguer par leur mérite & par leurs actions. Cet acte de fermeté mérite sans contredit des éloges relativement au temps & aux conjonctures : mais dans un autre pays, dans d'autres circonstances, on ne pourroit le blâmer assez : un Prince, en détruisant la noblesse, détruiroit le véritable appui de son trône.

Pour avoir des chevaux propres à monter sa cavalerie, il établit des haras dans presque toutes les provinces de son Empire, il y mit des chevaux

de Prusse & de différens autres pays ;
 & , pour apprendre à ses cavaliers à
 manier les chevaux & à escadronner ,
 il fit venir des écuyers , & les paya
 toujours avec libéralité.

THÉODORE

cIII.

1678.

1679.

Parmi quantité de réglemens utiles,
 il en fit beaucoup concernant la Police.
 Il fit fermer les rues de Moscou pen-
 dant la nuit, établit des gardes qui
 veilleoient continuellement à la sûreté
 des citoyens.

Pour réformer l'habit grossier des Rus-
 ses, il prit l'habit Polonois, & engagea
 ses courtisans à l'imiter : au lieu de se
 faire raser la tête, & de porter une ca-
 lotte comme tous ses prédécesseurs
 avoient fait, il laissa croître ses cheveux,
 & prit un chapeau à la Polonoise.

Il fit orner Moscou de quantité de
 bâtimens de pierre, & chercha tous
 les moyens possibles pour embellir les
 autres villes de ses États. Il fit dé-
 truire les bâtimens publics qui étoient
 construits en bois, en fit élever de pierre
 à leur place. Il donnoit des matériaux,
 & faisoit avancer de l'argent par la
 caisse de l'Etat pour dix ans aux parti-
 culiers dont les facultés ne permet-
 toient pas de bâtir en pierre.

THÉODORE Ce prince augmenta le nombre des collèges que son pere avoit fondés. Il introduisit le plein-chant dans les églises. Ce fut sous son regne que les Prédicateurs commencerent à réciter de mémoire. Le premier qui introduisit cet usage fut Simon Potski qui avoit été précepteur du Prince. Ses sermons sont imprimés : on y trouve assez de feu & d'imagination ; mais peu de théologie.

III.

1679.

Théodore épousa en premieres nocces Agaphie Simionowa de la maison de Gruschetski, originaire de Pologne : elle ne vécut pas longtemps. Jafikow , son favori & son premier ministre , l'engagea à se remarier : il avoit été gagné par les sollicitations de la Princesse Sophie qui vouloit éloigner Pierre du trône. Théodore épousa donc Marthe Matweouna Apraxin : il étoit malade lorsqu'il contracta ce second mariage ; on prétend même qu'il ne toucha point à sa nouvelle épouse. Voyant que la fièvre augmentoit de jour en jour , & que ses forces diminuoient , il jugeoit que sa fin approchoit , nomma pour son successeur au trône Pierre , son jeune frere , au préjudice de Jean qui

qui étoit l'aîné. La nature avoit été trop défavorable au dernier, pour qu'il pût porter le fardeau de l'Empire. Une constitution foible, une langue embarrassée, une conception tardive, un jugement peu solide, caractérisoient ce jeune Prince. La force du tempérament de Pierre, la vivacité de son esprit, annonçoient ce qu'il seroit un jour. Théodore mourut vers le milieu de l'année 1682, regreté de tous ceux qui aimoient la patrie, & qui étoient capables de sentir tout le bien qu'il vouloit lui procurer.

THÉODORE
III.
1682.

CHAPITRE HUITIEME.

ARTICLE PREMIER.

PIERRE & IVAN.

UN homme seul va changer toute la face de la Russie : cette nation va sortir tout à coup de la barbarie ; les arts & les sciences vont y être transplantés ; les déserts vont se peupler, les villages vont se changer en grandes villes, les

PIERRE
& IVAN.
1682.

PIERRE
& IVAN.
1681.

cabanes de bois vont devenir de superbes palais , Pierre I va regner en Russie. Les grands changemens sont toujours précédés par de violentes secousses : le regne de Pierre le Grand fut annoncé par une des plus terribles émotions dont l'histoire fasse mention. Les rues de Moscou furent dans un instant couvertes de cadavres , le sang couloit de toutes parts : l'on n'entendoit dans cette malheureuse ville que des cris lugubres , l'on ne voyoit que des membres épars & des corps mutilés ; la nature étoit en fureur.

Sitôt que Théodore fut mort , les sénateurs s'assemblerent , confirmèrent d'une voix unanime le Prince Pierre qui n'étoit âgé que de dix ans , à l'exclusion de son frere Jean , qui en avoit treize. Il y avoit alors à Moscou une femme d'une ambition démesurée & d'une hardiesse à tout entreprendre pour l'exécution de ses vastes projets. La Princesse Sophie n'apprit qu'avec dépit que son frere Jean étoit éloigné du trône qui lui appartenoit de droit , comme étant l'aîné. L'intérêt qu'elle paroissoit prendre à son sort n'étoit qu'un prétexte pour satisfaire son am-

bition. Elle aspirait au gouvernement, & sentoît qu'elle n'y auroit aucune part, si Pierre regnoit seul, parce que sa mere Natalie Nariskin ne manqueroit pas de gagner sa confiance & de s'emparer du gouvernement pendant sa minorité. Elle commença par mettre dans son parti les plus hardis & les plus entreprenans des Strélits, & les engagea à la révolte, espérant que les esprits étant une fois échauffés, elle les conduiroit au point où elle les attendoit. Ces soldats, qui joignoient à la férocité de leur état celle de la nation, prirent les armées, & coururent au kremelin, commencerent par se plaindre de neuf de leurs colonels qui ne les avoient pas assez exactement payés. On cassa les colonels, & on donne aux Strélits l'argent qu'ils demandent : ces soldats ne sont pas satisfaits, ils exigent qu'on leur livre les colonels, & les condamnent ; à la pluralité des voix, aux Bartoks, & les leur font subir dans le moment.

Pendant ce temps la Princesse Sophie convoqua chez elle une assemblée composée des Princeses du sang, des généraux d'armée, des Boïares, du

PIERRE
& IVAN.
1682.

Sédition des
Strélits.
M. de Voltaire, histoire
de l'Empire de
Russie.

PIERRE
& IVAN,
1621.

patriarche, des évêques & des principaux marchands. Elle leur dit que le Prince Ivan avoit droit à l'Empire par son droit d'aînesse, & c'étoit une injustice criante de l'en exclure, & d'y nommer Pierre. En sortant de l'assemblée, elle fait promettre aux Strélits une augmentation de paye, & leur envoie des présens. Ses émissaires sont chargés de leur dire en même temps qu'un des frères de la Czarine Douaïrerie a pris la robe du Czar, qu'il s'est assis sur le trône, & qu'il a voulu étouffer le jeune Ivan; on ajoute qu'un médecin Hollandois, nommé Daniel Vangad a empoisonné le Czar Théodore. Enfin cette cruelle & ambitieuse Princesse leur fait remettre la liste de quarante seigneurs qu'on dit être leurs ennemis & ceux de l'Etat. Les Strélits retournent au palais tout en fureur; les premiers qu'ils rencontrent sont les Princes Dolgorouki & Mathoff; ils les jettent par les fenêtres: ceux qui sont restés dans la cour les reçoivent sur la pointe de leurs piques, & les traînent sur la grande place. Ils cherchent les oncles du Czar, trouvent Athanase Nariskin, le massacrent, for-

cent les portes d'une église voisine, où trois proscrits se sont réfugiés, les assassinèrent à coups de couteau.

PIERRE
& IVAN.
1682.

La fureur de ces soldats étoit poussée au point qu'elle leur avoit ôté toute espèce de jugement. Voyant passer un jeune seigneur de la maison de Soltrickoff qu'ils aimoient, & qui n'étoit point sur la liste des proscrits, quelqu'un d'entr'eux le prit pour Jean Nariskin qu'ils cherchoient; ils le massacrèrent sur le champ. Pour comble d'horreur, lorsqu'ils eurent connu leur méprise; ils portèrent le corps de ce jeune homme à son pere pour le faire enterrer. Ce pere infortuné n'osa se plaindre, il leur donna même des récompenses pour lui avoir rapporté le corps tout sanglant de son fils. Sa femme, ses filles & l'épouse du mort versent des larmes sur le cadavre qu'on vient de leur apporter, & reprochent au pere sa foiblesse. Le vieillard leur répond: Attendons le temps de la vengeance. Quelques Strélits entendirent ces paroles; ils rentrèrent dans la chambre, le prirent par les cheveux, le traînèrent hors de sa maison, & le massacrèrent. Ils cherchent le médecin

PIERRE
& IVAN.
1682.

qui l'avoit ordonnée. Les Strélits proclamèrent ensuite souverains les deux Princes Ivan & Pierre, & leur associerent Sophie en qualité de Régente.

Le premier acte d'autorité que fit cette Princesse, fut d'approuver tous les crimes que les Strélits avoient commis : elle confisqua les biens de ceux qui avoient été massacrés, & les distribua à leurs meurtriers : elle fit même élever un monument sur lequel on grava le nom de tous les malheureux qui avoient péri, & on les déclara traîtres à la patrie : elle donna aux assassins des lettres patentes, par lesquelles elle approuvoit tout ce qu'ils avoient fait, & les remercioit de leur zèle & de leur fidélité.

ARTICLE II.

GOVERNEMENT DE SOPHIE.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Régente.
1682.

LES Boïares, craignant que la sédition ne se renouvelât, engagèrent la Régente à conduire les deux Princes au couvent de la Trinité qui est à douze lieues de Moscou. C'étoit à la fois un

le jeune homme par la main, présente aux Strélits l'image de la Vierge, les Princesses qui l'accompagnent, entourent Nariskin, se mettent à genoux devant les soldats, les conjurent, au nom de la mere du Sauveur, d'accorder la vie à leur parent. Pour réponse, les soldats l'arrachent des mains des Princesses, le traînent au bas de l'escalier, forment entr'eux une espèce de tribunal, appliquent Nariskin à la question, un d'entr'eux qui savoit écrire, dresse un procès-verbal, ils condamnent l'infortuné Nariskin à être hâché en pièces, supplice usité à la Chine & en Tartarie contre les parricides; on l'appelle le supplice des dix mille morceaux. En vain le Patriarche, les Princesses implorent leur humanité: elle est éteinte chez eux; ils déchirent Nariskin par morceaux, & exposent sa tête, ses pieds & ses mains sur une balustrade.

Pendant que ces soldats furieux remplissoient le palais de sang & de carnage, d'autres massacroient ceux qui leur étoient odieux & suspects à Sophie. Cette cruelle Princesse pouffoit la perfidie jusqu'à paroître affligée de la mort des freres de la Czarine, & c'étoit elle

PIERRE
& IVAN.
1682.

Ibid.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1763.

Czars. Enfin , il ne lui manquoit que le titre de souveraine , elle en avoit toute la puissance ; mais elle gouvernoit avec beaucoup d'adresse & de politique , employant tantôt la voie de la douceur , tantôt celle de la sévérité ; elle contenoit les sénateurs dans le devoir ; le peuple l'aimoit & la craignoit en même temps ; dans toutes ses actions elle paroissoit avoir pour objet le bien de l'Etat : les loix & les ordonnances qu'on a d'elle , les intrigues qu'elle mena avec la plus grande adresse , prouvent qu'elle avoit un génie supérieur. Cette Princesse écrivoit & parloit fort bien ; une figure agréable , une taille majestueuse relevoient ses talens ; mais la vivacité de ses passions les ternit. L'envie de regner la rendit cruelle , & lui fit concevoir une haine implacable contre Pierre qu'elle voulut même faire périr , comme nous le verrons bientôt. Son attachement pour le Prince Galitzin , & ensuite pour Scheglowitow , secrétaire d'Etat , prouve qu'elle avoit des passions de toute espèce. Je ne rapporte point ces derniers traits pour faire un reproche à Sophie : les génies les plus élevés descendent

couvent, un palais, une forteresse. Il subsiste encore, & appartient aux moines de Saint Basile. Il est entourré de larges fossés & de remparts de brique, garnis d'une nombreuse artillerie. Le peuple ne vit point sans chagrin les précautions que l'on prenoit contre lui :
 PIERRE & IVAN. Sophie Régent.

marqua son mécontentement ; mais ce fut par des plaintes remplies de soumission & par des protestations d'attachement & de zèle pour la famille impériale : Sophie étoit arrivée à son but, personne ne résistoit à ses volontés ; elle n'avoit plus de motifs pour irriter les Strelits. Voulant gagner l'amitié du peuple, elle lui marqua de la confiance ; ramena les Czars à Moscou.

Elle envoya des ambassadeurs dans les Cours étrangères pour instruire les différens monarques de la mort de Théodore, & de la proclamation de ses freres, & signa les lettres de créance conjointement avec eux : elle ne manquoit jamais de mettre son nom sur les édits qui émanoient du trône, assistoit assidûment au sénat, & gouvernoit l'Etat en souveraine. Elle fit frapper de nouvelle monnoie, & y fit mettre son portrait au milieu de celui des

PIERRE
& IVAN. Czars. Enfin , il ne lui manquoit que
 Sophie Ré- le titre de souveraine , elle en avoit
 gente. toute la puissance ; mais elle gouver-
 17683. noit avec beaucoup d'adresse & de po-
 litique , employant tantôt la voie de
 la douceur , tantôt celle de la sévérité ;
 elle contenoit les sénateurs dans le de-
 voir ; le peuple l'aimoit & la craignoit
 en même temps ; dans toutes ses ac-
 tions elle paroissoit avoir pour objet
 le bien de l'Etat : les loix & les or-
 donnances qu'on a d'elle , les intrigues
 qu'elle mena avec la plus grande
 adresse , prouvent qu'elle avoit un gé-
 nie supérieur. Cette Princesse écrivoit
 & parloit fort bien ; une figure agréable ,
 une taille majestueuse relevoient ses
 talens ; mais la vivacité de ses passions
 les ternit. L'envie de regner la rendit
 cruelle , & lui fit concevoir une haine
 implacable contre Pierre qu'elle voulut
 même faire périr , comme nous le ver-
 rons bientôt. Son attachement pour le
 Prince Galitzin , & ensuite pour Sche-
 glowitow , secrétaire d'Etat , prouve
 qu'elle avoit des passions de toute es-
 pèce. Je ne rapporte point ces derniers
 traits pour faire un reproche à Sophie :
 les genies les plus élevés descendent

toujours aux foiblesses de l'humanité :
 je veux faire connoître dans tout son
 jour le caractère d'une Princesse qui a
 joué un si grand rôle au commence-
 ment du regne de Pierre le Grand.

PIERRE
 & IVAN.
 Sophie Ré-
 gente.
 1683.

Pour appuyer sa puissance, elle éleva
 le Prince Basile Galitzin au plus haut
 degré d'honneur auquel un particulier
 puisse parvenir. Elle le fit généralis-
 sime des troupes de l'Empire , admi-
 nistrateur de l'Etat & garde des sceaux.
 Les qualités personnelles rendoient cet
 homme supérieur à tous ceux qui
 étoient alors dans cette cour. Poli ,
 magnifique, n'ayant que de grands des-
 seins , plus instruit qu'aucun Russe, pos-
 sédant la langue Latine , presque tota-
 lement ignorée alors en Russie : hom-
 me d'un esprit actif , laborieux , d'un
 génie au-dessus de son siècle , & ca-
 pable de polir les Russes, s'il avoit été
 leur maître. C'est, dit M. de Voltaire,
 l'éloge que fait de lui la Neuville , en-
 voyé pour lors de Pologne en Russie,
 & les éloges des étrangers sont les
 moins suspects. Il n'est point étonnant
 que la Princesse Sophie ait aimé un
 homme si aimable. Elisabeth aime le
 comte d'Essex dont les historiens ne

font pas , à beaucoup près , un si beau portrait.

PIERRE & IVAN. Le Ministre de Russie commença
Sophie Ré- par mettre la réforme dans la Milice.

gente. Il envoya une partie des Strélits dans
1683. des régimens en Ukraine , à Casan ,
en Sibérie ; l'Etat fut tranquille pen-
dant quelque temps. Sophie abandon-
noit Ivan à son indolence naturelle , &
ne donnoit à Pierre , pour compagnie ,
que ceux qu'elle savoit le plus capables
de l'entraîner dans la débauche , & de
lui ôter l'idée du gouvernement.

1684. Sophie , aimant autant son frere Ivan
qu'elle haïssoit Pierre qui étoit d'un au-
tre lit , résolut de marier le premier ,
espérant que , s'il donnoit des Princes
à l'Etat , elle pourroit parvenir à faire
déposer Pierre. Elle ordonna aux Boïa-
res de chercher , suivant la coutume en
pareille occasion , les plus belles filles
qu'ils pourroient rencontrer. Elle se
souvint de la fille d'Alexandre Soltik-
kof qu'elle avoit vue à Moscou , &
dont elle avoit elle-même admiré la
beauté. Cette jeune fille avoit quelque
temps auparavant plu à Théodore III ,
au point qu'il en auroit fait sa femme ,
si Jasicou , son ministre & son favori ,

n'eût détourné le Czar de cette alliance, & ne l'eût engagé à épouser Marthe Matheouna Apraxin, comme on l'a vu plus haut. Pour rompre ce mariage, il avoit éloigné Soltikof de la Cour, & l'avoit envoyé, en qualité de commandant, à Jeniskoi en Sibérie.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1684.

Soltikof eut ordre d'envoyer sa fille à Moscou le plus promptement qu'il lui seroit possible. Il la confia à une de ses amies & à un de ses parens qui la firent traverser la Sibérie, & entrer dans Moscou si secrètement que personne ne s'en aperçut. Elle parut dans l'assemblée que composoient toutes ces jeunes filles qu'on avoit été chercher dans les différentes provinces de l'Empire. Sitôt qu'Ivan la vit, il fut frappé de l'éclat de sa beauté, & la désigna pour être Czarine: elle fut couronnée trois jours après.

Pendant que la cour se livroit aux divertissemens qu'occasionne le mariage des souverains, les Strélits excitèrent un nouveau soulèvement: ce fut la religion qui le fit naître. On avoit déjà vu s'élever en Russie plusieurs disputes sur la religion; mais ceux qui les occasionnoient étoient ignorans & gros-

M. de Vol-
taire.
Ibid.

PIERRE

& IVAN.

Sophie Ré-
gente.

1684.

Sophie , voyant que cette émeute prénoit toutes les formes d'une conspiration , emmena les Czars & les Princesses au couvent de la Trinité. De-là Sophie négocia avec le rebelle Chovanski , l'engagea à venir la trouver avec son fils : les traîtres sont ordinairement méfians ; mais ils sont rarement amoureux ; Chovanski aimoit : l'invitation de Sophie fut une loi pour lui ; mais elle avoit donné ordre qu'on l'arrêtât à moitié chemin , & qu'on lui tranchât la tête aussi-bien qu'à son fils & à trente Strélits qui l'accompagnoient.

A cette nouvelle , tout le corps des Strélits prend les armes , s'apprête à marcher au couvent de la Trinité , & menace de mettre tout à feu & à sang. Sophie fait fortifier le couvent , avertit les Boïares du danger auquel la famille Czarienne est exposée : ils arment leurs vassaux , les gentilshommes se joignent à eux , la guerre civile commence. Le Patriarche se jette au milieu des Strélits , les avertit de se souvenir de ce qu'ils doivent à Dieu , à leur patrie & à leur souverain : ils s'apaisent. Des troupes qu'ils voient arriver de tous

deux Czars firent trancher la tête à Raspop & à ses disciples. Chovanski, capitaine général des Strélits, profita de la conjoncture pour se venger de Sophie. C'étoit lui qui avoit soulevé en sa faveur les Strélits dans la première émotion ; par ce moyen il l'avoit élevée au degré de grandeur auquel elle étoit parvenue , & espéroit partager avec elle sa puissance : mais lorsqu'il la vit se tourner du côté du Prince Galitzin, il se livra à tous les transports de la fureur , & résolut d'attaquer cette Princesse. Plusieurs écrivains prétendent que l'ambition l'excitoit moins que la jalousie. Ses premiers mouvemens de colère étant calmés , il résolut de rendre sa vengeance plus certaine , en attendant une occasion favorable, & sous une tranquillité simulée, il cacha les sentimens de son cœur.

Lorsqu'il vit les Strélits armés contre les Strélits, il se mêla de la querelle , prit le parti de ceux qu'on persécutoit , y fit entrer plusieurs soldats & plusieurs citoyens. Se voyant à la tête d'un puissant parti que le fanatisme animoit , il forma le projet de faire périr les Czars , la Régente , & de monter sur le trône.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1682.

**PIERRE
& IVAN.**
Sophie Ré-
gente.
1684.

Sophie , voyant que cette émeute prenoit toutes les formes d'une conspiration , emmena les Czars & les Princesses au couvent de la Trinité. De-là Sophie négocia avec le rebelle Chovanski , l'engagea à venir la trouver avec son fils : les traîtres sont ordinairement méfians ; mais ils sont rarement amoureux ; Chovanski aimoit : l'invitation de Sophie fut une loi pour lui ; mais elle avoit donné ordre qu'on l'arrêtât à moitié chemin , & qu'on lui tranchât la tête aussi-bien qu'à son fils & à trente Strélits qui l'accompagnoient.

A cette nouvelle , tout le corps des Strélits prend les armes , s'appête à marcher au couvent de la Trinité , & menace de mettre tout à feu & à sang. Sophie fait fortifier le couvent , avertit les Boïares du danger auquel la famille Czarienne est exposée : ils arment leurs vassaux , les gentilshommes se joignent à eux , la guerre civile commence. Le Patriarche se jette au milieu des Strélits , les avertit de se souvenir de ce qu'ils doivent à Dieu , à leur patrie & à leur souverain : ils s'apaisent. Des troupes qu'ils voient arriver de tous

côtés les intimident ; ils passent tout-à-coup de la fureur à la crainte, & la crainte les conduit au repentir. On leur ordonna de livrer les auteurs de la sédition , & les plus opiniâtres dans la révolte ; enfin de décimer tous les régimens & de conduire les criminels & ceux auxquels le sort aura tombé au couvent de la Trinité : ils obéissent avec une aveugle soumission, déclarent les plus mutins, dont le nombre, avec celui des soldats décimés, se monte à deux mille sept cens.

Ceux-ci prennent congé de leur famille, communient avant de partir, se préparent à la mort, disent qu'ils aiment mieux la souffrir que de porter le nom odieux de rebelles. Ils porteroient un billot deux à deux, un troisième marchoit devant avec une hâche. Les chefs de la révolte s'étoient mis eux-mêmes une corde au cou pour marquer qu'ils s'avoient coupables. En arrivant sur la place du couvent, ils se rangerent sous les fenêtres où étoient les Czars & Sophie, se prosternerent, dirent, tous d'une voix unanime :
 » Nous présentons nos têtes, les Czars
 » sont maîtres de notre vie ». Ils res-

PIERRE
 & IVAN.
 Sophie Ré-
 gente.
 1682.

PIERRE
& IVAN.
 Sophie Ré-
 gente.
 1685.

terent fort longtems dans cette situa-
 tion avant qu'on eût pris un parti. Après
 une longue délibération , on leur par-
 donna , & on les renvoya à Moscou.

Après ces convulsions l'Etat rentra
 dans la tranquillité , & Sophie conti-
 nua de regner en souveraine sous le
 titre de Régente. Le ministre Galitzin,
 jugeant ce que les Strélits pouvoient
 faire , par ce qu'ils avoient fait , crut
 devoir diminuer leur nombre , &
 en écarter une grande partie de la ca-
 pitale : il les dispersa dans différentes
 provinces : il donna les emplois vacans
 à des personnes qui lui étoient entière-
 ment dévouées , éleva à la dignité de
 chef des Strélits , un écrivain nommé
 Tekelavitaï , que les Czars firent Ocol-
 nitz. Les parens de Pierre furent éloî-
 gnés des dignités. Cette conduite à
 leur égard fit connoître quels étoient
 les projets de Sophie & du ministre.

La Régente ne voyoit qu'avec un se-
 cret dépit les talens de Pierre vaincre
 l'ignorance dans laquelle on le faisoit
 élever. En effet ce prince quittoit sou-
 vent la débauche , pour aller converser
 avec les officiers étrangers : les ques-
 tions qu'il leur faisoit , regardoient

toujours l'art militaire : il vouloit qu'ils lui apprissent l'exercice , & le faisoit souvent faire aux soldats. Ce Prince , dont le génie se développoit déjà , sentit qu'il devoit vaincre une foibloisse qui lui étoit naturelle , & qui pourroit par la suite lui être fort préjudiciable. Il étoit saisi d'un effroi machinal , & qui alloit jusqu'à la sueur froide & à des convulsions quand il voyoit l'eau. Cette extrême frayeur venoit de cette aventure-ci. Sa mere le mena un jour promener (il n'avoit alors que cinq ans) : le carosse passa sur une digue , à côté de laquelle il y avoit une chûte d'eau qui faisoit un bruit terrible. Ce bruit réveilla le jeune Prince qui s'étoit endormi sur les genoux de sa mere , & lui causa une telle frayeur , qu'il fut pris d'une fièvre violente. On parvint à le guérir ; mais il conserva pour l'eau , principalement quand elle couloit , l'aversion dont nous venons de parler. Il n'osoit mettre le pied dans les jardins du palais , d'où l'on voyoit la rivière de Musco passer sur un pont , ni traverser le moindre ruisseau , à moins que son carrosse ne fût fermé de tous côtés. Il se reprochoit à lui-même cette

PIERRE
& IVAN.
Sophie Re-
gente.
1686.

Strahlenberg;

Pierre est
guéri de la
peur qu'il a de
l'eau.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1686.

foiblesse ; mais elle étoit invincible : Sa mere , son frere Jean qui l'aimoit beaucoup & ne participoit point aux complots que Sophie tramoit contre lui & son gouverneur Boris Galitzin , parent du ministre , cherchoient tous les moyens possibles de l'en guérir. Galitzin en imagina à la fin un qui lui réussit. Il proposa au Czar d'assister à une chasse qu'il avoit préparée : Pierre y consentit , sans savoir qu'il y eût un ruisseau.

Après avoir chassé quelque temps , Galitzin dit à Pierre : Je voudrois trouver un ruisseau pour me baigner ; car je sens une chaleur insupportable. Pierre , ne consultant que la frayeur qu'il avoit pour l'eau , lui répondit : » Vous » êtes donc las de vivre » ? Galitzin lui repliqua : » Je me suis souvent baigné » avec feu votre pere , & nous n'en » sommes pas morts : le bain est au » contraire très-bon pour la santé ». Le Czar l'écoutant avec étonnement , reprit » qu'il avoit entendu dire que » plusieurs personnes avoient péri dans » l'eau. Mais si l'eau ne va qu'aux genoux , repartit Galitzin , on ne peut s'y noyer. Si votre Majesté veut le

» permettre, je ferai chercher un ruisseau, & je vous prouverai qu'on peut se baigner sans périr ». Aussi-tôt il dépêcha un des Chambellans qui revint peu de temps après annoncer qu'il avoit découvert un ruisseau à quelques pas de là.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1686.

Le Czary alla par complaisance pour son gouverneur ; mais sitôt qu'il aperçut l'eau, il frémit à son ordinaire, & arrêta son cheval à quelque distance du ruisseau. Galitzin ordonna à plusieurs de la troupe de le passer & de le repasser, afin de prouver au Prince qu'il n'y avoit point de danger. Sa frayeur diminua ; il approcha plus près du ruisseau ; Galitzin le passa & le repassa lui-même : il ordonna à quelques-uns de leur suite de se déchausser & de le passer à pied. Pierre les regarda avec étonnement : tout-à-coup il fit avancer son cheval, & le passa lui-même, sans marquer la moindre frayeur.

Sitôt qu'il fut arrivé à la cour, il alla raconter ce qui lui étoit arrivé à sa mère & à son frere qui sentirent à cette nouvelle toute la joie que l'amitié qu'ils lui portoient pouvoit leur causer, Quelques

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1686.

jours après, les deux Czars allèrent au château d'Ismałowa, où il y a quantité de beaux étangs. Après quelques heures de promenade & de divertissemens, Ivan dit aux officiers qui les accompagnoient, de se baigner dans un des étangs, & qu'il iroit les voir. Pierre s'y opposa d'abord; mais il céda à la fin aux instances de son frere, & alla même avec lui sur le bord de l'étang. Voyant que les jeunes officiers se tenoient dans l'eau, qu'ils y badinoient même avec sécurité, il sentit alors combien sa crainte étoit ridicule: il s'encouragea lui-même, se deshabilla, & se mit dans l'eau.

La crainte qu'il avoit eue auparavant de cet élément, se changea en témérité: il alloit souvent se promener à Ismałowa pour se baigner. Se promenant un jour dans la cour du château, il y vit une vieille chaloupe, à moitié pourie. Son grand pere Alexis l'avoit fait construire par un Hollandois pour se promener sur les étangs. Frappé de sa construction singuliere, il demanda à un Allemand, nommé Timmerman, qui étoit son maître de mathématiques, pourquoi cette chaloupe étoit autre-

ment construite que celles qu'il avoit vues : l'Allemand lui répondit qu'elle étoit faite pour aller à voiles & à rames , & qu'elle avoit été construite par un étranger. Il voulut en faire l'épreuve sur le champ ; mais elle étoit en trop mauvais ordre pour qu'on pût s'en servir. Après de longues recherches , on trouva un Hollandois qui étoit établi à Moscou , & qui la remit dans son ancien état. Pierre voulut l'essayer le premier , & fut charmé de l'effet qu'elle fit. Ce fut cette chaloupe qui donna naissance à la marine en Russie : il fit construire par le même Hollandois deux frégates & trois yachts sur un grand lac qui est dans le voisinage de la Trinité , en fut lui-même le pilote , & devint par la suite un des plus habiles hommes de mer de son temps. Les hommes ordinaires restent avec leurs foiblesses , les hommes extraordinaires savent les vaincre.

Ceux qu'il avoit employés à construire ces vaisseaux , lui dirent qu'il y avoit une grande différence entre le plaisir qu'il goûtoit sur ce lac , & celui dont il jouiroit à voguer en pleine mer sur de gros vaisseaux. Ce discours lui

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1686.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1686.

donna envie d'aller à Archangel. Il trouva plus de trois cens vaisseaux marchands & quelques gros vaisseaux de convoi, tant Hollandois qu'Anglois. Les capitaines des derniers, voyant le plaisir que ce Prince prenoit à les voir manœuvrer, l'inviterent à venir à leur bord, & le promenerent en mer. Sa mere & son frere qui avoient été affligés de la frayeur que lui causoit l'eau, furent alors allarmés de la passion qu'il venoit de concevoir pour cet élément, & de la témérité avec laquelle il s'y exposoit.

Sophie l'étoit aussi, mais par un motif tout différent. Les talens naissans qu'elle remarquoit dans ce jeune Prince, l'élévation de son génie, la force de son tempérament, tout en lui annonçoit un monarque qui voudroit regner par lui-même, & incapable de se laisser gouverner. Elle communiqua ses craintes à son ministre, & voulut l'engager à le faire périr ; mais Basile Galitzin eut horreur ce jour-là de tremper ses mains dans le sang de son souverain, il lui dit que les suites pourroient en être fâcheuses, parce que ses partisans ne manqueroient certainement

tainement pas de venger sa mort. Il lui dit qu'il falloit augmenter le nombre des jeunes débauchés qui étoient auprès de lui , & tâcher par la force des liqueurs d'user son tempérament, & d'affoiblir son esprit. La mere & le gouverneur de Pierre appercevoient le but que Sophie & son favori se proposoient ; mais il n'y mettoient point d'obstacle , parce que le jeune Prince, par ce moyen , se familiarisoit avec les officiers, les soldats & le peuple même , gaignoit leur amitié , & les mettoit dans le cas de veiller à sa conservation, & d'arrêter tous les complots què la Régente pourroit tramer contre lui. Cette politique est singuliere ; mais on ne doit pas juger d'une nation qui n'est pas encore sortie de la barbarie , par des nations qui sont policées.

La Russie étoit en paix avec tous ses voisins ; la Régente & le Ministre faisoient tous leurs efforts pour l'entretenir ; mais ils se trouverent forcés d'entrer dans la ligue que l'Empereur Léopold forma contre les Turcs & les mécontents de Hongrie. La Régente refusa d'abord de prendre part à cette

PIERRE
& IVAN.
Sophie Régente.
1686.

PIERRE & IVAN.
Sophie Régente.
1686.

guerre, disant que la Russie n'ayant aucun intérêt particulier à démêler avec les Turcs, elle ne devoit pas s'exposer à dépenser des sommes immenses, & à perdre une multitude incroyable d'hommes. Sobieski la mit dans le cas d'agir contre ses intentions. Il proposa aux Czars d'abandonner toutes ses prétentions sur l'Ukraine & sur le duché de Smolensko. La Régente sentit combien elle seroit désagréable à sa nation, si elle n'acceptoit pas des propositions si avantageuses. Elle fit donc un traité d'alliance avec la Pologne, & s'engagea à porter la guerre en Crimée qui étoit alliée des Turcs. Boris Galitzin, gouverneur de Pierre, profita de cette occasion pour éloigner de la Cour le Ministre Basile Galitzin, son parent, dont il étoit l'ennemi déclaré, comme nous l'avons dit plus-haut: il le fit nommer général des troupes qui devoient combattre les Tatars. Basile n'osa refuser cet emploi: il craignoit d'un côté qu'on ne le regardât comme un lâche, indigne de la place qu'il occupoit; de l'autre qu'on ne pénétrât ses desseins qui étoient de captiver toujours le cœur de Sophie, & d'arriver

au point de l'épouser. Il partit donc à la tête de trois cens mille hommes : le Can avoit fait enlever tous les vivres & tous les fourrages qui se trouvoient sur la route que devoient suivre les Russes. Galitzin n'avoit pas pris la précaution de faire des magasins : il se trouva dans des déserts à la tête d'une nombreuse armée, & fut obligé de rentrer en Russie : Pierre se plaignit de la conduite de ce général ; mais Sophie l'aimoit ; elle le mit à couvert des effets de la juste colere du jeune Czar.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1686.

On passa l'hiver à faire des préparatifs pour la campagne suivante. Galitzin rejetta la faute de ses mauvais succès sur Samuelovitz, l'Hetman des Cosaques : il l'accusa d'intelligence avec les Tatars, le fit déposer & exiler en Sibérie. Sa place fut donnée à un gentilhomme originaire du Palatinat de Podolie : Mazepa parvint aux honneurs par les moyens les plus capables de l'en éloigner. Dans sa jeunesse il fut page du Roi de Pologne. Les agrémens de sa figure, la beauté de sa taille, la vivacité de son esprit le firent remarquer à la cour. Il devint bientôt l'amant d'une femme de la plus haute qualité. Le mari

1687.

PIERRE.
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1687.

en fut informé, s'irrita contre lui au point qu'il le fit attacher sur un cheval indompté, & le laissa errer à l'abandon. Le cheval étoit de l'Ukraine; il y porta Mazeppa tout sanglant & tout défiguré. Les Cosaques furent sensibles au malheur de ce jeune homme, ils le pansèrent & le guérèrent. Il s'attacha à ses bienfaiteurs, & se distingua en plusieurs occasions dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Polonois & les Turcs. Ce fut lui qu'on nomma chef des Cosaques, après la déposition de Samuelovitz. Galitzin le mena avec lui en Crimée; mais cette seconde expédition ne fut pas plus heureuse que la première. Le Can, informé que les Russes avoient formé le projet d'assiéger Précop, y mit une nombreuse garnison & toutes les munitions dont elle avoit besoin pour une vigoureuse résistance, en confia la garde à son fils, & se tint en embuscade avec un corps de trente mille hommes. Il attaqua les Russes au passage, en tua une grande quantité; mais le nombre de ceux-ci suppléa au défaut de courage & d'expérience: les deux armées se séparèrent sans que la victoire fut décidée.

1688.

Le Can amusa le général Russe par de fausses propositions de paix ; il vouloit le forcer à évacuer la Crimée faute de vivres. Il prévoyoit qu'un si grand nombre de soldats ne pourroit subsister long-temps dans un pays sec & aride. Ses conjectures s'effectuèrent bientôt : il rompit les conférences, & Galitzin, voyant que son armée périssoit de misère, repassa en Russie. Il envoya à Moscou des relations de son expédition : mais il y déguisoit la vérité, & l'on fit des réjouissances dans cette ville comme s'il eût conquis toute la Crimée.

Pendant l'absence de ce ministre, les partisans du Czar Pierre lui conseillèrent de se marier : pour l'y engager, ils lui dirent que c'étoit un moyen d'augmenter le nombre de ses amis & l'affection que les peuples avoient pour lui. Sophie, qui voyoit que par ce mariage tous ses projets alloient être déconcertés, mit tout en usage pour l'en détourner : ce fut envain ; Pierre, à l'âge de dix-sept ans, savoit juger le prix des conseils qu'on lui donnoit. Sophie, voyant qu'elle ne pouvoit apporter d'obstacle à son mariage, voulut lui donner une femme de sa main. Le Prin-

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1688.

1689.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1689.

ce étoit trop sage pour prendre, dans une affaire aussi importante, un guide tel que sa sœur qui, dans toutes les occasions, lui avoit donné des preuves d'une haine implacable. Il n'écouta que ceux dont il connoissoit la sincère amitié pour lui.

Pierre I. crut ne pas devoir violer, dans la conjoncture où il se trouvoit, l'usage établi par ses prédécesseurs, de prendre une femme parmi les filles de leurs sujets. Il envoya des Boïares parcourir les provinces de l'Empire, pour avertir que le Czar vouloit se marier, & qu'il ordonnoit à toutes les filles qui pouvoient prétendre à l'honneur d'être sa femme, de se rendre à Moscoul. La jeunesse, la beauté & la noblesse étoient les trois titres nécessaires pour y parvenir : la vertu étoit toujours supposée.

Chaque pere se hâta de conduire sa fille à Moscon. Le jour marqué, elles s'assemblerent dans la grande salle du palais. Pierre ordonna que la nature y parût toute simple, dénuée des secours de l'art, & riche seulement de ses propres biens. Ce Prince, après avoir parcouru les rangs d'une infinité de jeunes beautés qui faisoient affaut d'attraits,

donna sa voix & sa main à Eudocie Federouna Lapucin. L'éclat de sa beauté la fit préférer, à toutes celles qui étoient venues pour lui disputer le cœur du Czar. Leur multitude rendit son triomphe plus éclatant.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1689.

La cérémonie de ce mariage se fit avec les plus grandes solennités, & avec toutes les formalités requises par les loix civiles & ecclésiastiques, le 29 Juin 1689. Je crois pouvoir faire ici une digression, & raconter de suite les malheurs auxquels cette infortunée Princesse fut exposée pendant le reste de sa vie. Elle ne tarda pas à donner des Princes à la Russie : dans moins de deux ans elle eut deux fils, Alexandre qui mourut en bas âge, & le malheureux Alexis dont nous verrons par la suite l'infortune.

Anecdotes
du regne de
Pierre I.

On peut regarder la naissance d'Alexis comme l'époque des brouilleries qui s'éleverent entre le Czar & la Czarine. Ils avoient jusques-là vécu dans une parfaite intelligence, qui n'avoit été troublée que par quelques légères altercations. On assure que cette Princesse fut elle-même cause de ses malheurs, Fiere de sa dignité, elle oublioit

PIERRE
& IVAN.
Sophie Re-
gente.
1689.

souvent à qui elle en étoit redevable , & qui lui avoit mis la couronne sur la tête. Par l'effet de son caractère impérieux & de sa jalousie naturelle , elle étoit toujours mêlée dans quelque intrigue d'Etat. Un peu plus de complaisance auroit sans doute ramené le Czar à elle. Il aimoit les femmes ; mais il étoit peu fidèle dans ses amours , soupçonneux , prompt à prendre en aversion , violent dans ses résolutions & implacable dans ses vengeance.

Après deux ans de mariage , il devint éperdument amoureux d'Anne de Moens. Elle étoit née à Moscou , de parens Allemands qui s'y étoient établis depuis quelques années. Cette jeune demoiselle avoit autant d'esprit que de beauté : elle captiva le cœur du Czar. La jalousie d'Eudocie fut bientôt éveillée ; elle fit l'impossible pour détruire sa rivale dans le cœur de son mari.

Voyant que ses artifices ne lui ramenoient pas le cœur de Pierre aussi promptement qu'elle l'auroit désiré , elle oublia qu'il étoit son maître , & qu'il avoit le caractère violent , laissa éclater sa jalousie , & persécuta ouvertement sa maîtresse. Elle poussa l'im-

prudence jusqu'à refuser son lit au Czar & à se brouiller avec la Czarine douairière sa belle-mère.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.

1689.

- La mauvaise humeur d'Eudocie ne tarda pas à amener Pierre au dégoût, & chaque jour l'augmenta. Il forma le projet de la répudier, & les conseils de M. le Fort l'entretenrent dans cette résolution. Ce Genevois, dont nous parlerons plus amplement par la suite, étoit le premier ministre & l'ami du Czar. Eudocie avoit eu l'imprudence de l'humilier toutes les fois que l'occasion s'en étoit présentée. Le Czar le chargea de consulter secrètement les plus habiles théologiens de son Empire. Il espéroit qu'ils trouveroient quelque nullité dans son mariage, & qu'ils lui fourniroient les moyens de rompre des nœuds qui lui étoient à charge; mais ils eurent la louable fermeté de répondre que la religion ne permettoit pas ce divorce.

Le Fort enhardit Pierre, & le déterminà à exécuter le projet qui flattoit son amour. Ce Prince, par un coup d'autorité absolue, prononça lui-même l'arrêt de répudiation. Ce traitement ne lui parut pas suffisant pour sa tranquillité : il connoissoit trop l'humeur

PIERRE
& IVAN.
Sophie Re-
gent.
1689.

inquiète & remuante d'Eudocie pour lui laisser la liberté : il la fit enfermer dans un couvent , la força de prendre l'habit de religieuse , & de faire des vœux. Elle y passa plusieurs années presque ignorée ; mais son malheur ne la corrigea pas : elle conserva toujours son esprit inquiet & intrigant.

Pierre avoit formé le dessein d'épouser Mademoiselle Moens , & il l'auroit certainement exécuté , si elle avoit été assez ambitieuse pour pouvoir se contraindre. Elle étoit aussi à plaindre que la Czarine. L'Envoyé de Prusse à la Cour de Russie lui plaisoit ; elle en étoit amoureuse , & regardoit comme le plus grands de ses malheurs d'avoir plu au souverain. Elle n'avoit cessé d'exhorter le Czar à bien vivre avec la Czarine dans le temps même que celle-ci la persécutoit ; elle lui en vantoit le mérite , lui reprochoit tous les torts qu'il avoit avec elle. Ce qui mettoit le comble au malheur de la jeune Allemande , c'est qu'elle avoit pour le Czar une aversion invincible : elle n'étoit pas même la maîtresse de la lui cacher entièrement : mais connoissant la vivacité de son caractère & la violence

de son amour, elle alloit avec lui jusqu'à la dernière complaisance. Elle lui marquoit cependant toujours de la froideur, même dans ces momens où il semble qu'on n'en peut avoir : il s'en plaignoit ; mais ses plaintes étoient inutiles.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Régente.
1682.

Le cœur de ce Prince s'enflammoit de plus en plus dans la résistance. Enfin son amour-propre offensé révolta son cœur, qui chercha à se débarrasser de ses chaînes. Il n'y parvint pas aussi facilement qu'il l'auroit souhaité : ce ne fut qu'après les plus violens combats & même avec les plus grands regrets. Elle de son côté regarda sa disgrâce comme le comble du bonheur ; elle crut sortir du plus affreux esclavage ; & devenue maîtresse de suivre le penchant de son cœur, elle se hâta de donner sa main au Prussien qu'elle aimoit.

Le Czar, voulant oublier son ingrate maîtresse, voloit de beauté en beauté ; mais aucune n'avoit ce qu'il falloit pour le fixer. Enfin il devint amoureux d'une jeune Livonienne qu'il épousa quelques années après, qu'il déclara Impératrice de toutes les Russies, & dont nous donnerons l'histoire dans la suite de cet ouvrage.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1689.

La maison de Lapucin avoit goûté toute la satisfaction que pouvoit lui causer l'honneur de faire alliance avec son souverain ; mais plus la satisfaction étoit grande , plus cette maison fut affligée de la répudiation d'Eudocie.

Je reviens à mon sujet. Le Prince Galitzin entra dans Moscou avec la fierté d'un vainqueur. Sophie eut l'adresse, ou plutôt la hardiesse de lui donner des louanges en public ; Ivan , qui étoit toujours prêt à approuver ou à blâmer, selon ce qu'on lui inspiroit, imita sa sœur. Galitzin crut que Pierre suivroit l'exemple de la Régente & d'Ivan : en conséquence il se présenta à la porte de son appartement : mais quelle surprise & qu'elle mortification pour lui ! Pierre lui fit dire de se retirer , & de ne pas s'exposer aux justes reproches qu'il avoit à lui faire. Galitzin fut d'autant plus humilié de ce mauvais accueil , qu'il sentoit le mériter : il alla trouver Sophie , & la pria d'être médiatrice entre Pierre & lui. Elle aimoit trop Galitzin , pour ne pas employer tout son crédit en sa faveur. Elle parvint à engager Pierre à lui donner audience ; mais celui-ci le reçut en souverain ir-

rité ; il lui fit connoître qu'il étoit instruit de la conduite qu'il avoit tenue en Crimée, & lui dit qu'il l'enverroit en Sibérie, s'il commettoit par la suite les mêmes fautes.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1689.

Galitzin ne manqua pas d'aller rendre compte à Sophie de la réception que Pierre lui avoit faite. L'amour étouffa dans le cœur de cette Princesse les sentimens que la nature auroit dû lui inspirer pour son frere. Elle jura sa perte, envoya chercher le chef des Strélits, lui ordonna de faire assassiner Pierre, & lui promit des récompenses proportionnées au service qu'elle exigeoit de lui. Cet officier eut la lâcheté de lui promettre de tremper ses mains dans le sang de son souverain. Il chercha des complices, & en trouva six cens parmi les Strélits. Dès la nuit même il se mit à leur tête, leur distribua des liqueurs fortes, & acheva de les échauffer par les discours les plus injurieux contre Pierre, & les plus séduisans en faveur de Sophie. La perte de Pierre paroît certaine : il est retiré au château d'Obrokensko, où il se livre avec sécurité aux douceurs du sommeil. Les conjurés partent ; leur victime est

Sophie veut
faire assassiner
Pierre.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1682.

toute prête. L'honneur aversit deux Strélits du crime qu'ils vont commettre ; ils en sentent toute l'horreur , se détachent du reste de la troupe : le zèle qui les anime les fait voler par des chemins détournés au lieu où le jeune Czar repose : ils l'éveillent , & l'avertissent du danger qui le menace. Boris Galitzin le prend entre ses bras & l'emporte au couvent de la Trinité : l'amour qu'il a pour son Prince & son élève lui donne des forces & de la vitesse.

Ils venoient de partir , lorsque les conjurés arriverent. L'officier sentit tout le danger auquel il étoit exposé lorsqu'il vit que sa proie lui avoit échappé : il crut cacher son crime , en disant qu'il étoit venu pour relever la garde qu'on avoit coutume de mettre dans ce château , lorsqu'un des Czars y faisoit sa résidence. Sophie , à cette nouvelle , entra en fureur contre le chef des Strélits : elle envoya chercher Basile Galitzin , son amant , pour concerter avec lui sur ce qu'ils avoient à faire dans une conjoncture si délicate. Galitzin étoit trop épouvanté pour lui donner des conseils ; il sentoit que la suite de cette aventure lui seroit funeste , quelque pré-

casion qu'il prit. Sophie résolut de protester qu'elle n'avoit eu aucune connoissance de ce complot.

Cependant Pierre invitoit les Boïares, les gentilshommes & les étrangers à venir le défendre contre les attentats de sa sœur. Il donna même ordre aux Strélits qui n'avoient pas eu de part à la conjuration, de se rendre au couvent de la Trinité. Le Fort fut un des premiers à se rendre auprès du Czar Pierre, à la tête d'un détachement de troupes Allemandes. Ce zèle lui attira l'amitié du Czar dont il devint le favori, comme on le verra par la suite.

Pierre se vit bientôt environné d'une troupe assez nombreuse, pour n'avoir rien à craindre de ceux qui en vouloient à sa vie. Il envoya ordre au Prince Galitzin & au chef des Strélits de se rendre au couvent de la Trinité : mais ils refuserent sous différens prétextes. Sophie, allarmée pour elle & pour son amant, alla trouver Ivan, & le pria d'interposer son autorité pour faire mettre les armes bas aux soldats qui s'étoient rangés autour de Pierre ; elle engagea même la Czarine, femme du premier, à joindre ses prières aux

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gente.
1689.

PIERRE
& IVAN.

siennes ; mais Ivan répondit à sa femme : « Je ne dois ni ne veux me mêler de cette affaire. Sophie a si mal agi à l'égard de Pierre , qu'elle ne mérite pas notre estime. S'il vous arrivoit de vous déclarer contre mon frere , même de parler mal de lui , je vous regarderois comme mon ennemie. Tout le bien de l'Etat dépend de lui , & il me sera toujours plus cher que ma femme & que ma sœur ». Voyant qu'elle n'avoit aucun secours à espérer d'Ivan , elle s'adressa à ses tantes & à sa sœur , & les pria d'être les médiatrices entre Pierre & elle. Ces Princesses se rendirent au couvent de la Trinité , & entreprirent de justifier Sophie ; mais Pierre leur prouva si clairement la conjuration qu'elle avoit formée contre lui , sa mère & ses oncles , que les Princesses , loin de parler en sa faveur , se déclarerent contre elle , & resterent au couvent de la Trinité. Sophie s'adressa au Patriarche comme sa dernière ressource ; mais il suivit l'exemple des autres Princesses , lorsqu'il apprit que le projet de celle pour laquelle il s'intéressoit étoit de le déposer , sitôt que Pierre seroit assassiné. Il resta

Sophie Ré-
 gente.

1689.

aussi auprès du Czar. Enfin Sophie, se voyant abandonnée de tout le monde, résolut d'aller elle-même se jeter aux pieds de son frere, & d'implorer sa clémence. A peine étoit-elle à moitié chemin, qu'elle reçut ordre de retourner sur ses pas. Le Prince Galitzin, qui l'accompagnait, eut la témérité de continuer sa route; mais le Czar lui fit défendre de paroître devant lui; il fut obligé de rendre ses armes, & on lui donna des gardes.

PIERRE
& IVAN.
Sophie Ré-
gent.
1689.

Pierre envoya un corps de troupes à Moscou pour enlever le chef des Stré-
lits & ses complices. On les mit à la question, & l'on fut d'eux tous les détails de la conjuration. Ils furent condamnés à être rompus vifs. On exila en Sibérie ceux qui parurent le moins coupables. On déposa Sophie de la Régence, & elle fut enfermée dans un monastère qu'elle avoit fait bâtir aux environs de Moscou. Boris Galitzin obtint la grace de son cousin: il pria le Czar de ne pas fouiller son nom par le supplice de son cousin Basile. Pierre, qui aimoit le premier, se contenta de l'exiler à Kargavec tous ses partisans. On lui assigna trois sous par jour pour sa subsistance, &

Sophie est déposée & enfermée dans un couvent.

PIERRE & IVAN.
Sophie Ré-
gent.
1689.

tous ses biens furent confisqués au profit de l'Etat. Les Boïares, qui avoient suivi le parti de Sophie, furent aussi punis par l'exil & par la privation de leurs biens. Pierre, délivré de tous ses ennemis, alla à Moscou, y reçut le plus grand accueil de son frere Ivan, qui lui abandonna tout le soin du gouvernement, se contentant de mettre seulement son nom dans les actes publics. C'est à cette époque que l'on peut rapporter le regne de Pierre.

CHAPITRE NEUVIEME.

Regne de PIERRE LE GRAND.

PIERRE I.
dit le Grand.
1689.

PIERRE LE GRAND avoit la taille avantageuse : il n'eut jamais cet embonpoint qui précède les infirmités de la vieillesse ; sa figure étoit noble, ses yeux étoient animés ; son tempérament robuste le rendoit propre à tous les exercices & à tous les travaux. Un esprit juste, une conception aisée, ce qui fait le germe des véritables talens, lui faisoient connoître le mal, & apercevoir en même temps le remède.

Une hardiesse & une fermeté incroyables lui faisoient former & exécuter des projets dont la seule idée eût même effrayé les âmes communes. La nature l'avoit formé sans doute pour être un Roi, mais un Roi législateur & réformateur. Il falloit à la Russie de nouvelles loix, de nouvelles mœurs : Pierre premier parut ; la Russie fut réformée & policée. Ce qui annonce que Pierre Romanou n'étoit pas d'une trempe commune, c'est qu'il fit lui-même son éducation. Né dans un pays barbare, il n'avoit sous les yeux aucun exemple qui développât le germe de ses talens : son ambitieuse sœur faisoit même tous ses efforts pour les étouffer. Elle écartoit de lui tous ceux qui auroient pu le guider dans sa jeunesse, l'abandonnoit à tous les excès que son âge, son rang, l'oisiveté sembloient rendre tolérables.

Ce Prince avoit des vertus qui l'élevoient au-dessus du commun des hommes : mais ses vices l'en rapprochoient. Il conserva toute sa vie une dureté dans le caractère qui alla même jusqu'à la cruauté. Il se permettoit souvent à lui-même ce qu'il auroit blâmé même dans un soldat.

PIERRE. I,
dit le Grand.
1689.

Pierre sentit quel est le devoir d'un souverain, sitôt qu'il le fut. De son trône il examina la Russie, la vit enveloppée des ténèbres de la barbarie, & gémit de voir que ses peuples étoient seuls privés des sciences, des arts qui éclairoient le reste de l'Europe. Il avoit remarqué le zèle avec lequel le Fort étoit accouru à son secours au couvent de la Trinité. Il s'en souvint, l'admit au nombre de ses amis, & lui donna par la suite toute sa confiance.

Le Fort étoit d'une famille noble & ancienne de Piémont, établie depuis près de deux siècles à Genève, où elle occupa les premiers emplois. On voulut élever le Fort dans le négoce; mais son génie, qui le portoit à de plus grandes choses, lui fit abandonner la maison paternelle dès l'âge de quatorze ans : il servit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marseille. De-là il passa en Hollande, servit quelque temps volontaire, & fut blessé au siège de Grave sur la Meuse; ville assez forte que le Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, reprit sur Louis XIV en 1674. Il s'embarqua ensuite avec un colonel Allemand nommé Ureftin,

qui avoit reçu du Czar Alexis, pere de Pierre, une commission de lever PIERRE I,
dit le Grand.
1689.
des soldats dans les Pays-bas, & de les amener au port d'Archangel. Lorsqu'ils

y arriverent, Alexis étoit mort, le gouvernement étoit changé. Urestin, le Fort & toute leur troupe restèrent dans la plus grande misère : le gouverneur les menaça même de les envoyer au fond de la Sibirie ; chacun se sauva comme il put. Le Fort, manquant de tout, alla à Moscou, implora le secours du résident de Danemarck, nommé de Horn qui le fit son secrétaire. Il y apprit la langue Russe. Quelque temps après il fut présenté au Czar Pierre qui lui donna une compagnie d'infanterie. Le Czar lui fut gré, comme nous l'avons dit, du zèle qu'il avoit marqué à sa défense ; il en fit son ami, lui confia le desir qu'il avoit de réformer son peuple. La reconnaissance commença la faveur ; & les talens de le Fort la confirmèrent.

Ils sentirent tous deux qu'il falloit, avant d'entreprendre aucune nouveauté, casser la féditieuse milice des Strélits. Ce projet étoit d'autant plus hardi, qu'il étoit dangereux. Un Sultan avoit voulu réformer les Janissaires ; il lui en

PIERRE II, qu'il étoit, se comporta plus sagement
 dit le Grand, que le Sulcan, & réussit. Il forma dans sa
 1689. maison de campagne, nommée Préb-
 bazinski, une compagnie de cinquante
 de ses plus jeunes domestiques, prit
 pour officiers quelques enfans de Boïa-
 res, donna aux soldats & aux officiers
 un uniforme, ce qui avoit été jusqu'al-
 lors inconnu en Russie. Pour appren-
 dre à ces jeunes gens une subordina-
 tion qui leur étoit inconnue, il les fit
 passer par tous les grades, & en donna
 lui-même l'exemple. Il servit d'abord
 dans cette compagnie comme tambour,
 ensuite comme soldat, sergent, lieu-
 tenant. Cette conduite extraordinaire
 empêchoit les jeunes Boïares de mar-
 murer, & leur apprenoit à comman-
 der, en leur apprenant à obéir. Ils mi-
 rent même bientôt de la rivalité à être
 les compagnons de guerre du souve-
 rain. Le Czar fit proposer des récom-
 penses considérables en Hollande, en
 Angleterre, à Genève, à ceux qui
 voudroient passer à son service. L'es-
 poir des récompenses, joint à la sin-
 gularité du spectacle que donnoit un
 monarque par sa docilité & son zèle,

attira à Moscou une multitude d'étran- ~~gers~~ PIERRE I,
dit le Grand.
1689.
gers dans la compagnie que comman-
doit le Fort, & dont le Czar étoit sol-
dat. Cette compagnie devint un régi-
ment composé de plusieurs bataillons,
& fut l'école de la discipline des Rus-
ses. On leva plusieurs compagnies de
troupes Russiennes qui furent habillées
& exercées comme les troupes Alle-
mandes. Les marches, les évolutions,
les sièges, les combats, devinrent les
amusemens du Czar, & ces amuse-
mens apprirent l'art de la guerre à ses
sujets, formerent des soldats & des
officiers. Le régiment de le Fort devint
bientôt une armée de douze mille hom-
mes. Cinq colonels furent établis sous
lui, & il fut élevé à la dignité de gé-
néral. Un Ecoffois nommé Gordon,
forma un autre régiment, composé
d'étrangers qu'il exerçoit avec autant
de zèle que d'habileté. Pierre, voyant
ces troupes ainsi disciplinées, voulut
voir une de ces images de la guerre, un
de ces camps, dont l'usage commen-
çoit à s'introduire dans l'Europe en
temps de paix. On construisit un fort ;
on chargea une partie des nouvelles
troupes de le défendre, & on le fit at-

PIERRE I, taquer par l'autre. La différence entre ce camp & ceux qu'on voyoit ailleurs, **le Grand.** c'est qu'au lieu de l'image du combat, on donna un combat réel, dans lequel il y eut beaucoup de soldats de tués & beaucoup de blessés. Le Fort, qui commandoit l'attaque, reçut une blessure considérable.

1689.

Le Czar logea son ami & son général dans un palais plus beau & plus majestueux que celui des Czars mêmes. Ce palais fut construit dans un goût moderne. Pierre donnoit par-là un témoignage de l'estime qu'il avoit pour le Fort, & en même temps un modèle d'architecture aux Russes. Ce Prince partageoit ses soins entre les troupes de terre & la marine : il avoit fait le Fort général, sans qu'il eût commandé ; il le fit Amiral, sans qu'il eût jamais conduit un vaisseau ; mais il connoissoit la vaste étendue de son génie ; & le croyoit capable de remplir ces deux importantes dignités.

On arrivoit peu à peu à réformer cet abus militaire qui subsista longtemps en Europe sous le gouvernement féodal, où l'on voyoit des armées tumultueusement amassées, mal équipées, mal

mal armées , & jamais disciplinées.

Les Tatars de Crimée renouvelloient sans cesse les hostilités contre la Russie : pour les tenir en bride , l'Amiral le Fort fit construire par des Hollandois & des Vénitiens des barques longues , même deux vaisseaux d'environ trente pièces de canon , à l'embouchure de la Veronise qui se jette dans le Tanais. Ces vaisseaux pouvoient descendre ce fleuve , & arrêter les Tatars.

PIERRE I.,
dit le Grand.
1689.

Pendant que le Czar s'occupoit à former des soldats , & à établir une marine , il reçut l'agréable nouvelle d'un traité que l'Empereur de la Chine avoit conclu avec lui au sujet des limites des deux Empires. Il faut d'abord faire connoître quelles étoient ces limites : lorsqu'on est sorti de la Sibérie , en laissant assez loin au midi les Kalmoucs & les Mongous , on avance vers le treizieme degré de longitude & le cinquantieme de latitude sur le fleuve Amur. Au nord de ce fleuve , est une grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer Glaciale par de-là le cercle polaire. Le fleuve Amur , qui coule l'espace de cinq cens lieues dans

PIERRE I,
dit le Grand.
1689.

la Sibérie & la Tartarie Chinoise va se perdre dans la mer du Kamchatka. C'étoit dans ces climats éloignés, & si longtemps inconnus que la Chine & la Russie se disputoient les limites de leurs empires. La Russie possédoit quelques forts vers le fleuve, à trois cens lieues de la grande muraille. Les deux nations commirent beaucoup d'hostilités l'une contre l'autre au sujet de ces forts. L'Empereur de la Chine, que les Jésuites Pereira & Gerbillon nomment Camhi, préféra la paix & le commerce à la guerre. Il envoya des ambassadeurs à Niptchon, l'un des établissemens des Russes. Ces ambassadeurs menerent environ dix mille hommes avec eux. Il étoit difficile aux ambassadeurs d'une nation qui n'avoit jamais eu de commerce avec les autres, d'entendre le langage des Russes, & de faire un traité avec eux. Les deux Jésuites qu'on vient de citer, l'un Portugais, l'autre François, accompagnèrent les ambassadeurs Chinois, & furent les véritables médiateurs. Les ambassadeurs Russes amenerent un Allemand qui savoit le latin. Ce fut dans cette langue que les deux Jésuites lui

firent connoître les intentions des Chinois ; ce fut encore dans cette langue qu'il leur fit connoître celle des Russes. PIERRE I,
dit le Grand.

On peut remarquer que Golovin, gouverneur de Sibérie, & chef de l'ambassade Russe, étala une plus grande magnificence que celui de l'ambassade des Chinois, & donna une grande idée de l'Empire Russe à ceux qui s'étoient cru les seuls puissans sur la terre. 1689.

Les Jésuites réglèrent les limites des deux nations ; elles furent posées à la rivière de Kerbechi près de l'endroit même où se faisoit la négociation. Le midi resta aux Chinois, & le nord aux Russes. Ces derniers démolirent une petite forteresse qu'ils avoient construite au-delà de ces limites, & l'on jura une paix éternelle. Le serment, exprimé dans chaque langue, signifioit :
 » Si quelqu'un a jamais la pensée se-
 » crette de rallumer le feu de la guerre,
 » nous prions le Seigneur souverain de
 » toutes choses, qui connoît les cœurs,
 » de punir ces traîtres par une mort
 » précipitée ». Cette formule, com-
 mune à des Chinois & à des Chré-
 tiens, peut, dit M. de Voltaire, faire
 connoître que le gouvernement Chi-

PIERRE I., on l'en a si souvent accusé par des imputations contradictoires, & que tous les peuples qui cultivent leur raison, reconnoissent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raison mal instruite.

1689.

Le traité de paix fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambassadeurs Russes signèrent les premiers la copie qu'ils devoient garder ; les Chinois signèrent aussi les premiers celle qui devoit leur rester. On observa dans cette conjoncture l'usage des nations Asiatiques & des premiers âges du monde connu. Le traité fut gravé sur deux tables de marbre qui furent placées dans le lieu qui faisoit les bornes des deux empires. Il est aisé de se faire une idée de la joie que goûta le Czar Pierre, lorsqu'il apprit la conclusion du traité de paix avec les Chinois : il sentoît que la guerre mettoit obstacle au projet qu'il avoit de policer ses peuples.

1690

1691.

Ce prince donnoit toute sa confiance à Boris Galitzin, son gouverneur, qui ne s'en servoit que pour le bien de l'Etat. Son mérite & son crédit lui ar-

tirèrent des envieux : on vint à bout de persuader au Czar qu'il entretenoit des correspondances avec la Princesse Sophie. Le Prince, trop crédule dans cette occasion, étoit sur le point de bannir son ministre de la cour, lorsque celui-ci s'en exila lui-même. Pierre ne tarda pas à sentir le vuide que Boris Galitzin laissoit à la cour. Il le rappella, & lui rendit toute sa confiance. Boris voulut se venger de ses ennemis ; mais ils étoient proches parens de la Czarine douairière ; le Czar aimoit trop sa mere pour la sacrifier à son ministre. Celui-ci éprouva au contraire que la faveur succombe toujours sous le pouvoir que donnent les liens du sang : Boris fut enfin exilé, & sa place fut donnée à Léon Kiritovits Nariskin, proche parent de la Czarine mere. C'est une maxime presque toujours adoptée par les nouveaux ministres, de s'écarter des principes de leurs prédécesseurs : Nariskin voulut changer la face du gouvernement : il commença par abolir les collèges que Boris avoit établis : il vouloir détruire les bibliothèques fondées par son prédécesseur, & brûler les livres qu'il y avoit fait mettre.

Le Czar, qui avoit les yeux par-tout, sentit que ce ministre alloit perpétuer l'ignorance parmi ses peuples, & gâter l'ouvrage que Sa Majesté commençoit ; il lui défendit expressément d'établir aucune nouveauté dans ses Etats, sans l'en avoir averti, & sans avoir reçu son consentement.

**Le Prince
Menzikof.**

**Anecdotes du
regne de Pier-
re I, dit le
Grand.**

Ce fut à peu près dans ce temps que parut à la cour de Russie le prince Menzikof. Son histoire est si singulière que nous croyons devoir en dire un mot : elle prouve que la nature peut produire de grands hommes sans le secours de la naissance, de l'éducation & de l'étude. Sorti d'un état abject, il monta sur les degrés du trône. Son véritable nom étoit Alexandre. On ne peut dire en quelle année il naquit : il l'ignoroit lui-même. Dans ces temps qu'on peut appeller l'enfance de la Russie, tout le peuple vivoit dans une semblable ignorance. Les grands seuls, curieux de perpétuer leur nom, avoient, chacun dans sa maison, un registre où l'on écrivoit les naissances, les morts & les autres événemens qui intéressoient la famille. Ce fut pour remédier à ce défaut que Pierre I fit un régleme

qui enjoignoit à tous les Curés des villes & des campagnes , de tenir des registres publics des baptêmes , maria-
ges & enterremens de leurs paroissiens , de quelque qualité qu'ils fussent , & il ordonna qu'à l'avenir ces seuls registres feroient foi dans son Empire. Revenons à Menzikof.

PIERRE I,
dit le Grand.
1691.

La cour de Kremelin fait à-peu-près à Moscou, ce que faisoit il y a quelques années celle du Louvre à Paris. C'est un vaste terrain dans lequel se trouvent plusieurs grands bâtimens destinés pour les bureaux. Dans le coin d'une très-grande place qui est en face du palais impérial, le pere de Menzikof avoit construit une espèce d'échoppe, où il étaloit des petits pâtés , & c'étoit le simple produit de ce commerce qui fournissoit à sa subsistance & à celle de sa famille. Il destina Alexandre à sa profession. Dès qu'il fut en état , il l'envoya vendre des pâtés dans les rues de Moscou. L'humeur enjouée de ce jeune homme , le ton plaisant avec lequel il annonçoit sa marchandise , les réponses vives & singulieres qu'il faisoit à ceux qui l'interrogeoient , lui procuroient un débit assez considérable.

PIERRE I, dit le Grand. 1691. La cour du palais étoit le lieu où il débitoit le plus de marchandises, ce qui l'engageoit à y être souvent. Les soldats de la garde s'amusoient avec lui : de son côté il employoit tous ses talens à les divertir, parce qu'il y trouvoit son compte. Ce fut là que la fortune le prit pour en faire le favori du Czar, avant même que cet enfant se doutât de ce que c'étoit que faveur. Pierre I étoit encore dans cet âge heureux où l'on n'a pas honte de s'amuser à des bagatelles. Des fenêtres de son appartement, il voyoit tous les jours le petit pâtissier : la gaieté, les plaisanteries de cet enfant l'amusoient. Celui-ci se livroit à son caractère : trop jeune pour savoir qu'une heureuse folie, un rien conduit plus souvent à la faveur des grands, que des services & des talens réels, il n'avoit aucun projet, il ne se proposoit aucun but. Un jour les cris d'Alexandre percerent jusqu'au Czar : un soldat de la garde, badinant avec cet enfant, lui tiroit les oreilles, pour se venger sans doute de quelque plaisanterie piquante qu'Alexandre avoit lâchée contre lui. Pierre s'intéressa à la situation de l'enfant ; il or-

donna à un de ses officiers d'aller promptement le tirer des mains du foldat, avec ordre de le lui amener. PIERRE I,
dit le Grand.
1691.

Alexandre parut devant Sa Majesté Czarienne, sans se déconcerter : le Czar lui fit des questions ; le jeune pâtre répondit avec cette hardiesse qui accompagne ordinairement le défaut d'éducation : il lâcha des plaisanteries ingénieuses, ou qui parurent telles. Le Czar, charmé des faillies de cet enfant, résolut de le prendre à son service en qualité de page, & ordonna qu'on lui en donnât incessamment l'habit. Plusieurs écrivains racontent l'histoire de Menzikof d'une manière toute-à-fait différente ; mais j'ai préféré la narration que je présente au lecteur : elle est d'une autorité plus reconnue.

Pierre, en le voyant, descendit à son égard jusqu'aux caresses. Avec son nouvel ajustement, Alexandre lui parut d'une beauté ravissante : plusieurs personnes assurent que Menzikof, dans sa première jeunesse étoit d'une beauté éclatante ; mais qu'il n'en avoit plus aucun reste vers le milieu de l'âge. Il devint bientôt le page favori du Czar qui l'attacha à sa chambre. Il suivoit le Sou-

PIERRE I. verain par-tout, même jusque dans le conseil d'Etat; & lorsqu'on y agitoit les affaires les plus importantes, il lui arrivoit souvent de mêler son avis à celui des Ministres : mais il le faisoit d'une manière si naïve & si plaisante, qu'il ne manquoit jamais d'être agréable à son maître : il ne portoit même aucun ombrage aux Ministres. Ils voyoient au contraire avec plaisir l'ascendant qu'il prenoit sur l'esprit de Pierre, & s'en servoient souvent pour l'amener à leur but. Le Czar Pierre étoit naturellement méfiant & opiniâtre dans ses sentimens. Bientôt le jeune Menzikof acquit cette manière si ingénieuse de présenter des projets aux grands, qu'ils les faisoient d'autant plus avidement, qu'ils s'en croient eux-mêmes les auteurs. Nous verrons dans la suite les grandes actions que Menzikof fit en qualité de général des armées, & en qualité de premier ministre, & les malheurs qu'il essuya après la mort de son protecteur.

1692.

1693.

Le génie de Pierre lui faisoit envisager toutes les parties de l'administration, & son jugement naturel les régloit toutes. Il apperçut le mauvais ordre qui s'étoit perpétué dans les fi-

nances pendant le regne de ses prédé-
cesseurs, & le corrigea. Il régla la ca-
pitation, établit les douanes, abolit
plusieurs privilèges que le clergé avoit
usurpés, & diminua ceux qu'il avoit
trop étendus. Il exigea qu'on lui payât
en argent beaucoup d'impôts qu'on
payoit à ses prédécesseurs en denrées.
Ce Prince vouloit entretenir une ar-
mée formidable en paix comme en
guerre. Il sentoient que, pour y éta-
blir la discipline, & contenir les sol-
dats dans le devoir, il falloit les payer
exactement, & qu'il falloit rendre l'é-
tat de soldat agréable, pour que ses
sujets l'embrassassent sans répugnance.

PIERRE I.
dit le Grand.
1693.

L'histoire nous apprend que tous les
héros ont eu un soin particulier des
soldats : ils sentoient qu'ils leur de-
voient la gloire dont ils jouissoient, &
que l'Etat leur devoit sa conservation.

Pierre I, qui avoit l'ame d'un héros
avant d'avoir commandé, prévint que,
pour remplir ces vastes projets, il fal-
loit des soldats, mais des soldats dis-
ciplinés, des soldats attachés à leur
devoir, à leur monarque & à la na-
tion. Il prévint encore que, pour les
entretenir dans ces dispositions, & ex-

PIERRE I,
dit le Grand.
1693..

citer leur zèle, il devoit rendre leur état agréable. Des gens toujours tout prêts à sacrifier leur vie pour l'Etat, à l'ombre du bras desquels le commerce, les sciences & les arts fleurissent, ne devoient pas, selon lui, se trouver dans la misère.

Expédition
du Czar contre les Tatars
de Crimée.

1694.

Pierre avoit été trop occupé à établir le calme dans ses États, pour faire, en faveur de Léopold, une diversion du côté de la Crimée. Les Turcs profitèrent de l'inaction du Czar pour agir avec plus de vigueur contre les Allemands : ils employèrent même la ruse pour éloigner de lui ses alliés, persuadèrent au Roi de Pologne qu'ils ménageoient un traité secret avec la Russie ; ils firent tenir le même langage au Czar qui crut que la Cour de Pologne étoit en négociation avec celle de Constantinople, & entreprirent par là son indifférence pour cette guerre. L'Empereur Léopold, ayant découvert les intrigues de la cour de Constantinople, envoya des ambassadeurs au Roi de Pologne & au Czar, pour les avertir de ce qui se passoit, & pour les prier d'agir contre son ennemi. Il trouva Pierre tout

disposé à lui prêter les secours qu'il lui ~~demandoit~~. Ce Prince desiroit avec ^{PIERRE I,} beaucoup d'ardeur d'avoir une place ^{le Grand} qui couvrît ses frontières du côté du ¹⁶⁹⁴ Turc, & avoit formé depuis quelque temps le projet de se rendre maître d'Asoph, ville de la petite Tatarie, située sur une hauteur, à l'embouchure du Don sur le bord des Palus Méotides ou mer Zabache. Le Czar, par la prise de cette place, se trouvoit maître des Palus Méotides, d'où il pouvoit pénétrer jusqu'aux Dardanelles par le Pont-Ruxin. Une nombreuse armée ne suffisoit pas pour faire la conquête d'Asoph, il falloit encore une flotte, mais les Russes n'en avoient que l'image : toute leur marine consistoit en barques qui n'étoient propres qu'à passer des rivières. Pierre, dont le vaste génie, fécondé de la hardiesse, embrassoit les choses les plus difficiles, songea au moyen de construire une flotte, & choisit la ville de Veronitz pour y établir un chantier qui étoit le premier qu'on eût vu en Russie. Comme cette ville étoit ruinée, il fallut en rétablir les fortifications, & cet ouvrage retarda la construction de la flotte.

PIERRE I,
dit le Grand.
1695.

L'impatience de Pierre ne lui permit pas d'attendre que la flotte fût en état : dès le printemps , il se mit en campagne. Le général Gordon marcha le long du Tanais avec son régiment de cinq mille hommes ; le général le Fort avec le sien qui étoit composé de douze mille ; un corps de Strélits, commandé par Szeremetof , prit la même route , avec un corps de Cosaques & un grand train d'artillerie sous les ordres de Shein , originaire de Prusse. Le Czar étoit dans l'armée en qualité de volontaire : il vouloit, comme nous l'avons dit, longtemps apprendre avant que de commander. Lorsque tout l'armée fut arrivée au rendez-vous , Szeremetof prit le commandement général. Pendant sa marche, il prit deux tours que les Turcs avoient bâties sur les bords du fleuve.

Le Can de Crimée , informé des préparatifs que le Czar faisoit contre lui , abandonna l'armée du Turc pour secourir ses Etats. Il jeta dans Asoph un secours considérable d'hommes & de munitions. Lorsque les Russes se présentèrent devant, ils la trouverent tellement fortifiée, que leurs efforts

furent inutiles ; d'ailleurs n'ayant point de vaisseaux , ils ne purent empêcher les Tatars de jeter des rafraîchissemens dans la place toutes les fois qu'elle en eut besoin. La longueur du siège & le peu de progrès que les Russes y faisoient, rebutoient les soldats : un nouvel accident les découragea. Un nommé Jacob , natif de Dantzic , lieutenant d'artillerie , fut condamné aux Battoks par le général Shein : ces mauvais traitemens étoient encore en usage dans les armées Russes ; après ce honteux châtimement, ils servoient comme auparavant. Les étrangers , élevés d'une manière plus honnête , favoient que l'homme doit être respecté dans quelque état qu'il se trouve , & que celui qui l'avilit fait retomber le mépris sur lui-même.

Jacob , indigné du traitement qu'il avoit reçu , résolut de se venger à quelque prix que ce fût ; il encloua le canon , & passa du côté des ennemis , embrassa le Mahométisme , & défendit la place avec succès. Le Czar , voyant qu'il ne pouvoit plus faire usage de son artillerie , sentit toute la douleur dont un homme ambitieux &

PIERRE I,
dit le Grand.
1695-

PIERRE I,
dit le Grand.
1695.

bouillant est accablé, lorsqu'il voit que ses projets sont déconcertés : il voulut tenter un assaut général ; mais il fut obligé de lever le siège, après avoir perdu une multitude incroyable de monde.

Ce fut au retour de cette campagne qu'Eudocie Federouna Lapucin fut répudiée & enfermée dans un couvent. Nous avons fait connoître plus haut ce qui avoit éloigné le cœur du Czar de la Princesse Eudocie. Plusieurs écrivains assurent que le Fort fut un de ceux qui déterminèrent le Czar à commettre cette action d'éclat. Cette femme joignit à une jalousie naturelle, une fierté & une hauteur démesurées : elle ne voyoit qu'avec un secret dépit les honneurs que Pierre prodiguoit à ce favori, & faisissoit toutes les occasions qu'elle pouvoit trouver de l'humilier : on assure qu'elle pouffoit la jalousie jusqu'à haïr tous ceux que son mari aimoit ; elle n'appelloit jamais autrement le jeune Menzikof qui étoit encore page, que le petit pâtissier.

La haine du Czar pour elle s'étendit jusque sur son fils ; il forma dès ce moment le projet de l'envelopper dans

la disgrâce de sa mere, & de l'éloigner du trône. Les parens de la Czarine, PIERRE I,
dit le Grand,
1695. indignés de la conduite que le Czar tenoit à son égard, résolurent de la venger : ils trouverent des complices dans la famille même de Pierre qui, mécontents des changemens qu'il vouloit établir dans l'Etat, & de la maniere dure & severe avec laquelle il traitoit ses sujets, ne firent pas de difficulté de consentir à sa perte, espérant que son fils lui succédant, on pourroit, pendant sa minorité, rétablir les choses dans leur ancien état. La crainte qu'inspiroit un monarque absolu, chez qui les plus légers soupçons passioient pour des convictions, empêcha les uns & les autres de se déclarer. On se promit seulement de le faire dès que l'occasion paroîtroit favorable.

Pierre, en levant le siège d'Asoph, avoit mis ses troupes dans des quartiers tellement disposés, qu'il pouvoit les rassembler en très-peu de temps. Il employa l'hiver à équiper la flotte qu'il faisoit construire à Veronitz. Il écrivit à l'Empereur, à l'Electeur de Brandebourg & aux Etats généraux des Provinces-Unies, pour les prier de lui

PIERRE I. envoyer les officiers nécessaires pour faire un siège. Ces puissances lui en-
dit le Grand. voyerent ce qu'ils avoient de plus ex-
1695. périmenté dans cette partie de la guerre.

Au commencement du printemps suivant, on fut en état de mettre à flot plusieurs vaisseaux de guerre, trente-trois galères, deux galeasses & quatre brûlots. C'est la première marine des Russes. Le Czar monta lui-même un de ces vaisseaux en qualité de volontaire, & donna le commandement de la flotte au général le Fort qu'il fit Amiral. Sur l'avis qu'on reçut qu'une escadre Turque escortoit un convoi pour Asoph, & que les vaisseaux de transport étoient déjà entrés dans les Palus Méotides, on fit monter les Cosaques au service de la Russie sur de petites barques. Ces Cosaques s'emparèrent en peu de temps de quatorze trombrasses, espèce de navires à voiles & à rames, qui portoient des troupes & des munitions. La prise de ces vaisseaux jeta l'épouvante parmi les Turcs, ils se retirèrent, & laissèrent la flotte Russe maîtresse des bouches du Don. Dès ce moment toute communication avec la ville fut ôtée à l'en-

nemi du côté de l'eau. L'armée Russe, ~~alors commandée par Shein, commen-~~ PIERRE. I,
dit le Grand.
1691.
ça le siège d'Asoph. Le Can vint au secours de la ville avec une armée assez considérable; mais il fut repoussé avec beaucoup de perte. La garnison ne pouvant résister aux efforts des Russes, se voyant sans espoir de secours, demanda à capituler, & proposa de livrer la ville, à condition que la garnison sortiroit avec les femmes, les enfans, pour être conduite à Caffa, & que chaque soldat conserveroit ce qu'il pourroit emporter avec lui de bagage. Le Czar signa la capitulation; mais il exigea qu'on lui livrât Jacob, cet officier d'artillerie, qui l'avoit trahi la campagne précédente.

Pierre, voulant faire de cette place une barrière de ses Etats contre les Tatars de Crimée, la fit fortifier sur le plan des fortifications Allemandes: il la couvrit par des forts, y fit creuser un port capable de contenir les plus gros vaisseaux, se rendit maître du détroit de Caffa & du Bosphore Criméen qui donne entrée dans le Pont-Euxin. Il laissa trente-deux saïques armées devant Asoph, & prépara tout pour for-

PIERRE I, mer une flotte de neuf vaisseaux de
dit le Grand. soixante pièces de canon chaque, &
1695. de quarante & un, portant depuis
trente jusqu'à cinquante pièces d'ar-
tillerie. Il exigea que les plus grands
seigneurs, les plus riches négocians
contribuassent à cet armement; &
convaincus que les biens du clergé,
faisant partie des biens de l'Etat, de-
voient participer à la cause commune,
il obligea le patriarche, les évêques &
les archimandrites de payer de leur
argent cet effort nouveau qu'il faisoit
pour l'honneur de sa patrie & pour l'a-
vantage de la religion chrétienne. Il fit
faire par les Cosaques des bateaux lé-
gers, auxquels ils sont accoutumés, &
qui peuvent côtoyer aisément les riva-
ges de la Crimée. Son projet étoit de
chasser pour jamais les Tatars de la
Crimée, & d'établir un commerce
libre entre les Russes & les Persans
par la Georgie.

Ce monarque, n'ignorant pas que
l'émulation & l'amour de la gloire sont
les seuls aiguillons de la vertu, voulut
donner à ses sujets le spectacle pom-
peux d'un triomphe dans le goût de
celui des Romains. Il fit entrer son ar-

mée dans Moscou sous des arcs de triomphe. Tous ceux qui s'étoient distingués au siège d'Asoph, généraux, officiers, soldats, avoient la tête ornée d'une couronne : on célébroit leurs louanges au bruit d'une multitude de voix & d'instrumens. Les soldats, qui avoient combattu sur les Saïques contre les Turcs, & qui formoient une troupe séparée, marchoient les premiers. Le maréchal Szeremetof, les généraux Gordon & Shein marchoient à la tête. Le Czar se trouvoit, sans distinction, à son rang d'officier. Il sembloit n'être là que pour orner le triomphe des généraux ; mais c'étoit lui-même qui triomphoit. Son humilité lui donnoit plus de gloire que sa victoire même. Que Pierre parut grand ce jour-là à ceux qui savent apprécier les vertus ! on le cherchoit à la tête de l'armée, & on ne le trouvoit que dans la foule. Il seroit difficile de peindre la joie que sentoit alors ce grand homme : il voyoit & goûtoit le fruit de ses travaux. La satisfaction étoit peinte sur le visage de ses sujets que la nouveauté du spectacle avoit attirés en foule. Ce qui étonna le plus les Russes,

PIERRE I.
dit le Grand,
1696.

~~1626~~ fut l'habillement du général. Il étoit à
PIERRE I., cheval, l'épée nue à la main, couvert
 dit le Grand. d'un habit de velours noir fait à l'Al-

1626. lemande, portoit sur sa tête un cha-
 peau avec un plumet blanc. Le mo-
 narque vouloit accoutumer ses sujets
 à porter des habits faits sur le modèle
 des nations de l'Europe.

Pendant que Pierre cherchoit à éle-
 ver l'ame & le courage de son peuple
 par le spectacle des honneurs, il leur
 faisoit en même temps connoître ce
 que les traîtres avoient à redouter de
 sa justice. Jacob, cet officier d'artillerie,
 qui avoit encloué le canon des Russes
 devant Asoph, fermoit la marche du
 triomphe : il étoit dans un chariot en-
 tre deux bourreaux qui le frappaient
 de verges. On avoit élevé devant lui
 une potence à laquelle il fut attaché,
 après avoir souffert le supplice de la
 roue.

On frappa alors la première mé-
 daille en Russie. La légende est assez
 remarquable : **PIERRE PREMIER, EM-
 PEREUR DE MOSCOVIE, TOUJOURS
 AUGUSTE.** Sur le revers est la ville
 d'Asoph avec ses mots : **VAINQUEUR
 PAR LES FLAMMES ET LES EAUX.**

La satisfaction que Pierre goûtoit au milieu de ces triomphes , fut troublée par la mort de son frere Ivan qui arriva le 9 Juin 1696 de la maladie de langueur , qu'il avoit eue en naissant. Ce prince , né foible , n'avoit ni vices ni vertus. Le repos étoit l'unique objet de ses vœux. Il vit , sans jalousie , Pierre se charger du soin du gouvernement. Le Czar Ivan aimoit sa patrie , & desiroit son bonheur ; mais il étoit borné au simple desir. Il aimoit son frere Pierre , & ne voulut jamais seconder Sophie dans ses complots : il disoit souvent qu'il ne partageoit le gouvernement que pendant la minorité de Pierre , & qu'à sa majorité , il le lui céderoit tout entier , ce qu'il effectua. Lorsque Pierre alla au siège d'Asoph , Ivan ordonna des prieres publiques par toute la Russie , & fit vœu , si son frere en revenoit sain & sauf , d'aller à pied au couvent de la Trinité , qui est , comme nous l'avons dit , situé à dix lieues de Moscou. Pendant l'absence de son frere , il visitoit souvent les monastères , & distribuoit beaucoup d'aumônes. Il étoit proche de sa fin , lorsque Pierre revint de son expédition

PIERRE I ,
dit le Grand.
1696.

Mort du Czar
Ivan , frere de
Pierre.

PIERRE I. d'Asoph. Celui-ci se hâta d'aller lui rendre les devoirs de l'amitié. Ivan dit le Grand, l'embrassa avec une tendresse qui an-

1696. nonçoit la sincérité de ses sentimens, & lui dit : Je rends grace au Ciel de » m'avoir laissé vivre assez long-temps » pour vous revoir, mon cher frere. Il » peur à présent m'appeler quand il » le jugera à propos, je suis tout prêt». En effet il mourut au bout de quelques jours. Pierre l'aimoit sincèrement. Il versa sur son tombeau des larmes que la tendresse faisoit répandre. Les ames véritablement élevées sont sensibles ; ce n'est pas la premiere fois qu'on a vu verser des larmes à un héros.

Ivan n'eut point d'enfans mâles : il laissa trois Princesses, dont l'aînée Catherine Ivanouna, épousa dans la suite Charles Léopold, duc de Meckelbourg ; Anne Ivanouna, la seconde, fut duchesse de Curlande, & ensuite Impératrice de Russie ; la troisieme mourut dans le célibat.

Pierre satisfait de voir le succès de ses armes sur mer & sur terre, aspirait encore au bonheur de mettre ses sujets en état de construire eux-mêmes des vaisseaux, & voyoit avec une sorte de dépit

dépit qu'il ne devoit ceux qu'il avoit qu'à des mains étrangères. Il prit la résolution d'envoyer plusieurs jeunes Russes voyager dans les différentes villes de l'Europe , afin d'y apprendre les arts & les sciences qu'il croyoit nécessaires à l'exécution de ses grands projets. Soixante passèrent en Italie : les uns allèrent à Livourne, pour connoître la marine & la construction des galères ; quarante autres allèrent en Hollande pour y apprendre la fabrique & la manœuvre des grands vaisseaux ; d'autres furent envoyés en Allemagne pour servir dans les armées de terre , & pour se former à la discipline allemande.

PIERRE P,
dit le Grand.
1696.

Cependant la guerre continuoit entre les Tatars & les Russes aux environs d'Asoph. L'armée Russe , forte de soixante & dix-sept mille hommes, convroit la place que l'on continuoit de fortifier : les Tatars se présentèrent au nombre de quatre-vingt mille hommes pour interrompre les travaux. Les Russes s'élancerent sur eux , en taillèrent une partie en pièces , & les forcèrent de prendre la fuite. L'année suivante les Tatars , ayant reçu du secours des

1697.

Turcs, se présentèrent une seconde fois devant Asoph : les Russes , qu'on dit le Grand.

1697. discipline exacte , qui étoient tous enrégimentés & en uniforme , prouwerent aux ennemis que la discipline , soutenue du courage , conduit presque toujours à une victoire certaine. Ceux-ci furent enfoncés dès le commencement du combat , & le Prince Dolgorouki , lequel avoit pris le commandement de l'armée , à la place du général Shein , poursuivant sa victoire , s'empara de Précops , ville de la Crimée.

Pendant que Pierre triomphoit de ses ennemis , & faisoit des efforts incroyables pour bannir de son pays la grossiereté & la barbarie , l'implacable Sophie soulevoit les esprits de ses sujets contre lui , & préparoit les moyens de le faire assassiner. La haine de cette ambitieuse Princesse contre son frere , prenoit toujours de nouveaux accroissemens : elle entretenoit des liaisons secretes avec plusieurs officiers des Strélits , & avec des Boïares : une vieille femme , qui couvroit , sous l'apparence de l'imbécillité & de la misère , ses ruses & ses méchancetés , étoit l'ins-

trument de leurs complots, sans exciter le moindre soupçon. Par son moyen PIERRE I,
dit le Grand.
1697. Sophie fut informée des innovations que le Czar établissoit en Russie, & des murmures que ces changemens excitoient parmi le peuple, les Strélits & la noblesse. Sophie résolut de profiter de ces mécontentemens pour faire périr son frere, & pour monter sur le trône. Elle commença par gagner les Prêtres, qui insinuerent au peuple qu'en envoyant les enfans dans les pays étrangers, on leur fournissoit occasion de s'éloigner de la religion Grecque : ils ajoutoient que le Czar s'écartoit en cela de la loi de Dieu, qui, selon l'Ecriture-Sainte, défend aux enfans d'Israël d'avoir aucune communication avec les nations voisines, afin qu'ils ne participent point à leur idolâtrie. Les esprits s'échauffèrent : les uns s'irritoient de ce qu'on vouloit abolir les habits longs, les autres de ce qu'on vouloit couper la barbe qu'ils regardoient comme le plus bel ornement du visage ; les Strélits s'offensoient de ce qu'on donnoit la préférence aux soldats étrangers sur eux : leurs officiers applaudissent à leurs murmures ;

PIERRE I, plusieurs Boïares se mêlent parmi eux ; Sophie promet des récompenses : on dit le Grand s'assemble, on délibère, & on décide
1697

qu'il faut faire assassiner le Czar. Pour en venir à bout, on prend l'affreuse résolution de mettre le feu à quelques maisons voisines du Palais Impérial : on espéroit qu'il viendrait lui-même à son ordinaire travailler à l'éteindre, & l'on se proposoit de profiter de l'occasion pour l'assassiner. On vouloit faire servir son zèle même à sa perte. On avoit résolu de tirer Sophie de prison, & de lui mettre la couronne sur la tête, pour qu'elle fût dans le cas d'effectuer ses promesses. Tous les étrangers devoient être massacrés, & la Russie alloit retomber dans l'ignorance & dans la barbarie. Deux Strélits sont chargés de commettre le crime : la veille de l'exécution, ils réfléchissent : les remords les tourmentent, ils vont avertir le Czar de la conjuration. Une ame foible eût été troublée : Pierre ne le fut point : il étoit alors à table, se leva sur le champ, prit avec lui quelques soldats & quelques officiers, se saisit des auteurs de la conjuration, parmi lesquels il se trouva un Boïare

de son conseil privé, les fit tous mettre à la question, & confesser leur crime. Il les fit tous exécuter dans la grande place du Palais. On leur coupa les membres les uns après les autres, on leur trancha la tête, on les mit sur des pointes de fer placées au haut d'une colonne de pierre qu'on avoit élevée pour cet effet au milieu de la place : leurs membres furent attachés autour de la colonne. On laissa leurs cadavres jusqu'à ce que la corruption forcât de les enlever ; on les jeta dans la fosse aux voleurs. Le Czar, ne voulant pas tremper ses mains dans son propre sang, se contenta de faire garder Sophie plus étroitement.

PIERRE I,

dit le Grand.

1697.

Fin du Tome XVI.

TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans ce volume , & qui indiquent les principales matieres.

CHAPITRE SIXIEME.

ARTICLE I. <i>Boris Godunou,</i>	pag. 1
ART. II. <i>Théodore II,</i>	63
ART. III. <i>Griscza,</i>	73
ART. IV. <i>Basile Suiski,</i>	116
ART. V. <i>Uladislas,</i>	185

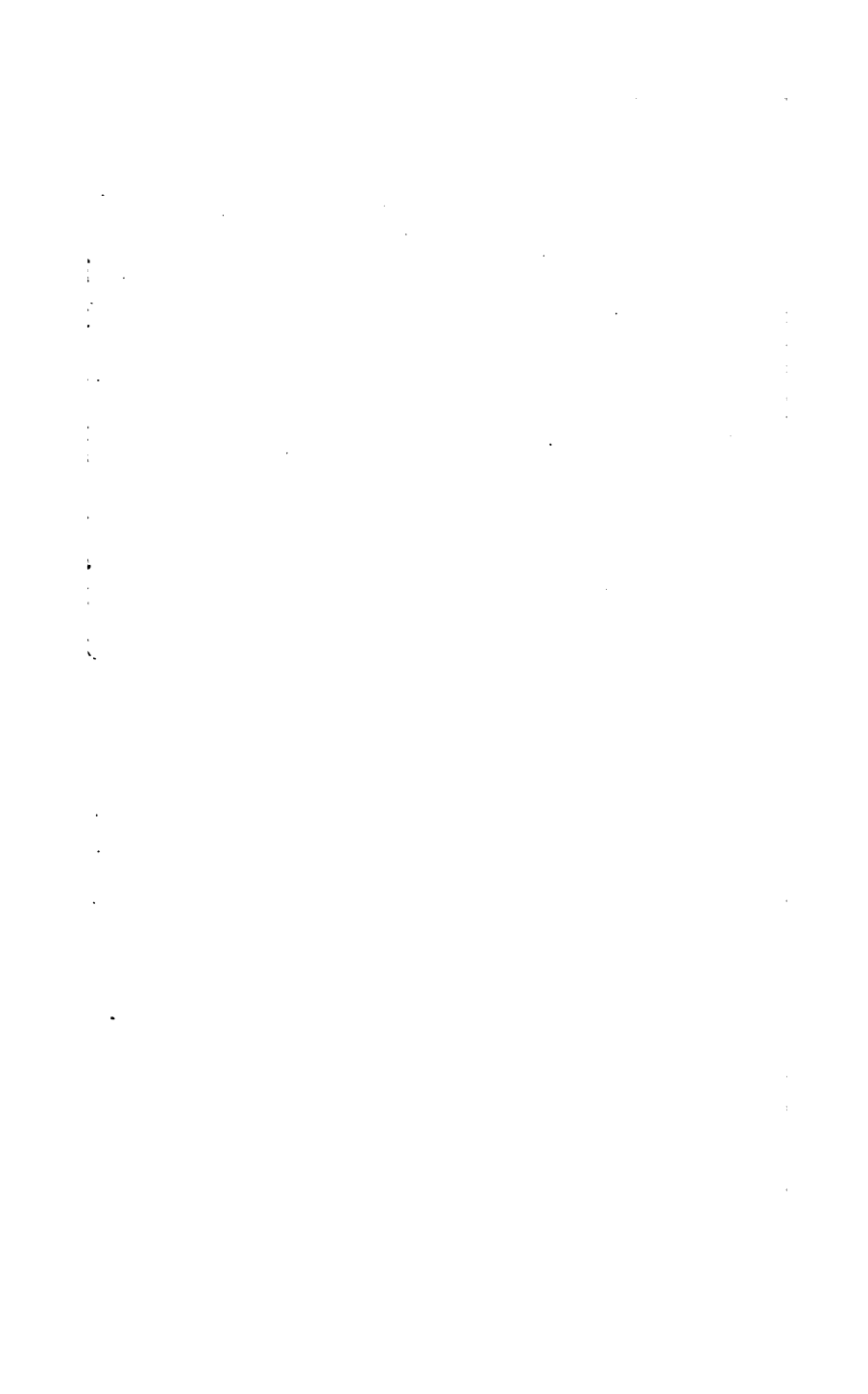
CHAPITRE SEPTIEME.

ART. I. <i>Michel Romanou,</i>	253
ART. II. <i>Alexis,</i>	316
ART. III. <i>Théodore III,</i>	413

CHAPITRE HUITIEME.

ART. I. <i>Pierre & Ivan.</i>	414
-----------------------------------	-----

Fin de la Table du seizieme volume.





ed to
date

ed

